

REINE

(Les Chevaliers Ivres : Livre I)

Christian Hivert

m.lestrat@infonie.fr

Le Libones

07600 JUVINAS

Préface

« Chevaliers Ivres » donc déraisonnables, épris de liberté. Les valeurs humanistes ne sont pas cotées en bourse.

*« Ils sauront qu'un métier n'est pas un entonnoir
Où l'homme est enfoncé pour ne plus en sortir,
Qu'on peut vivre debout sans pour autant vouloir
Apprendre en même temps aux autres à s'aplatir. »*

P. SELOS

Ainsi les choses sont claires. Frère ou camarade, qu'importe le vocable. Nous savons, chacun à notre place, pourquoi nous nous levons le matin. Sans illusion, bien sûr, mais viscéralement incapable de faire autrement. Joueurs impénitents, nous misons sur l'avenir.

À l'échelle de l'univers, notre histoire n'en est qu'à ses débuts. Perfectible, l'humanité ?

P. SELOS

Avertissement

Il est toujours utile de préciser, lorsque l'on utilise le mot de roman, qu'il s'agit d'œuvre de création ; les personnages sont par conséquent vrais, puisqu'ils ont été imaginés pour animer cette invention.

Si toutefois quelque personne physique vivant sur Terre à l'époque contemporaine à cette histoire se reconnaissait dans ces lignes, il ne pourrait absolument s'agir que d'une fanfaronnade de sa part.

Aucune personne vivante fréquentée par l'auteur n'ayant jamais eu, mais jamais hélas, l'étoffe ou l'aura de pouvoir prétendre le moins du monde être un personnage de roman, créé pour la situation.

Certains faits, bien évidemment, sont engendrés à partir de véritables aventures, marginales et cependant relatées ou commentées par voie de presse ou d'études savantes de doctorants sûrs d'eux.

Bien que l'aventure du collectif USINE de Montreuil, du Comité des Mal Logés et des squatters parisiens des années 80 du siècle passé soit de nature historique, les exploits contés ne sont que fiction.

Chapitre 1 – 1984 (Rêve)

Lorsqu'ils arrivèrent, la salle était fort bondée, aucune place assise. Des haies humaines celaient la scène à leur vue. À l'évidence, le centre d'intérêt se trouvait par-devant cette foule inhabituelle et démesurée. Pour aller, voir et connaître, il fallait survoler cette masse fatiguée.

Des bandes de jeunes faisaient des piles avec des tabourets de bar peints en jaune pour la circonstance. Lorsqu'un échafaudage était prêt, l'un d'eux tentait l'escalade. S'il était trop fébrile ou trop empressé, la tour jaune se mettait à tanguer et s'abattait avec le malheureux à terre.

Arthur regarda plusieurs tentatives vaines autour de lui. Puis, ayant compris le système, il s'activa un moment, dressant son édifice, et commença à le gravir. Pour éviter de redescendre d'où il venait et réussir du Premier coup, il devait se concentrer. Tout n'était qu'équilibre.

Enfin il parvint en haut des tabourets. Il s'assit calmement et posément. Il avait l'impression magique d'une stabilité absolue. Il devait y croire à tout prix, sous peine de se retrouver en un dixième de seconde d'écroulement magnifique et de chutes en cascade à son point de départ.

Du haut de son piédestal, il embrassait la salle du regard. De sa situation hautement placée d'où rien, semblait-il, ne pouvait le déloger, il put voir enfin. Sur la scène, derrière la tribune, passait un film sur un écran. Une tête d'orateur cachait un quart de l'image, en bas à gauche.

La tête bougeait, expliquait, évaluait, contestait, se révoltait. Et cependant, malgré la rangée de micros lui mangeant la moitié du visage au-dessous des yeux, nul murmure audible ne sortait de sa bouche. L'homme, d'âge mûr et tempes grisonnantes, portait un costume bleu marine.

Une cravate sombre séparait en deux parties plus ou moins égales la blancheur éclatante de sa chemise. L'émail de ses dents alignées lançait des reflets à travers les micros de métal chromé. Tout au contraire était l'ambiance du film, jaune

torride, ocre étouffant, sec, terne et misérable.

Arthur le voyait nettement et en percevait distinctement le commentaire. Il s'agissait d'un homme mourant de soif au fin fond d'un désert de sable. Il s'étalait sur la pellicule, ruisselant, habillé pauvrement et à l'européenne. Le tissu de ses vêtements collait à sa peau en sueur.

Une voix off expliquait, chiffres à l'appui, son état de déshydratation avancée. Bientôt il allait mourir. À ce moment précis, le type vous fixait. Son regard vous réchauffait le sang et vous brûlait les entrailles. L'homme au complet bleu continuait ses imprécations. Nul ne l'entendait.

Son bras bleu marine, son corps bleu marine s'agitait. On s'en doutait, c'était un pantin. Il ne comptait pas. L'essentiel se passait derrière lui. Cette étendue de sable bouillant, cet air tremblant de son échauffement, ces ondes de dessèchement semblaient vous brouiller la vue, sécher le nez.

Puis, tout à coup, il mit un nom sur le type de l'écran. C'était l'homme des French Secret Doctors Services et de la guerre civile mondialement humanitaire. Il faisait appel aux bonnes âmes en prêtant affablement sa personne au péril de sa vie, devant la caméra. L'appel était finalement entendu.

Un tuyau d'arrosage de couleur sombre serpentait au milieu du désert, arrivait au niveau de sa bouche et déversait ses tonnes d'eau rafraîchissante. L'homme réapparaissait frais et dispos, rasé de près. Chemise blanche au col ouvert, il faisait un grand sourire, bienheureux et détendu.

Il sautait lestement dans la salle et allait s'asseoir nonchalamment dans un fauteuil de théâtre réservé à son usage. Avec une grâce de grand seigneur, il posait délicatement son pied droit, dans une chaussure brillante de noir et lacée serré, sur son genou gauche au pli de pantalon impeccable.

Il hochait la tête avec vigueur, semblant approuver pleinement le petit film dans lequel il venait de jouer. Arthur aussi avait apprécié. Puis sans savoir pourquoi ni comment, il se retrouva au Premier rang à discuter avec un militant au crâne rasé, vêtu d'une veste parka, applaudissant tout et rien.

Arthur n'écoutait que d'une oreille distraite, pensant qu'il ferait bien de se réveiller, car il commençait à s'ennuyer un peu. Ce qui lui paraissait surprenant. Il ne dormait pas. Ou était- ce bien le matin après une nuit de sommeil et il finissait un rêve ? Ce si vrai rêve annonçait-il quelque chose ?

Il avait du mal à respirer. Sa gorge était sèche. Il toussa. Puis il tenta de se

dégager le nez en reniflant et soufflant alternativement. Cela ne donna aucun résultat. C'était trop sec. Il se sentait tout endolori sur un côté et avait envie de pisser, comme chaque matin après une nuit de sommeil.

Mumm, je suis allongé, ça ne fait pas de doute, pensa-t-il mollement. Il attendit que la liaison de commande soit rétablie entre son bras ankylosé et son cerveau endormi pour pouvoir prendre son mouchoir de tissu blanc patientant sur une chaise à côté du lit. Il se moucha tapageusement.

/

Ça allait mieux. L'air passait maintenant. Les fourmis lui parcouraient le bras, l'épaule, la moitié du cou, et jusqu'à la partie inférieure gauche du lobe cervical. Le sang recommençait à circuler lentement. *C'est marrant cette histoire, pourvu que les fourmis ne détalent pas dans les draps.*

Le chef encore embrumé par les marécages nocturnes d'où il tardait à s'échapper, ses yeux se posèrent sur le placard entrouvert face au lit et devant lequel était une petite table encombrée de papiers divers. Il soupira. *Il faudrait que je fasse du rangement, y a toujours des délais à respecter.*

Le délai pour pisser le matin, c'est de combien, faudrait voir ça ? Il réussit cependant à laisser tomber un pied hors du lit et resta ainsi un long moment en équilibre sur le bord du matelas, à regarder stupidement le lavabo. Il soupira et grogna, se laissant glisser, mit un pied au sol.

Il bâilla, ne s'étira pas, se leva en s'ébrouant un peu, écoutant Dominique Premier. Il dut faire un effort pour se stabiliser. *C'est dur ce matin... Où es-tu Dominique ?* Il fit un pas, se retrouva devant la cuvette convoitée en émail blanc, prit plaisir à pisser. Dominique Premier, son absente.

Il pensait être bien peu de choses en ce bas monde. Avec en tête son éternelle absente, son imaginaire jeune fille pour dialoguer. Dominique était bien loin de sa vie, elle n'avait pas voulu être aimée. « Je ne veux pas d'attaches. » Pourquoi n'avait-il aimé qu'elle ? Il vérifia ses misérables finances.

Voyons, quinze francs et quelques, plus les cent francs pour le gala de soutien à Front Libertaire cet aprèm, ouh, ça fait pas lourd, j'ai beau travailler, gagner ma croûte, je sais jamais ce que je fais de mon fric, c'est pas possible, faudrait qu'on me paye plus, voilà le truc. Il s'habilla rondement.

Il mit ses lunettes, se fila un coup de peigne et sortit de cette chambre où il ne rentrait que pour dormir. Et on peut dire qu'il l'avait cherchée dans tous les recoins de la capitale. Il avait mis des jours entiers et tenté plus d'une dizaine de petits hôtels où les chambrées étaient louées au mois.

L'histoire de ce secteur du logement populaire à Paris, les garnis, à savoir les maisons et hôtels meublés à l'intention des salariés modestes et des ouvriers, est méconnue. Les pas de la grande majorité de la population ne la mènent jamais dans les ruelles rabougries de ces quartiers tristes.

Invariablement, des tragédies calcinées faisant de nombreux morts attirent l'attention sur les rares hôtels meublés subsistant aujourd'hui, vétustes et surpeuplés, signes de la pénurie de logements pour les plus démunis, vestiges de ces époques où la population parisienne était pauvre.

Demeureront longtemps ces catégories spécifiques d'hébergement des plus pauvres, vieilles maisons insalubres du centre et des faubourgs, bidonvilles, foyers de travailleurs, cités de transit, cabanons des jardins ouvriers de la périphérie est de la capitale, squats d'immeubles délabrés, réduits.

Rôle rempli auparavant, et souvent infiniment mieux, par le garni. Conservés en place comme simili dérisoires au logement social déficient ou bien convertis en résidence sociale, ces hôtels sont aujourd'hui bien loin de leur rôle ancien d'habitat de transition entre migration et intégration.

Leur préservation, signe de la misère des temps, est aussi le témoin du maintien des plus pauvres dans la ville, de ceux qui sont encore indispensables aux petits métiers d'entretien, et encore pas tous. Leurs luttes continues et sporadiques en sont le spectateur constant et colorent les époques.

Certains étaient beaucoup trop chers, d'autres bien mal tenus. Parfois Arthur repartait dès le lendemain. Il avait réussi à trouver celui qui lui ressemblait, petit hôtel vieillot tenu et entretenu par un jeune couple. Les toilettes étaient au demi-étage dans l'escalier de bois, un lavabo par chambre.

Il prendrait son petit-déjeuner au Nord-Sud. Jean-Louis lui ferait crédit. Arthur y avait pris ses petites habitudes, lorsqu'il rentrait de son travail de nuit ou lorsqu'il avait des repos. Lorsque Rosalie arriva au Nord-Sud avec ses copines, le type était déjà assis en grande conversation avec Momo.

Arthur aimait fortement toutes ces résurgences du Paris populaire et gouailleur. Le Nord-Sud représentait encore un de ces lieux. Il n'avait pas été rénové depuis

des lustres. Cela sentait encore son Gabin et son Jovet. *La vieille là-bas, c'est pas Arletty ? Et ce serveur à la veste bordeaux ?*

Elles s'installèrent au fond du café, précisément à côté du juke-box pour être au plus près de la musique. Elles étaient passées devant la petite vieille, toujours en train d'écrire et de corriger on ne savait quoi, dans le coin avant le présentoir. De temps en temps, elle se jetait fébrilement sur sa page.

Était-ce le signe de l'inspiration subite ? Le moment décisif où l'idée-lumière se libère avec extase sur le papier ? Elle retournait son crayon dans tous les sens, prenait plusieurs fois de suite la résolution de commencer à écrire dans une sorte d'impulsion vive venue du cœur, semblait-il.

Mais le cœur n'était plus ce qu'il était. La main avait plusieurs fois fait le geste. La pointe du stylo s'était à chaque fois rapprochée du papier au point d'y déposer une fugitive caresse en vain. Le mécanisme de la création s'était à maintes reprises mis en branle et la page n'en frissonnait point.

La petite vieille devant son demi de bière et sa page raturée à l'excès s'effondrait et laissait se dissiper sa frustration en larmes. L'angoisse devait être à ce moment à son point culminant. D'autres fois cela allait mieux. Elle écrivait des pages et des pages d'affilée, avec frénésie, épanouie.

Quand Rosalie était passée devant elle tout à l'heure, elle rêvait. Sur le présentoir il y avait une tarte à la fraise. Sur la figure de la vieille il y avait une couche épaisse de mauvais maquillage. Dans les cendriers ou aux doigts des gens, des cigarettes de marques diverses se consumaient.

/

Le mélange de ces odeurs avait imprimé sur le café une ambiance de salon de thé pour rombières désœuvrées. La fraîcheur de l'extrême jeunesse de Rosalie et de ses copines créait un contraste subtil et pervers. Le garçon de salle en blouse rouge s'approcha légèrement pour la commande.

Il donnait dans le genre pince-sans-rire avec une élégance et une distinction de play-boy qui cependant n'en fait pas trop. *Un beau mec* pensa Rosalie. *Il faudrait que je le fasse chier, j'aimerais bien le décoincer un peu.* Les copines avaient déjà passé leur commande, attendaient.

Restait la commande de Rosalie. Il attendait pour elle. Elle allait le faire attendre un peu. Elle prit sa voix enfantine et dit :

— Voyons, qu'est-ce que je veux boire aujourd'hui, attends, voyons ?

— J'attends, voyons.

— Euh ! Un Orangina, euh, non, un lait-fraise, ah, non, un lait, je voudrais, euh !

Elle avait dit ce « je voudrais » sur le ton d'une petite fille à qui le gentil génie Abdullah Ibn Poussah vient de proposer d'exaucer ses trois vœux les plus chers. Or Jean-Louis, le garçon, n'était pas le gentil génie et il attendait.

— Tu te décides ? ce fut un lait-fraise.

— Avec une paille ! elles éclatèrent de rire.

Le garçon haussa les épaules. Elles demandaient toujours de l'eau quand elles avaient fumé du shit et éclataient de rire pour n'importe quoi. Rosalie se sentait bien, des bouffées de chaleur lui montaient le long des cuisses. Elle regarda sa « pineco » Danièle, si fine, si jolie.

Elle se mit à rire. Le shit tenait bien son rôle et chatouillait les éclats de son imagination. Le monde était dérisoire et cette simple idée, en plus de la connerie prêtée si généreusement aux gens, pouvait occuper suffisamment longtemps son esprit morne et atterré, dédouanant son oisiveté.

Tout à l'heure, Danièle s'y mettrait également. Et leurs moqueries adolescentes et cristallines rempliraient d'échos ce café poussiéreux et chargé d'histoire. Cela les détendrait de ne toujours pas savoir quoi faire de leur vie, qu'elle ne soit pas aussi bien réglée que celle des anonymes passant.

Elles savaient par exemple qu'elles ne voulaient pas jouer le jeu, mille fois joué déjà, du consommateur de café regardant passer le temps. Ah, si chaque personne en naissant avait le pouvoir de choisir le monde dans lequel il voulait vivre. Elles n'avaient rien choisi ni n'avaient rien demandé.

Que leur demandait-on ? Rien, justement ! Et ce rien sonnait comme une volonté délibérée de les mettre sur la touche, de ne pas leur demander leur avis. Rosalie laissa s'évanouir comme à regret son fou rire. C'était dommage, il lui plaisait bien. *Le jour, les gens ne pensent qu'à bosser, c'est nul.*

Rosalie n'avait encore rien décidé de son avenir ni d'un métier. Parfois postulait-elle à la précarité d'un emploi. Elle était libérée des obligations scolaires pour lesquels elle n'avait nul goût. Aucune surveillance parentale ne tentait d'orienter ses activités quotidiennes. Elle vaquait à son ennui.

Son époque ne lui promettait que d'être caissière en remplacement à mi-temps

ou distributrice de tracts publicitaires, au mieux serveuse seins nus, et même ces places étaient rares. La lecture collective des petites annonces au Nord-Sud était plutôt source de grands fous rires et de pitreries.

Ses copines les plus jolies l'entraînaient parfois dans des séances de casting pour faire un peu de figuration. Elles n'étaient jamais prises. Elle accompagnait l'espoir des autres et se marrait bien. C'était de bonnes après-midi à passer et puis c'était peu ordinaire. C'était le pittoresque des marges.

Farandole, farandole, il faudrait prendre tous les gens par la main et leur faire danser une farandole. À travers les tables du café, les voitures et les maisons, les rues, les oiseaux et les arbres, les champs, les mers et les océans, les univers, les planètes et les étoiles. Elle était totalement raide.

Ce fut au tour d'Arthur, rêveur et sous l'emprise de son trouble amoureux ancien, de prendre place au comptoir du Nord-Sud. Jean-Louis s'assura d'un coup d'œil que son client n'avait pas de lubie ce matin. Il fit les gestes mécaniques attendus et se déroula donc la routine journalière espérée.

Au Nord-Sud, la jeunesse venait de partir. Quelques vieilles étaient rentrées. Le garçon se promenait entre les tables sans se presser. Il avait bien le temps de se reposer avant le coup de feu de 11 heures. À ce moment, il n'aurait plus une seconde pour flâner, une ronde absurde et effrénée.

Jusqu'à 14 ou 15 heures, « Jean-Louis » par-ci, « Jean-Louis » par-là. Même avec l'aide de Xavier, cela ferait quatre heures de course contre la montre, de slalom entre les tables. Desservir, prendre la commande, servir, sourire, encaisser, servir, courir, desservir, sourire, serrer les mains.

Servir, sourire, encaisser, courir, jusqu'au vertige, jusqu'à la mécanisation des gestes, jusqu'à ce que la réalité s'opacifie, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'un monde de clients, un café nommé le Nord-Sud. *Le vieux attend sa monnaie, au prochain passage, tiens les deux vipères s'en vont, parfait.*

Bon vent, quelles casse-pieds ces deux-là ! Jean-Louis aimait bien son métier. Il voyait passer tout un tas de personnages qu'il apprenait à découvrir, leurs manies, parfois une fraction de leur vie, leur histoire. Maintenant c'était les grignotages des employées et les copieux menus ouvriers.

Plus tard, les retraités viendraient siroter leurs cafés et leurs thés en observant la rue, papotages et commérages. Puis les jeunes marginaux et quelques prolos le soir. La petite grosse et sa copine Danièle venaient n'importe quand. On pouvait

ne plus les voir pendant une semaine, les oublier.

Puis elles réapparaissaient, toujours curieuses, à lier connaissance avec de nouveaux venus. Cela ne l'avait pas étonné de les voir suivre le type tout à l'heure, curieux type d'ailleurs. On voyait de ces hurluberlus, parfois. Cela mettait un peu d'ambiance. La plupart n'étaient pas méchants.

La petite vieille – Jean-Louis l'appelait mamie Griffon – rangeait son matériel et s'apprêtait à partir. Elle n'aimait pas quand il y avait trop de monde. Elle repasserait plus tard. Dans peu de temps, le marathon allait commencer. Il faisait assez jour pour éteindre les lumières de la salle.

Surtout qu'un peu de pénombre ne faisait pas de mal, tant les murs – tapissés de tissus à l'origine orange – étaient sales de nicotine et de poussière. La vieille se leva pesamment avec son barda sous le bras. Elle se dirigea vers la sortie à petits pas mesurés, son stylo à la main comme une dague.

La banquette à demi défoncée la supportant régulièrement reprenait lentement sa forme avachie. Il se demandait ce qu'elle pouvait écrire. Il ne pouvait pas être indiscret comme avec les jeunes. Il se contentait d'attendre la confidence. Certains bavards se racontaient dès le Premier jour.

/

D'autres restaient de longues périodes en silence. Puis tout à coup, en bloc, se livraient et disparaissaient. Un groupe de quatre personnes venait de s'asseoir à une table pour manger. *Hop, plus le moment de rêver. Ne sont pas en retard ceux-là.*

— Messieurs-dames. cela commençait.

Jean-Louis, par son statut de serveur, était un des personnages locaux auquel beaucoup s'adressaient, se revendiquant d'une éphémère amitié. Cette attitude était constante à nombre de vieux cafés. Le client habituel réclamait une marque d'attention personnalisée avec le patron ou le serveur.

Jean-Louis passait les messages, écoutait les histoires, proposait ses solutions, entremettait les uns avec les autres. Il était encore de cette époque aux bavards coiffeurs, révolue, où nombre de métiers s'exerçaient en parallèle constant avec d'autres échanges de voisinage plus intriqués.

Le soir avait fini par venir et Patrice était là, le dos tourné au Sacré-Cœur,

debout sur les marches à humer l'atmosphère. Pour le moment il ne pensait à rien, rien de précis. Il avait toujours faim. Il se sentait fatigué, lessivé, ne pensait qu'à son estomac vide le torturant. Il voyait l'escalier.

Il le regardait, flairant, humant, observant de loin les différents groupes. Découvrir le nouveau branchement possible ; les copines de gauche rigolaient, elles étaient bien jeunes, encore chez leurs parents ; qui donc partagerait avec lui sa pitance du soir et ses envies de rencontre ?

Il laissa échapper un pet malodorant et changea de place. Son ombre ramassée au sol indiquait un réverbère tout près de lui sur le côté droit. Il n'avait pas la force de lever les yeux au ciel pour vérifier. De toute façon, vérifier la réalité ne l'intéressait pas. C'était là, cela suffisait bien, il avait faim.

Il pensa à son pote coursier à l'Huma, Marcel. Il passerait le voir à Montreuil quand il serait rentré du boulot. Patrice passait sa journée dans les transports en commun, à nomader d'une rencontre à l'autre, d'une opportunité de bonne chère à l'autre. Chez Marcel, c'était toujours accueillant.

Marcel venait de sortir de l'Huma. Toute une journée sur sa mobylette, il en avait plein les pattes. En plus il y avait eu un cocktail et il était resté, avait bu jusqu'à la fin. Cela lui donnait l'occasion de croiser tout le personnel de l'Humanité, les journalistes, les secrétaires, le staff technique.

Cette fois-ci, cela allait, pas encore trop saoul, il arrivait à se tenir droit. Il se dit qu'il allait marcher jusqu'à Strasbourg – Saint-Denis. Cela le dégriserait un peu. Une langueur étrange qu'il connaissait bien l'envahit. Le spleen des îles, le désespoir de ses rêves inaboutis. Il voulait exister, comment, quand ?

Il avait un sentiment d'impuissance devant les saloperies de ce monde subi. Enfin, il avait quand même mieux à faire que se foutre en l'air. Il lui fallait tenir coûte que coûte, faire la preuve de ce qu'il valait, se battre. Il s'était roulé un pétard. Il allait fumer et irait mieux, comme à l'habitude.

Enfin, d'habitude il allait mieux. Son univers sentait le renfermé. Il lui fallait ouvrir ses fenêtres intérieures toutes grandes, laisser l'air neuf le pénétrer et commencer à faire le ménage dans sa vie. Il ne pouvait plus continuer à se poser sans fin toujours les mêmes questions, il devait vivre.

Rosalie venait de se réveiller. Un bruit dans la cour. Le concierge bourré venait encore dégueuler bruyamment dans les chiottes. *Quel porc ce mec, complètement facho, en plus !* Elle se leva furax sans allumer la lumière. Elle ne voulait pas se

faire importuner. Elle fuyait sa muflerie. *Gros con !*

Elle marchait de long en large dans sa petite pièce, en prenant garde à ne pas buter dans son fourbi épars çà et là. Elle rencontra la chaise où elle avait jeté en vrac ses affaires. Elle farfouilla un moment, retira de l'amas un paquet de cigarettes et un briquet. Une porte dans la nuit claqua.

Elle renonça, jeta le tout au sol et se recoucha. En fermant les yeux, elle se concentra sur le visage de Ian McCulloch. Si elle se concentrait fort avant de s'endormir, peut-être viendrait-il lui tenir compagnie, dans ses rêves au moins ? Une respiration régulière emplît la pièce d'excitation.

Il y eut un léger grattement à la porte, suivi d'un raclement de pas puis d'un nouveau grattement. Les pas s'éloignèrent. Le concierge renonçait pour cette fois-ci. Rosalie n'entendait plus rien et Ian, chanteur de son groupe préféré Echo & The Bunnymen, viendrait fréquenter ses fantasmes.

Le concert battait son plein. Il avait fallu aller sous le chapiteau de la Porte de Pantin pour se payer une bonne tranche de fraternisation libertaire et cela valait franchement les cent francs de participation aux frais demandés. Les concerts organisés par les Libertaires étaient ainsi, effervescents.

Mal organisés, plein de flops, de larsens stridents, de « Tu ne pourrais pas augmenter le retour sur la basse ? », d'interventions militantes pleines de trémolos. Tous souhaitaient un jour vivre un monde de frères humains affranchis. *Ça t'a fait du bien ?* Dominique, fine occupante des interstices.

Cela faisait pas mal d'années qu'Arthur n'avait mis les pieds dans un endroit pareil. Il ne le regrettait pas. Il pressait un peu le pas, histoire de ne pas louper le dernier métro, la tête emplie des dénonciations, des appels à lutter, des indignations et des textes des chanteurs proches des causes.

Jean Guidoni, suivi de Jean-Roger Caussimon, l'avaient ébloui, et Font et Val, plié de rire. Le final avec Rachid Bahri avait la patate. Cela avait été grandiose. Un type aux cheveux longs, petit et au sourire tordant sa bouche en grimace, ralentit le pas de manière à se retrouver à son niveau.

Tiens, un branchement ! se dit Arthur. N'était-il pas venu pour cela, entre autres ? Pour rencontrer des gens. Pour se sortir de l'isolement dans lequel il marinait depuis plus d'un an. Un an déjà, les blessures étaient profondes, mal refermées encore. Il respira fort, voulut oublier. Quoi ?

/

Le type l'apostropha :

— Dis, t'aurais pas une cigarette ?

— Bien sûr, tiens !

— Ah, une goldmuche, la cigarette des prolos, ce n'est pas de refus, cimer !

Puis ils marchèrent côte à côte sans rien se dire, hésitants. Puis l'envie de brancher l'autre prit le pas sur leurs pas. Patrice commença :

— Ça va ?

— Tu vas où, tu prends le tromé ?

Arthur se mettait lentement à la compréhension du verlan. L'époque portait à cela, chez les jeunes de sa génération au moins.

— Ouais, je rentre à mon hôtel, j'habite dans le dix-huitième, et toi ?

— Tiens, c'est marrant, moi aussi je suis dans le dix-huit, t'es où, toi ?

— Rue Nicolet, une toute petite chambre. Je la loue cinq cents francs par mois.

— Ah ouais, c'est trop, on est voisins, j'habite 11 passage Ramey, on passera jamais, mnémotechnique, c'est plus bas sur la rue Ramey.

— Ah ouais t'es là, j'y passe de temps en temps, il est sympa ce passage.

— Ça pour être sympa, c'est sympa, tout le monde se connaît, un village. puis il proposa :

— Bon bé, on rentre ensemble.

— Il n'y a pas le choix, je crois.

— Tu t'appelles comment ?

— Arthur et toi ?

— Patrice, Patrice Renaud, comme le chanteur.

Ils accélérèrent un peu leurs enjambées.

Lorsqu'ils arrivèrent chez Patrice, une chambre de bonne coincée sous les combles au sixième étage d'un immeuble prolétarien, ils s'étaient déjà largement présentés. Patrice était cuisinier de formation. Ses parents vivaient toujours en Touraine à Montrichard, prononcer « Monte Richard »

Il avait débarqué à Paris muni de son C.A.P. et accompagné d'une copine quittée depuis. Il avait travaillé comme cuisinier dans plusieurs restaurants, de la tour Eiffel, de la tour Montparnasse, de la butte Montmartre. Comme il le disait lui-même :

— Il ne faut pas me faire chier, sinon ça pète !

La dernière place en date s'était séparée de lui sur un coup de frites. Un client raseur et mécontent s'en était pris un plateau complet sur la tête, arrosé copieusement de moutarde et ketchup. Arthur était de Paris, de naissance au moins, et ses parents étaient originaires du Morvan.

Côté Auvergne pour la part maternelle, côté Bourgogne pour la part paternelle. Pour l'heure, il était veilleur de nuit depuis quatre ans dans différentes sociétés de gardiennage. Il avait également été commis de cuisine, vendeur de tableaux, peintre, bricoleur, enfin un peu de tout et du néant.

En définitive, tout ce que sa force et ses capacités de travail lui avaient procuré comme moyens de survie. Il n'avait encore jamais connu les jouissances de l'intimité féminine. Il avait eu sa part d'amitiés et de camaraderies l'ayant laissé gentiment sur sa faim et mollement pétri son cœur.

Passée la porte du sixième, on faisait un demi pas pour se retrouver à buter sur le matelas. Un pas de plus sur la gauche conduisait à l'évier caché derrière le frigidaire authentique, marqué Frigidaire, dans un placard aux portes grinçantes, en bois peint d'un rose mauve habituel à l'époque.

Un pas encore dans la même direction, en longeant le placard ingénieusement aménagé se refermant entièrement sur l'espace cuisine, et on se trouvait à courber la tête pour éviter la pente du toit devant la fenêtre, où trônaient un vénérable tourne-disque à microsillons et ses disques.

Une radio branchée en quasi-permanence sur Radio Libertaire, quelques étagères à vêtements dans le fond de la pièce, au-dessus du lit, couronnaient l'ameublement. Patrice, tout de suite, s'affaira. Il bouscula du pied les affaires traînant à terre, les repoussant au loin, dans le coin.

Puis, en un tournemain habitué, il avait plié en deux le matelas renfermant une literie rudimentaire, et installé une table basse formée de deux tabourets et d'une porte récupérée sciée en deux. Avec deux autres tabourets pour s'asseoir, il était fin prêt à recevoir. Il s'inclina, pompeux et enjoué.

— Installe-toi, mets-toi confort, fais comme chez toi, oh, ici c'est petit, mais avec un peu d'imagination on y arrive toujours.

Arthur s'installa près de la fenêtre, à côté du tourne-disque.

— C'est bourgeois chez toi, t'as au moins deux mètres carrés de plus que chez moi, le luxe !

Ils s'esclaffèrent.

— Une petite soupe à l'oignon, ça te dit, avec un guignon frit à l'ail et du rouquin ?

— Pas de problèmes, je fais confiance au cuisinier émérite.

— Oh tu sais...

Et Patrice eut une posture amusante. Il l'aurait souvent par la suite, avant d'exprimer quelque idée anodine et pleine de justesse. Il avait sa poêle à la main. Il trémoussa la tête au bout de son cou. Il roula des yeux en les lançant vers le ciel. Il fit une horrible grimace ne pouvant être prise pour un sourire et il se lança :

— Tu sais, je n'ai pas grand-chose, je suis au chomdu et ces salopes de geoisbourg, ils filent pas gros.

— Ça ouais !

— Mais, je me dis toujours qu'on peut se démerder avec ce qu'on a. On n'est pas des geoisbourg. Mes parents et grands-parents ils avaient pas grand-chose et ils se débrouillaient pour faire bouillir quelque chose sur le feu. Et puis, quand il y en a pour deux, il y en a bien pour trois.

— Tout à fait, tout à fait, ne t'en fais pas, je n'ai pas de goûts de luxe, juste des fantasmes parfois.

La pauvreté de l'endroit était tant habituelle aux yeux d'Arthur qu'il n'y prit garde. Les pays du monde entier s'enrichissaient fortement, ils possédaient tous de plus en plus de pauvres.

Pendant que Patrice s'activait sur sa cuisinière alimentée par une bouteille de Butagaz renouvelée mensuellement, Arthur partit à l'intérieur de lui-même, manière pour lui de digérer le nouveau, de le comparer à l'ancien, d'y trouver ou tout du moins d'y justifier sa place, soupeser.

Il repartit loin en arrière. Il n'avait pas toujours été isolé. Il avait fait des rencontres, en avait provoqué. Il avait agi selon ses conceptions de la vie. Il n'était pas rien. Il avait collaboré à des aventures significatives et charriait derrière lui son sac à dos d'espoirs et d'inaboutissements.

Comme beaucoup, il n'en était pas vraiment conscient, pas encore. Il avait ce besoin propre à une certaine jeunesse chercheuse et découvreuse de se sentir l'unique, le pionnier, là où précisément des centaines de milliers de jeunes devenus casés et désabusés étaient passés bien avant lui.

Mais il ne pouvait pas le savoir. Les liens de la militance traditionnelle

s'étaient rompus depuis trop longtemps. Il vivait les fameuses affres perpétuelles et renouvelées de période historique en période latente, de ceux qui sont nés trop tard ou trop tôt. Son avenir lui semblait déjà dépassé.

/

À quelques semaines près, il avait eu vingt ans au moment de l'élection triomphale et hystérique du représentant de la gauche réunie. Cela semblait si loin, il y avait trois ans à peine. Arthur avait l'impression que les pétainistes du parti socialiste étaient au pouvoir depuis des siècles.

Les communistes, déjà, avaient quitté le gouvernement. Des siècles pour abolir la peine de mort, des siècles pour comprendre que toute cette gauche bidon c'était le versant social de la gestion des affaires courantes, la rigueur. Rendre les déjà riches plus riches et les pauvres plus nombreux.

Délibérément choisis et soutenus par des puissances financières occultes pour accompagner dans la paix sociale le démembrement complet du statut social des travailleurs, afin de correspondre au plus vite aux exigences de restructuration du capitalisme mondial, immoral, destructeur et cynique.

La droite usée n'aurait jamais pu aller si loin sans craquement de la société tout entière. Depuis, tous les journaux de grand tirage traditionnellement lus par la jeunesse subversive, Libé, Actuel, bassinaient à longueur de colonnes sur les hideux défauts des militants d'un monde plus juste.

Il fallait désormais réussir des coups de fric miraculeux, foncer dans la débrouillardise concurrentielle et libérale des loups gagnants et croqueurs. Le visage éhonté et profondément féroce des années 80 se mettait tranquillement en place à coups d'images médiatiques, de renoncements.

L'image floue et dubitative d'un nouveau pauvre pas encore laissé pour compte tardait à prendre sa place dans le grand show spectaculaire marchand. En ce printemps 1984 du siècle dernier, on n'avait pas encore eu l'idée de vendre la misère, d'encadrer les exclus. Cela viendrait vite.

L'odeur caramélisée et piquante de l'oignon fricassé vint faire un rapide plongeon apéritif dans leur estomac creux.

— C'est bientôt prêt, un canon de rouquin, un p'tit gamay de Touraine étant donné mes origines, c'est ce que je préfère.

Patrice hochait du menton et riait, grimaçait.

— Va pour le Touraine, moi ma région gustative c'est plutôt la Bourgogne, le vin bourguignon est plus cher.

— Ah ouais, le Vosne-Romanée, nectar, ah, une bonne bouteille de temps en temps, histoire de régaler les papilles.

Ils entreprirent de causer de vins et d'alcools, de bonne chère bien chère.

Comme seuls les pauvres savent le faire, imaginant comment ça peut être bon et finissant par se contenter de l'ordinaire grand public. Ils parlèrent toute la nuit, exubérants. Arthur rentra à son hôtel moins fatigué que d'habitude, ce matin-là. Son horizon s'était ouvert. Son esprit bouillonnait.

Lorsqu'il referma la porte de sa chambre d'hôtel et qu'il s'assit sur son lit d'une place occupant le tiers de l'espace, pour la Première fois depuis longtemps il n'avait plus d'angoisse, enfin. C'était le matin serein d'une nouvelle direction dans sa vie, le Premier jour d'un nouveau cycle.

Il allait jeter sa solitude aux orties, loin. La retraite avait suffisamment duré. Il était toujours capable de rencontrer l'autre. À vingt-trois ans, sa vie ne pouvait s'arrêter là. Il fallait agir, il agirait. Il se déshabilla et s'endormit rapidement. Ses rêves flottèrent, paisibles, une partie de la nuit.

/

Marcel venait de rentrer à Montreuil. Il tournait dans l'appartement trouvé par l'Huma comme un fauve en cage. *Un fauve, c'est cela, un gentil fauve sans ses griffes.* Il eut soudain envie de rugir, seul un faible gémissement rauque sortit de sa gorge, par le hasard d'un souffle accablé.

Un feulement tout au plus, il se jeta pesamment sur le canapé. Une envie de destruction lui parcourut l'aorte. Une larme vint, grossit et tomba, aussitôt suivie par d'autres, beaucoup d'autres. Il eut beau se contenir, le flot brisa le barrage, éclata. Il sanglota. Il ruminait rageusement.

Mais qu'est-ce que je fous sur cette foutue bon dieu boule de merde, à quoi rime ma vie ? Sanglotant, riant, nerveusement tenace, furieusement crispé, en chancelant il se releva et saisit le verre traînant miteusement sur la table. Une arabesque fluide parcourut les airs de la pièce.

Le verre se fracassa au mur en une tache de vinasse explosée. Une étoile venait

d'accoucher tumultueusement.

— De la couleur, bordel de merde, de la couleur ! murmura-t-il dans un sanglot d'automne.

Il ne pouvait supporter le terne et le blême. Son appartement, sa cité l'était, lui aussi.

De la couleur éclatante ou bien du noir et blanc contrasté à l'extrême, voilà ce qu'il lui fallait, *pas le blême, par pitié pas le blême*. Il se rejeta sur le canapé, épuisé, et entreprit laborieusement de dormir. Les couleurs vinrent, féroces et pénétrantes, épouvantables et menaçantes.

Au milieu de la nuit, il changea de position, grogna, se leva, ouvrit le canapé, se déshabilla, se recoucha. Il n'était plus ivre, moins stone, un léger mal de crâne. Il se rendormit. Le lendemain, Marcel était en train de se faire un café, le cœur lourd. Une sonnerie vibra à la porte, le secouant.

Un voluptueux frisson d'électricité lui parcourut le corps. Il se dirigea, stupide, à la porte d'entrée, l'ouvrit fébrilement. Le battement de son cœur faisait trembler sa chemise. Il reçut Raphaëla dans ses bras. Ils se dirent à peine bonjour et glissèrent sur le canapé, sexes et bouches mêlés, en furie.

Nouvelle sonnerie, Arthur et Patrice entrèrent se frotter maladroitement à la volupté du couple venant de se désunir.

— Voulez-vous du café ?

— Avec plaisir.

À cette époque, on voguait ainsi d'un appartement à l'autre à l'improviste, mieux que désormais sur la toile électronique, le réseau réel.

Patrice chantonnait. Il parlait, chantait, pensait tout haut, ne s'occupait pas d'être écouté, causait dans le vide. Arthur redeviendrait-il cynique et insolent comme au temps de son adolescence désabusée. Pendant longtemps, il n'avait plus rien voulu prendre au sérieux. Quelle prétention subtile!

/

Plus il se plongeait dans la dérision, plus il se demandait quel était son rôle. Pour quels desseins inconnus avait-il donc été créé ? Pourquoi s'efforçait-on de toute part et avec autant d'acharnement de le dénaturer, de lui imposer ordre et contrainte ? Ses humeurs ne souffraient la contrainte.

On le disait anarchiste, irréel, asocial. Or pour lui, la société n'obéissait à aucune règle morale précise et empêchait son réel épanouissement. Il lui semblait devoir se battre contre tous ou presque. Chaque révolte devenait éclat de rire pour ne pas sombrer, ne pas être un salaud, trop souvent hilare.

Il avait lu les doctrinaires, certains, pas tous. Ces visionnaires offraient des remèdes de toutes sortes aux injustices et aux horreurs. Faire partager son point de vue au plus grand nombre était l'inverse de ce qu'il souhaitait. Il préférait encourager chacun à réagir et à penser par soi-même.

Et partant de là, discussions et débats, pratiques communes, solidarité concrète, moyens collectifs. Il s'éclatait avec une bande de copains, musique, haschisch et spleen. Chaque lendemain, c'était comme si une force invisible l'enveloppait tout entier, lui dérobant toute son énergie, le marasme.

Il se laissait porter par les événements en se gardant bien d'intervenir. Et quand il risquait une ingérence, il passait pour un rêveur. On lui disait souvent :

— Mais pourtant vous êtes intelligent, vous devriez comprendre.

Il se sentait comme étranger aux tracas de la ruche dans laquelle il vivait.

Ce qui semblait fondamental à tout un tas de gens, comme la situation sociale, le pouvoir, l'obéissance, la couleur de la peau, l'argent, lui était hors du temps, impalpable, inutile ou néfaste. Puis, un jour de ras-le-bol désespéré, il avait décidé de quitter le nid et d'aller voir dehors ce qui s'y passait.

Patrice, ayant toujours faim, proposait un thé, lui-même commençait à avoir un creux, bienvenue au thé. Le jour allait bientôt ouvrir ses portes, ils pourraient aller se prendre un « p'tit déj' » dans un café, histoire de flatter les gargouillis, de colmater les brèches, s'emplit d'un moment de volupté paisible.

Rosalie se demandait comment elle avait pu faire pour se lever si tôt ce matin. Il était encore trop tôt pour aller réveiller Danièle, le Nord-Sud devait être ouvert. Deux types la devançaient. Peut-être allaient-ils au même endroit ? Peut-être lui paieraient-ils son petit crème, peut-être un peu plus ?

En échange d'un peu de rêve, de désir, ce n'était pas qu'elle soit vénale, puisque ça fonctionnait comme cela autant en profiter. Lorsqu'elle pénétra dans la pénombre du café, Jean-Louis slalomait entre les tables à servir les cafés des prolos. Il ouvrit des yeux épatés :

— T'es tombée du lit ?

— Me vanne pas, allez !

Une demi-heure plus tard, ses prévisions concernant le paiement de son petit crème se trouvaient réalisées. Ils s'étaient rencontrés, présentés, écoutés, sentis et, dans un murmure scintillant et frais, l'heure avançait. Le temps se dissolvait dans le timide espoir.

Rosalie franchit le porche, sonna à la porte de la loge, les parents n'étaient pas là. Elle grimpa le demi-escalier menant à l'appartement. Des bruits de voix moururent sur la grève de ses oreilles. François lui ouvrit. Farid, près de l'entrée, lui fit un smack. *Toujours fourrés ensemble, ces deux-là.*

Ils allaient partir, c'était parfait. *Même pas dix-huit balais et déjà shootés comme des oursins, les cons. Se niquer la vie quand il n'y a pas d'avenir, c'est daubant. Ça veut dire que t'acceptes de te faire enculer. Tu te fous à quatre pattes et tu te soumetts. Ça la révoltait, c'était l'épouvante.*

Putain de chiottes, et dire qu'ils s'y mettent tous dans le quartier. Leurs comportements changeaient. Leur gentillesse notamment s'évaporait comme neige au soleil, *chacun son destin.* Danièle était dans le canapé au saut du lit, dans sa robe de chambre. Le moment qu'elle préférait.

/

Elles allaient pouvoir prendre leur douche ensemble. Le frère de Danièle et Farid circulaient pour chercher leurs plans. Ils en avaient pour un bout, elles seraient tranquilles. Le regard mouillé et enfantin de Danièle lui apprit qu'elle venait de se réveiller. Sans défense, elle se laisserait faire.

Elle lui caressa la bouche de son doigt maquillé de noir. La jeune adolescente ferma les yeux et murmura :

— Déshabille-moi ! Je suis vannée, j'ai pas la force, on va prendre une douche ?

Rosalie acquiesça de la tête, elle était trop troublée pour pouvoir parler. Elle approuvait, silencieuse. Elle défit le nœud retenant les pans de la robe.

Danièle se mit debout et elle la caressa lentement le long du corps, des mollets aux épaules, en faisant remonter les tissus. Elle passa le tout par-dessus tête et laissa choir à terre. Danièle, frissonnée, secoua la tête et se dirigea vers la douche.

— Tu commences pas sans moi ?

— Je t'attends, dépêche-toi.

L'eau était à température idéale. Rosalie s'amusait énormément dans sa tête. Le corps finement sculpté de Danièle s'agitait sous le jet qu'elle tenait dans la main.

— Tu me mouilles pas les cheveux, fais gaffe.

— Bien sûr, bien sûr, ma jolie.

— T'en fais pas, allez, tu me mouilleras aussi après ?

Danièle commençait à danser sur la musique d'Higelin. *Denise je sens que je vais piquer ma crise*. Elle se retourna sous le jet, laissant Rosalie admirer une nouvelle fois ses fesses encore androgynes, galbées et fermes, se trémoussant en musique.

Rosalie rêvait, désarçonnée. Si elle était un mec, c'est par là qu'elle s'enfoncerait. Elle y posa la main et caressa doucement, descendit vers la fente.

Danièle se cabra et lui lança sans se retourner :

— Doucement les mains au cul, profite pas.

— Oh, tu sais bien que je suis pas comme ça.

— Justement.

Le disque grésillait, c'était la dernière chanson. Le charme serait bientôt rompu. Rosalie se mit à emmagasiner les images à toute vitesse, en fit provision. Elle avait soudain la gorge sèche et le cœur qui battait fort. Ce serait si peu et ce n'était pas envisageable, il y avait des principes moraux.

Rosalie, dans son adolescence affranchie, n'avait pas encore eu d'aventures. Ni avec les garçons, ceux du quartier se camaient déjà, ni avec les filles. Les plus jolies de ses connaissances réservaient la contemplation de leur corps à une future et vague carrière d'actrice. Elles se prenaient en photo.

— C'est pour mon book, comment tu me trouves ?

Et Rosalie avait la gorge sèche. Si on avait pu y mettre la main quand même, se rendre compte de la texture de la peau, constater le léger frisson au contact, s'enivrer d'une jeune odeur. Le cœur battait fort, un jour elle oserait insister, palper.

/

Rosalie tentait à peu près tout de loin. Tout en envie, passant peu aux actes. Le Nord-Sud était un de ses repères confortables. Il y avait toujours une bonne âme

pour lui payer une consommation, parfois l'offrande d'un petit morceau de haschisch. C'était son bureau, son lieu de convivialité.

Rosalie se demandait toujours si elle plaisait ou non. Et puis elle s'indifférait de la chose. *Et puis quand même ce serait bien de plaire, uniquement à ceux que l'on veut approcher. Il ne faudrait jamais que ce ne soit que dans des démarches utilitaires. L'esprit doit commander. Toujours, le corps ?*

Elle se perdait dans la subdivision de ses étiquetages des attitudes humaines et dans la hiérarchisation des intérêts qu'elle y portait. Pourrait-elle se satisfaire de quelqu'un qui ne voudrait d'elle qu'au titre des plaisirs physiques ? De toute façon elle n'était pas si belle. Elle pourrait essayer ?

Mais son aspect vestimentaire de jeune fille en tenue noire et fardée à la Nina Hagen devait certainement en rebuter plus d'un. Et tant mieux, elle n'attendait rien de la bestialité d'un rut éphémère. Quand même essayer un jour ? Pourquoi pas avec le concierge ? *Ce gros porc, ce dégoûtant !*

Parfois, pendant des jours, elle patientait après une idée qui puisse la mettre en mouvement, justifier son existence, la faire apparaître dans sa vie. Elle avait fait une croix sur les études et se motivait sans stresser à postuler à toutes sortes de petits boulots déjà pris d'assaut par des cohortes.

— Tous les postes sont occupés Mademoiselle, revenez tenter votre chance dans un mois.

Ils appelaient cela tenter sa chance. Ils la situaient où la chance ? Quelle belle chance que de savoir remplir un cornet cartonné de frites calibrées, dans les secondes imparties par d'impavides chefs de vente !

Les dernières petites annonces de plus en plus répétées sur les pages emploi du Figaro demandaient des serveuses seins nus dans des bistrotts de nuit. Cela serait certainement mieux payé que simplement serveuse. Elle n'avait que dix-sept ans. Elle avait bien le droit de travailler la nuit ?

Elle n'avait que peu de dépenses, du fait de sa jeunesse. Elle était souvent invitée à dîner par les parents de ses amies du quartier. Les gentilles draguettes payaient ses consommations de café. Et le toit pour la nuit était garanti par ses parents. *Oui, une activité contre l'ennui. Rien sans argent.*

Chapitre 2 – La rencontre

L'hiver était passé vite, le froid également. Le printemps, les robes légères et les clins de soleil coquins tardaient à souffler le renouveau. Au cours de ces mois égrenés, Arthur et Patrice étaient devenus compagnons inséparables et n'avaient pas chômé, faisant le plein de rencontres magiques.

Il avait semblé que Patrice fournissait à Arthur comme sur un plateau, jour après jour, tout ce qui lui manquait depuis de nombreuses années. Au point que des choses parfaitement ordinaires, comme de se faire des copains au travers de rencontres impétueuses, se révélaient plus riches.

Patrice était le type même du nomade urbain. Il n'ignorait rien pour ainsi dire des différents lieux de rencontre aléatoires faisant inévitablement partie d'une ville comme Paris. D'endroits sauvages en places occupées par de farouches insoumis à l'ordre planifié de l'injustice, il avait déambulé.

Il n'avait d'ailleurs passé son temps qu'à cela. C'était une passion, un art. Depuis sa montée à Paris, son CAP de cuisinier en poche et l'amour de sa vie par la main, il avait dirigé son esprit partout où pouvaient se renifler une connivence affectueuse et un enthousiasme pour la contestation.

De ce fait, il avait été amené à rencontrer toutes sortes de personnages très différents les uns des autres. Une belle brochette de potes habitant aux quatre coins de la capitale, lui permettant constamment de nouvelles errances, lui générant d'abondantes relations, des échanges inédits.

Patrice promenait partout sa face de lune émerveillée perpétuellement transportée, en continuelle découverte de la planète des hommes. Arthur lui emboîtait le pas. Comme veilleur de nuit, il travaillait douze heures, trois nuits sur quatre puis quatre nuits sur trois la semaine suivante.

Cela découlait de la nouvelle réglementation mettant fin à l'ancien système d'équivalence, où douze heures de veille de nuit ne valaient que huit heures de travail payé. Arthur s'était retrouvé avec du temps libre. Le plus dur était de faire

alterner les sommeils de nuit avec les sommeils de jour.

Cela le fatiguait beaucoup. En jonglant adroitement avec ses heures de sommeil, il parvenait à être libre de ses jours. Arthur rentrait par les trottoirs mal réveillés des matins de Barbès, croisant la foule des gueux venant de quitter leur lit et s'engouffrant dans les entrailles communes des transports.

Arthur se prenait l'envie de flâner, de profiter de la levée du jour, de se retarder quelques heures. Il allumait une cigarette en s'engageant dans la rue Christiani. La fatigue de la nuit irradiait son dos, sa nuque, les yeux. Ses yeux de veilleur piquaient dans le frais matinal, sous le souffle des vigueurs.

Le sous-sol du journal Libération, avant de tourner dans la rue de Clignancourt, venait de s'éclairer, en général. Il n'y avait plus ce bouillonnement baba cool des origines du journal dans la rue de Lorraine, son ancienne adresse. Même chez eux, il était convenu désormais que le monde ne changerait pas.

Dominique Premier lui souriait dans ses souvenirs. Du haut de ses quatorze ans et demi, elle lui avait exposé la relation d'une matinée passée à Libé. Les mêmes rieurs au milieu des bureaux, le débat permanent. Elle en était fière, dans ses tissus mauves, son père l'emmenait là où peu de gens allaient.

Il mettait toujours une majuscule au Premier. Tous les Premiers lui ravivaient la douceur et la tendresse partagée et interrompue. Tous les Premiers étaient sa tristesse et ses joies remisées. Premier était Dominique, si enjouée, si câline, si lointaine, si absente, si inévitablement présente.

C'était il y a tant de temps, avant. Le souvenir de cet amour tendre l'étreignait à chaque fois qu'il dépassait les marches descendant au local flambant neuf du journal libéral reniant son aventure gauchiste. *Toi aussi tu les as suivis dans leur dérive, Dominique ?* Cela pouvait sans doute expliquer.

Car Dominique l'avait éconduit, prétendait ne l'avoir pas aimé, n'avait jamais voulu reprendre contact. Arthur attendait toujours de rêver d'elle, car il savait que peu de temps après ces rêves il la croisait par hasard, une fois dans le métro, une fois au BHV, une autre fois à la Fnac, au loin, passante.

Arthur reconnaissait de fort loin la silhouette au milieu de l'affluence. Une fois ce furent des bribes assourdies de sa voix. Il avait couru dans les escalators, les couloirs du métro, après son pas entraînant. Elle était là, courir, ne pas être haletant, apaisé :

— Dominique ?

— Quelle surprise, dis donc !

Et la surprise était à chaque fois de la plus cruelle des déconvenues. La belle et jeune Dominique Premier n'avait pas le temps de prendre un verre.

— Ah !

— Les études, tu comprends, je suis pressée.

— Voici mon numéro de téléphone, tu m'appelles ? J'aimerais qu'on se revoie.

Elle n'appelait jamais. Que pouvait-il donc s'être passé depuis ces moments de si chaleureuse connivence ? Quand le jeune corps nerveux de Dominique se collait au sien dans un moment d'émoi partagé et d'échange complice. Cela n'avait jamais été plus loin. Arthur tenait compte du jeune âge de la fillette, attendait.

Elle prétendait – était-ce vrai, était-ce dans Actuel ? – sortir avec des garçons plus âgés. Arthur attendait, avait attendu qu'elle se trouve disponible pour lui, avait supporté de la voir embrasser sous son nez le prétendant du moment, l'avait laissée le caresser, se presser sur lui, avait espéré être aimé, somme toute.

/

Quittant les marches de l'escalier de Libé, les yeux lui piquaient. C'était la cigarette ou bien le froid devenait vif et cisailant ? Dominique n'avait jamais eu le temps, n'avait jamais été disponible, avait ri de sa déclaration, n'avait jamais appelé, jamais voulu avoir de ses nouvelles. Cela ne collait pas.

On ne peut pas avoir des relations de confiance et de confiance pendant des années. Se rechercher de loin dans les grands couloirs du lycée Claude Monet. Se rejoindre frileux chacun, s'accoler pour discuter à une fenêtre. Avoir toujours à s'apprendre, à s'indigner, s'émerveiller. Et puis plus rien, nada ?

Arthur se désespérait de savoir un jour. Quelle avanée mystérieuse avait bien pu étouffer leur union radieuse ? Ils s'entendaient si bien. Était-ce la seule évolution possible des jeunes filles habillées de mauve en cette époque-là ? Brûler tous les souvenirs de mondes possibles en échange d'une carrière ?

Les journalistes de Libé semblaient eux aussi avoir jeté leurs vieilles frusques mauves et leurs débats d'indignés sur les mondes à venir. Il ne leur restait plus que le soutien indéfectible aux cagouleurs du nouveau président français. Le

journaliste qui le recevait était resté barbu, portait costume.

Elio Comarin l'avait soupesé, observé par toutes les tangentes. Puis l'avait laissé développer son argumentaire. Il avait apprécié son travail de service de presse. Le mouvement algérien avait fait une bonne recrue. Il se lissait la barbe. L'article était passé à chaque fois. Le professionnel reniait le désordre.

Il remontait lentement la rue de Clignancourt où les boutiques de vêtements s'allumaient, il bifurquait sur la rue Ramey bordée de ces passages en escaliers s'agrippant à la butte Montmartre. Il s'arrêtait à ce petit bar ouvrant ses portes à l'angle de la rue Nicolet. Vagabonder encore, pensif, fatigué.

Une fois il était entré dans l'une de ces boutiques au hasard, pour voir, sans y réfléchir. L'esprit embrumé de son double infidèle, de son féminin omniprésent, de cette Dominique qui grandissait dans sa mémoire en débat et dialogue constants. Il avait acheté le costume vert de la vitrine. Pour lui plaire ?

Depuis longtemps, il souhaitait ainsi l'altération de sa vie et enfin cela semblait arriver. En vrai, des riens, mais des événements futiles et essentiels comme la future poussée des fleurs de ce nouveau printemps imaginé doux, à force de l'attendre dans l'humidité fébrile des chambres d'hôtel.

Il voulait ne plus penser à ces chambres d'hôtel. Elles faisaient partie d'un passé. Il se sentait à l'aube d'un nouveau cycle de son existence. Une de ces périodes rassemblant les années passées en plusieurs bouquets distincts les uns des autres et semblant indiquer des épisodes différents.

Cycles caractérisés par des compréhensions et des aspirations autres, avec certains démarrages flous. Des apogées suivis de dénouements comme des chutes sans fin. Cycles séparés les uns des autres par des phases de repli légumineux. Les vents lui paraissaient favorables. Arthur se sentait prêt.

Poussée la porte du bar et trois pas en diagonale – afin de ne pas se retrouver à l'angle du comptoir, moins confortable que l'allée centrale où il prenait place sur un tabouret fraîchement libéré –, l'attendaient les potins du Parisien, déjà lu dix fois avant d'être reposé, plié négligemment en deux sur le zinc.

Il commandait son café. Puis se complaisait à la lecture des communiqués de nuit des commissariats de quartier – solde journalier des faits divers rythmant l'aphasie endémique des années 80 – et de l'horoscope. Puis il en avait assez de cette solitude baignée du flot rituel des destins mêlés.

Il s'en allait, remontait la rue Nicolet jusqu'à son autre angle, l'angle de son

hôtel. Les pieds fatigués, il rentrait se coucher. Poussée la porte de l'hôtel, la porte vitrée du salon- cuisine des propriétaires et gérants éclairait par transparence l'entrée. Le bouton d'éclairage de l'escalier était à droite.

Il frappait à gauche sur le carreau, dérangeant ses logeurs au milieu de leur petit-déjeuner, les jours où, paye versée après paye versée, il venait s'acquitter du règlement mensuel de sa piaule, cinq cents francs. Le matin de chaque jour, l'escalier de bois sentait discrètement l'eau de Javel.

Le soir, cela sentait le noir de la nuit, le vieux bois, l'oxyde de carbone exhalé des ronflements, l'ammoniac des mictions nocturnes au passage de chaque demi-palier où se trouvaient les toilettes à la turque de l'étage. Le chuintement des chasses d'eau accompagnait sa progression vers le sommet.

Les habitants du meublé se levaient, faisaient couler l'eau dans le gloutage des tuyauteries, évacuaient les odeurs de café, de dentifrice et d'eaux usées de toilette dans les froissements des habits enfilés furtivement. Se rajoutait par moments un bruit sec de pêne grinçant dans sa serrure rouillée.

Les portes se claquant en hâte, les pénes rejoignant leur gâche, les pas vifs désescaladant les marches dissonantes, puis le silence. Puis à nouveau, vers 9 h 30 – 10 heures, les seaux choqués au sol, annoncés par le grincement de leur anse, les balais réveillant les plinthes.

À midi, des odeurs de cuisine familiale et des bruits de casseroles. Dans l'après-midi, des télévisions sonores et des transistors. Patrice venait tambouriner à la porte en général à ce moment-là, l'heure dépendant de l'impatience de sa faim, réclamant compagnie et petit-déjeuner. Il se levait tard.

Car Patrice, les nuits où Arthur travaillait, poursuivait la lune jusqu'au petit matin. Emmerveillé de ses visites tardives à l'un ou l'autre de sa nombreuse collection d'humains partageurs de rêves. Il revenait toujours la tête en ébullition, se jurant de faire rencontrer le pote, la « pineco » d'enfer.

Au moment des fêtes de fin d'année, ils avaient été conviés à au moins une dizaine de bruyantes agapes à la suite les unes des autres, sans compter l'ordinaire des rencontres au Nord-Sud, dont l'arrière-salle poussiéreuse était devenue leur quartier général et leur observatoire de la vie courante.

Mais les rencontres, aussi sympathiques fussent-elles, ne satisfaisaient pas Arthur. Bien sûr il s'y plongeait avec effroi et délices. L'effroi de l'échec possible, l'effroi du désagréable, l'effroi du rejet. Le délice d'être accueilli, de

compter, d'exister, d'être entouré. Vivre dans le monde.

/

De lui-même, jamais Arthur n'aurait rencontré toutes ces personnes. Ses rencontres se limitaient à ses collègues de travail, avec qui il n'aurait jamais imaginé un seul instant pouvoir dépasser la relation toute professionnelle. Il n'avait pas cet amour du contact inopiné si bien cultivé par Patrice.

Il lui fallait tout d'abord être présenté, autrement il était trop timide. Jusqu'à toutes ces rencontres désordonnées de ces dernières semaines, combien de temps avait-il passé au fond de son lit dans le refuge imparfait d'une somnolence agitée, trompant son ennui par ses essais d'écriture, une télé ?

À attendre. Savait-il même ce qu'il avait attendu là ? À se reprocher de n'avoir pas su déclarer efficacement son amour pour cette jeune fille dont, adolescent, il avait vu les formes lentement s'arrondir au fil du temps et aviver un désir trouble et jamais assumé. Il n'était pas glorieux dix ans après.

Bien sûr, tous ces gens, tous ces jeunes dont il venait de faire connaissance avaient la tête pleine de critique et de rébellion contre cet ordre mondial insolent, inhumain, cruel et surpuissant, mais ils n'en faisaient rien. Ils restaient à l'aise dans leur réalité et survivaient dans leur misère, assis, couchés.

Il reposa un instant ses muscles endoloris d'avoir lutté toute la nuit contre le sommeil, assis sur une chaise dans un hall mal chauffé d'immeuble de bureaux. Une douce chaleur l'enveloppa bientôt et lui fit du bien. Il eut le besoin de faire le point, de tenter de bâtir un nouveau projet, se relever.

Il lui fallait désormais bouger, s'agiter. Où ? Comment ? Avec qui ? Toutes ces fêtes et ces rencontres avaient été merveilleuses, certes. Il s'amusait à en faire l'inventaire réel. Elles avaient été ordinaires, en fait ; de bons moments, de simples bons moments à boire, manger avec des inconnus.

Paulo les avait reçus dans son appartement récemment acheté au fond d'une cour de l'avenue de Clichy, monument historique. Il était ingénieur en informatique chez Renault. L'assemblée composée de tous ses amis était en général de milieu aisé, excepté Patrice et Arthur.

Marcel, coursier à l'Huma, avait convié les élèves avec lesquels il s'entendait le mieux d'un cours de théâtre où il se rendait chaque semaine rue Montorgueil.

Ambiance artistique et littéraire, composée de jeunes aux revenus encore modestes, dans son appartement HLM de Montreuil.

Tous les marginaux de la rue de l'Ouest semblaient s'être donné rendez-vous chez Rachid, dans son squat du deuxième étage d'un immeuble délabré et muré sur la rue. Probablement parce que c'était là qu'il y avait le meilleur matos à fumer, ou pour son humour et son hospitalité.

Au Nord-Sud, tous les après-midi, les jeunes du quartier défilaient. Pour éplucher les petites annonces et se refiler des tuyaux pour ceux à la recherche d'un emploi. Pour rencontrer leurs potes et voir de nouvelles têtes, ou attendre le passage du dealer local pour les autres. Il cessa d'énumérer.

Tous étaient différents les uns des autres, aussi tous se ressemblaient. Toute cette génération née du bouillonnement tumultueux des années 70 avait grandi dans la froide ambiance des grands désarrois révolutionnaires caractérisant le début des années 80. Toutes les valeurs détruites.

Ils avaient eu l'écho et le souvenir de ce vacarme sympathique par images symboliques et dénaturantes. Ils se méfiaient de la politique et des activités militantes. Les mythes valorisants et romantiques des révolutionnaires et des militants dévoués étaient taillés en pièces, démolis.

Les puissants consortiums d'intérêts dirigeant l'économie avaient besoin d'une jeunesse docile. Docile parce que déroutée. Le nouveau conte gratifiant s'était incarné en un requin anticonformiste producteur de ces fameux coups de fric spectaculaires, mirobolants, et sans originalité.

Reprenant un modèle très en vogue aux États-Unis et correspondant à un besoin majeur de l'évolution des sociétés riches, donc du monde. Pour être un type bien, il ne fallait désormais plus s'inquiéter d'extorquer le fruit du travail, mais le faire en gagnant le plus d'argent possible, sans remords.

Beaucoup, bien entendu, n'en avaient ni les moyens ni l'envie. Il ne fallait pas imaginer construire un autre monde fondé sur des valeurs de partage et de bien-être pour tous. Les publications à grand tirage comme Actuel appuyaient cette campagne idéologique, alimentées en pensée unique.

Leur portrait-robot était un militant révolutionnaire obtus, sanguinaire, sans principes, manipulateur, fourmi de l'ordre rouge des goulags. Un pauvre type rêvant à un ordre nouveau. Dans le meilleur des cas, inconscient benêt favorisant l'arrivée d'une société concentrationnaire, imbécile.

Dans ces conditions, il était difficile de parler, de monter des projets nouveaux hormis ceux directement liés à l'obtention d'un revenu financier. Au Premier titre des objections rencontrées venait invariablement ce soupçon martelé de l'inévitable égoïsme humain. Arthur en suffoquait.

Tout cela se ramenait pauvrement aux gènes supposés de l'espèce humaine. Rien pour le cerveau, rien pour la conscience, rien pour l'évolution. Comme si le fait de penser que les hommes, par leur esprit, pouvaient stopper le massacre de masse et faire reculer la misère était une science-fiction.

Non, chacun chez soi à travailler à ses moyens de survie. Quelques fêtes entre copains de temps d'ennui en temps superficiel. Et ne pas trop penser au malheur des autres. « On a déjà chacun assez de problèmes comme ça à résoudre ». Arthur ressassait son envie d'accomplir. Il était réveillé.

Ces épisodes l'avaient désankylosé. Même s'il ne voyait toujours personne prêt à cesser de commenter l'abjection du monde pour se dresser face à elle et la combattre. Il s'agita dans son lit, Patrice ne venait jamais avant trois heures, pour lui laisser le temps de récupérer de sa nuit de veille.

Mais ce jour-là, Arthur n'avait pas envie de dormir. Son corps s'était suffisamment reposé. Il se releva. Une demi-heure plus tard, il était chez Patrice. La porte s'ouvrit de suite.

— Salut j'te dérange ?

— Non pas du tout, j'allais préparer du café, oh, à moins qu'on aille le prendre dehors.

— Non, non, ici c'est parfait, j'ai amené une boule de pain, de la confiture et des croissants, tiens c'est là dans mon sac.

Ils s'attablèrent autour de la porte sciée. Radio Libertaire diffusait Thiéfaïne. Patrice avait ouvert sa fenêtre donnant sur les toits. Le soleil commençait à chauffer les jours.

/

— J'ai envie de recommencer à militer, il faut que je bouge, on peut pas continuer à laisser faire le merdier sans rien dire.

— T'as bien raison, ouais, c'est ça qu'il faudrait, que tous on s'assemble, y en a marre de leurs conneries.

Patrice comme d'habitude s'enflammait, s'échauffait l'humeur.

Arthur n'écoula pas la fin de sa diatribe enfiévrée contre « ces salauds qui nous gouvernent et nous exploitent... ». Il servit le café. C'était cela qu'il fallait faire redécouvrir aux gens, l'enthousiasme. Leurs manies journalistiques les en éloignaient et leur résignation les pourchassait, les asseyait.

Combattre pour le bénéfice et la grandeur de quels nouveaux traîtres ? L'idée était venue de Patrice quelques semaines plus tard. Pour rencontrer des gens prêts à agir, il fallait se rendre à leurs points de rendez-vous habituels dans les cortèges des manifestations, dans leurs réunions et actions.

Notamment le Premier mai dans la fin du cortège des syndicats CGT, parmi les différents mouvements et groupes communistes et libertaires suivant les banderoles de la CNT et de la FA, dont beaucoup se retrouvaient à célébrer les fusillés de la Commune devant le mur des fédérés.

Ils s'y étaient rendus directement, après avoir traversé à pied furtivement le dix-huitième et le dix-neuvième. Le soleil s'était levé tard, avait bien éclairé la promenade et chauffé le marbre lisse des tombes des grands dirigeants du parti communiste français. Ils s'assirent, elles étaient tièdes.

Deux heures plus tard, le projet avait rondement pris forme. Ils allaient faire un café autogéré, Alternatif, Libertaire, Autonome, peu importe le nom qu'on lui collerait. L'important serait de créer un lieu propice aux rencontres et aux mûrissements de projets contestataires à l'ordre établi.

Dans un cadre convivial, non commercial, et en buvant un coup. Et puis ils étaient tous d'accord là-dessus. *Il y en avait marre de cette bagarre des étiquettes des sectes de l'extrême gauche française. Il n'était pas question de prendre sa carte. Il fallait rompre, proposer une nouvelle démarche.*

Il régnait une joie confraternelle et mirobolante. Ils formaient le groupe le plus animé de tous les marginaux. Encore à la tombée de la nuit, ils fustigeaient les sociaux traîtres au pouvoir, se racontant moult aventures et manifestations explosives, buvant des bières, fumant des pétards.

Il y avait, outre Patrice et Arthur, Éric, un grand à lunettes animateur social, comme il se dénommait lui-même, et acteur amateur de théâtre, *formation Stanislavski* avait-il tenu à préciser. Puis Mohand, lycéen mauvais garçon, suivi par le père Guy Gilbert, c'était sa légitimation.

— Français de la seconde génération, rigolait-il, connaissant toutes les

chansons rebelles de Renaud, dont sa préférée, amorcée d'une belle voix claire et assurée, était « Hep mes soucis de l'Hexagone ».

Robin, c'était *son nom de guerre* avait-il prévenu, avec un sombre mystère dans la voix. Un grand géant blond barbelu, chevelu, les yeux fous et les ratiches du devant haut et bas mangées par la pseudo, la dope. Il avait arrêté de toucher à toutes ces vacheries, spécifia-t-il en vidant sa Jeanlain.

Juste un petit cachet de temps en temps et son baluchon bouclé, prêt pour la route. Prêt à partir pour une nouvelle aventure, un combat.

— Vous comprenez, il faut toujours se dépasser, prendre le risque de vivre. Thierry, anarchiste, l'anarchie était le plus joli monde à créer, il était veilleur de nuit et vivait chez sa mère, *dans une chambre louée par sa mère*, se rattrapa-t-il.

Éric proposa de finir la discussion autour d'un spaghetti bolognaise chez lui. Ils levèrent le camp, exultant d'ivresse et d'ardeur combative. Les plus grandes aventures humaines n'avaient-elles pas été lancées par des poignées d'individus anonymes réunis sur des décombres de luttes ?

Il ne fallait pas se retenir d'être un tant soit peu mégalo, si l'on voulait sortir de son trou. Au cours du repas improvisé, ils s'étaient cotisés pour l'achat des ingrédients à l'entrée d'une épicerie de quartier, ils délirèrent un sacré moment. Ça partait dans tous les sens, sur tous les sujets.

Et le moment qu'ils vivaient et le projet qu'ils avaient étaient géniaux, bien entendu. Si les expériences similaires passées étaient là pour leur donner des idées, il n'était pas question de refaire la même chose. Il fallait aller de l'avant, il fallait innover, se séparer du passé, faire table rase.

Et comme dans tous les cas où une telle proposition se fait jour, personne dans l'assemblée n'aurait été capable à ce moment-là de décrire le futur. Personne n'avait vraiment d'idée précise sur ce à quoi cela pouvait bien ressembler un jour. Pour Arthur, cela n'avait pas d'importance.

Dès l'instant qu'ils avaient cette envie commune de faire, on prendrait les problèmes comme ils arriveraient et on les résoudrait, ou on disparaîtrait et on ferait autre chose. Au milieu des multiples égosillements de chacun à son tour, histoire de montrer qu'il n'était pas nouveau-né.

Raconter quelque anecdote significative sur sa participation à telle ou telle aventure haute en couleurs afin de captiver l'attention. Éric, le Premier, lança les interrogations fondamentales.

- Bon, bé, c'est bien joli tout ça, j'aimerais bien qu'on aille maintenant un peu plus loin.
- Voir de quelle manière on transforme nos paroles en actes ? Il eut un rire ambigu.
- Parce que, elles sont belles nos paroles, on s'est bien éclatés, comment fait-on pour lancer vraiment l'histoire ? Quel travail fait-on ? Comment se répartir les tâches concrètes ? Quelles sont ces tâches ?

/

Cela fit un blanc. Les esprits échauffés s'interloquèrent puis un brouhaha fusa en diverses réparties inquiètes et vindicatives.

- Ah ça y est, c'est déjà l'organisation, buerh !
- Mais pourquoi tu nous prends le chou, on n'arrête pas d'en parler et de se mettre d'accord, que te faut-il de plus ?
- Oui, non, c'est vrai ce qu'il dit, faut voir les détails pratiques !

Robin, de son nom de guerre, qui toute la soirée s'était pris pour un futur gourou vis-à-vis de ses futurs disciples :

- Mais non les gars, il y a le Karma. (Puis, après avoir tiré une nouvelle latte sur le pétard, dans l'expiration) Vous fâchez pas, les choses n'arrivent que si on les cherche, il faut être valeureux, vous êtes pleins d'énergie, c'est bien, c'est très bien ce que vous faites.

Arthur le coupa :

- Mais justement on ne fait rien encore, on cherche à faire, on en discute. chacun n'avait rien à dire et le disait.
- Mais vous prenez pas la tête les gars, soyez cool, faites les choses cool, ça viendra tout seul, les réunions de bureau, faut laisser cela à d'autres, c'est un autre monde, une autre planète où il faut aller, il n'y a rien à construire.
- Oui, bon, nous sommes d'accord avec ce que tu dis.
- Si on veut réaliser notre projet, il faut qu'on avance, qu'on le mette en forme, si c'est un café qu'on veut faire, il nous faut un lieu, on va pas le faire dans la rue ?
- Pourquoi pas ? la rigolade fut générale et rebondit de part en part.
- Ah ouais, ça serait génial ça, les tables dans la rue.

- On ne tiendrait pas longtemps.
- Non, faut être réaliste, notre intérêt c'est pas de faire un merguez-bière comme aux manifs.
- Ben tiens, ça gagne du fric.
- Mais on n'est pas là pour ça.
- Du fric, y en a toujours besoin.
- Oui, il faut pas que ce soit le but.
- Ou bien que ce soit annoncé.

Arthur tentait de secouer sa timidité. Il ne parvenait pas à prendre la parole pour exposer ses idées, dans ce brouhaha confus tournant court à l'échange de vannes réparties. Patrice sautait du coq à l'âne, prenant un mot dans une phrase en un perpétuel défoulement de sa richesse inventive.

Éric observait, silencieux, l'agitation de la petite classe, attendant souriant l'heure des comptes. Robin racontait son enfance chez les Jésuites. Thierry se sentait bien là où les anarchistes se regroupaient et Mohand, d'un coup, se lança d'une voix claire dans le chant de « Où j'ai mis mon flingue ».

Il y eut un silence admiratif. Cette soirée accoucha malgré tout d'un point de départ. Il semblait qu'ils soient tous passés, sauf Arthur, dans un café Alternatif squatté tenu par des socialistes Autonomes, rue de Crimée dans le dix-neuvième. Cela pouvait ressembler à ce qu'ils voulaient faire.

Pendant un moment, ils s'étaient raconté les uns les autres les soirées tumultueuses auxquelles ils avaient participé.

- Et puis les soirées tranquilles aussi.
- Parce qu'il y en avait eu quand même, faut pas charrier.

Arthur, sur la touche depuis un moment, s'ébroua et se lança. Ne connaissant rien des « Ah, t'as dû rencontrer Untel, si, tu sais un grand type blond qui vient toujours avec son chien... », ne comprenant rien des ajustements de connaissances recherchés, Arthur se risqua peureusement :

- Ces types, on pourrait pas aller les voir pour leur demander ?
- Quels types ?
- Leur demander quoi ?
- Ben, ces types du café rue de Crimée, savoir comment ils ont fait, comment ils font ?
- Ouais, on les connaît pas, eux, on allait juste boire un coup à leur troquet

pour rencontrer des gens, c'est tout. Arthur eut l'envie d'insister, c'était nouveau.

— Mais c'est pas grave ça, on peut y aller et causer avec ceux qui sont derrière le comptoir.

— Non, attention, moi je travaille pas avec les OR...

— C'est qui ça les OR ?

— Les occupants rénovateurs, je ne sais pas si tu connais ?

Arthur en avait entendu parler dans la presse. Éric fit le point.

— C'est des gars, bon y en a sans doute des bien, je ne sais pas, c'est pas à moi de juger, bon, il y a pas mal de bruits sur eux, comme quoi ils seraient infiltrés par le PS, à un très haut niveau, certains disent le plus haut, ou ils tenteraient de l'infiltrer, ce serait d'anciens Totaux.

— Des Totaux ?

— Ouais des Totaux, des Autonomes.

Ça aussi, les Autonomes, Arthur en avait entendu parler par la presse quelques années plus tôt. Il en avait même fréquenté quelques-uns dans le treizième arrondissement aux alentours de la faculté de Tolbiac, en sortant de son lycée.

L'Autonomie ouvrière ne s'était jamais construite en France comme en Italie ou en Allemagne. Beaucoup de groupes luttant sur tous les sujets se prétendaient Autonomes. Certains étaient des collectifs de travailleurs. D'autres organisaient leur chômage. Arthur les suivait de loin.

Jamais il n'avait pu suivre les délires de deux ou trois spécimens côtoyés. Trop violents, trop confus, aucune discussion possible. Par la suite, il avait loué un deux-pièces vers le métro Couronnes. Il avait promené son chien dans le dédale de terrains vagues derrière son immeuble.

C'était truffé d'immeubles et d'appartements squattés par des tribus d'Autonomes et de Punks. L'aspect hirsute et méprisant des bandes traînant aux alentours des concerts de la rue de Palikao ou sur le trottoir d'un café rue Vilin l'avait toujours retenu de se mêler à cette faune.

Durant ces années-là, son mouvement Autonome était le Mouvement Algérien pour la Paix et les Libertés (MAPLI). Et entre ses rencontres avec les journalistes et ses accompagnements de sans-papiers aux préfectures il avait trouvé mieux que l'éphémère bris de vitrine pour se valoriser.

— Enfin bref, plein d'histoires pas claires, des embrouilles, des bastons, je ne

suis pas bien au courant, je préfère me tenir à l'écart de tout ça. Arthur insista :

- Bon, OK, des bruits courent, les histoires sont louches, faut pas ignorer, seulement poser des questions, ça n'engage à rien ?
- On ne prépare pas un projet avec eux, on va juste leur demander des renseignements.
- Pourquoi pas, tout à fait, moi j'y vais pas.
- Ouais, ouais, OK, moi, par exemple, je peux bien y aller, personne ne me connaît, en plus, comme ça, ça me fera découvrir des gens ?

L'accord se fit rapidement et l'on renvoya les questions pratiques à l'issue de l'entrevue prévue. Éric était surveillant de cantine et tous ses potes qui n'avaient pas un flèche pouvaient juste après le service de midi aller s'installer finir les plats, avant qu'ils ne soient jetés à la poubelle.

/

Les réunions suivantes eurent lieu dans les environs de l'école où il officiait. Les occupants rénovateurs repartaient sur d'autres projets et en attendant ils fermaient leurs portes, fortement désireux de ne plus jamais les rouvrir à la bande Alternative et Autonome, marre des bagarres et des menaces.

D'autant que le fonctionnement gaulois des tribus parisiennes avait fait éclater en bandes rivales et violemment opposées les deux termes de cette expression. Un certain nombre de tribus avaient fini par se ranger sous la bannière alternative, nommées par les autres du doux nom d'Alternos.

Ils se retrouvaient dans les coopératives ouvrières de production aussi diverses que des librairies, des ateliers de photocomposition, des imprimeries, des bars, tous fermés à cette époque-là, des boutiques de droit, de gestion, de produits bio, des ateliers de mécanique, des crèches.

La défense des intérêts matériels de leurs projets les poussait à avoir une position négociatrice et politicarde qui leur attirait les foudres des autres tribus radicales, les Autonomes précédemment désignés sous le nom de Totaux, et la guerre faisait rage, brisant les chaînes de solidarité, les amitiés.

Cela permettait à l'État PS, déjà aveuglément répressif, d'expulser tranche par tranche tout squat organisé. Les dernières grosses expulsions remontaient à

l'automne 83 et avaient soldé le compte des dépits et des disputes. Alternos et Totaux s'étaient retrouvés à la rue.

Chaque bande s'était retranchée derrière l'éphémère possession de petits squats d'habitations. Ceux du quatorzième, ceux de Sèvres, ceux du vingtième, ceux du dix-neuvième, ceux d'Aubervilliers. Ceux du dix-neuvième avaient écouté Arthur et l'avaient renvoyé à ceux du vingtième.

Ainsi, cette nouvelle bande constituée au Père-Lachaise à l'issue des manifestations syndicales du Premier mai 1984 avait déboulé, tolérée, rue des Vignoles au local loué en bail précaire par les squatters associatifs expulsés six mois plus tôt du 116 rue des Pyrénées.

Si une rue à Paris mérite une place à part dans le souvenir des habitués des rues populaires parisiennes, c'est bien la rue des Vignoles. Traversant de l'ouest au nord-est le quartier Réunion, c'était une des dernières poches de résistance à l'embellissement petit-bourgeois de Paris.

Sous l'appellation projet grands espaces, le PRO.GR.ES., association loi 1901, organisa le désœuvrement alcoolique des zonards des impasses et passages squattés de la rue. Et le 17 rue des Vignoles, endroit magique et pauvre, modifia la vie d'Arthur pour les dix ans à venir.

Le bar éphémère et sauvage ouvrit ses portes un des Premiers samedis du mois de mai et dura deux mois. Rien de ce qui fut prévu, hormis d'y boire un coup, ne s'y fit. Là, tout recommença. Ce fut devant ce lieu qu'il la vit pour la toute Première fois. Et sitôt vue, elle fut sa Reine.

Il faisait très beau. Le printemps virait à l'été. Ils s'étaient installés sur le trottoir, assis autour d'une table formée d'une porte isoplane et de deux tréteaux. Il était plus de midi et ils commençaient une partie de tarot à cinq. Il y avait Mourad, le patron du bistrot kabyle de l'angle de la rue.

Thierry l'anarchiste veilleur de nuit, Julio le taoïste ancien toxico, amateur de bières de qualité, voisin squattant le passage derrière le local et Robert, c'était son nom de guerre, squattant la cave en dessous du local, plus ou moins gardien responsable des lieux, presque chef.

Ils étaient là depuis trois semaines. Ils connaissaient déjà tout le quartier, enfin toutes les personnalités faisant l'histoire momentanée et événementielle d'un quartier parisien, parce qu'elles ne se contentent pas seulement d'y rentrer dormir en rasant les murs isolés. Elles y vivent.

Mais parce qu'elles y vivent, les trois quarts du temps dans la rue et dans ce quartier pauvre, désœuvrées, elles se connaissent toutes les unes les autres. En raison du beau temps et aussi par tempérament, leur allure était décontractée pour ne pas dire dépoitraillée, poils à l'air.

Le patron Mourad arborait une chemisette aux boutons éclatés et sa bedaine jonglait avec un tissu à la blancheur dépassée. On lui voyait le nombril entouré de poils grisonnants. Aucun d'eux ne s'était rasé depuis au moins deux jours. Le plus classe était sans conteste Julio.

Avec sa tenue de commando, ses randjos noires et son bandana dans les cheveux, sans surprise on pouvait l'entendre parler de l'astrologie chinoise, du qi, prononcer tchi, ou de l'énergie des contraires. Ses bagues et ses badges étaient sculptés de signes du tao dans de l'os.

Des bouteilles de Jeanlain, de Chimay et d'Eku 33, fraîchement sorties du réfrigérateur du bar, allaient les aider à se remettre de leur biture de la veille et les prépareraient à celle du jour. Pourquoi ne pas dire qu'ils avaient fière allure? Arthur portait un costume trois-pièces vert.

Ce jour-là, étant donné la douce chaleur de leur jeune après-midi, il avait déposé la veste, retiré la chemise et remit le gilet vert pomme par-dessus son tee-shirt jaune citron. Il était printanier, acide, fruité, cuité, et magnifique. Pour compléter l'assemblée, Thierry était discrètement vêtu.

Robert, les cheveux tirés en arrière en queue-de-cheval, tentait de se donner l'aspect Libertaine façon fin XIXe. Il venait de finir de rouler son pétard et l'accrocha, pendouillant, à la boutonnière de son gilet noir, le temps de décapsuler sa bière et de prendre ses cartes en main.

Arthur vit cette fille au bout de la rue, elle s'avancait vers eux. Il trembla. Il rougit. Il prit garde contre le chien avec cinq atouts dont le petit à sauver. Reine s'était engagée dans la rue. Il en était certain, elle ne passait jamais par là. Fatalement on en aurait parlé, commenté, bavé.

Il appela un roi sans classer ses cartes. Arthur avait pour habitude de désirer ardemment la moindre jeune fille de visage agréable et de corps harmonieux passant quotidiennement dans son champ visuel, sans jamais oser aborder ni même sourire. Jamais à ce point, jamais comme cela.

À se remâcher silencieusement les termes de son ambivalence émotionnelle. Il n'avait aucune coupe franche pour lui permettre de prendre la main et au Premier

tour il était le dernier à jouer. Un roi audacieusement jeté lui retira tout espoir. Les autres joueurs devenaient rayonnants.

/

Dominique se dulcifiait, soudainement bonne joueuse.

— *Tu vas l'avoir celle-là, crois-tu ? Il y aura moins de couches de tissus à retirer, si tu veux sentir sa peau. Tu vas y arriver cette fois ? Tu ne la feras pas languir ? Si tu attends, tu attendras toujours.*

— *Dominique, tu n'étais pas disponible.*

Il ressentait un désir aussi sauvage pour la toute Première fois de sa vie. Il sentit sa vie sur un point d'équilibre. Reine s'approchait lentement, mollement nonchalante, accompagnée de sa sœur, au vu de leur ressemblance physique évidente. Le roi était sec, point audacieux.

La dame de même couleur se fit prendre au quatrième tour. Elle était habillée d'un short de jean coupé court moulant ce que tout homme, dans le secret de ses pensées irrespectueuses, ne manquerait de nommer un cul, manquant tout à coup d'imagination pour le qualifier plus justement.

— Tout rapport humain est d'essence sadomasochiste avant tout, l'avait un jour apostrophé Dominique Premier, au détour d'un couloir du lycée. J'aimerais être une mante religieuse, elles dévorent leurs amants. (Il n'avait rien répliqué. Le moquait-elle ? Il ne s'était pas encore dévoilé.) Une fille qui montre tout de son corps est sûre de se faire suivre par de nombreux hommes. Elle est Reine un moment. Quelles seront les souffrances de ceux à qui elle ne s'adressera pas ?

— On n'est pas obligé de souffrir de ce que l'on ne peut obtenir. Dominique avait souri.

À la façon dont se déroulait la partie, ses partenaires eurent quelques sourires, Arthur avait manifestement appelé le roi du chien. La chasse au petit commença, victorieuse rapidement cinq tours plus tard. Il n'avait toujours pas fait un pli. La gorge sèche, il vida sa bière d'un trait.

Les seins de Reine rebondissaient paisiblement dans sa chemise nouée sur le ventre au-dessus du nombril, poussant leurs pointes saillies à travers le tissu fin. Reine marchait, happant d'un œil le reflet de ses formes dans chaque vitrine

dépassée, une main s'ébouriffant les cheveux.

Le cœur d'Arthur se mit à jouer la cacophonie d'espérance des pauvres hères esseulés. Par le jeu des défausses de ses adversaires, il fut capot dedans. Ce n'était qu'une partie pour battre les cartes. Il avait soudain très chaud et, au travers des brumes de la bière, se creusait le ciboulot.

Trouver une idée sympa pour les arrêter et leur parler. Qu'elles s'attardent à leur table. Les pieds étaient nus dans les sandalettes raclant le sol à chacun de ses pas. Ses cuisses fines et rondes tremblaient et se raffermissaient alternativement.

— Arrête donc de boire, plaisanta Mourad.

Il avait perdu en beauté. Ils éclatèrent de rire. Cela s'était fait si vite. Elles allaient les dépasser et il entendait sa voix économisée, douce, jeune et claire, interroger sa sœur :

— T'es sûre de l'adresse, Nora ? son fessier fit luire la rétine de l'œil de Mourad, dont c'était le tour de distribuer.

Elles étaient trop près d'eux pour qu'aucun ne risque un commentaire salace de garçon. La distribution des cartes se ralentit. Arthur appréhenda le moment où tous ces commentaires qu'ils avaient si évidemment en tête voltigeraient au milieu de leurs cartes poisseuses et saliraient sa Reine.

Selon la stricte logique de l'enchaînement des événements, il était tombé amoureux. Il s'apprêtait à se retourner, les héler et leur dire n'importe quoi. Il était déjà presque trop tard lorsque sa sœur lui répondit :

— Mais oui, regarde, c'est là le numéro 17.

— Ah, c'est ça le local, ah bon ? Ça ne lui plaisait pas trop et Arthur était aux anges. Cela voulait dire qu'elles venaient les voir.

— Bon Arthur, tu joues ?

— J'arrête de jouer, on a du monde, lança-t-il.

Robert jeta ses cartes sur la table. Il se retourna. Elles étaient en train de lire l'affichette de présentation de leur bar.

Le texte en spirale sur le feuillet disait « Créons-nous un ailleurs pour danser, rire, chanter, penser et boire ensemble, sans prétentions, préventions, sans idéologie, théorie, avec le cœur, l'esprit, le corps, pour s'éclater, construire, agir, vivre, se retrouver, contacter, informer, trouver... »

Une télévision éclatée par un pavé, un squatter levant le poing et l'avertissement « ce lieu sera ce qu'ensemble nous en ferons... » complétaient

l'ensemble. C'était la femme en chair. Elle allait éclairer son existence. Il lui confierait tout, son corps et son âme, la splendeur de ses rêves libertins.

— Bon, que désirez-vous ?

— C'est vous le PRO.GR.ES. ?

— C'est nous, le samedi et le dimanche.

— Oui, on a vu, on a besoin d'une permanence ouverte au public, une après-midi par semaine, c'est pour une association culturelle et artistique, on se propose de faire un journal et des activités de proximité.

— Ouais, ben, on peut en parler, nous ne déciderons pas, il y a une réunion hebdomadaire de tous les gens qui s'intéressent à ce local le lundi soir à 19 heures.

— Oui, oui, Stupé connaît les responsables, il nous en a parlé, on y sera, on préférerait voir les lieux avant. Robert et Nora se présentaient.

Reine avait franchi la porte vitrée de l'ancienne boutique. Arthur s'était levé, électrique. Et pour se donner contenance, il se dirigea vers le frigo empli de bières au fond de cette pièce de vingt mètres carrés, à côté du lavabo, en dessous de l'imposte donnant sur les toits des baraquements.

Il se racla la gorge. Elle était là, à deux mètres de lui, faisant l'inventaire, la moue aux lèvres. Des étagères piteuses peintes en mauve et des tables multicolores et dépareillées empruntées aux terrasses des bistrotts des boulevards.

— Vous voulez une bière ?

— Pourquoi pas, Nora, tu veux une bière ?

— Qu'est-ce que vous avez comme bière ?

— Un peu de tout, Carolus, Eku, Chimay, Jeanlain.

— Tiens, une Jeanlain, elles sont fraîches ?

— Une Jeanlain bien fraîche, c'est moi qui offre.

Arthur se surpassait. Il rinça des verres et déboucha la bouteille. Robert commençait ses explications.

/

De la trentaine d'associations expulsées l'hiver précédent du 116 rue des Pyrénées, bien peu s'étaient motivées dans la gestion de ce local. Chaque lundi soir, une quinzaine de personnes tentaient de faire le point du planning. Et aucune

activité décidée lors de cette réunion n'était tenue.

La boutique, en quinze jours, était devenue le nouveau point de rencontre éphémère de toute la zone du quartier et de ceux qui s'étaient lancés dans l'aventure du bar. Les contacts s'étaient noués rapidement. Patrice et Arthur prenaient la rue des Vignoles par le boulevard de Charonne.

Ils débarquaient par là quasiment tous les jours de la semaine. Les Premiers mètres, jusqu'à la rue Planchat, faisaient penser à l'entrée de n'importe quelle petite rue, bordée d'immeubles de trois étages. Puis il y avait l'angle du café de Mourad, avec ses vieux kabyles et jeunes zonards.

En face, à l'autre angle, le café des malfrats régulièrement frappé d'une mesure disciplinaire de fermeture. Reine, en passant nonchalamment tout à l'heure, avait dû voir tout cela. Entre les petites impasses, de chaque côté, les boutiques vides et les bistrotts mal éclairés alternaient tout le long.

Les impasses donnaient sur des petites cours où de vieux artisans avaient encore leur atelier, bordées de deux rangées d'habitations basses. Au-dessus des boutiques désaffectées et des bistrotts, les petits immeubles abritaient une population de nationalités mélangées aux revenus aléatoires.

En face du 17, s'était ouvert la semaine précédente un café tenu par des Africains responsables d'associations culturelles et de défense des droits de l'homme. Puis, toujours en face, les locaux propres de l'Amicale, gros distributeur de pétards, farces et attrapes, et déguisements de carnaval.

À côté, la grande cour squattée par les Blacks, dealers de ganja. Plus loin, au 33, l'antique cour bordée de salles de réunion de la Confédération Nationale du Travail, tenue par de vieux anarchistes espagnols. Au coin de la rue de la Réunion, le café hôtel tenu par l'association culturelle berbère.

Après venait le café-terrasse Le Refuge. Là se trouvait le cœur de la rue qui s'en allait buter, après le croisement de la rue de la Réunion, sur la rue des Orteaux. Arthur voulut prendre le temps de se laisser submerger par l'émotion. Pétard plus bière, il était raide, léger comme le vent frais.

Mourad, voyant que la partie ne reprendrait pas, s'était levé pour aller faire un tour. Julio avait des courses à faire. Thierry devait passer voir sa mère avant de se rendre à son boulot. Arthur et Robert étaient disponibles. Les deux sœurs s'étaient assises face au soleil, lumineuses, Arthur était figé.

Chapitre 3 – Déambulations

Plusieurs jours plus tard, dans le havre écaillé de sa chambre d'hôtel, la mémoire barbouillée d'impressions diffuses, à la recherche de son improbable sommeil de nuit, se tournant et s'agitant dans son lit, se posant mille fois les mêmes questions, sans ancrage, l'esprit d'Arthur flottait toujours.

Arthur s'angoissait, et de quoi au juste ? Pouvait-il seulement le dire ? Y penser ? Déterminer ce qui n'allait pas ? Cette douleur lancinante était souvent constante. Ce sentiment confus de ne pas être présent ni réel, ne pas faire ce qu'il voulait, ne pas savoir ce qu'il désirait, l'asphyxiait.

Tout cela l'engluait vivement et il eut peur de se le révéler à lui-même, définitivement. Rien de ce qui se trouvait dans cette grande société libérale ne le retenait. Étranger sans appartenance, il ne se contentait d'aucun des subterfuges dont tout le monde enrobait son existence, il sinuait.

Mais comment percer le mur ? Comment ébranler l'édifice ? Qu'y avait-il donc à faire ou à donner de plus ? Réfléchissons ! Sa vie avait été modifiée par sa rencontre avec Patrice. Voyons ce qu'il y avait avant, ce qu'il y a eu après ! Avant, il était veilleur de nuit et vivait seul à l'hôtel.

Il allait au boulot, comme maintenant, c'était tout ce qu'il y avait. Comme veilleur de nuit, cela faisait quatre ans, il croisait beaucoup de gens, et peu de rencontres avant Patrice. Depuis quand n'avait-il pas mis les pieds chez quelqu'un, quand n'avait-il pas été invité à manger ?

Depuis la fin du mouvement algérien, il y avait près de deux ans. Jusqu'à Patrice, plus d'un an sans aucune rencontre, que des croisements. Le parfait légume humanoïde. Les veilleurs de nuit semblaient former le peuple invisible d'une planète à part, hors du temps commun des histoires.

Ils faisaient partie de cette planète seulement lorsqu'ils prenaient leur service et jusqu'à la fin de celui-ci, jusqu'à la relève du petit matin. Après, ils rentraient chez eux. Là, peut-être étaient-ils autre chose, comptaient-ils pour certains, une femme, des enfants, des voisins, dormaient-ils, s'amusaient-ils ?

Il y avait de tout chez les veilleurs de nuit. Les étudiants potassaient leurs cours entre les rondes. Les jeunes chômeurs sans qualification essayaient tous les petits boulots où l'on n'était pas trop regardant à l'embauche. Des pères de famille s'enracinaient dans le métier, en faisaient leur profession.

Des militaires de carrière à la retraite venaient compléter leur pension. Des déracinés de tous ordres ne trouvaient pas d'autre boulot pour avoir un maigre revenu. En quatre ans, combien de centaines de veilleurs de nuit avait-il croisées dans tous les bureaux et les sociétés parisiennes ?

Certaines équipes étaient sympathiques, d'autres moins. Pour passer le temps, chacun racontait bien sa petite histoire, les contacts étaient toujours superficiels. Et il n'y avait jamais la moindre envie de se revoir après le boulot, chacun étant peu fier de la modestie de son foyer, de sa vie.

Au petit matin, chacun se quittait et rentrait chez lui. Sans désir ni motivation conviviale, Arthur retrouvait sa chambre d'hôtel. Après avoir vendu son temps pour la payer, pouvoir la retrouver, et avoir un peu d'argent sur lui pour manger, s'habiller, payer le cinéma, le bistrot, farcir l'ennui.

On ne remplit pas une vie avec cela. Comment voulait-il remplir cette vie ? Le savait-il seulement ? Depuis son arrivé à l'hôtel, pendant des mois, il n'avait presque pas bougé. Combien d'heures avait-il passées au fond de son lit, ruminant et macérant, regardant sa petite télévision, somnolant ?

Sans projet ni devenir, absent au monde, enfoui, stupide et hébété. Avec cette sourde culpabilisation venue de ne rien faire, de ne pas exister. Oh, dans une certaine mesure, il existait. Il lançait ses foulées dans celles des milliers de piétons le devançant ou le suivant, dans la longue file.

Il rentrait chaque jour dans un café, se liait épisodiquement aux autres consommateurs, ou à ses collègues de travail, avant ou après le service. Il prenait garde à ne pas être en retard. Il préférait parfois patienter quelques minutes de plus au troquet des environs de son poste de travail.

Ou bien il allait au cinéma, seul. Il s'était acheté une petite télévision noir et blanc, pour mettre dans sa chambre. Certains après-midi, il était resté scotché au récepteur. Regardant, écoutant n'importe quoi, pour meubler. Tout ce qu'il faisait, il le faisait sans goût, pour croire être en vie.

/

Il s'en rendait bien compte maintenant, il le faisait surtout pour passer le temps. Pour se désennuyer de cette longue attente. Attente de quoi ? Attente de qui ? Il attendait d'oublier les souvenirs de ses émois. On n'efface pas sa mémoire comme cela. Les Premiers troubles sont inaltérables.

Il avait déjà aimé des jolies filles depuis Dominique Premier, ayant refusé ses sentiments. Et s'il allait agir de même avec Reine, maintenant ? Les présentations étaient largement faites. Au Premier abord, elle ne semblait pas vouloir de lui, ne pas s'intéresser, distante, froidement sereine.

L'avait-elle remarqué ? Elle était toujours si nonchalante, absente, elle également. L'avait-elle seulement vu ? Il ne pouvait vraiment se persuader. Cela ne faisait pas plus d'une semaine depuis la rencontre. Et que lui arrivait-il ? Une simple fièvre hormonale du plus éminent naturel.

Atteint de la même convoitise que tout homme croisant la route de Reine. Avait-il une proposition supérieure à ce désir ? Ce désir rencontré chaque jour dans les yeux des mâles frôlés ? Ils avaient le même âge. Il la sentait, voulait la sentir si proche de lui, d'une aimance lointaine, en attente.

Par sa fenêtre ouverte, la fraîcheur de la nuit saccadée des clameurs des chats en rut ne parvenait à lui procurer le repos dont il avait besoin. Il aurait voulu être fort, brave, sensible, pouvoir la conquérir sans coup férir, mettre genou à terre devant elle, l'enlever, la soustraire, la faire frémir.

Juste elle et lui. Si proches, si complices, librement affectueux. Il l'imaginait là, présente à ses côtés, penchée sur son épaule tandis qu'il écrivait des merveilles jamais lues auparavant. Ou bien ce serait elle, griffonnant de main de maître, alerte et gracile, un dessin éclatant de richesse.

Ensemble, ils bouleverseraient la vie. Ils seraient le couple de rêve. S'autorisant, s'excusant, se comprenant, sans secrets. D'une confiance totalement pénétrante. Il l'avait tant attendue. Elle le libérerait de son angoisse. Elle garnirait ses vides, absorberait sa matière, l'adouberait homme.

Le transformerait en être fabuleux, sauvage étoile, chevalier ivre, amortirait ses doutes, respirerait ses souffles, répondrait à ses envies. Il se retourna brusquement. Son paquet de Gauloises sans filtre traînait à terre, à côté de ses frusques. Il en prit une et il se mit à fumer, les yeux mi-clos.

Le souvenir malheureux de cette Dominique Premier – elle avait ri aux éclats en réponse à sa maladroite lettre de déclaration – vint à nouveau le percuter. S’il en était toujours ainsi ? Que ce qu’il souhaite le plus au monde s’éloigne de lui à jamais, à chaque respiration, chaque pas ? Non.

Dominique Premier ne voulait pas d’attaches, ne pas être attachée à quelqu’un, avait-elle précisé, mutine. Et ne pas subir de chantage affectif, ça, c’était le pire, poursuivit-elle. Arthur en avait pris son parti. Il n’était pas question qu’il insiste. Il n’était pas un mâle violeur, sûrement pas.

Arthur eut été consterné de devoir la moindre parcelle de bonheur à une stratégie de conquête, donc de mensonge et d’affabulation, de flagorneries et de séduction. Il souhaitait Dominique Premier libre et fière, dusse-t-il la perdre à l’infini de toutes ses vies. Et il l’avait perdue, libre.

Par moments, de longs moments, il se refaisait sa vie. Il se remémorait les moindres détails de cette rencontre constitutive de son existence, de cette tristesse permanente en découlant. Il rapprochait les pièces du puzzle. Et il arrivait à la même conclusion, elle l’avait aimé. Elle l’aimait.

Pourquoi ? À l’infini des éternités, pourquoi l’avait-elle sacrifié ? Ignoré sa passion amoureuse, frimé, entourloupé ? Serait-ce toujours ainsi ? Bien sûr elle devait se concentrer sur ses études et faire ce qui s’appelait à l’époque « réussir sa vie ». C’est-à-dire se soumettre à l’ordre dominant.

Elle l’avait repoussé. Reine ferait-elle de même ? Était-il condamné à vivre en continuelle répétition le rejet et l’exclusion ? Cette source de ses souffrances les plus horribles à supporter. N’avait-il pas d’autre destin, d’autre avenir que de n’être jamais accepté ? Solitaire au milieu des foules ?

La lune éclairait sa chambre d’ombres arrondies. Qui était-il pour mériter cette vie espérée ? Qu’avait-il donc à proposer de si rare qu’il ne puisse en obtenir, en juste retour, l’apogée de ses rêves ? Il se désespéra, il n’était rien qu’un crétin, un jeune puceau éperdu devant l’amour de sa vie.

Un pauvre gars n’ayant jamais réussi à intéresser la moindre jeune fille. Un type malsain se permettant de juger des désirs animaux des autres, et n’assumant même pas les siens. Tous les hommes étaient pareils, lui de même. Qu’est-ce qui pouvait bien faire sa différence ? Comment apparaître ?

Comment pouvait-elle le voir autrement ? Un homme, encore un, voulant coucher avec elle, et se faisant son film. Il écrasa sa clope à moitié fumée, son

réveil marquait 10 h 30. Il s'était couché trop tôt et ne dormirait pas. Il se releva, s'assit nu sur sa chaise. Écrirait-il ?

Ah, le sacré écrivain ! Incapable de vivre, gribouillant des évidences. Il se leva et s'habilla. Autant sortir, marcher, puis il verrait bien. Il commença sa promenade nocturne en remontant la rue en escaliers du passage Cottin. Deux chats se chicanèrent violemment dans un arbre proche.

Arthur avait vu les formes fermes et arrondies de Dominique lors d'une après-midi passée à la piscine de la Butte-aux-Cailles, perlante dans son maillot une pièce. Et en montant dans le bus, l'avait vue embrasser sur la bouche un gars plus âgé. Il en avait conclu qu'elle n'était pas pour lui.

Il en avait été si longtemps triste. Puis avait pris sur lui, il serait son ami. Il voulait son bonheur et son plaisir. Il avait abandonné tout sentiment de jalousie, toute avidité de possession antique. Il voulait la liberté en toutes choses, un jour peut-être se laisserait-elle de ce gars, le verrait-elle ?

Et il n'aurait rien compris ? Il ne comprendrait jamais rien aux manœuvres des jeunes filles désirant se faire désirer ? Il déclinait ce genre de frivolité. Ce n'était pas l'autonomie ni le respect de la personne. L'amour ? Ce n'était que ruses guerrières et tromperies. Il s'y refusait énergiquement.

Il se dirigea tranquillement en direction du Sacré-Cœur. Sur les marches, peut-être y trouverait-il Patrice ? Reine devait être en train de se coucher entre les bras de son amant. Comment pouvait-il être ? La nuit des bars était mollement animée. Près de la place du Tertre, il y avait du mouvement.

Mais c'était l'usine à touristes. Patrice et lui ne s'arrêtaient jamais dans ces bars ostentatoires. Il reconnut une silhouette au loin, il n'était pas sûr. Il pressa le pas. Ils étaient deux. C'était elle ! Rosalie était avec le jeune homme mince habillé en noir. Il vivait généralement dans les squats de Berlin.

/

Un allumé ! Pour gagner un peu d'argent et vivoter, il se prostituait. Rosalie et le type étaient presque arrivés aux marches. Il pressa le pas pour les rattraper. Les ombres étaient passés devant le Sacré-Cœur, avaient glissé le long. Deux ombres noires imperceptibles, le tout début des Gothiques.

La Première fois où il avait rencontré ce type, c'était chez Rosalie. La Première

fois où elle l'avait amené chez elle, pour fumer un pétard. Puis ils étaient retournés au Nord-Sud, côtoyer la ronde des oisifs du quartier. Rosalie avait les ongles longs vernis en noir, la bouche fardée de noir.

Rosalie entourait ses yeux d'un fort trait de crayon noir en œil de biche, prolongeant jusqu'aux tempes ses sourcils généreusement déployés au khôl. Son manteau, son chandail, sa minijupe assidûment rajustée sur ses cuisses rondes en bas résille, et ses bottines à lacets étaient noirs.

Elle habitait dans un fond de cour de la rue Marcadet vers le boulevard Barbès. Un jour – il n'y avait pas longtemps, une semaine au plus, peut-être un peu plus, avec toutes ces nouvelles rencontres et ce nouveau projet il avait fini par perdre la notion de l'écoulement des jours –, il l'avait suivie.

Ils s'étaient croisés au Nord-Sud en début d'après-midi. Il était encore tôt. Aucun des différents personnages dont la présence réciproque meublait le dénuement des existences des uns et des autres n'était là. Ils burent leur café, Arthur paya. Rosalie était souvent sans un flèche, se faisait offrir les boissons.

Et puis, s'il lui restait un peu de l'argent demandé à ses parents chaque quinzaine, elle le mettait de côté pour payer une place de concert ou un bout de shit. Parfois, en s'amusant, elle disait :

— Non, désolée, moi je ne paye rien à moins de dix sacs, j'ai pas la monnaie, tiens paye, tu bosses, t'as des sous !

Puis – comme ils s'étaient déjà échangé les quelques phrases traditionnelles de mise au point régulière de leur connaissance de l'un et de l'autre, commençant par la très courue « Qu'est-ce que tu deviens ? » –, ils avaient convenu qu'il était trop tôt pour terrasser au bistrot, elle avait du bon matos.

Les autres n'arrivant jamais avant 16 heures, ils avaient le temps d'aller se rouler un petit pétard chez Rosalie. Du Nord-Sud, ils en avaient eu pour une dizaine de minutes à pied, tout en prenant le temps, en croisant et papotant au passage avec les jeunes défoncés, dont le frère de Danielle.

Ils traînaient toujours au même endroit, à l'angle de la rue Simart. À deux pas du square Clignancourt, tranquille pour se faire son shoot à l'abri des curiosités effrayées de leurs concitoyens. Puis ils entrèrent dans le petit immeuble de modèle haussmannien, à l'entrée protégée par un code.

Sept étages et chambres de bonne sous les toits. Ils font le charme discret des rues aisées de Paris. L'ambiance d'ici et de la rue des Vignoles n'était pas la

même. Le rez-de-chaussée de chaque immeuble ou presque accueillait une boutique bien éclairée. Les gens flânaient pour leurs courses.

Les parents de Rosalie avaient tenu une épicerie. Ils l'avaient revendue pour s'installer à Orléans. Rosalie habitait au fond de la cour, dans l'ancien apprentis servant de réserve à l'épicerie. Ses parents l'avaient conservé pour elle. C'était une pièce aveugle de quinze mètres carrés environ.

La pénombre continuelle de la petite cour éclairait faiblement en journée, par l'unique imposte du dessus de la porte, et les murs étaient bruts de béton. Une ampoule pendait au milieu de la carrée. Un matelas posé au fond, protégé de la dalle froide de ciment du sol par une moquette.

Deux étagères et une unique affiche de « Echo & The Bunnymen » avec la tête de Ian McCulloch entourée d'un cœur tracé au feutre rouge. Et le type était là, assis sur un petit banc de bois, à grelotter en slip. Été comme hiver, la pièce était toujours froide, elle ne voyait jamais le soleil.

— Mais qu'est-ce que tu fous là ?

— Je me fortifie le corps. Je résiste au froid !

— Mais, t'es complètement maso !

— Mais non, je lutte, je résiste, il faut que je tienne encore dix minutes.

Plus tard le type s'était rhabillé, avant de devenir bleu. Ils avaient fumé le pétard, occupation coutumière. Arthur les rejoignit au moment où ils descendaient l'escalier vers le square Villette encore ouvert :

— Tiens, salut, qu'est-ce que tu zones par là ?

— J'me promène, j'arrivais pas à dormir. Trois à quatre groupes de noctambules veillaient à l'achèvement de la nuit furtive. Nulle trace de Patrice.

— Tu viens avec nous ? On va se griller un petit pète dans le square.

— Ah ouais, avec plaisir !

— Tu connais J.P. ?

— Oui, on s'est croisés chez toi.

— Ton histoire de rade, ça marche ?

— Ouais, pas mal, y a beaucoup de monde, c'est la fête et une super-ambiance, et vous ?

— *Et voilà, tu recrutes ?*

— *Telle est ma vie Dominique !*

Arthur était prisonnier d'un dialogue permanent avec Dominique Premier. À chaque événement, chaque décision, chaque rencontre, elle commentait, il lui expliquait, plus encore que si elle avait été là réellement. Ses regrets avalaient sa vie.

— Vous devriez venir, c'est tous les week-ends !

— Oh moi, tu sais, la politique, ça me branche vraiment pas.

— Ouais, non, c'est pas que politique, il y a plein de gens qui passent, c'est un peu toujours la fête.

— Ouais, ouais, on verra ça. (J.P. pencha l'oreille) C'est quoi ce truc de rade ?

Il lui expliqua le projet, l'autre lui raconta ce qu'il avait vu à Amsterdam, à Berlin, les cafés squattés. Ils s'étaient installés sur un banc. En se penchant un peu, Arthur pouvait apercevoir, au-delà des fourrés, les toits du marché Saint-Pierre.

— Ouais, moi maintenant, ce que je veux c'est un Sid Vicious !

— Bien Sid et bien Vicious, je suis sûr qu'il y en a un par-là qui se planque dans les arbres, un bon Sid Vicious avec une bonne queue.

Rosalie éclata de rire, elle aimait bien les délires de J.P., ça mettait de l'ambiance. J.P. s'était levé et donnait des coups de randjos dans les branches des arbustes.

— Où t'es, Sid ? T'es là je sais ! Viens, viens vers moi ! Où tu t'planques, dis-moi ? Ah je t'aurais ! Tu ne m'échapperas pas ! Je t'attraperai par la queue ! Viens là, viens là !

Ils finirent le pétard, levèrent le camp, passant le square pour se retrouver à Lamarck. J.P. gesticulait, faisait le clown.

/

Ils poussèrent jusqu'aux escaliers rejoignant la rue Custine. Puis, reprenant la rue Harmel jusqu'à la place Jules Joffrin, ils se séparèrent là. Arthur hésita. L'hôtel ou le Nord-Sud ? Il prit au plus court. Il n'y avait personne de sa connaissance, mis à part un grand rouquin au teint blafard.

Il était jeune. Il était élevé entretenu par sa belle-mère. C'était ses termes. Son père voyageant beaucoup, il fuyait la cage dorée et les questions du soir « Qu'est-ce que t'as fait de ta journée, t'as trouvé du travail ? ». Lorsqu'il s'était présenté à Arthur l'autre jour, il lui avait simplement déclaré :

— Je suis un voleur, enfin je veux vivre du vol, je veux vivre libre, hors-la-loi. Arthur n'avait pas approfondi, ça l'avait amusé. Le type avait tout juste dix-neuf ans. Il annonçait cela comme d'autres au même âge annonçaient leur projet de vie professionnelle. Chacun sa manière et ses rêves !

Lorsqu'Arthur s'était installé à une table libre et avait commandé un ballon de côte, l'autre, du bar où il était en grande discussion avec un gars style cadre moyen, l'avait salué discrètement. Arthur aimait bien s'installer seul à une table et observer circulairement les aléas des pas du monde.

Ce jour-là, il prit conscience de la présence de Reine, à côté de lui. Toujours à l'observer, l'écouter, comme un esprit moqueur et protecteur. Ni ses actes ni ses paroles ne seraient plus vains. Pour elle il existerait, sortirait de cette sensation constante d'être au monde un pur spectateur.

Dominique rigola.

— *Oh, je ne t'oublie pas ! Qui pourrait prendre ta place ? Puisque tu n'as jamais voulu de moi !*

— *Et maintenant c'est Reine !*

— *Et Reine me parle en vrai, elle, elle n'a pas de carrière à faire, d'études plus importantes que tout à finir, elle est vivante et n'est pas distante.*

Arthur eut aimé être pleinement lui-même, il se sentait être des nippes décousues. Arthur regardait Arthur qui étonnait Arthur. Cela n'en finirait donc jamais ? Il n'avait jamais eu la moindre explication de Dominique. Elle l'avait expulsé de sa vie, dans la plus froide des désinvoltures.

C'était là pour lui la cruauté irrévocable. Et pourtant, il ne passait pas un instant hors de son souvenir. C'était incompréhensible ! Se souvenait-elle de lui ? Se moquait-elle de ses souvenirs ? L'avait-elle vraiment oublié ? Jamais aimé ? Il voulait se réunir en lui-même, cesser d'être amoindri.

Il cesserait en définitive d'être hors la vie comme l'autre voulait se mettre hors la loi. Xavier, le serveur remplaçant Jean-Louis sur les coups de 18 heures, lui déposa son ballon et un cendrier propre.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu ne viens jamais aussi tard ?

— Insomnie !

— Ah ouais, toi aussi !

Puis il fila prendre les commandes et servir et desservir les autres tables. Au fond du café, toute la bande des dealers de la rue du Poteau était installée autour

de Momo et faisait la noce. Arthur les connaissait de vue mais n'avait rien à faire d'eux. Le rouquin vint soudain s'inviter à sa table.

- Ça va, qu'est-ce que tu fous ?
- Je glande, rien de précis.
- Je suis sur un coup, tu sais être discret ?

Arthur sourit de toutes ses dents. La question était marrante, à ne poser qu'aux gens discrets.

- Va savoir !
- Ouais, rigole pas, je suis sur un coup sérieux, attends-moi là, bouge pas, je reviens !

Puis il retourna au bar auprès du cadre moyen alcoolisé commandant deux autres demis. D'où il était, Arthur pouvait voir l'horloge de la mairie. Il était 1 heure du matin, des déroutes et des espoirs. Le bistrot commencerait à éteindre, histoire de ne pas dépasser l'heure fatidique et légale.

Arthur prit le temps de siroter son canon. Le rouquin revint quelques instants plus tard :

- Ouais, j'ai besoin d'un gars comme toi, discret et tout, le type au comptoir avec qui je suis, je suis en train de lui bourrer la gueule et ça y est, il m'invite chez lui, t'auras rien à faire, c'est du billard !
- Non, attends, n'en dis pas plus, tu t'es trompé de bonhomme, va voir quelqu'un d'autre, je ne suis pas sur ce genre de plan, moi !
- Comment ça, tu veux pas gagner du pognon rapidement, j'te dis, t'auras rien à faire, tu nous suis jusqu'à l'immeuble, c'est pas loin, et c'est tout !
- Dans dix minutes, tu reviens t'asseoir ici et t'as gagné de l'argent facilement, c'est tranquille je t'assure, j'ai tout étudié, y a aucun risque, tu peux me faire confiance !
- Non, arrête-toi, essaye de m'écouter, ça ne m'intéresse pas.
- Bon, attends-moi, je reviens, bouge pas !

Il retourna au bar. Les bagnoles de flics se rangeaient le long du commissariat de la mairie, prêtes pour la nuit. Le rouquin était complètement fêlé, irréaliste. Quelques instants plus tard, il revint à la charge.

- Écoute, écoute-moi bien, après tu m' diras ce que t'en penses, ça ne coûte rien, écouter ?
- Voilà ! Le type il est bourré de pognon, j'ai vu la liasse quand il a payé les

tournées, il m'invite chez lui, toi tu nous suis, moi je m'arrange pour bloquer la porte en bas, tu rentres dans l'immeuble sans faire de bruit, t'assomes le gars, on lui fait les poches ! (Assommer, rien de moins) Tu me fous un coup de poing sur le nez, je saigne rapidement, c'est pas dur, et tu t'casses avec le fric, moi je reste à côté du type, on s'est fait agresser par derrière, rien vu venir, l'agresseur était un grand Noir, c'est tranquille non ?

Arthur eut du mal à ne pas éclater de rire, il était accablé.

— Non, tu t'rends pas compte, déjà, moi c'est un truc que j'ai jamais fait, d'assommer un gars, je sais pas comment on fait et j'ai pas envie d'essayer, ça me branche pas, ensuite, t'en fais pas, les flics, si on fait ça, c'est pas des cons, et le type, je n'ai aucune raison de l'assommer ! Il va débourrer, et demain il réfléchira, il viendra ici avec les flics, il se souviendra m'avoir vu discuter avec toi, à part deux ans de taule, c'est tout ce que ça peut rapporter, arrête tes conneries, je ne suis pas dans ces embrouilles-là, moi, et je ne veux rien avoir à faire avec toute cette merde. Eh, toi, laisse tomber, c'est pas un bon plan !

— Bon, bon, j'te laisse réfléchir, pense-y, j'reviens, j'ai besoin de quelqu'un pour faire ce coup, je peux pas le faire tout seul !

— Eh bien le fais pas, moi c'est non, oublie tout ça, c'est pas bon !

— T'es con, je reviens.

Il était fatigué. À l'heure prévue, les lumières s'éteignirent. Le type revint une dernière fois :

— Tu t'décides, speede, c'est maintenant ou jamais, c'est une trop belle occasion !

— Non, non et non, écoute-moi, je vais me coucher, tu ferais bien d'en faire autant, bonne nuit, fais de beaux rêves !

/

Arthur sortit du rade, laissant le rouquin à son destin. La nuit était un peu fraîche. Il flâna jusqu'à la rue Ramey, les mains dans les poches et Reine dans sa tête. Elle serait sans doute là samedi. Deux jours à patienter, et puis rue des Vignoles à nouveau avec toute la bande des impasses.

Il se laissa aller à dévaler en sautillant la ruelle et l'escalier du haut du passage

Ramey, passant en dessous de l'arche sur laquelle trônait un appartement. En bas des escaliers, il leva les yeux en direction de la fenêtre éclairée de chez Patrice. Six étages à grimper, il toqua, la porte s'ouvrit.

- Ah, c'est toi, j viens d rentrer y a même pas dix minutes, j suis passé devant ton hôtel tout à l'heure, la lumière était éteinte, j croyais que tu dormais !
- Non, non, j'étais parti faire un tour, j'arrivais pas à dormir, t'as fait quoi, toi ?
- J'suis passé voir Marcel avec la permanence de l'Huma. C'était trop, ils ont lancé un bar sauvage eux aussi, le Chop Club, c'est dans un couloir, juste à la sortie des ascenseurs, ah dis donc, ils étaient pétés, y avait une super-ambiance, et puis là, Marcel, il est reparti chez lui, il voulait être tranquille pour écrire, quelle super-ambiance, dis donc.

Ils burent une décoction de café. Le marc déjà passé était mis à bouillonner dans une casserole afin d'économiser la poudre marron, difficile à se procurer pour les revenus modestes pudiquement désignés par la presse. Patrice s'était installé avec un de ses nombreux cahiers, stylo en main.

Arthur en montra un :

- Je peux lire, ça ne te dérange pas ?
- Non, oh, tu sais, c'est des vieux trucs, je fais ça un peu pour passer le temps, faudrait que je travaille le texte, je sais, tout le monde me dit ça, enfin, tout ça qu'est-ce que ça peut faire, j'écris comme je pense, et voilà.

Ils s'installèrent par terre autour de la porte sciée, chacun à son activité. Patrice écrivait, Arthur lisait, la radio moulinait libertaire. De temps à autre, ils relevaient le nez pour de courts échanges. L'écriture de Patrice correspondait tout à fait à son babillage d'élucubrations quotidiennes.

Des associations d'idées ou de mots sans ordonnancement. Le libre écoulement chronologique de formations d'idée du moment. Plein d'exaltation et de vindicte, bribes de souvenirs de rencontres, de conversations interrompues par la fuite continue des pas déambulés, tranches de vie.

C'était le récit de ses émotions livrées sans calcul, sans esthétisme. Le désordre naturel des pulsations aléatoires de la neurochimie des synapses, souvenirs d'impressions. Arthur pensa à leur incomplétude. Marcel écrivait des nouvelles et des poèmes, il n'amorçait pas dans le roman.

Arthur écrivait un roman. Il décrivait la réalité, écrivait toujours sur ce qu'il avait vu, vécu, n'imaginait pas. Patrice écrivait ce qui venait et ignorait toute logique. Avec la poésie surréaliste de Patrice, l'imaginaire des contes de Marcel et le récit réaliste d'Arthur, ils pourraient faire alliance !

Ce que chacun possédait était ce qui manquait aux autres. N'en est-il pas toujours ainsi ? Au bout de quelques heures le ciel bleuit, faisant entrer dans la pièce la grise clarté de l'aube d'un jour avec le gazouillis des piafs Premiers éveillés. Arthur savait pourquoi Reine souriait à le voir.

Elle l'attendait, n'était-ce pas manifeste ? Il fallait qu'il s'en aille. Aller prendre une douche, se raser. Et puisqu'il voulait la voir, aller la voir. Nora lui avait donné leur adresse, pour passer quand il le voulait. Il allait le faire. Il se leva en s'étirant. Courage, le destin est au bout de ton chemin.

— Tu t'en vas ?

— Ouais, je bosse ce soir !

— Bon, oh ! Ben, fais de beaux rêves ! À plus !

— À plus !

Un petit mensonge pour une grande tranquillité, il n'aurait pas Patrice dans les pieds. Il repassa à son hôtel, embaumé d'odeurs fraîches de café instantané et de relents de déjections nocturnes.

Il avait environ une heure devant lui pour aller prendre sa douche à l'hôtel du bout de la rue Labat, au milieu des marches. Cet hôtel était ouvert toute la nuit et c'était l'endroit gratuit le plus près de son hôtel, où Arthur pouvait se prendre régulièrement une douche chaude et reposante.

Il suffisait de tromper la vigilance du veilleur de nuit, dormant de minuit à 8 heures du matin environ. Il enfila sa serviette et son nécessaire de toilette dans son sac, hésita. Il n'était plus si sûr ! Aller voir Reine comme ça, à l'improviste ? Ne valait-il pas mieux attendre ? Attendre quoi ?

Attendre deux jours ! Le bar serait ouvert et elle serait là ! Lui aussi, bien sûr, tout le monde serait là, Reine et tous ses prétendants ! Et il serait encore un parmi tous les autres, animés du même désir ! Pourquoi le distinguerait-elle ? Il devait se démarquer, amener la douceur, la tranquillité.

Saurait-il attendre de nouveau ? Il voulait se faire remarquer, provoquer l'intérêt, se faire inviter, se faire choisir. Il en avait toujours fait ainsi avec Dominique, et après son refus avec toutes les autres. Et il n'avait jamais cessé

d'attendre ! L'angoisse à nouveau le submergea.

Il dévala les escaliers de son hôtel derrière un grand Pakistanais se rendant à son travail. Dans la rue, les Premiers travailleurs émergeaient de leur porte d'immeuble, éblouis dans le jour déjà éclairé. Il pressa le pas. Pourvu que le veilleur de l'hôtel ne soit pas éveillé ! Il était tard.

Sa nuit blanche sur les épaules, il était bien. Comme lorsqu'il traînait en rentrant de son travail. Il descendit boire son café à son bistrot habituel. Il était encore tôt, les deux sœurs ne seraient pas réveillées, il ne fallait pas qu'il arrive trop tard non plus. Il fallait penser aux croissants.

Avec leur histoire de journal, elles étaient bien capables d'avoir à se lever tôt. Il s'absorba un moment dans la lecture du Parisien. Ne pas se précipiter. Il faisait clairement ce qu'il avait envie de faire. La Première fois depuis longtemps, de façon forte. Serait-ce mieux ? Que cherchait-il ?

Il tenta d'envisager toutes les situations possibles. Essayait de ne plus y penser, commanda un deuxième café, interrogea l'horoscope du journal, taureau Premier décan, journée fatigante, prenez soin de votre santé, recula, tergiversa, espéra, il vivait. Et il se commanda un troisième café.

/

Un soleil de matinée élégante le surprit à la sortie du métro Père-Lachaise. Il passa une Première fois dans la rue, sans oser s'approcher de la porte convoitée. Acheta des croissants à la boulangerie du boulevard. Revint dans le café de l'angle de la rue de Tlemcen et de l'avenue Gambetta.

Il commanda un blanc d'Alsace. Et s'il les attendait là ? Elles se réveillent tranquillement, sortent, passent devant la terrasse, forcément, pour prendre le métro. Il les aperçoit, les appelle. Non ! Décidément, il fallait qu'il y aille ! Simplement ! Allez, respirer puissamment.

Parce qu'il avait envie de passer les voir. Et faire ce que l'on a envie de faire, il n'y a aucun mal à cela ! Il n'y tint plus, paya sa consommation, vida d'un coup son verre. Et, son paquet de croissants sous le bras, s'engagea à nouveau dans la vie. Que leur dirait-il ? Cela viendrait tout seul.

Dire une chose simple, une chose franche. J'avais envie de venir vous voir, je suis venu. Voilà, c'était ça, simple et franc ! Il n'y avait pas mieux, de l'audace !

Toujours de l'audace ! Après avoir franchi une petite cour, décorée de multiples pots de fleurs, il avait évité l'interphone disgracieux.

Profitant de la sortie fort à propos d'un locataire, il grimpa un petit escalier en bois, sur le côté de la cour. Au Premier étage il dédaigna la sonnette, trop intempestive. À 9 h 35, il frappa discrètement à la porte de son futur immédiat, le cœur en embolie clinique.

Une voix encore enrouée par le sommeil s'inquiéta :

— Qui c'est ?

— C'est Arthur !

— Arthur ?

— Oui, Arthur de la rue des Vignoles !

— Ah, Arthur, ah ouais, attends j'arrive.

Quelques pas raclés au sol, et le verrou heurta le mécanisme du désir en attente.

La porte s'ouvrit et croisa les sourires.

— Salut !

— Salut je dérange pas ?

— Non pas du tout, entre, qu'est-ce que tu veux ?

— Rien de précis, je voulais vous voir, tiens j'ai amené les croissants.

— Ah, super, c'est sympa, quelle heure il est ?

— 9 heures et demie environ.

— Et t'es venu nous réveiller, c'est chouette ça, t'es mignon !

L'accueil endormi de Nora était chaleureux. Il referma la porte du studio derrière lui tandis qu'elle se dirigeait vers la petite salle de bains. La pièce contenait un matelas à deux places posé au sol, occupé par Reine chaudement endormie, une planche sur deux tréteaux servant de bureau.

Un pouf et une chauffeuse se tenaient de part et d'autre d'une table basse. Ému par la proximité de la nudité chaleureuse de Reine sous sa couette, Arthur s'engouffra dans la cuisine, le cœur battant. Tandis que la porte de la salle de bains restait entrouverte sur le désir naissant et renouvelé de Nora.

Dominique s'égayait, jouant les grandes et les affranchies, son rôle préféré depuis sa petite enfance. Ses parents emmenaient toujours leur fille unique dans les dîners et les réunions d'adultes. Elle en avait développé un sentiment permanent de supériorité : *Tu vas l'avoir comme ça ?*

Arthur prit grandement son temps pour préparer le café, n'osant plus sortir de

la cuisine avant que les deux filles ne se soient habillées. Il multiplia chacun de ses gestes par deux, par trois, par quatre, puis par un zeste d'éternité sereine. L'eau coulait toujours à flots dans la salle de bains.

Nora chantonnait le tube le plus célèbre d'Idir. Si l'on ne prend en compte son trouble excité patinant sa fatigue oscillante, Arthur fut heureux et imperturbable ce jour-là. Reine bientôt fut levée, moue devant. Et les deux sœurs s'assirent en face de lui pour prendre leur petit-déjeuner.

Il sentit vibrer en lui des fibres enfouies depuis longtemps. Pour cette brève intimité consentie en confiance, il déposait son cœur et son âme à leurs pieds. Prêt à les servir, les suivre, les aimer. Surtout Reine. Toujours aussi nonchalante, majestueuse, promesse magique de son futur.

Nora alimentait le fourneau des échanges verbaux, prenait à témoin sa sœur pour tout, en quelque sorte dirigeant les débats. Le papillonnage des mots encollés frôlait l'embrasement des lèvres de Reine, nues de toute trace de maquillage, pinçant une cigarette roulée fine, sirotant le café.

Sa vie prit une autre tournure, pour lui une tout autre tournure. S'il n'avait pas rencontré Patrice, il ne serait jamais arrivé jusqu'à la rue des Vignoles, c'était ainsi. Il le savait. S'il n'avait pas été rue des Vignoles, il n'aurait pas trouvé de cause à laquelle s'intéresser et jamais vu Reine.

Mais s'il n'avait pas rencontré Reine, jamais il ne se serait dévoué à cette cause. À partir de cette matinée avec les deux sœurs, l'orbite de sa vie dévia de sa trajectoire. Lui qui n'avait jamais ressenti d'autres émotions que des émotions apprises, défaites, enfouies, voir frelatées.

Même s'il avait souffert de certaines frustrations, même si certaines souffrances l'avaient mené aux portes de la folie, il semblait toujours avoir erré dans un baignoire intérieure. Un exil au monde où aucun pont ne lui avait permis de relier cette souffrance à des événements de ce monde.

Si seulement Dominique avait bien voulu lui parler ! Si seulement elle avait bien voulu condescendre à lui expliquer gentiment ! Ne pas l'exclure de sa vie ! Il s'était retrouvé jeté comme un étron sur le trottoir ! Ferait-elle donc toujours cela ? Jouer les importantes, se croire du dessus du panier !

Était-il donc possible qu'il se soit fourvoyé à ce point ? Qu'il soit tombé amoureux fou à vie de la seule future petite réactionnaire de la ville, lui le libertaire, l'Autonome. Et quand bien même, c'était là le risque de la liberté qu'il

prisait tant. Reine aussi devait être, rester pleinement libre.

Il lui avait toujours semblé être émotionnellement absent des aléas de ses déambulations. Sa vie n'avait fait que suivre les événements, se présentant à lui comme autant de routes identiques se suivant les unes les autres. Il les suivait jusqu'à leur dénouement, leur bifurcation.

Leur croisement le restituait au hasard des rencontres. Avec l'impression de ne choisir jamais, d'être mort psychiquement dans un corps ressentant tout. Une seule sensation surnageait comme un espoir inattentif, l'angoisse. Une angoisse terrible et diffuse aux crises accablantes, chroniques.

/

Mais cette angoisse constamment présente, même lorsqu'elle sommeillait, n'était pas reliée à des faits précis. Elle l'accompagnait et, telle une respiration, changeait de volume. Il s'arrangeait d'elle, pestait lorsqu'elle le submergeait, désespérait de s'en séparer jamais, il en était prisonnier.

Le lendemain, la porte s'ouvrit de nouveau à son coup de sonnette, devant une Reine éberluée.

— Mais qu'est-ce que tu fous ? Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— C'est un canapé-lit, je l'avais dans la cave de mon ancien appartement, j'en avais plus besoin, je suis venu te le donner, il est propre !

— J'ai vu hier que tu dormais sur un matelas par terre, ça m'a donné l'idée de te l'amener, voilà !

— Mais t'es dingue ! Enfin, merci, c'est sympa, t'as porté ça tout seul ? Tu viens d'où ?

— Oh, c'était pas loin, juste à Couronnes, maintenant c'est fait, on le met en place, ça t'intéresse ?

— Qui c'est ? la voix de Nora s'échappa de la salle de bains.

— C'est Arthur, il vient de m'amener un canapé-lit, il est complètement fou ce gars-là !

Arthur mit le canapé à sa place, sous le matelas, des vibrations encore inconnues de lui le faisaient palpiter intensément, il se sentait fort et béat.

— Ça tombe bien, on avait un rencard important avec l'imprimeur, pour le journal ça va nous laisser le temps de nous préparer, tiens la cuisine est là,

il y a tout ce qu'il faut pour faire le café, tu n'as qu'à regarder dans les placards, fais comme chez toi, moi je file à la douche, c'est super ça !

— Tu veux un café ?

— Bien sûr !

Arthur reprenait son souffle, l'exercice l'avait exténué et à sa fatigue s'ajoutaient de pleines volutes d'émotions diverses, l'appréhension folle, la pudeur mise à nue. Jamais de sa vie il n'avait osé témoigner un si grand intérêt pour une personne.

Reine souriait, la candeur de ce type était phénoménale. Il était passé une seule fois chez elle et il avait vu un matelas par terre. Ça lui avait donné l'idée de ramener un canapé clic- clac, tout seul, sur le dos, et le canapé était de bonne qualité, service à domicile gratuit, sans demande.

Elle se serait trouvée seule, elle aurait éclaté de rire. Elle en était bluffée, c'était bien la Première fois qu'un tel truc lui arrivait. Il s'était intéressé à son lit, se doutait-il bien de l'usage tumultueux qu'elle en faisait ? Il était rouge encore de ses efforts, ou pour une autre raison ? Elle s'attendrit.

Il n'avait pas apporté une table pour remplacer la vieille planche sur ses tréteaux ! Non, le lit ! Cela ne voulait peut-être rien dire ? Il avait apporté le lit parce qu'il avait le lit à donner ! Tous les mecs pensaient bien à la même chose. Elle le soupesa derrière ses paupières mi- closes.

Il était rouge comme un puceau devant une belle et jeune fille. Il y avait fort à parier que ce n'était pas pour les fesses de Nora qu'il s'était éreinté la paillasse, Reine eut envie ce jour-là de traiter Arthur autrement des autres. Celui-là était amoureux, elle le sentit pur, elle le voulut.

Reine eut envie de se couvrir un peu plus que les autres jours. Ne pas lui donner d'envies, ni d'espairs. Le peu qu'elle lui montrait en ce moment était de trop. Elle ramena vivement le pan de son peignoir sur sa cuisse nue et fila dans la salle de bains avec Nora s'habiller d'une robe.

Lorsqu'elle en ressortit en s'ébouriffant les cheveux, Arthur, pour s'occuper, avait disposé sur la table les éléments nécessaires à la consommation d'un café. Il baissait les yeux. Visiblement il était encore troublé et Reine, dans sa robe noire boutonnée sur le devant, s'avança, crâne, vers lui.

— C'est super-sympa, dis donc, le lit, le café, tu t'occupes de tout !

— Oh, ce n'est rien, j'avais envie de vous voir, comme j'avais le temps, et puis

il fallait que je débarrasse mon ancienne cave de ce canapé, c'est les restes de mon appartement quand j'habitais à Belleville, il y a deux ans !

Arthur prenait conscience de son émoi et de ses manifestations. Il était clair que le rouge de ses joues n'avait plus rien à voir avec l'essoufflement dû à la montée de l'escalier. Reine avait voilé ses rondeurs et sa peau lisse et douce. C'était une aumône, elle lui faisait l'hommage de sa pudeur.

Elle ne chercherait pas à le séduire, c'était visiblement déjà fait. Elle ne voulait pas non plus le rejeter. Ce geste incongru et soudain l'avait fortement impressionnée. Ce gars-là n'était pas comme le tout-venant. Il donnait avant de prendre. Serait-il jaloux ? Il faudrait voir cela !

Reine servit les cafés en faisant très attention à ne pas le frôler, à ne pas froisser la distance du respect de cet être nouveau dans son monde. Il lui semblait bien que cela allait la changer de tous ces branleurs de quartier devenus camés ou dealers, c'est-à-dire impuissants, ou non baisant.

- Bon ben, assieds-toi, tiens je vais faire un petit pétard, léger parce que Nora, ma grande sœur, veut que nous soyons claires pour aller voir l'imprimeur et régler les détails pour le paiement des mille Premiers numéros, il va falloir que l'on s'active, fini la rigolade, il y a du boulot ! Et vous ? Votre bar, ça tient ? J'ai croisé Stupé hier, il va peut-être reprendre l'appartement de Nora à Alexandre Dumas, lui il pense que vous ne savez pas le tenir, ça va pas durer longtemps, enfin, c'est ce qu'il dit !
- De quoi se mêle-t-il, nous n'y serions pas, le local serait constamment fermé !
- Et lui, il pense que s'il ne vous avait pas présentés, vous n'y seriez pas !
- La Terre ne nous porterait pas, nous serions ailleurs dans l'espace !
- Et où ça ?

Nora venait de sortir de la salle de bains. C'est-à-dire que dans le même temps, elle avait fait irruption au début de leur romance.

C'était un peu cela de partager le plus clair de ses moments avec ses frères et sœurs. On ne savait jamais bien d'où ils pouvaient sortir ainsi, avec une si grande pertinence, de chaque recoin de sa vie privée. Et Nora venait de sortir de la salle de bains. Elle reluqua Arthur, elle l'aimait bien.

/

Reine finissait de rouler le pétard. « Du sérieux, ma sœur, du sérieux, nous avons rendez- vous avec l'avenir ! » Nora intervenait, elle fila à demi-nue, le reste protégé par une grande serviette de bain, sous la grande couette. La nuque réceptionnée par la taie d'oreiller, elle demanda :

— Et mon café ?

Il y a de ces princesses, parfois, pour vous rappeler la beauté des instants. Reine sourit à sa robe noire boutonnée sur le devant. Elle servit un café à sa sœur. Arthur devenait comme un chat en quête de ronronnement. Il devenait comme un gamin puceau au bordel, en plein bonheur.

Malgré toutes ses manières et ses rondeurs enveloppantes, Arthur devenait transparent à Reine, et, à partir de ce moment, elle l'aima, à sa manière. Elle lui reconnaissait d'emblée le courage et la sincérité, ce n'était toujours pas le Prince Charmant. Elle souriait toujours, finaude.

Ils étaient partis peu après. Nora était impatiente de pouvoir négocier, et Reine temporisait. Ils partirent en métro, puis à pied. Arthur se sentait entraîné dans un désordre inconnu. Reine avait encore un œil traînant derrière elle. En conscience, elle avait un impact sur l'environnement, le troublait.

Puis Reine pensa à Arthur, elle se fit jeune fille, ne voulut pas l'intimider. N'était-il pas le compagnon tranquille dont sa vie avait tant manqué depuis son adolescence ? Et si ce jour était le début d'une fable solennelle ? Reine eut le pressentiment d'un assentiment, d'une aventure.

Elle fut émue à cette danse de pas de chat feutrés. Arthur enveloppait de sa présence ses rondeurs charnues sans jamais les toucher. Elle s'enivrait de désirs purs, le vent la frôlait. Sa puissance était encore plus forte qu'elle ne l'imaginait. Même des types bien s'intéressaient à elle, la suivaient.

Elle eut envie de le séduire, il était visiblement déjà amoureux. Lui faire oublier ses cuisses, ses seins, ses reins. Elle ne pouvait pas s'amocher, tout de même. Et puis elle ne lui réservait aucune exclusivité, elle resterait libre ! Elle ne le rejetterait pas, il lui plaisait. Resterait-il ?

Était-ce cette naïveté originelle de l'enfance des humains ? Ce regard clair de puceau, cette espérance et ce respect ? Il était touchant, le seul depuis longtemps, le seul depuis tout le temps. Elle se surprenait à vouloir de son affection. Elle

espérait ses attentions les plus courtoises.

Ils filaient tous les trois le long des rues du onzième, il ne fallait pas louper le rendez-vous. Nora râlait en se retournant. « Speedez-vous, c'est important ! » Arthur ne voulut pas quitter les pas de Reine. Elle lui en sut gré, elle accéléra. Il ne fallait pas faire attendre Nora, c'était important.

Chapitre 4 – Reine

Il existe, à travers le monde, de rares êtres submergés d'une contemplation attentive de leurs contemporains. Des filles ou des garçons provoquent sans le vouloir des cascades d'émotions incontrôlées tout le long de leur parcours. La plupart du temps, ce sont des êtres juvéniles.

Mais pas seulement. Que peuvent-ils bien avoir de mieux que l'ordinaire dépourvu d'attentions, d'égards et de regards ? Ils ne sont pas plus pétillants, ni plus lumineux, ni aucun autre terme injuste semblant déterminer leur particularité. Ils n'ont pas plus de qualité à Première vue.

Ils ne sont pas plus adéquats que qui que ce soit à un quelconque idéal de transfiguration humaine. Ce ne sont pas des hommes nouveaux ni des surhommes, ni des champions d'une quelconque catégorie. Ils ne sont pas différents physiquement, non plus que moralement.

Ils n'exercent pas de métier acquis par naissance comme l'on pourrait dire de nos têtes couronnées, dont le moindre gazouillis intestinal anime l'espoir des paparazzis et alimente les pages des revues écotières. L'envie d'une vie aisée, ou des liens garantis, les fera peut-être stars.

Ou top-modèles, produisant les clinquants et merveilleux rêves consommés par la population ordinaire. Ce ne sera qu'une conséquence, une utilisation bénéficiaire de leur aura positive. Tous les gens que le monde unanime trouve beaux ne sont pas sur le même modèle.

Ils n'ont que très peu de points communs entre eux. Ce serait impossible de catégoriser le type de beauté universellement reconnue à laquelle ils appartiennent. Puisque, justement, les regards unanimes les dévisageant et les cloîtrant déterminent leurs qualités.

Ils n'ont pas à se livrer à un quelconque exercice ni à faire aucun effort pour que cela leur arrive. C'est le regard porté sur eux. C'est une donnée précise de leur être, la seule chose, ils sont vus. Ils engendrent un enthousiasme incomparable chez leurs proches et leurs rencontres.

Reine s'épiait distraitement dans le reflet des vitrines et miroirs des devantures de magasins. En se passant langoureusement la main dans ses cheveux ébouriffés, tous les trois pas. Depuis sa toute petite enfance le regard des autres avait toujours tressailli à son apparition, tremblé.

Les hommes se retournaient, pleins de désir, et les femmes se détournaient, pleines d'envie. Jusqu'à cette vieille femme lui déclarant, péremptoire, le jour de ses douze ans :

— Toi tu seras comme la même Piaf, d'ailleurs tu lui ressembles, t'auras plein d'amants, comme elle !

Elle avait ri. Il ne lui avait pas été possible d'échapper à la réalisation de cette prophétie. Tout en marchant tranquillement, son séant rondelet au soleil, cette traînée de désir se vaporisait dans ses traces et lui avait laissé un nom susurré par les femmes, sifflantes dans le secret de leur fureur.

C'était sa marque de fabrique. Elle était née, elle avait grandi comme cela. Plus elle grandissait, plus elle avait travaillé son aspect. À savoir, elle n'avait rien travaillé du tout. Elle avait mollement laissé faire les hasards des modes et s'habillait d'un rien froissé, plus nue.

Laisant s'exprimer au maximum son corps brut de peau, portant comme seul artifice le minimum du tissu lui permettant d'affronter la traversée des rues de l'arrondissement sans attenter à la pudeur définie par nos lois, son incitation coquine la couvrait, la livrait frissonnante.

Elle n'était pas comme de ces filles de son âge s'attifant et se pomponnant, se déguisant tous les jours en reines de carnaval, ni comme ces autres s'appliquant à copier assidûment la forme vestimentaire la plus à la mode des magazines féminins, elle ne les parcourait pas.

Non plus comme celles, plus ordinaires, recherchant inlassablement les nippes les plus adaptées à leur caractère, leur bourse et leur goût. Non ! Elle faisait simple, d'un style franc et direct, avec suffisamment de peur dans la décontraction pour générer une excitation, sans plus.

Dès le printemps, elle se faisait rosir les cuisses nues en jeans usés, coupés façon short. Ou bien virevoltait nonchalante en robe noire, déboutonnée sur le devant jusqu'à mi-cuisse, en sauvageonne de la rue, les cheveux jamais démêlés ; boulevard de Charonne, elle mouillait.

Les vieux Arabes dépensant leurs Assedic et leurs retraites au comptoir de

leurs cousins kabyles, guettaient et commentaient son passage. Elle aimait bien se promener dans tout le quartier. Elle passait des heures ainsi à emmagasiner en elle leur désir fluide, les faisait bander.

À se faire palpiter au vent discret d'un début d'été ou d'une fin d'automne. Dès le mois de mars, et bien qu'elle fût frileuse, les Premiers rayons de soleil la voyaient éclore, membres nus, d'une étoffe rescapée de l'an passé. Aux cultivés ordinaires elle évoquait Esméralda, Nana, Carmen.

Casque d'or et tant d'autres sur le corps desquelles se vrillait de loin le regard concupiscent des mâles. Elle avait dans sa démarche un air de bouderie molle semblant la rendre disponible à tous les souffles, rythmée par ces regards machinaux adressés à ses reflets habituels.

/

Sans doute ce corps plein et arrondi de volupté les émouvait. Cette manière de l'exposer au vent, au soleil, aux yeux envieus et aux regards fiévreux. Cette nonchalance molle, alanguie ! Est-ce qu'elle marchait ? Est-ce qu'elle glissait ? Était-ce ce corps qu'Arthur aimait ? Rien d'autre ?

L'insouciance affichée de cette fille aux trois quarts nue, dont les vêtements éclairaient ce qu'ils abritaient plutôt que de le masquer, semblait annoncer avec une force souterraine et terrible le peu de cas qu'elle pouvait faire de l'opinion générale. Son ivresse délicieuse la protégeait.

Sans souffler un mot, sa prestation publique claironnait à qui voulait l'entendre « Mon corps me plaît, s'il vous plaît, venez tenter votre chance, si vous me plaisez, nous aurons quelques moments de plaisir et d'abandon. » Ce corps tant désiré et tant offert, ce créateur de tant de vertiges !

Arthur l'avait-il aimée ? L'aimait-il pour son corps subtilement dévoilé et omniprésent ? Comme une braise résiduelle sous des cendres chaudes ! Ou bien y avait-il un peu de ce qui faisait son essence ? De sa désinvolture ? Son esprit libertin, sa gentillesse, son humour et son ironie ?

Dans les vitres et les miroirs des magasins, elle avançait émue comme pour une Première fois. Jouant avec ses échauffements et ses souplesses, au-devant d'aventures langoureuses, du coin de l'œil elle surveillait l'apparition d'un petit mâle inédit, pour une après-midi ou plus.

Ce faisant, tous la connaissaient ou la connaîtraient. Et ils n'en étaient pas peu fiers ! Prêts à beaucoup d'entorses à leurs habitudes paisibles et ordinaires pour figurer l'espace d'un instant dans son ombre et, selon son humeur du jour, se fondre en ses bras, ses reins ou sa bouche.

Reine avait une cour disséminée dans toutes les rues, ruelles, courettes et passages du vingtième arrondissement et au-delà, dans les frontaliers. Il ne lui manquait que le droit régalien de battue monnaie et de lève-armée pour lancer son petit royaume à l'assaut du monde connu.

Ne lui restait comme préoccupation centrale de ses jours que l'organisation de la libre jouissance de ses heures. En échappant au maximum à l'obligation commune du salariat ! Verrait-on une Reine à l'atelier ? Sa troublante flânerie chassait ses pas sur l'asphalte, l'excitant.

Sillonnant les champs bétonnés de ce qu'il restait des anciens villages, comme le faisait justement Albert, un Duvivier n'aurait manqué de remplir de notes son calepin afin d'enrichir une nouvelle fresque filmée. Albert vadrouillait sur le trottoir, elle le vit à la crête de son sillage.

Sur le terre-plein central du boulevard, aussitôt mue d'une nouvelle promesse, sa route s'enivra dans la danse assouplie de son attente. Celui-là, elle en était quasiment certaine, l'inviterait à boire un pot. Il lui fallait donc la proximité d'un troquet pour le laisser faire sa demande.

Le boulevard entre Père-Lachaise et Ménilmontant disposait au choix d'un certain nombre de ces maisons. Il la rejoignit devant Le Soleil.

— Mademoiselle, je peux vous offrir un verre ?

— Ah, ouais ! C'est sympa !

Il lui fit signe d'entrer la Première, un galant aux manières polies.

Le rade était tenu par deux cousins kabyles jeunes et sympas. Dans la journée, le juke-box vidéo beuglait à l'infini les romances d'Oum Kelsoum, les œillades de Farid El Atrache, et les débuts du raï d'Aït Menguelet ou d'Amirouche, devant les bouteilles de bière des habitués oisifs.

Certains occupaient les chambres de l'hôtel au-dessus. Les cigarettes, les épluchures des graines de tournesol et de cacahuètes débordaient des cendriers et des tables garnies de canettes en verre vides.

— Pourquoi moi ? le provoqua-t-elle.

— Bé, bé, je vous ai vue de loin, et voilà ! J'ai eu envie de vous parler, tout de

suite, ça ne m'arrive jamais, là, il le fallait absolument, c'est très agréable comme sensation, complètement nouveau pour moi, et puis je ne pouvais pas faire autrement, il le fallait, vous me comprenez ?

Sa voix était une supplique bredouillante.

Elle sourit. Les garçons étaient toujours très doux avec elle, avant d'oser, et elle ne s'en lassait pas. Puis il fallait pousser hors de la couche réchauffée les corps assoupis et ronfleurs. Il ne fallait pas tarder à mettre un terme aux espoirs bien masculins et fatigants d'emprise exclusive.

Quasiment aucun garçon ne savait conserver cette timidité sensible, sa candeur naturelle, ni ne savait mieux exprimer l'ardeur de son désir que lorsqu'il n'était sûr de rien. Ensuite, bien peu résistaient à leur injuste prétention de réclamer leur dû, la dentelle, la peau et la viande à demeure.

C'est pourquoi chaque jour Reine se cherchait de nouveaux sujets. La faim d'une femme éprouvée par la recherche d'un chevalier au service de ses charmes est inouïe.

— On peut se tutoyer tu sais !

— Oui, bien sûr, cela viendra de soi-même, ne croyez-vous pas ? Il était chevaleresque.

— Oh, t'es spécial toi ! Ça me dérange pas, remarque !

— Mais si ça t'effraye, je peux te tutoyer... voyez-vous, c'est amusant notre rencontre, j'écrivais un poème ce matin, et je vous appelais, je disais, en parlant de vous, *elle viendra ce jour-ci s'offrir à mon attention*, et je vous ai vue.

— T'écris des poèmes, c'est super ça !

— Et ma Reine, que prendras-tu ?

— Un café, Rachid, avec un verre d'eau !

— La même chose, merci...

Un des deux cousins avait toujours une amabilité dans ses propos. Les jeunes filles pénétrant la pénombre de son café étaient trop rares.

Elles en étaient chassées par l'appréciation masculine encore trop répandue chez ses clients habituels, une femme entrant chez les hommes buvant est femme à s'offrir en payant ; selon qu'elle soit jeune ou bien vieille, l'argent ne passe pas dans le même sens, Reine était sa protégée.

Il ne fallait plus vivre en grands-parents, le monde évoluait. Il fallait en finir

avec ces idiots mensonges. L'autre cousin, Mansour, était plus froid. Cette présence féminine émoustillait trop violemment la chair abreuvée d'alcool de ces esseulés dont certains dansaient les bras en l'air.

/

Claquant des mains et trémoussant le bassin, ils étaient ivres, ces princes du désert déracinés. Et son sens de la prudence le faisait s'inquiéter. D'autant que la jeune fille en question était une petite-fille des montagnes de Kabylie, tout comme lui en était un petit-fils, il faut s'entraider !

On la voyait plus souvent en compagnie de roumis à mauvaise réputation. Jamais à la recherche du parti honorable. Toute jeune fille de bonne famille devrait avoir à cœur de s'en trouver ? Il n'en était pas certain, cette évolution de société n'allait pas dans une bonne direction.

Mais Allah choisit ses prophètes et ils font entendre leur voix. En tant qu'individu, si ça ne foutait pas la merde dans ses affaires, ce n'était pas son histoire. *Maktoub ! Inch'Allah ! C'est la vie !* Reine se débrouillait bien.

— Et à part écrire des poèmes ? Tu fais quoi d'autre ?

— Je cherche à vivre en conservant la liberté de mon temps ! (Elle sourit, lui aussi) Pour le moment, j'ai trouvé un plan avec un propriétaire d'immeuble vide, il m'autorise à occuper un appartement et je le préviens si des squatters s'installent.

— Ah, t'es gardien, vigile quoi ?

— On peut dire ça comme ça, concierge du néant, gardien des murs murés.

— Poète avant tout ?

— Tentative, modeste embryon, et vous ?

— Mais c'est amusant qu'on se rencontre comme ça, justement avec ma sœur Nora, on se disait qu'il y avait plein de poètes, de musiciens, écrivains. Des artistes cachés, partout dans nos villes, on faisait l'édito du numéro zéro de notre journal en disant, si vous ne venez pas maintenant, nous nous rencontrerons par hasard, pourquoi attendre, et maintenant tu viens me parler, toi, un poète.

— C'est magique ! Elle aimait les candides.

— Ouais, ben moi, c'est un peu comme toi, j'essaie de ne pas me faire voler

mon temps, et puis là, avec ma sœur, on monte une association pour la découverte des artistes inconnus et on prépare le lancement de notre journal, on espère en vivre.

— Un journal, c'est un sacré boulot, dites donc ?

— Assez, ouais, heureusement ma sœur travaille dans un atelier de photocomposition et on peut utiliser leur matériel en dehors des heures d'ouverture, on y va travailler la nuit sur le journal, ça économise des frais.

— Ah, piratage des moyens, bien, excellent !

— Eh ! Oui ! Au départ on n'a pas d'argent pour faire ça, tout ce qu'on gagne, on le fout pour boucler les frais d'imprimerie, même en faisant la moitié du travail nous-mêmes, il nous reste quand même dix mille francs à trouver.

— Ça fait une somme, mais ça reste tout à fait trouvable !

Jusqu'à ce qu'ils se retrouvent, sa turgescence à lui plongée dans la chaude intimité de son ventre à elle, ils eurent entre eux plusieurs heures de discussion animée et de promenade. Et elle désira à l'orée du soir visiter sa loge. Elle mit la main sur son sexe durci. Elle faisait tout.

Il lui faisait l'éloge de la qualité amoureuse des témoignages épistolaires de tel grand écrivain. Elle lui ferma la bouche d'une langue fureteuse et empressée de montrer d'autres talents dignes de son éloquence. Elle le poussa sur le matelas garni de couvertures SNCF. Elle était nue.

Elle lui baissa aussi son pantalon et le dirigea de deux doigts au-devant de son sexe mouillé. Puis, les cuisses entourant son bassin, elle l'encouragea enfin à pistonner sans relâche. En elle, elle l'imagina puceau. Quelle merveille, quels délices ! Il n'osait pas encore la prendre.

Elle les prenait, les mettait, non pas eux, la part d'eux la plus utile lorsqu'ils se taisaient, la plus utile pour la combler de jouissance. Elle n'aimait que le va-et-vient hésitant et empressé, va-et-vient jusqu'à la folie angoissé et rassuré, va-et-vient infini, savoureux et rude, labourant.

Glissant et retenu, va-et-vient pilonnant, musclé et attentif, elle râlait, criait, incessant va- et-vient. Le meilleur d'eux-mêmes. En général, après, il fallait les chasser avant de les rendre fiers et sans leur autoriser de droits sur la viande. Elle ramassait ses dentelles. Elle s'essuyait.

Il s'était séparé d'elle depuis un moment déjà, avait lentement glissé de la position du missionnaire triomphant à celle du chien couché dormant. *Telle est la*

vie, se dit-elle ! *Se faire mettre, puis parvenir à se faire oublier avant qu'ils ne se réveillent !* Et s'esquiver sans regrets.

Il lui suffisait de se dégager du lit, souple et féline, d'enfiler ses vêtements en silence et de tracer. En leur laissant un joli rêve au creux des reins. Emmenant leur semence perlant entre ses cuisses. C'était un échange correct et sain en toute espèce de mesure, ses mesures apaisées.

Du moins le comprenait-elle ainsi. Le monde en général était moins compréhensif. La plupart des humains mâles vindicativement contrariés. S'ils avaient obtenu le privilège de l'intimité et de la pudeur, si ça leur avait plu, ils réclamaient le corps entier, pas le sien.

La jouissance du corps à demeure pour toujours ! Cette fois-ci, elle n'eut aucune envie de disparaître ainsi. Albert non seulement ne ronflait pas à ses côtés. Il semblait, peut-on jamais en être sûr, ne pas avoir de prétention à disposer de plus qu'il ne pouvait à l'instant consommer.

Il lui mit doucement la main sur l'épaule.

— T'es belle tu sais !

— Je sais, tout le monde est beau, cela dépend !

— J'ai un peu d'argent en ce moment, on va manger un morceau chez un tunisien !

— Ah! Ouais ! Il est quelle heure ?

— 7 heures et demie.

La nuit tombait sur leur désir nu.

— Il faut que j'aille rejoindre ma sœur, on doit bosser sur le journal, ce soir.

— Bon, vous allez bien manger quelque part ? Je vous invite toutes les deux !

— Faut voir, t'as qu'à venir avec moi, j'habite pas loin, avant le Père-Lachaise !

— Bien sûr, parfait ! il aimait cette liberté.

/

Ils furent vite dehors, à nouveau sur le boulevard. En cette fin de mai, dès les coups de 8 heures, quelques jolis couchers de soleil rosissaient le ciel de Paris et ses traînées régulières d'avions. Le vent était frais. Les toits de zinc se cuivraient lentement avant de luire à la nuit.

En repassant devant Le Soleil, Reine se dit qu'une terrasse serait bien aménageable. Juste quelques chaises et quelques tables feraient un endroit tout à fait convenable pour venir y passer l'après-midi et les débuts de soirée au soleil, les soirées et les nuits sous la lune obscure.

Mais Le Soleil n'avait pas encore de renom comme maintenant chez les jeunes fêtards parisiens. Il faisait partie de cette longue bande de trottoirs, s'étendant du Père-Lachaise à Belleville, couverte de bistrots arabes défraîchis et sans terrasse, repaires des chômeurs et oisifs.

Albert parlait peu finalement. Il n'était pas comme les autres garçons. Cela se sentait tout de suite. C'était un « réflexif », un « cérébral ». Il devait certainement en ce moment mesurer sous tous ses angles cette aubaine insolite d'avoir croisé cette fille dans l'après-midi. Il aimait sa liberté.

À sa manière, il était sans doute un rebelle, pour Reine c'était un chevalier de plus à découvrir. Avec lui, elle sentait qu'elle serait plus tranquille qu'avec les autres. Il n'y aurait pas de désaccoutumance mouvementée comme avec certains. Et il était poète, c'était largement singulier.

Iraient-ils jusqu'à s'échanger leurs papiers, pour se les faire lire ? Reine écrivait aussi, des petites nouvelles, des textes. Lorsqu'ils arrivèrent à l'appartement de la rue des Amandiers, Nora, sœur de Reine, était sous la douche et Momo, frère de Reine, tournait et virait dans le petit studio.

Il était nerveux, sans doute n'avait-il pas encore consommé sa dose de la journée ? Cela ne faisait pas longtemps qu'il s'était levé, cela se voyait à sa mine triste. Il était dans sa période vie de nuit. Il tentait de louer ses talents de pianiste tous styles et d'autres, pour un peu d'argent.

Payé au noir – une poignée de billets froissés, salaire de base – et le chapeau laissé retourné négligemment sur le bâti de la table d'harmonie du piano. Selon les bistrots et restaurants, certains clients comprenaient, se laissaient aller à avoir bon cœur. Les patrons laissaient faire, débonnaires.

Certaines soirées, bien trop rares, étaient bonnes. La plupart, bien pauvrement ordinaires. N'empêche, n'aurait-il sa provision quasi journalière de poudre à se procurer, il s'en tirerait bien ! Là, il était le plus souvent dans la dèche et parfois venait taxer ses fringines, profiter d'elles.

Un blouson non porté, un appareil photo traînant délaissé, un bouquin oublié. Elles ne s'apercevaient jamais de la disparition immédiatement. Cela lui laissait le

temps de se préparer au savon. Elles étaient cool, ses sœurs. Elles ne se prenaient pas la tête, ni la sienne non plus, paisibles.

Et puis leur nouvelle histoire d'association, le journal, c'était marrant ça. On ne sait jamais ! Ça pouvait fournir des contacts utiles, de plus dans les milieux d'artistes la poudre circulait plus librement, souvent cela tournait gratis, globalement moins cher et de meilleure qualité.

Avantage indéniable ; en attendant, Momo continuait de brasser. L'expression voulait dire que lorsque l'on est sans un flèche, et sans famille utile comme certains, les occasions il faut se les créer, bouger rondement, s'affairer vers la lumière, profiter de la nuit et des chats gris, s'activer utilement.

Il avait plusieurs cordes à son arc, fort heureusement. Là, il était dans une période pas trop mauvaise, avec lui personne n'y croyait jamais vraiment. Dans ces moments-là, cela pouvait déraiser d'un coup. Lorsque depuis des semaines aucun objet n'avait disparu, c'était lui qui disparaissait.

Plusieurs jours, plusieurs semaines acoquiné avec une meute de chiens de nuit, arpentant en tous sens les caniveaux de la gloire, pour finir dans la plénitude des matins blêmes sans un rotin en poche, même pas de quoi se payer un café ou un croissant dans un bistrot de prolos tôt levés.

Dans ces moments-là, il n'aimait guère être vu. Il connaissait les horaires des deux sœurs. Elles n'avaient plus de nouvelles de lui, hormis celles données par des relations communes. Il laissait ses traces de souris circonspecte dans les vivres des placards ou du frigidaire, incognito.

Il attendait tranquillement à l'angle de la rue de Tlemcen en compagnie d'une poignée de jeunes zonards du foyer de travailleurs, à discuter des coups à faire, récupération, stockage et revente en tout genre. La semaine passée, un stock entier de jeans neufs dépouillé aux puces.

À cinquante balles le froc couleur au choix, c'était vite parti. Ils s'étaient servis à cinq, trop peu pour chacun. Il attendait de voir passer sa sœur Reine les après-midi où elle partait offrir son corps au stupre. Puis il montait, récupérait la clé dans le compteur à gaz du palier, se glissait furtif.

Il profitait du lit pour une courte sieste. Parfois, le sommeil trop lourd, il se faisait surprendre le soir lorsqu'elles rentraient. Pour elles, cela montrait sa panade, s'en sortirait-il ?

— Tiens ! Momo ! Quelle surprise ! Que nous vaut ce grand honneur ? T'as

ramené le blouson de Nora ?

— Je le lui ramènerai, ou bien Dieu le lui rendra.

— Ben, voyons, c'est un de tes potes, celui-là.

— Bé ! J'ai pas été présenté, j'lui ai bien laissé mon C.V. la dernière fois que j'ai vidé un tronc d'église, pas de nouvelles, bonnes nouvelles !

Reine se mettait à rire, tant pis pour le blouson.

/

Le charme avec lui, c'était sa manière de tout tirer à la pirouette. Et quand il se donnait le plus l'air dandy, il était le plus mal, Reine savait sentir cela. Elle n'insista pas.

— Qu'est-ce tu fais, Nora ! Tu t'chatouilles ?

— Oh ! Ça va les vulgarités, c'est pas parce qu'on est sœurs.

— Mais oui, oui, c'est pas parce qu'on est sœurs, dis-moi, ça te dit d'aller bouffer chez un Tutu ? Albert nous invite, je te présente pas ma sœur, Albert, elle est nue et pas maquillée.

— C'est qui Albert ?

— Petite curieuse, j'te demande où tu te poses le doigt en ce moment, t'as tes papiers ?

— Oh ça va, t'es chiante, obsédée va, ma sœur est une obsédée, mon frère est en taule pour un braquage merdique, les deux autres sont drogués et vivent d'expédients, quelle famille, bon, oui, allons-y au Tutu, c'est question monnaie, tu sais bien qu'on a rien en ce moment. On avait dit qu'on bouffait des nouilles et qu'on arrêta d'aller dépenser notre maigre fortune dans les rades !

— Mais ça nous coûte rien, c'est Albert qui nous offre.

— Il est sympa Albert ! Il va pas se mettre à hurler ton nom dans la cour pendant des heures comme les autres ?

— Les autres ! Ne charrie pas, c'est arrivé qu'une seule fois, et c'était un fêlé. Et puis Albert c'est pas pareil, c'est un poète, lui ! (Elle éclata de rire et poursuivit en s'esclaffant) Il viendra avec un tambourin et il déclamera sous les fenêtres, les nuits de pleine lune, au loup, au loup !

Albert, vu qu'il était question de lui, se permit d'embrayer :

- Faudra voir, c'est une idée intéressante, un peu lieu commun, ça peut s'étudier !
- En tout cas il parle bien, c'est déjà ça, est-ce qu'il est beau gosse ?
- Viens voir toi-même, ça veut dire quoi beau gosse, d'abord ?
- J'arrive, j'arrive, voilà ça y est ! (Et Nora sortit de la salle de bains, ayant enveloppé ses rondeurs généreuses d'une salopette à fleurs et d'un chemisier sans manches) Il est pas mal ! Bonjour jeune homme, comment allez-vous ?

Son sourire espiègle vint éclairer la pièce.

Les mecs que sa sœur ramenait n'étaient pas tous du même niveau. Sur la totalité, bien peu avaient l'apanage d'un intérêt quelconque. Nora savait faire rester à distance les médiocres. Parfois il suffisait d'une expression employée, d'une attitude déployée, d'une attention dévoilée.

Elle trahissait un instinct maternel de protection. Elle savait que sa sœur n'était pas tendre. Là où Reine ne s'intéressait qu'aux culottes et organes érectiles, Nora ne s'émouvait qu'à la douceur supposée, à l'arrondi de l'âme, à la courtoisie des rapports. Albert lui plaisait déjà, il semblait autre.

Ceux valant par leurs orifices naturels, gueule comprise, la rasaient immodérément. L'accord entre les deux sœurs était un pacte. Chacune ses garçons, pas d'histoires. Exceptionnellement, il était vrai, Reine en ramenait un sachant converser, sinon tout juste bon pour le lit.

Nora se laissait aller à endosser son rôle de grande sœur et s'ingéniait sans y prendre garde à amortir les désespoirs, désillusions, désenchantements et tous les mauvais coups de blues suivant inévitablement les résiliations brutales de Reine, parfois dès avant l'achèvement des heures nocturnes.

Dès la Première minute, Albert profita à son insu de ce traitement de faveur. Celui-là était un tendre, il ne fallait pas l'abîmer.

- Désolé beau mec, tu viens de rencontrer les deux sœurs les plus affreuses qui soient, ce soir nous allons consommer sur ton escarcelle, et faire la fête. Dès demain, Reine, ma sœur, t'oubliera, t'auras beau déclamer sous la pleine lune, ce sera peine perdue, nous n'aimons les poètes que publiés, non, en fait, ta seule chance de ne pas perdre ton temps avec nous, c'est d'adhérer à notre association Découverte des Artistes Inconnus.
- Si on en parlait à tête reposée, devant un bon couscous, j'ai faim moi !

— Bien dit, allons soigner notre ligne !

Nora jeta un clin d'œil à Momo. C'était inutile de lui demander s'il avait faim. Il ne supportait pas de s'asseoir dans un restaurant et il n'avait jamais voulu fréquenter les garçons de Reine.

Nora, elle, était plus sage. Elle préférait vivre une histoire complète et non pas revivre à l'infini une Première fois inoubliée. Il y avait donc eu moins de garçons de son côté et on avait pu les voir plus longtemps. On avait le temps de les fréquenter, de pouvoir les apprécier, en profiter.

Le dernier en date, elle s'était même mariée avec lui. Cela avait bien dû durer trois ans, quatre peut-être. Qu'est-ce qui avait bien pu lui prendre avec ce coco-là ? Momo n'avait jamais pu l'encaisser. Un beauf camé, un pauvre minable, un détrousseur, incapable, beau parleur, exploiteur.

Il avait sucé Nora jusqu'au sang sans jamais la moindre honte. Il n'avait jamais pensé qu'à sa came. Momo était un peu mal placé pour en parler vraiment, mais il faisait autre chose de sa vie, n'avait pas toujours le nez dedans. Il détestait les junkies, Nora avait quand même épousé un junkie.

Maintenant le junkie était mort, un de moins. Momo ne se souvenait de lui que pour les mauvais coups d'approvisionnement. Il n'arrivait même pas à se souvenir de son visage. Et il s'était fait une overdose, le con. Après avoir vidé les économies de Nora, elle ne s'en remettait pas, pleurait.

Elle se posait encore des questions du genre « Est-ce qu'il m'a aimée ou est-ce qu'il n'y avait que la came qui comptait ? ». Comment avait-elle pu avoir un faible pour ce minus, l'avoir dans la peau ? Momo le savait bien, un camé cela ne baise plus. Nora avait traîné et dragué dans les bars.

Misère ! Enfin ! Elles faisaient ce qu'elles voulaient, les deux sœurs. Chacun sa barque ! Enfin quand même pouvoir tchatcher avec le mec de sa sœur comme avec quelqu'un de la famille, ça ferait plaisir à Momo ce truc, ça serait chouette, et qui sait, il y aurait peut-être des bons plans.

Mais, les gamines, elles se choisissaient des types pour elles, pas pour faire plaisir à leur grand frère, c'était préférable. On dit souvent que les types bien ne sont pas bien marrants. Et ses deux sœurs n'avaient jamais vraiment donné l'impression de vouloir s'embêter dans la vie, tant mieux pour elles.

Or, si Momo avait respecté la tradition – et en l'absence du père, vu le désintérêt de la mère –, il aurait dû choisir pour elles. Et toujours, si Momo avait

été un bon fils de famille, il aurait dû choisir un raté, bon travailleur et mauvais père, bon buveur et mauvais mari, la tradition que voulez-vous !

Or rien de tout cela n'avait eu lieu. Il n'était responsable de rien et c'était tant mieux. Momo, sur tous ces sujets familiaux, était intarissable. C'est dire s'il y avait longuement réfléchi. À l'origine, et selon la tradition, il aurait dû aider son aîné Hamid, devenu coiffeur sur le boulevard.

/

Son rôle à lui, Momo, eut été de surveiller les deux sœurs et de les conseiller sur leurs rencontres. Or Momo pouvait-il vraiment se permettre de conseiller quelqu'un ? Les sœurs avaient viré comme bon leur semblait et jusqu'à présent s'en étaient pas mal tirées, avaient grandi droites.

- Bon, rentrez pas trop tard, les filles, vous allez à quel restaurant, le numéro de téléphone, l'adresse...
- Ta gueule Momo !
- Mon grand frère algérien s'inquiète... c'est nouveau...
- Tu viens pas manger avec nous ?
- Non, merci, j'ai des courses à faire, bon appétit les grandes.

La porte se referma sur l'angoisse solitaire de Momo. Il n'avait pas osé lancer sa vanne préférée, la prochaine fois peut-être. *Si tu touches à ma sœur, j'te nique.* Ça les surprenait toujours un peu et lui permettait en très raccourci de les jauger sur la foi de leur réaction, leur sens de l'humour.

Nora et Reine étaient presque inséparables depuis l'enfance. Elles avaient toujours formé un clan à part au milieu des repris de justice composant le clan familial. Jusqu'à présent, elles avaient tout partagé hormis les hommes. Et tout supporté des rejetons mâles de leur nombreuse famille.

C'est vrai, et Momo n'en était pas fier, les frangins ne s'étaient pas bien comportés, de sacrés emmerdeurs. Cependant, jamais la solidarité du clan n'avait faibli devant les galères constantes, renouvelées, répétées, absorbantes, délirantes et usantes, à part Hamid, coiffeur sur le boulevard.

Hamid, en tant qu'aîné, aurait dû endosser les responsabilités du père disparu. En tant qu'aîné responsable, il se devrait de dispenser d'incessants cours de morale primaire. Cela n'avait jamais trop percuté l'esprit des trois autres frangins,

tous discriminés positivement à être chômeurs.

Plongés dans la came et les combines minables de survie, ils allaient et venaient entre les tribunaux correctionnels et les maisons d'arrêt, entre les cures de désintoxication et les rues du quartier, souvent les caniveaux de ces rues, sous les pleurs de leur mère, pourtant ils n'étaient pas abrutis.

Des poètes, des rêveurs, musiciens, peintres et écrivains, défoncés. Pour l'heure, l'un était en taule pour une histoire de braquage tordu, l'autre venait de finir d'écrire un roman-vérité sur ses aventures avec la came. Il errait entre Marmottant et les rues des villes, traînant sa dégainé de hippie.

Le troisième, pianiste et guitariste de génie, cherchait, entre deux plongées dans la came, le groupe de rock-blues pouvant entourer et magnifier ses multiples talents. Les deux sœurs avaient créé l'association pour eux. Momo sentait bien que l'échange n'était pas équitable, il avait honte.

Momo aurait aimé avoir une vie moins sordide. Le mot sordide s'amplifiait dans sa tête, se rattachait à des tonnes de souvenirs qu'il eut aimé gommer à jamais de sa mémoire. On n'efface pas une mémoire ainsi, sur un claquement de doigts. Ce qui a été vécu reste à jamais, se rumine et macère.

Même dans les états cotonneux où il se mettait, où le monde ne devenait qu'une ombre floue, même dans ce halo brumeux où il se réfugiait, sursautaient par bribes toutes les étapes, tous les relents de la boue où il se vautrait constamment sans délices, comme une journée finit sans achèvement.

À faire des allers-retours sans relâche entre le trottoir – où tout le monde trouvait sa place et dont il se sentait exclu, quand il ne le fuyait pas – et le caniveau, où il plongeait délibérément la tête pour oublier qu'il s'y trouvait. Se sentait-il bien ? Sentait-il encore ? La came l'anesthésiait, le calmait.

Il se savait bien être dans une boucle infernale avec interdiction d'en sortir. L'affreux jeu des Sisyphe. Il lui venait la volonté de remonter sur le trottoir des passants à peu près bienheureux, de se côtoyer au monde, d'y exposer sa boue et y dévoiler son sordide. En appeler à la conscience.

Quémendant la réprobation universelle, il s'écrirait *Regardez-moi, braves gens, je m'adresse à vous pour que vous soyez juges, je ne suis ni orgueilleux ni repentant, je n'ai que la folie de vous croire honnêtes et de penser que vous n'en profiterez pas, voici mon sordide, mon ignoble.*

Voyez les multiples bassesses, les ordures routinières, les désaveux de soi-

même dont il se compose et dites-moi si vous en connaissez un de semblable, n'ai-je pas fait fort, du travail bien soigné, vous auriez fort à faire pour m'en indiquer de pire encore, sordide et bien mou, exécration.

Momo avait honte et vivait avec sa honte. Que n'avait-il pas été honnête et travailleur comme son aîné le coiffeur ? Pourquoi avait-il sombré ? Pourquoi n'avait-il nulle volonté ? Si ce n'est celle de se remplir les veines avec une poudre de qualité moyenne et correctement préparée ?

Y aurait-il un jour où il saurait faire autre chose ? Même pour la musique – et pourtant il était doué, tout le monde le disait, au piano ou à la guitare, on pouvait dire et on se souvenait qu'il mettait de l'ambiance –, et à quoi cela lui servait-il ? Une carte de visite pour être invité et gagner sa came.

Ses sœurs l'entraînaient à leurs soirées. Cela avait du bon. Un portefeuille par-ci, un porte-monnaie par-là. Il opérait seul. *Pas question de se griller auprès de tout ce petit monde.* Des chapardages adroits pour investir dans le biberon de ses veines sans risques ni conséquences, juste la déchéance.

Il trahissait la confiance en faisant le clown. La confiance de ses sœurs en Premier. Elles l'avaient toujours soutenu, même minable. Nora était la plus mûre. Elle savait ce qu'elle voulait et maintenant elle était avec l'autre, le gauchiste qui s'était pris pour un poseur de bombes, cet arrogant.

Il sourit au nombre de shoots pouvant être charriés en flots dans ses veines avant qu'ils ne la fassent, leur révolution, avant le renversement de leur État bourgeois. Il n'avait rien contre. C'est sûr, ils avaient raison ! *Ils sont gentils, les gauchistes. Ils ont le porte-monnaie bien rempli, c'est mieux.*

C'était indéniable, en attendant la révolution, ils savaient se démerder dans la vie. Leur fréquentation était d'un agréable rapport. Il l'avait dit à sa sœur la plus jeune, Reine, sa préférée :

- Arrête de couchiller avec des saltimbanques, sales et tintin la banque, le gauchiste est bon ! Le gauchiste te foutra une paix royale, il aime les Arabes, même si tu es kabyle, il ne fait pas la différence, il aime les femmes et les droits des femmes, c'est très bon pour toi, pas de voile, ils ont de bonnes familles, de correctes relations, le gauchiste ne couche pas forcément, c'est l'amour libre.

/

Reine lui avait manqué de respect, lui semblait-il :

— Mêle-toi de tes fesses, connard ! lui avait-elle lancé.

Ce n'était pas grave, il l'aimait bien la petite. Il y veillait. Il était le plus proche de ses grands frères. Aussi, quand elle le lui avait demandé, il lui avait gentiment fait tourner la seringue.

Il lui avait posé doucement le garrot. Lui avait expliqué toutes les opérations une à une, décomposant tous les gestes, expliquant tous les dangers. Qu'elle puisse se faire ça gentiment, proprement. Et il avait eu la honte de n'avoir que ce triste savoir à lui faire partager. Il avait osé, il l'avait instruite.

Il vaut mieux que ce soit lui, non ? Ça le rassurait de le penser. Comme elle voulait essayer, il valait mieux que ce ne soit pas avec un connard qui lui aurait fourgué de la daube et n'aurait rien expliqué. Il l'avait pénétrée de sa seringue. Il avait été sa Première fois, fermement, en douceur.

— Prends ton temps, faut jamais speeder, c'est calme, c'est un truc calme, la veine, tu la vois, faut pas la louper, tu prends un peu de sang pour être sûr d'être dans la veine et t'envoies gentiment le produit, sans speeder, jusqu'au bout, tu retires le garrot, ferme les yeux comme pour un orgasme. Le produit t'envahit rapidement et t'enivre, c'est le flash parfois, souvent au début, t'es calme, tu mets la musique, t'es tranquille.

Il avait fait ça bien, un bon salaud. Un vrai salaud bien sordide. Sa petite sœur, sa préférée. Il l'avait bien éduquée. Si Nora savait, elle lui trancherait la gorge.

Pour l'heure, les deux sœurs cheminaient en direction de la rue de Ménilmontant. Albert faisait la conversation, Nora lui donnait la réplique. Lorsqu'elles sortaient ensemble avec un ou plusieurs garçons, les regards des hommes passants ne s'appuyaient plus sur l'anatomie charnue de Reine.

Reine tenait la main d'Albert, pensait à Arthur. Les garçons ne lui faisaient pas cet effet-là d'ordinaire. Et coup sur coup, un poète et un militant l'attiraient sur des chemins affectifs dont elle craignait l'envahissement. Elle avait tant besoin de sa liberté, ne voulait pas être tenue, mais leurs mots !

Tout en écoutant Nora et Albert se compter fleurette, Reine se remémorait les divines ambiances de ses soirées dans les squats éphémères d'Arthur et ses copains. Elle se faisait baiser avant d'y aller, pour être plus douce avec eux, plus

proche d'Arthur, de bons moments, des chants, des rires.

Maintenant, si Arthur ne voulait plus parler à Nora, elle ne pouvait pas le soutenir. Il avait été blessé par des propos colériques, Nora avait tort, bon ! Il aurait pu faire un effort, penser à leur alliance, choisir d'encaisser pour continuer de les fréquenter. Maintenant, le lien était rompu.

Arthur s'était sauvé du monde. Il ne parvenait plus à respirer. Comme tant de fois depuis sa naissance, il souhaita disparaître, s'évaporer dans l'air, se disloquer, relâcher toutes ses molécules, les lancer dans le vent. N'est pas « Big Bang » qui veut. Il était prisonnier de son corps meurtri.

Pierre Selos, le chanteur des années 60, un jour lui avait dit :

— Si tu pars de la vie ce sera fini, personne n'ira te chercher, tu peux sauter de ce pont, tu ne sauras rien, si tu restes tu apprendras beaucoup, beaucoup t'aimeront, tu pourras être utile aux autres, si tu vis, sois riche en toi !

Et Arthur n'avait pas sauté. Quand, un peu plus tard, Dominique lui avait demandé s'il avait déjà songé au suicide, il avait menti. Il ne lui avait rien dit ni raconté sa rencontre avec le chanteur devenu un ami consolateur, ni pourquoi ni comment il s'était réfugié dans le rire, les bravades.

Dominique Premier était trop jeune. Selon lui, elle n'aurait pas bien compris. Et puis il ne voulait pas qu'elle vienne à lui par compassion voire par pitié. Ses tourments disparaissaient sous ses éclats de rire, ses bons mots et ses pirouettes. Même pas mal, n'avouera jamais, la laisser libre.

Il était devenu malheureux, triste et hilare. Car cette liberté ne l'avait pas conduite à lui. Il avait divagué un long moment, soutenu et secoué par Pierre Selos encore, avant de rejoindre le Mouvement Algérien, s'occuper des rapports avec la presse et des papiers des adhérents, courir, oublier, fuir.

Il respirait fort, tentait de faire refluer l'émotion, la tristesse, les pleurs, se motivait à trouver une occupation, rompre avec l'ennui. Vivait-il ? En vrai, vivait-il ? S'il avait pu ne pas croiser Pierre, malgré cette affection indéfectible, parfois il regrettait de n'avoir pas sauté du haut du pont.

Tel un mutilé, Arthur portait les haillons de sa vie à l'épaule, une besace ; il avait été si rudement touché à maintes reprises, ses plaies étaient en exubérance une chance, une richesse exceptionnelle pour continuer à vivre, voire pour élaborer son histoire, éclairer ses existences, respirer, espérer.

Il lui fallait commencer donc une autre vie, donnant lieu à une régénération

patientée, un autre lui-même. Vivre avec ses tourments est l'expression même du survivant. Il serait blessé dans toute sa vie et en cela ne serait plus jamais le même. Le savait-il ? Il s'embourbait, se noyait.

Il se motiva douloureusement pour occuper sa journée à visiter les impasses de la rue des Vignoles. Il y avait un trou dans un des murs à l'arrière, caché par la profondeur de l'étroite impasse. Il trébucha, désespéré, sur les gravats en tas jonchant le sol, par endroits en épaisseur d'un mètre.

Au fond s'enchevêtrait sur deux mètres de haut un fatras abusif de mille déchets, gazinières défoncées, paillasses éventrées, sommiers brisés, planches calcinées, portes fendues, meubles fracassés et divers fruits du labeur continu de récupération de Riton, fourmi de l'improbable.

/

C'était sa banque. Au milieu trônait un canapé en skaï distendu. Arthur s'avachit dessus dans un sanglot, une larme par déchet entassé. Et il y en avait dans la caverne d'Ali Riton. Riton, le vieil Arthur Bouteiller, était venu saluer à sa manière les jeunes nouveaux compagnons de la rue.

Il avait garé sa brouette au milieu de l'entrée vitrée du local et avait commencé à haranguer :

— Salut jeunes compagnons, c'est bien d'être venu renforcer le mouvement, on n'est jamais assez, je vous apporte le salut de tous les frères, votre arrivée est connue de tous, oui de tous. J'veus ai amené des affaires et du matériel, cela pourra vous servir dans votre entreprise, il faut se serrer les coudes, tenez prenez déjà ça, j'en ai encore plein d'autres, c'est fou ce que les gens jettent, avec des petits gars comme vous, hein, eh ben on va faire du bon travail, prenez tout. Tenez, prenez tout.

Robert avait jeté l'ancien :

— Ça suffit Riton, y'en a marre de tes conneries, va foutre tes merdes ailleurs, ça fait des semaines que j'arrête pas de sortir des poubelles entières de ce local pour faire propre et toi t'arrêtes pas d'en ramener, c'est pas la décharge, merde. Y a rien d'utile là-dedans, fous le camp, tu m'fais chier, on n'a rien à faire ensemble.

Ils s'étaient engueulés pendant une bonne demi-heure et Riton, rouge et en colère,

était reparti poussant son éternel emblème d'ancien compagnon chiffonnier d'Emmaüs, sa brouette.

Alain Stierne, le vieux pape de l'Économie Distributive, unique rédacteur de Dis Eco, fanzine ronéoté mensuel, était intervenu peu après pour tempérer les choses :

- Soyez un peu gentil avec Riton, les gars, il a perdu sa femme, la vieille Maria, il n'y a pas très longtemps, il souffre. C'est pour ça qu'il est un peu chiant, il a le cœur sur la main, c'est un gars qui a beaucoup fait dans sa vie et qui continue encore, essayez d'être cool, et même s'il vous fait chier sur l'alcool, elle est morte de ça Maria, il n'a pas réussi à l'en tirer, soyez compréhensifs.
- Bon, bon, on fera attention, je ne savais pas tout ça, s'il me casse les couilles, je lui dirai qu'il me casse les couilles ! avait répondu Eric.

Robert n'avait rien dit, il n'aimait pas Riton. Ainsi, la figure légendaire du vieil homme de la rue des Vignoles et de sa brouette s'est imposée à eux.

- *Allons, Arthur, bouge, tu as pris cette décision il y a bien longtemps !*
- *Oui Dominique, je sais, il y a bien longtemps, si tu me donnais des nouvelles, tu ne m'as jamais appelé, je t'avais laissé mon numéro au mouvement Algérien.*
- *Je ne peux pas, je ne dois pas me disperser !*
- *C'est dur.*

Arthur devait vivre avec cet inévitable. Il était pris dans une tourmente endiguée le renvoyant définitivement à son passé. Ce passé terrible dont il ne pouvait se débarrasser. Et les témoins de ses offenses se cachent au loin, ne peuvent pas, ne peuvent rien, finissent de brillantes études.

Chapitre 5 – Respirations

La patience était pour lui le summum de l'abnégation, la preuve la plus étincelante de son dévouement et de son amour. Il s'en tirait comme cela. Combien de fois n'avait-il attendu en vain une caresse, un sourire, un baiser de cette femme ombreuse et fière désignée maman ?

Il avait été patient. Il serait patient. Il avait de la pratique. N'avait-il pas coutume de répéter à tout bout de champ « La vie est longue » en soupirant ? Et Reine n'était-elle pas venue l'autre soir s'asseoir confiante sur ses genoux, d'elle-même, alors que d'ordinaire elle semblait ne pas le voir ?

Le corps de Reine avait soudain eu, sur le corps d'Arthur, une épaisseur élastique, une douceur résistante, une chaleur enveloppante, et ses fesses rondes et fermes s'étaient amollies sur ses cuisses tremblantes. Il avait été follement heureux, la quintessence de ses vœux du moment.

Nimbé de douceur, il était ressorti de Refoulnance tenant la main de Nora. Après qu'elle eut éteint toutes les lumières et fermé la porte, il avait convenu que de voir un journal se créer ainsi sous ses yeux était une chose intéressante. Puis ils s'étaient quittés et il avait rejoint à pied son hôtel.

Le bar dérivait lentement à la pénible gestion de la viande saoule. Cela manquait d'intérêt. Et pourtant, il n'aurait manqué ce rendez-vous hebdomadaire pour rien au monde. Cette idée de bar lui avait permis de croiser la route des deux sœurs, de se mêler à leur destin, à leurs mains. Le pleurerait-il ?

Et le bar aurait lieu une nouvelle fois le lendemain. Il espérait que les sœurs viendraient. Elles ne venaient pas tout le temps. Parfois elles avaient le journal, parfois elles étaient invitées chez des amis. Ces jours-là, Arthur masquait sa tristesse sous un rideau de foire et d'alcool.

Ce samedi, il faisait chaud à en suer dès 10 heures du matin. Un temps parfaitement adapté. Ils avaient prévu d'organiser un repas à l'africaine. Un Africain en costume et cravate était venu leur proposer une idée de menu pour animer la soirée. Sa femme ferait la cuisine.

Arthur respira un grand coup et se remit debout. Il allait se remettre en route, faire le tour des ruelles, préparer le festin africain promis. Il faisait bon, les tables seraient installées sur le trottoir. Une des dernières fêtes avant longtemps. Les anciens n'aimaient que ce qui venait d'eux.

On pouvait dire que tout ce que la rue comptait d'habitants disponibles venait tourner autour du local. Ce n'était pas leur local, mais ils y étaient en permanence chez eux. Hormis le lundi soir où les rescapés des « squatters associatifs » tentaient de se prendre au sérieux les uns les autres.

Ils s'inventaient des plannings et des règles de fonctionnement durant deux heures, pour ne pas les respecter le reste de la semaine. Le local eut été entièrement désert s'il n'avait servi de quartier général à la bande hétéroclite s'occupant du bar. Les fins de semaine vivaient.

Le principal responsable autoproclamé des lieux et sa troupe d'anciens, que Stupé connaissait, tentaient vainement d'asseoir leur autorité sur les événements. Ils s'attiraient l'animosité des jeunes sans pour autant resserrer leurs troupes depuis longtemps débandées. Ils assuraient le vide.

Arthur ne comprenait pas bien toutes ces histoires-là. Il était nouveau venu. Il se gardait bien d'intervenir. Son esprit était occupé autrement. Dans toute la troupe maintenant les apparences du combat, Arthur avait repéré deux ou trois personnages sympathiques au Premier abord.

Les autres, soit se prenaient pour les héros d'un mythe en voie d'oubli et luttait pour sa survie, soit ne passaient au local que pour voir les anciens copains :

— Salut, comment ça va, que deviens-tu ?

Arthur en retenait l'image d'une énorme confusion, d'une farce confuse. Une mêlée d'idées rebattues d'où émergeaient par instants, courts instants, des « personnages », des vraies têtes hors du commun, sympathiques et paraissant riches moralement. Arthur avait perçu trois mois d'un arriéré de chômage, dus à un surmenage lié à ses conditions de travail.

Nanti de cinq mille francs, un SMIC à l'époque plus prime, tombés dans son escarcelle sans qu'il n'en eût réellement besoin, il avait décidé d'en affecter une partie à la découverte des individus constituant ce ramas. Il les avait donc invités dans un restaurant pas cher du dix-huitième.

À raison d'une cinquantaine de francs par personne, plus les alcools, il pensait

pouvoir raisonnablement payer pour une vingtaine de personnes. Une dizaine de nouveaux du bar et une dizaine des anciens de la fabuleuse aventure, auréolés de l'ignorance de tous pour la réalité de leurs exploits.

Arthur avait précisé :

— Cela nous permettra de nous connaître mieux.

La rencontre avait eu lieu le lundi suivant. À l'issue de la réunion hebdomadaire, quatre voitures étaient parties de la rue des Vignoles en direction de la rue des Trois Frères, au pied de la butte Montmartre.

/

Ils se donnaient tous plus ou moins des airs d'anciens du gaz dans le genre « Nous avons tout vu, tout compris et plus encore, mais c'est secret. » et Arthur voulait bien tenter de savoir qui était qui, et qu'y avait-il derrière cela ? L'ensemble de la bande n'était pas antipathique.

Mais ils avaient cette manière de regarder le monde de haut ! Hormis le ridicule subtil émanant d'eux, on pouvait légitimement se demander, après les avoir observés en groupe un instant, étaient-ils capables encore de vivre simplement ? Leur arrogance condescendante en imposait.

La soirée avait été sympathique. Arthur avait tout de suite placé le débat sous le signe des témoignages personnels. Il s'agissait avant tout de tenter de se présenter les uns les autres. Se comprendre peut-être mieux :

— Et puis arrêter de ne se voir qu'au travers de nébuleux étiquetages politiques.

— Savoir ce qu'on a vraiment dans le coffre, avait précisé Jean-Philippe, un grand type moustachu se baladant toujours avec son berger allemand.

Les autres chefs traînaient des chiens derrière eux aussi. Ils n'avaient pas la même manière, ils ne s'en occupaient jamais, c'était pour la parure.

Jean-Philippe était le seul à avoir noué des contacts agréables et personnalisés avec ceux du bistrot sauvage, les jeunes. Il y avait là le vieil Alain Stierne, idéologue et militant de l'Économie Distributive, l'un des rares survivants à avoir un programme à vendre, *Pour vous les jeunes*.

Arthur était assis en face de lui, en bout de table, et il craignait que l'antique engagé ne l'accapare. Le vieil Alain voulait qu'eux, les jeunes, s'organisent et

partent dans les communautés villageoises de production biologique échanger des produits frais contre tous les déchets des villes.

Et fonctionner en réseaux transversaux de troc et d'échange ! En gros, il leur vendait ses salades, biologiques. L'idée était franchement irréalisable en pratique. Car les déchets des villes, c'étaient les merdes pourries du vieux Riton trimballées dans sa brouette le long des rues du vingtième.

Et s'il y avait bien un thème unificateur chez tous les jeunes alentours à qui s'adressait ce programme, c'était celui-là, ils ne voulaient pas bosser. Or ce que proposait Alain Stierne nécessitait beaucoup de travail en échange de peu de biens. Les anciens commandaient les apéros.

Ils aimaient bien jouer ceux qui assurent. Toujours prêts pour une bonne rigolade, des grandes gueules. Et dans tous les coups où il y avait de la jeunesse à séduire, ils tenaient le rôle, c'était eux les vieux briscards, les poilus de l'épopée. L'épopée ayant été souterraine, on ne pouvait rien en dire.

Puis, au fil des discussions, on laissait sous-entendre que pour tel coup un peu chaudard, chut, pour raisons de sécurité coulant de source, on ne pouvait en dire plus. On apprenait les détails de l'opération foireuse quelques tournées d'apéros plus tard, chaque poilu ayant tenu à payer la sienne.

Histoire de montrer, preuves à l'appui en espèces sonnantes, qu'ils assuraient non seulement la radicalité politique mais également le quotidien financier. Après la présentation des uns aux autres vint le tour de table des motivations :

— Bon, voilà ma question, pourquoi avez-vous squatté ensemble ? Par exemple, le 116 rue des Pyrénées, qu'est-ce qui vous a amené à habiter là ?

Chacun avait tenté de répondre. Pour certains, il ne s'agissait que de s'abriter des rigueurs de l'hiver, n'ayant pas trouvé d'appartement à louer. Pour d'autres, il s'agissait plutôt d'une aventure politique.

D'autres disaient sociale. Interpeller les pouvoirs publics sur les carences cruciales de locaux d'expression pour jeunes. Maumau le peintre aimait à se présenter en artiste fou, donc sage véritable, descendant des Mongols et d'Asiates, et lui voyait la chose au niveau de l'œuvre commune.

— De la transcendance, vois-tu, et de la nécessaire révolution culturelle. son atelier de peinture n'en avait-il pas été la preuve vivante ?

— D'autant que, souligna un ancien, trente associations de quartier démunies de locaux avaient trouvé refuge dans les mille mètres carrés de l'ancienne

fabrique.

Avec un sourire entendu ne le quittant jamais, il précisa :

— Certaines étaient des associations créées spécialement pour l'occasion.

Chut! Il s'agissait de « gonfler artificiellement le rapport de force. »

Les motivations diverses avaient créé un mythe « Les squatters associatifs », et puis rien de plus.

Bien entendu, les renseignements généraux n'étaient pas capables de comptabiliser les allées et venues quotidiennes et de se faire une idée par eux-mêmes du réel état du rapport de force. Tant de forfanterie l'amusait et l'effrayait. Pensif, Arthur rentra en lui-même au moment des cafés.

Qu'avait-il appris ? Que ressortait-il de tout cela ? Le terme de « squatter » servait d'identification valorisante à beaucoup. Ils étaient « squatters ». Ils combattaient l'État, pourfendaient l'injustice. Des chevaliers, ivres, mais chevaliers. Arthur avait passé une soirée instructive.

Il sentait bien que beaucoup de discours n'iraient pas plus loin et ne leur servaient qu'à se positionner dans un milieu de personnes convaincues. Les actes, s'ils avaient eu lieu, étaient relégués au passé.

— Débrouillez-vous, on a déjà fait ça, on n'est pas des éducateurs, il faut vous assumer.

Mais voilà ! Toutes les soirées ne se ressemblaient pas. La vie d'Arthur était décousue et puis il y avait eu ce camouflet de Nora. C'est pourquoi il était là, dans son canapé éventré en skaï, à souhaiter disparaître aspiré par ses larmes, pour se fondre dans le mètre et demi de gravats le supportant.

Arthur était rapidement parvenu au bout de son léger pécule, en payant des tournées générales dans les bistrotts fréquentés par les anciens, et aucun contact nouveau n'avait donné lieu à un début de volonté commune de pratique. Comme si toute injustice disparaissait devant eux, inopportune.

Il avait malgré tout, à force de questions insistantes, réussi à comprendre le fonctionnement de l'ouverture d'un squat. Le seul problème était d'être isolé et de n'avoir trouvé personne pour le seconder. Il lui faudrait agir seul. Seul face à la porte fermée d'un appartement vide, la peur au ventre.

Son Premier squat avait tenu quinze jours. Le propriétaire, un professeur, s'en était rendu acquéreur pour y loger lui-même, du fait de sa mutation sur Paris. Il n'était pas question pour Arthur de prendre la place d'un autre. Pour lui, les lieux devaient être libérés de tout occupant régulier, vides.

Après avoir remplacé le carreau cassé de la fenêtre du Premier sur la petite impasse de la Loi, il s'était entendu avec le propriétaire pour rendre dans des délais très courts les clés du nouveau verrou installé, et déménager son maigre grabat vers d'autres lieux, plus loin dans les impasses.

Il passait de moins en moins dans le dix-huitième, au Nord-Sud, et délaissait la fréquentation de Patrice. De toute façon, les relations nouées au Nord-Sud s'étaient noyées dans de l'esbroufe, les faux intérêts, l'éphémère des postures rebelles. Aucun d'entre eux n'était venu à leur bar sauvage.

Ils étaient restés le cul vissé aux banquettes avachies du Nord-Sud, à se complaire dans la critique de la vilénie du monde, sans y rien changer. Ils étaient tout englués dans leur recherche de défonce et de coups tordus, de combines, s'escroquant les uns les autres, sans vergogne ni retenue.

Le monde n'était pas beau et ils y participaient bien. S'illusionnant sur leur prétendue pureté morale. Ne cherchant en rien à l'embellir ou le rendre plus fécond. Cherchant toujours à se procurer les éléments de leur consommation quotidienne, avoir plus avec le moins d'effort possible.

Il apprenait son nouveau métier de pauvre squatter à la dure. Il s'était fâché avec Nora et par voie de filiation avec son inséparable sœur, Reine. Il ne souhaitait pas reprendre son travail de veilleur de nuit, n'ayant nullement pour ambition d'y passer sa vie. Il avait rendu sa chambre d'hôtel.

Il était désormais le parfait « nouveau pauvre » sans domicile fixe dont la presse esquissait régulièrement le contour, le loser, le paumé. La rue, de l'autre côté du mur pelé de l'ancienne usine, commençait à s'animer. Il reconnut certains des habitants, à leurs cris jetés de loin en loin. Il se redressa.

Et voilà, c'est pour cela que tu es parti du lycée ? Dominique parfois se désespérait pour lui et on pouvait penser qu'il y avait de quoi. Un jour elle lui avait lancé au détour d'un couloir un péremptoire :

— Oui, toi tu retomberas toujours sur tes pieds !

Était-ce un compliment, une prémonition ? Ce n'était pas la Première fois qu'il jetait tous les éléments de sa vie par-dessus bord en une seule journée, qu'il

s'abandonnait lui-même à l'anéantissement le plus vain, qu'il allait chercher le fond du fin fond, dans l'angoisse absolue de tous les lendemains. Puis il se redressait, lentement et sûrement.

Dominique le lui avait susurré, un jour où elle confiait n'avoir pas le moral :

— Il faut parfois se laisser couler au plus profond de la piscine pour s'y appuyer sur le fond et donner le coup de pied nécessaire pour remonter.

Elle croisait beaucoup de gens plus âgés, elle connaissait déjà leurs mots.

Et toujours un événement inattendu, une rencontre particulière, une reconnaissance émue le faisait surnager, disposé à de nouvelles entreprises. Sa vie oscillait en permanence entre l'euphorie béate et utopique et l'accablement nihiliste. Entre les étoiles et le fond du ravin profond.

Dominique lui avait aussi parlé de la nécessité de se blinder, de se construire une cuirasse résistante, pour ne pas se laisser happer par les vicissitudes et les méchancetés des hommes et de leur société. Elle avait des idées très pointues sur le sadomasochisme de toutes les relations humaines.

Ces crises de désespoir étaient fréquentes chez Arthur. À chaque fois, il se sentait sombrer sans plus de souffle que pour gémir, de force que pour ramper, il ne voulait s'avouer vaincu. Il restait la fin du PRO.GR.ES. à gérer. Les anciens voulaient arrêter tout, car il y avait eu de la bagarre.

Les grandes gueules alcoolisées de l'Autonomie Parisienne avaient déboulé dans le bar, passée 1 heure du matin. Sous la menace et le chantage au cassage de gueule, ils les avaient contraints à demeurer ouverts après l'heure légale, déclenchant des réactions et le mécanisme du contrôle policier.

Arthur en était tout retourné. Il avait dû passer deux heures à se tenir entre un géant hurlant « Vous êtes des beaux, vous êtes pas Autonomes, vous avez peur des flics, moi je les emmerde, je veux boire, tu me sers, je paye pas ! » et un voisin kabyle au pistolet gonflant la poche de veste.

Car, dès que les grandes gueules plus Autonomes que tous les Autonomes et seules à être Autonomes avaient commencé à beugler, tous les gaillards de la rue étaient venus en renfort pour protéger le bar, dont le voisin kabyle enfouraillé. Arthur ne voulait pas que cela dérape, il tint bon.

Mais, le lendemain, les petits chefs du local tinrent une réunion d'urgence. Ils ne voulaient pas que cela se reproduise et ils étaient certains que cela se reproduirait. La bande des beuglards était repérée depuis longtemps. Ils étaient

déjà venus dans des endroits semblables, les saccageant.

Dans la semaine suivante, chacun mit un bout de l'histoire ancienne au jour. C'était des pro-Situ. Ils couraient ceux qu'ils trouvaient mous, saccageaient des squats et des lieux, se bagarraient entre eux, tentaient d'imposer leur hégémonie sur le mouvement Autonome par la violence.

Beaucoup de ceux qui fermaient leurs portes et quittaient le mouvement de l'Autonomie le faisaient pour cette raison. Il y avait eu mort d'homme quelque temps plus tôt et personne ne pouvait assumer le désastre. Un agressé avait fait feu, terrorisé par une bande de pro-Situ.

Arthur et ses compagnons faisaient partie d'une nouvelle vague d'intervenants, apprentis courageux sur le terrain des occupations de bâtiments vides et de logements. Leur Première passe d'armes avait été ce bar sauvage sans prétention, sans moyens et sans suite dans les idées.

Au bout de quelques semaines, cela avait tourné au fiasco. À part avoir alimenté l'alcoolémie des zonards, pouvaient-ils seulement faire un bilan positif ? Ils étaient tous sortis de leur solitude et s'étaient regroupés en bande pour agir. Le bar avait cimenté leur réunion du Premier mai 1984.

Maintenant ils étaient plus nombreux. Ils allaient pouvoir passer à de nouvelles actions. Des projets se profilaient à l'horizon. Cela ne concernait encore que ceux qui se considéraient comme militants et avaient organisé le bar ces mois durant. Il fallait lancer un nouveau projet ou disparaître.

/

Un groupe d'insoumis au service national s'était constitué et tentait de définir ses motivations politiques. Arthur en fit partie, il était déjà objecteur de conscience et attendait son procès. Ils essayaient à plusieurs d'ouvrir un squat commun d'habitation. Rien ne fonctionnait. C'était la fête.

Prompts aux échanges et aux rencontres, désormais ils se connaissaient mieux et commençaient à se situer un peu plus dans la filiation de ce qui restait de groupes Autonomes parisiens, pour l'heure disloqués et quasiment disparus. Ils allaient squatter le local des squatters, simplement.

Arthur, pour l'heure, refusait de rendre la clé. Il était de plus en plus question de remplacer la serrure et de laisser le local fermé, en sécurité. Décidément les

anciens chevaliers de la lutte n'aimaient pas que l'on tente de se passer de leur vaillance désabusée, aimaient les dociles.

Il se sentait pris, lui et ses compagnons de route, pour des petits branleurs par des anciens revenus de tout et indisponibles pour la moindre aventure collective. Les plus jeunes s'accrochaient. Ils réfléchissaient à l'ouverture d'un grand espace. Ils comptaient les troupes disponibles.

Entre deux réunions, Arthur et ceux du bar avaient fait leurs Premières conquêtes et appris à manier le pied-de-biche. Ils avaient réussi à tenir pendant une quinzaine de jours une petite maison-atelier à Bagnolet. Et les deux sœurs y venaient régulièrement. Pas toujours ensemble.

Ils avaient été jusqu'à une dizaine à vivoter là. Il y avait une certaine euphorie. C'était la fête toutes les nuits. Reine venait. Arthur se sentait aimé. Elle venait engluée de l'un de ses amants, le tenant par la main, comme pour l'exhiber. Durant la soirée, Reine venait pour lui, Arthur le savait.

C'était encore l'époque où les marginaux vadrouillant dans le métro ou dans les grandes artères de la mégalopole échangeaient volontiers signes de reconnaissance et invitations à l'improvisiste pour des soirées musicalement agitées et aux spaghettis courants copieusement arrosés de vin.

La plupart des soirées glissaient aisément sur les heures fatidiques dans des élancées collectives vers des horizons utopiques de société nouvelle. Reine, dubitative et moqueuse, chantait et se faisait câline, frôleuse et joyeuse. Puis les torpeurs ivres modéraient la langueur des séparations.

Le moment de l'expulsion par surprise était venu au petit matin. Une équipe de nervis payés par le propriétaire les avait prestement délogés, leur laissant sur le dos quelques marques douloureuses jaunes, roses et bleues. Les anciens ne les avaient pas soutenus, travaillant leur réputation.

Isolés, ils avaient reflué vers les lieux habituels de leurs réunions et dans des appartements squattés ou chez des copines. C'est dans ces moments et ces endroits qu'avait eu lieu l'embrouille avec les deux sœurs. Mettant fin à leurs relations festives et courtoises, tristes amitiés ensevelies.

Un ancien, le lendemain de leur expulsion, par un petit mot des plus outrageants, leur enjoignit de ne plus utiliser le local désert comme dortoir collectif. Nora en avait profité pour venir consciemment les narguer au plus mauvais moment de leur récente aventure. Reine avait pris son parti.

Rien que d'y penser, Arthur en avait des picotements cardiaques. Nora sortait désormais avec Stupé, avec qui elle partageait son appartement. Les arrangements économiques n'étaient pas pour rien dans sa démarche. Et elle était venue les insulter ! Son fameux journal ne démarrait pas.

Nora avait eu beau papillonner dans tous les salons petits-bourgeois et gauchistes très parisiens pour annoncer la sortie de son journal nouvellement tiré, cela n'avait dégagé aucune prise en dépôt, aucun intérêt pour sa diffusion. Son histoire n'était pas rentable, ne sentait pas l'argent.

Arthur ressortit de l'impasse, et s'engouffra dans la suivante. C'était celle où habitait Julio, ils allaient pouvoir parler du Tao. Julio, torse nu précisément, faisait sa toilette au robinet commun de l'impasse. Les taudis recouverts de tôles disgracieuses n'avaient pas d'eau et pas d'électricité.

Avec sa voix éraillée par les bitures de bières de luxe, par l'abus de pétards ou de médicaments, il l'arrêta :

— Tiens te voilà, toi, tu vas pouvoir m'ouvrir le local pour que je puisse nous faire un café.

C'était devenu un rituel à chaque fois, tant que les anciens du gaz ne reprendraient pas les clés.

Arthur aurait tout donné pour comprendre et être sûr. Le Tao expliquait-il les choses du sexe, de l'amour ? La réponse était-elle dans son tchi ? Toutes ces fumisteries de grandes opinions déblatérées pouvaient-elles éclairer le monde ? Éclairer l'homme, et stopper la barbarie ?

Arthur se laissa entraîner sur des réflexions plus ou moins pointues à propos de ses engagements nouveaux. Il était en état de résistance. Sur les chemins de sa quête, il avait rencontré les Autonomes, les anarchistes, les zonards, les insoumis, les squatters, les réfractaires de tout genre.

Il voulait être utile, utile à quoi ? Utile à faire arrêter le massacre, rien de moins que cela ? En aurait-il la force ? Le courage, le savoir nécessaire ? Il avait beaucoup lu sur les expériences passées, hormis le mouvement algérien, il n'avait aucune expérience. Ceux du bar non plus.

Comment s'y prendrait-il ? Les bribes décousues de réflexion politique, de conscience, lui seraient-elles d'un quelconque usage ? Ils avaient monté le groupe d'insoumission civile et militaire, les autres se cherchaient comme lui, n'avaient pas d'expérience, rien que leur volonté.

Le résidu décomposé des « Occupants Rénovateurs » avait bien voulu leur fournir les coordonnées d'un avocat écrivain pour leur servir de conseil. Rendez-vous avait été pris. L'homme, la quarantaine dépassée, les avait reçus chez lui, comme de jeunes camarades à qui l'on rend service.

/

Il avait été très direct et sans aucune condescendance. Non seulement ouvert et peu avare de ses réflexions personnelles, toujours encourageant et fraternel. De telles personnes existaient donc encore ? Il leur avait consacré une après-midi entière sans sourciller, gentiment éducatif.

Il finissait d'écrire un livre et son temps n'était pas extensible. Ils avaient exploré ensemble toutes les conséquences possibles de leurs engagements, toutes celles auxquelles ils avaient pensé. Arthur se souvenait de ses lectures, plus jeune, de cet écrivain engagé ; il l'avait en face de lui.

C'était le même homme, la même réflexion ouverte, toujours en points de suspension. Destinée à être nourrie des luttes pour nourrir l'expérience nécessaire à de nouvelles luttes. Il n'hésitait pas à faire le relais sans esbroufe et tout en interrogation :

— Donnez-moi des nouvelles !

Ils étaient repartis de chez lui regonflés et enfin reliés à la grande chaîne des réfractaires à l'injustice au travers des siècles. Un mois plus tard, qu'en restait-il ? Comment créer un réseau d'insoumis ? Allaient-ils vivre cachés ? Clandestins ? Pour faire quoi ? Annoncer quoi ? Défendre quoi ?

Après avoir torturé les mots en tous sens durant des heures, ils s'étaient mis d'accord sur une formulation minimaliste, leur plate-forme, leur présentation. Que feraient-ils de cela ? Qui la lirait et pour en faire quoi ? Leur acte était un refus de servir des maîtres, cela ne changeait rien.

Ne pas se faire prendre, quitte à vivre caché ! En cas de prise, se serrer les coudes pour une évasion ou une défense collective ! En cas de procès, revendiquer son insoumission et se défendre judiciairement du mieux possible pour rester libre ! Gagner du temps pour réfléchir et se former !

Cela convenait parfaitement à Arthur, d'autant que cela ne l'empêchait nullement de louper les réunions clandestines du groupe dont il ne voyait pas le

moindre intérêt. Les « T'es sûr de ne pas être suivi ? » et les mines de conspirateurs l'amusaient. Rester la soirée avec Reine, sans remords.

Il laissa Julio se moucher, racler, tousser. Le cagibi de jardin avec son toit en tôle renfermait un galetas à même le sol. Sur le toit ondulé des détritrus odorants jetés à la volée par les squatters du Premier au-dessus du local. Cela faisait pester Julio les jours de mauvaise glane, quand il toussait.

Julio glanait tous les jours les moyens de sa défonce quotidienne de bières de luxe et de médicaments. Ancien toxicomane, il lui fallait compenser pour ne pas replonger. Il alimentait les moins courageux de l'impasse en surplus d'ordonnances trafiquées, et il en avait sa claque.

À deux pas, le même gourbi en un peu plus grand – il y avait un petit coin cuisine dans un placard – abritait un couple de camés en attente de décès prématuré. Ils n'avaient pas trente ans et leur petite fille de trois ans était née toxico-dépendante, aussitôt retirée, placée par la DDASS.

C'était le combat de Jean-Pierre et de Marylou. Ils y mettaient leurs dernières forces et déployaient des trésors d'imagination pour se faire passer aux yeux de l'assistante sociale pour de futurs vrais parents responsables. Personne n'osait leur dire, le pétard tournait sur leurs espoirs.

Arthur les entendait ronfler à travers la porte. Jean-Michel ne bougeait déjà plus de la journée. Vers la tombée de la nuit, Marylou irait faire la manche au métro, rentrerait avec quelques courses. Ils restaient prostrés à attendre des bons plans de plus en plus rares, la défonce était chère.

Arthur se demandait toujours comment il avait été possible de répandre aussi massivement ces poisons dans une génération entière de pauvres et de déclassés. Dans tous les quartiers, ils étaient une majorité à s'y être mis et ils attendaient la vie magique dans l'oubli de leur misère.

Les plus jeunes avaient encore la force de trouver des travaux non qualifiés. Eux avaient la défonce syndicale. Jusqu'au milieu du mois la came était bonne, les fins de mois se faisaient au Néocodion et à la bière, avec l'éternel pétard pour arrondir les longues attentes d'une nouvelle dose.

Arthur se sentait démuné. Il s'écartait de ce monde omniprésent car il savait ne rien pouvoir faire. N'être utile en rien. Julio réussissait à s'en sortir à moitié et il avait fait le tour de la question en dix mille piqûres. Ses veines s'en souvenaient encore, il était désormais déterminé, sevré, assis.

Julio mettait un grand soin à sa toilette, se peignait en coiffe afro, longuement, puis fixait soigneusement un fin bandana noir au mitan de sa haute tignasse. Avec ses randjos et ses bagues d'argent, ses vêtements noirs, sa taille fine et grande, il était un des princes fidèles du bar de la rue.

- Et vous allez fermer.
- Ouais, les squatters nous expulsent, on a une nouvelle idée, un local beaucoup plus grand avec plus de monde, des activités !
- Plus grand, plus de merdes et de merdeux.
- Sans doute, je suis sûr qu'à plusieurs têtes on réfléchit et fait des choses plus intéressantes.
- Mais avec qui tu veux faire tes trucs ? T'as pas vu autour de toi, il n'y a que des rats et des vautours, c'est nous les rats dans nos trous, il faut qu'on se casse d'ici, de toute façon je vais disparaître et personne ne saura où je suis, je vous laisse le trou et les vautours, je me casse d'ici.

Il criait.

- Oui, c'est une solution individuelle, c'est bien pour toi, mais moi j'ai besoin des autres, j'ai besoin que ce soit collectif, qu'on en sorte tous du trou, qu'il y ait des lieux gratuits pour nous tous et qu'on puisse non seulement se loger, y avoir les activités que l'on veut, des loisirs, c'est possible !
- T'es un rêveur toi, t'es gentil, je t'aime bien, t'es toujours prêt, et tu te fais avoir par les beaux parleurs, la seule chose que t'oublies c'est de travailler ton énergie, ton tchi, tu sais même pas où il se trouve, il est là ton tchi et il est vide, sache respirer. (Son doigt plongeait au dessous du nombril) Ton souffle vital, tu te laisses trop aspirer l'énergie par ceux que tu rencontres, tu te vides et tu ne te remplis jamais, travaille ton souffle, les autres, tu peux toujours compatir, ils ne sortiront pas du trou, ils sont finis, ils y resteront, arrête de rêver, et ceux qui parlent te regarderont agir !
- Bon, bon, on va essayer quand même, on démarre les réunions la semaine prochaine et on verra bien, il n'y a plus de grand squat sur Paris, les anciens ne veulent pas entendre parler de s'y remettre, il y a toujours des gens disponibles, il y a trop de besoins, c'est des luttes importantes.
- Do it, c'est bien, t'y crois, fais ta vie, tu verras bien, chacun son expérience, en attendant le grand soir on va quand même se faire un bon café, j'ai déjà

la baguette de pain, et j'ai un super-bon gouli d'afghan, tu vas me goûter ça, après tu sauras pourquoi tu rêves, just do it, si c'est cela que tu veux !

— *Il est pas mal ton pote beatnik, ce n'est pas un peu démodé tous vos trucs ?*

— *Allons, allons, Dominique, tu ne vas pas me sortir tout ton bréviaire prétendument moderne contenu dans Actuel, la misère n'est malheureusement jamais démodée, la puissance massacrant des riches non plus. Nous n'avons pas tous envie de réussir ni de gagner, car à chercher du pouvoir ou de l'argent, ce n'est jamais que l'argent et le pouvoir qui gagnent, je veux réussir autre chose, de plus grande valeur, Dominique.*

— *Ah, quoi ?*

Elle minaudait comme à son habitude.

— *Je veux me réussir, moi.*

/

Julio referma sa porte déglinguée à l'aide d'un antivol de mobylette et un gros cadenas. Il lui fallait faire des nœuds spéciaux et entortillés avant de poser le cadenas, ajustant ainsi impeccablement le bois de la porte rapiécée et le ciment de l'enduit de façade des murs lépreux de moellons.

— Tu vois, je me méfie des rats, des rats à deux pattes, il n'y a rien à prendre chez moi, ils viendraient bien quand même y faire un petit tour pour grignoter, et je ne supporte pas que l'on touche à mes affaires, tout ce que je possède de valeur, je l'ai sur moi, mais là ce qui reste c'est mes affaires.

Nul doigt furtif, nul œil disgracieux ne pourrait s'immiscer dans le faible interstice irrégulier courant le long des planches et Julio estimait de ce fait avoir correctement protégé son intimité. Une grande claque résonnante au milieu des planches éprouva la solidité de la fermeture.

Julio frappa un grand coup à la porte de Jean-Pierre et de Marylou. Ils étaient les Premiers à s'être installés dans les anciennes baraques à outils et les vieux ateliers artisanaux abandonnés. Ils étaient complètement junkies. Ils n'avaient jamais essayé d'arnaquer le monde. Ils allaient crever.

On entendit la voix moribonde de Marylou répondre, lasse et sans impulsion :

— *Oui c'est toi Julio, tape pas si fort, je t'ai déjà dit, on se voit tout à*

l'heure...

Ils étaient au bout du rouleau, cuits, et personne ne pouvait plus rien pour eux. Ils restaient là, avachis, à attendre l'extinction finale.

Les très modernistes gestionnaires de cette époque avaient trouvé mieux que les camps d'extermination et les guerres du passé pour se débarrasser de leurs populations gênantes. Il y avait là le tiers d'une génération sacrifiée aux intérêts de la restructuration mondiale du capital.

Bientôt, ils se feraient tous expulser de leurs taudis rapiécés et d'autres familles aisées se trouveraient un appartement neuf sur les ruines et les décombres des impasses démolies et reconstruites. Il suffisait que la drogue, ce nouveau Zyklon B, ait suffisamment fait ses ravages.

Ils s'étaient installés dans la pénombre du local, pouvant voir par la baie vitrée nue les allées et venues de la rue. Le café avait été fumant et le pétard avait tourné. Entre deux bouchées de tartine, Julio l'entretenait de choses cosmiques et n'apaisait pas le désarroi amoureux d'Arthur.

Julio l'entretenait de tchi, souffle vital, de puissances cosmiques terribles, puissamment terrifiantes et douces, de masses lourdes comme des milliards de fois la Terre, dont le déplacement lent dans l'Univers ne parvenait à nous faire frissonner la nuit, imaginez donc !

Que la promenade de ces masses nous atteignait au plus profond de notre pulsation cardiaque, à notre insu, et que la vibration des ailes d'un papillon déclenchait tornades et tempêtes à l'autre bout du monde et tout est dans tout. Et inversement, conclut Arthur, philosophe.

Arthur était volontairement ironique à l'énoncé de grandes théories. Que l'on ne puisse cueillir ici une fleur sans qu'au ciel une étoile ne scintille l'amusait. La phrase avait son charme. Il feignait d'écouter, de s'intéresser, voire de relancer la discussion au bon moment. Pour le sourire.

Mais il était perdu, éperdu. Dominique en était navrée, il le souhaitait ainsi. Même si elle n'avait pas voulu de lui, même si elle le mettait à l'écart de sa vie, même si jamais elle ne chercherait à le contacter, il avait toujours le souvenir des effluves de caramel de ses boucles de jais dans le cou.

Et maintenant le parfum avait changé et les boucles de jais de même. Reine lui refuserait-elle la courtoisie, comme le fit Dominique ?

— *Moi je ne pouvais pas, il y avait mes parents, j'étais mineure, il y avait mes*

études.

— *Oui Dominique, il y aura ta carrière, il y aura tes maris, tes enfants.*

Arthur s'entêtait, s'enivrait à tenter de se souvenir des moindres détails pour les soupeser, les défroisser, les flairer, les étudier. Qu'y avait-il eu ? Que n'y avait-il pas eu ? Entre Reine et lui ? Maintenant que la rupture était consommée, qu'il n'en démordrait pas, qu'elle n'y reviendrait plus.

— *Encore une qui ne veut pas de toi, visiblement.*

Dominique semblait s'amuser de son désarroi et de sa tristesse. En tout cas, elle avait toujours paru indifférente à ses émois, le blindage avait tenu. Reine aussi se blindait-elle ? Quelle pouvait donc être cette vie à l'abri de toute atteinte ?

Quelle était donc l'épaisseur de leur rencontre ? À quoi survivrait-elle ? Se souviendrait-elle de lui dans un mois, six mois, dix ans ? Aurait-elle la même émotion douce et implacable, lourde et sereine, lovée dans les moindres replis de son corps ? Arthur s'enivrait, il se souvenait.

/

Il lui avait semblé être parvenu à une relation fortement affective avec Reine. Lorsqu'elle n'était qu'implacable dans la rupture, froidement insensible ? S'était-elle amusée de lui ? Il lui revenait de tels moments de délicatesse instinctive que cela ne lui semblait pas possible, elle l'aimait.

— *Enfin, il y a tant de façons d'aimer !*

— *Oui, Dominique, et l'absence de l'autre en est une des plus étranges ! Que fuis-tu quand tu me fuis ? Te reverrai-je ? Rétabliras-tu un jour notre tendre complicité ? Te réconcilieras-tu avec tes souvenirs ? Avec la jeune fille que tu étais, es ?*

— *Crois-tu que ce soit de moi que tu te souviennes ? J'ai changé depuis, j'ai grandi, je ne vis pas avec le passé, je ne vis pas pour l'avenir, je vis mon présent, Arthur, tu comprends ?*

Elle lui disait toujours :

— Tu comprends ?

Et lui ne comprenait rien à cette Dominique qui se voulait tant originale. Serait-il possible qu'il n'ait pas fait quelque chose ? Un rien qui eut tout changé ? Après tant de tendres douceurs échangées, se pouvait-il qu'il ne reste rien ? Pourquoi

cette mise à l'écart ? C'était la plus terrible souffrance qu'il eut à supporter, cette exclusion sans pitié.

Arthur prit le pétard tendu et vida sa tasse de café. Julio l'apostropha :

- Qu'est-ce que vous avez foutu avec votre bistrot, pourquoi vous arrêtez ?
- Il y avait trop de pression de la part des responsables du local, ce qu'on faisait ne leur plaisait pas, trop de bordel. Arthur temporisait.
- Trop de vie, trop de bordel, ils sont fous, ça nous maintenait en vie, ça nous faisait sortir de nos trous, on se parlait, maintenant regarde Jean-Pierre et Marylou, ils ne sortent plus, ils ne voient plus personne, le bordel, c'est la vie le bordel, ils sont cons tes potes, bordel.
- Oh, c'est pas mes potes, là, attention, je ne les aime pas non plus, c'est des m'as-tu-vu, des ringards, des inactifs, je n'ai rien à faire avec eux, j'aimais beaucoup ce qu'on faisait, des gens de toute la rue venaient, on ne les aurait jamais connus sinon.
- Mais faites-le.

Et c'était vrai, c'était le bordel, c'était la vie aussi, la vie qui débordait. Arthur se souvenait des tréteaux dans la rue, sur le trottoir et entre les voitures en stationnement, des danseurs de rue et des gamelles de sauce feuilles préparées par les mamas africaines, les musiciens.

Ils avaient été un lien, un liant un temps. Sans programmation, sans planning, sans affiches ni tracts, sans concertation préalable. Ils avaient correspondu à un besoin réel de contact et de rencontre pour des tas de gens différents et les gens étaient rentrés chez eux, la fête était finie.

Seraient-ils restés plus longtemps, cela aurait-il donné quelque chose de plus que ces fêtes sauvages, dont certaines avaient dégénéré en bagarres de viandes saoules difficilement maîtrisables ? Arthur se reconnaissait trop novice pour faire évoluer un tel lieu, une telle expérience.

Il ne voulait pas payer un loyer pour engraisser un propriétaire, ni recevoir de salaire pour une énergie dépensée à enrichir des patrons. Il voulait être rebelle. Il renouait à vingt-trois ans avec ses émois et ses utopies d'adolescent. Il était rebelle avec des rebelles. *Ni dieu ni maître.*

- Bon, c'est quoi votre nouveau truc, explique !
- Le nouveau projet, en gros, ce serait d'ouvrir un super-grand squat, dans le style d'une usine désaffectée, à plusieurs, en ce moment on est déjà une

quinzaine, avec des habitants réguliers pour garder les lieux, et plein d'activités.

- Ouais, c'est politique vot' machin, ça ne marchera jamais, moi j'y foutrai jamais les pieds, vous allez vous bouffer le nez, ça va être des bagarres de chefs, des luttes pour le pouvoir entre vous, vous allez vous détester et ça va ne rien donner, fais pas ce truc-là, t'es fou.
- Ouais, regarde on est tous pareils, plus ou moins à galérer dans ce monde de merde, dirigé par des gens de merde, qui exploitent notre misère de merde, pour bâtir une richesse de merde dont ils ne peuvent même pas profiter entièrement dans leur vie, le délire du pouvoir.
- T'agite pas, t'agite pas, la merde c'est la vie et la vie c'est la merde, il y a des milliards d'années, quand la Première cellule vivante a commencé à se reproduire, c'était au milieu de la merde dans les océans, elle s'est structurée dans la merde, s'est nourrie de la merde, et on est là.

Arthur n'insista pas. Pourquoi ne voulaient-ils même pas essayer ? Même pas une fois ? La structure mentale des passants de la rue le désenchantait. Les zonards pouvaient donner l'impression d'une certaine unité, ils se connaissaient tous, se croisaient, s'engueulaient.

Puis ils se rabibochaient, circulaient dans les mêmes endroits, traitaient des mêmes affaires de survie, survivaient comme Julio ou bien allaient mourir comme Marylou, Jean Pierre et l'autre clochard alcoolique en phase terminale de cirrhose, François avait trente ans.

Ils avaient tous l'air de se donner la main, ils crachaient tous sur les gros porcs qui nous gouvernent et s'en foutent plein les poches, n'avaient pas de mots moins dégoûtés ni moins rageurs pour désigner l'injustice de la misère où ils rampaient tous, c'était un feu sous les cendres.

Lorsque l'on parlait avec eux, il n'y avait plus rien à faire. Rien ne servait à rien, ils étaient englués, tous. Des rats, des rats dans leurs trous, disait Julio, qui viennent grignoter les réserves des hommes dans les caves et les greniers, pour survivre. Cela donnait cela, ils grappillaient.

De temps en temps, une bouteille d'alcool disparaissait d'un rayon de supermarché, abritée sous une veste de pauvre, réapparaissait dans un de ces trous de la rue au milieu des éclats de rire et des voix égosillées, aidant trois à quatre zonards à oublier le temps mort de leur vie.

Certains, très peu, arrivaient à trouver des petits emplois très précaires. Les Arabes du fond de la cour faisaient des remplacements ou passaient la serpillière dans les bars kabyles du quartier, au noir bien entendu, cela permettait d'alimenter les combines plus lucratives, vivoter.

Le plus dur à trouver n'était pas sur les rayonnages des supermarchés. C'était les moyens de défonce. Pouvoir s'endormir, s'anesthésier. La part d'oubli, la joie sauvage de ne plus être au monde, et dans son monde les évasions indispensables pour crever autrement que d'ennui.

On crevait à petit feu. Des chiffres étaient donnés par la radio-trottoir. Vingt overdoses dans l'année pour l'arrondissement. Les plus éclairés disaient :

- C'est comme cela, ils vont traiter notre problème, ils n'ont pas besoin de nous, on leur gâche le paysage, il nous reste à crever. Quand il y aura eu suffisamment de morts parmi nous, ils feront quelque chose pour les derniers qui restent. Histoire de pouvoir dire qu'ils ont fait quelque chose. Ils ne pouvaient pas savoir ! Ces vicieux de pauvres, ils se cachent dans des trous pour mourir ! Comment les voir ? À chaque nouveau mort, ils font semblant de découvrir un nouveau problème, ils en parlent dans la presse, puis ils oublient, entre-temps une avalanche à Acapulco leur fournit matière à parler d'autre chose, c'est toujours le même scénario, puis ils peuvent racheter les immeubles.

/

Arthur avait côtoyé dès avant son adolescence toute une partie des éléments constituant le mouvement Autonome français. Un de ses amis et camarade de classe l'ayant présenté à Pierre Selos, ancien chanteur renommé et l'un des promoteurs du mouvement pour une école différente.

Ils étaient devenus amis. Sans lui, Arthur n'aurait sans doute pas eu l'infini plaisir de connaître toutes et tous. Il avait douze ans et une mortelle envie de ne pas en avoir plus. Il allait tâter la température de l'eau sous les ponts, étudiait parapets et fréquentation, avec Pierre il changea d'idée.

Arthur était orphelin d'une révolution. Il était né trop tard pour suivre efficacement et à un niveau de responsabilité les différents secteurs de luttes côtoyés. Son esprit contestataire s'était nourri de toutes ces rencontres. Il les avait

admirées, il n'avait pas encore l'âge de les suivre.

Maintenant, après un bout de vie insipide de prolétaire, il brûlait ses vaisseaux à nouveau, quittait sa chambre d'hôtel, son travail et rejoignait la zone, s'empêchant le moindre retour en arrière, comme lorsqu'il avait quitté son lycée et ses parents dès sa majorité légale, fuyant son rôle d'élite.

— *Ce qu'il y a de pire dans cette société n'est pas l'argent ou son manque, c'est le déni d'existence, la plus grande souffrance que l'on puisse infliger à un individu est de nier son utilité, de lui nier son droit à l'existence, de le contraindre à s'ensevelir lui-même, s'effacer et ne servir à rien. Toutes les valeurs de vie en commun ont été déstabilisées, toutes les cultures humaines ont été dévastées et seul subsiste ce capitalisme mondial créateur de destructions massives, les nazis ont gagné la guerre que les Allemands ont perdue, les pays sont des camps de concentration.*

Chapitre 6 – Nomade urbain

Les plus forts en gueule avaient entraîné l'assemblée dans des déplacements nocturnes, massifs et inquiétants. Dans les lueurs des phares d'un vieux fourgon, de séculaires bâtisses révélaient leurs handicaps et leur abandon béait, révélé par l'absence de toits, de murs parfois, de fenêtres.

De réunion en réunion, l'attention collective faiblissait. Les motivations se faisaient moins urgentes qu'aux Premières assemblées brouillonnes. Le programme des enthousiasmes initiaux s'épaississait d'arrogantes frustrations. Rien n'avancait, hormis les lassitudes énervées.

Durant tous ces temps morts, il fallait survivre et trouver de quoi se nourrir et s'abriter, ne pas dépendre toujours des bons copains, ne pas lasser et ne pas accaparer. Arthur le communiste libertaire, l'Autonome insoumis, était devenu l'ami fidèle d'un curé éducateur et le secondait.

C'était toute une histoire, toute une rencontre. Arthur se souvenait de tout. Il avait rencontré ce curé Arthur, son homonyme, rue Sainte-Anne où il tentait de s'y prostituer. Il n'avait pas fait un client et il avait rencontré Arthur Hervet, prêtre. Depuis ils cheminaient fréquemment ensemble.

Cela lui donnait un petit rôle social et une très légère source de revenus. Le Père Arthur chaque mois lui donnait cinq cents francs de soutien financier, en échange d'une soirée d'écoute et d'échange auprès des prostitués masculins de la rue Sainte-Anne, un soutien moral, une parole valorisante.

La glace les avait enveloppés un beau matin. Ils s'étaient réveillés dans un silence blanc de linceul. Du givre en paillettes longues et épaisses d'un bon centimètre recouvrait la totalité de l'unique fenêtre. La marmite était vide. Ils étaient sortis, n'avaient rien trouvé à voler, étaient rentrés.

C'était bien avant l'ouverture d'USINE, lors de ses Premières escarmouches d'ouverture de squat. Ils venaient de se faire expulser de la maison de Bagnolet par des gros nervis. Ils étaient deux à s'être réfugiés chez Patrice, dans l'obscur réduit de sept mètres carrés sous les toits, rue Ramay.

Les placards vides, les estomacs creux. Depuis peu, ils s'essayaient à quelques

vols à l'étalage pour alimenter leur pitance quotidienne, ce jour-là les occasions avaient manqué, pas assez d'audace, pas assez de pêche. Ils n'étaient même pas entrés dans un supermarché, ils n'y pensaient pas.

La dèche s'enracinait parmi eux. Aucun n'avait plus de rentrée d'argent. Il était hors de question qu'il retourne à son ancien travail. Veilleur de nuit, c'était fini. Les petits boulots essayés, commis de cuisine, manutentionnaire, vendeur de tableaux, étaient de l'esclavage désespérant.

Ils étaient rentrés bredouilles. Arthur était ressorti seul. Il fallait qu'il trouve quelque chose, un moyen d'avoir de l'argent, de quoi manger. Les voici devenus de ces nouveaux pauvres si souvent décrits à la télévision. Il faisait froid et tout était gelé. N'allaient-ils pas finir par mourir ?

Même leurs projets collectifs, même cette embolie de relations nouvelles sur lesquelles ils avaient joyeusement glissé durant six mois, s'englaçaient pesamment. Ils étaient isolés, de parfaits zonards, n'ayant plus aucunement les moyens d'assumer leurs besoins les plus élémentaires.

Les patrons et les chefs parlaient mal, et c'était faire fonctionner la société dans le sens du massacre, hors de question qu'on l'y reprenne. Le froid entraînait leur misère vers les rues de Paris dans une glissade sans fin, jusqu'au gouffre où il se sentait aspiré. Le givre obturait les carreaux.

Arthur s'était dirigé vers les beaux quartiers. Il avait suivi un type à l'air bien bourgeois, espérant le voir se diriger vers une rue déserte. En agissant vite et en lui faisant peur, il lui prendrait son portefeuille. Il avait enfoui ses conceptions morales au plus profond. Il devait survivre.

Un portefeuille dans un veston cela se met bien toujours à gauche ? Comme il faisait froid, le type avait un gros manteau à l'épaisseur bien rembourrée. Il ne faudrait pas se laisser retarder par cela. Le froid et la faim aiguisaient sa gamberge. Il fallait agir d'un coup sec et courir.

Il avait le souffle coupé et des bouffées béantes d'adrénaline lui remontaient aux narines en volutes d'euphorie douloureuse. Il était enfiévré, tremblant, le corps cotonnant et la démarche fébrile. Il était malheureux d'avoir cela à faire, dans l'urgence il n'imaginait pas d'autre solution, hélas.

Il lui faudrait prendre le portefeuille avec la main gauche. C'était le geste le plus tranquille coulant d'une affreuse source. Doubler la créature floue, se retourner comme pour lui demander l'heure et plonger vivement la main dans sa

poche intérieure. Il ne fallait pas louper son coup.

Il ne fallait pas laisser le temps à cet inconnu de réagir. Il fallait saisir le portefeuille et courir, lui parler aussi. Le plus dur, l'intimider définitivement. Le gagner de peur, le clouer sur place. Lui parler argot, c'est plus convaincant. « Bouge pas ou j'te fume. » Fumer avec quoi ?

— *Il faut lui donner l'impression que j'ai un flingue à travers la poche, les doigts tendus, je lui touche son gros bide, bien pointus les doigts, bouge pas ou j'te fume, non, crie pas ou j'te fume, oui, crie pas ou j'te fume, non, il faut lui inspirer la peur dès la Première seconde, le tétaniser.*

— *Tu ne vas quand même pas braquer un mec ?*

Dominique Premier ne se voulait pas bégueule, là cela dépassait un peu le cadre de ses velléités provocatrices.

— *Dominique ce n'est qu'un portefeuille et beaucoup d'adrénaline.*

— *Oui, et la prison au bout !*

— *Là ou ailleurs, c'est quelque part ?*

— *Et si c'est à toi que cela arrive ?*

— *Moi ? Je donne tout ce que j'ai et un avoir sur ce que je n'ai pas en prime, l'insécurité c'est la misère dans laquelle nous sommes, il faut bien qu'elle soit révélée d'une manière ou d'une autre ?*

— *Tu es devenu cynique !*

— *Je suis devenu triste, renié même par toi.*

« J'te fume si tu cries ». Dans le même moment, il appuierait fort avec ses doigts tendus sur la bedaine du monsieur en saisissant le portefeuille. Le tout en moins d'une seconde. Puis courir, ça, il l'avait déjà expérimenté tout au long de l'automne, depuis sa rupture avec les sœurs et la fermeture du bar.

/

Depuis, ils se casaient où ils pouvaient, dormaient comme ils pouvaient. Parfois Arthur avait dormi dans le métro. Pour ne pas se faire contrôler en dormant sur un banc, il s'installait dans une rame et allait jusqu'au bout de la ligne. Il prenait les lignes les plus longues, pour avoir le temps d'un somme.

Ce soir-là, ils s'étaient réfugiés chez Éric, le surveillant de cantine. Juste les anciens du bar comme pour les réunions d'avant le bar, quelque chose était

changé. Un des amants de Reine leur avait dit un jour :

— Vous avez changé, vous n’êtes plus aussi gentils, vous devenez rudes comme Paris. Vous ne parlez plus que de vol, comme si la vie se situait exclusivement dans un combat permanent, vous ne proposez plus rien à construire, moi mon idéal ce n’est pas de devenir voyou, je ne vous comprends plus, vous étiez si simples, si à l’écoute, révoltés, et l’on vous sent durs, prêts à tout.

Arthur avait entendu le message, même si les autres s’étaient grassement moqués, il ne voyait pas comment enrayer le mouvement. Il n’était pas question de retourner aux boulots désastreux et mal payés. Et sans argent, il n’avait pas d’autre solution, un squat pour le toit, voler pour manger.

Ils avaient éclusé moult bières de toutes marques. Il n’y avait plus rien à becqueter et personne n’avait plus d’argent, tout était bu. Les placards de tous les potes chez qui ils passaient étaient vides. Ils pensaient plus à s’offrir des tournées au bistrot qu’à faire leurs courses, de vrais pauvres.

Arthur était à demi-saoul. Il laissa les autres le distancer et partir devant. Il avisa une porte de boucherie chevaline en verre. Il lui sembla y avoir un jeu important entre la porte et le montant d’aluminium. Il pesa de toutes ses forces, rien n’y fit, chercha un outil improvisé du regard, rien ne vit.

La porte ne cédait pas. Ils avaient tous faim et il voulait ramener quelque chose. Il se sentait au pied du mur. Il devait trouver la solution. Sa morale avait fondu avec ses espoirs de vie nouvelle. Il se recula au plus loin sur le trottoir, respira un grand coup, et s’élança, dans la peau d’un taureau.

Il traversa la porte la tête et l’épaule en avant, dans un éclaboussement spectaculaire de micro-éclats de bris de verre sécurit, se reçut lourdement sur le sol javellisé du carrelage de la boucherie, s’égratignant les mains et les genoux sur le verre cassé, dans une longue glissade victorieuse.

Il n’en revenait pas, il était passé et il n’avait rien. Il ne s’était même pas fait mal, juste quelques microcoupures parfaitement indolores, tant il était saoul. Il était dans la caverne d’Ali Baba. Toute la boutique avait l’odeur de la viande de cheval et les étalages étaient pleins des victuailles espérées.

— *Tu vois, Dominique, toujours vainqueur.*

— *À la rubrique faits divers et chiens écrasés, bravo, ça, c’est une destinée.*

— *Nous avons faim, Dominique, et ils n’ont pas encore osé rétablir la soupe*

populaire, il faut bien que l'on se serve.

— *Tous les prétextes sont bons, savoure ta réussite, sois fier, allez !*

— *C'était là ma seule façon d'exister.*

— *Tu pourrais en trouver une autre.*

— *Pour le moment c'est la seule que tous vous nous laissez, ne pas disparaître sans traces, continuer de faire partie de l'agitation universelle, nous ne sommes pas encore allongés, transis et quasi morts sous vos pas pressés.*

Le coup était totalement improvisé, une impulsion subite. Il n'avait aucun sac à remplir. Il prit tout ce qu'il put mettre dans les poches de sa veste, ses manches, et son pull relevé en sac sur le ventre. Il prit les saucissons, les cervelas, les légumes au naturel, les paquets de chips et il détala, euphorique.

Ce fut la fête pendant une semaine. Les autres étaient revenus avec des grands sacs de poubelle en plastique rafler tout ce qui restait. Arthur ne faisait pas cela tous les jours. Cela s'était fait sous le coup de l'urgence et de la boisson. Il ne se sentait pas capable d'en faire l'ordinaire de sa vie.

Il ne se sentait pas être en vie pour briser les vitres des petits commerçants. Il ne pouvait le justifier moralement. Il s'était laissé aller. Il n'y avait pas eu mort d'homme et les dégâts étaient légers. Il était hors de question d'en faire un fonctionnement régulier de sa vie. Il n'était pas voyou.

Il ne comprenait même pas ce qui lui avait pris ce jour-là. L'idée d'être tous à court et d'avoir faim, l'alcool. Ça lui avait pris d'un seul coup, en trente secondes, le temps de se faire distancer par les autres, sur une envolée foudroyante et inattendue, saine réaction de survie, diraient certains.

Les autres devant ne s'en étaient même pas rendu compte. Il avait agi seul, la part de l'incomparable de chacun d'entre nous. Par la suite, il avait encore tenu à illustrer sa capacité personnelle à résoudre les problèmes alimentaires du groupe, plus par sport ou fanfaronnade que par plaisir.

Une fois encore, il avait chaussé les baskets, avait demandé que l'un d'entre eux fasse mine d'être inopportuniste dans le chemin si jamais il se faisait courser. À la devanture d'une boucherie-volaille décorée de faisans emplumés, il avait saisi à pleines mains deux belles dindes sur l'étal extérieur.

Elles faisaient cinq à six kilos chacune. Il avait déguerpi du plus vite qu'il avait pu, en remontant un escalier courant entre deux immeubles. Personne n'avait

songé à le suivre. Joyeux Noël à toute la bande. Les fêtes de fin d'année aiguïsaient les appétits des nomades de la ville. Ils couraient vite.

/

Il ne lui était jamais venu à l'idée de recommencer et les autres non plus. Il fallait trouver autre chose de moins sportif, risqué, de plus durable. Il n'y avait pas encore de mode d'emploi du nouveau pauvre, ni de parcours fléché, ni de revenu minimum, ni de taudis géré, ni de Restos du Cœur.

Donc il savait courir. Le gibier suivi avait pris une petite rue, enfin sans grand monde. Puis sans personne, hormis le porteur de portefeuille et lui. Il lui fallait se rapprocher sans inquiéter l'autre ni l'éveiller. Ce n'était pas simple. Il alléga ses pas sur l'asphalte jusqu'au murmure de son ombre.

Arthur présentait que tout le monde pouvait flairer un danger même sans le voir, même en ayant le dos tourné, par les effluves insensibles. Il se concentra pour modifier les siennes. Avoir de bons effluves, faire fuir la peur de lui. Il se força à respirer en poussant ses enjambées dans un souffle.

Il lui fallait se vider la tête de sa peur asphyxiante et de ses questions. Il était trop tard pour réfléchir, désormais. Le bouillonnement hormonal gelait ses capacités cérébrales. Il était comme défoncé, insensible. Il avait son plan. Maintenant, il lui fallait l'exécuter sans coup férir. Il pressa le pas.

— *De toute façon je suis bien tranquille, Dominique, tu ne viendrais pas me voir en prison, tu n'as rien à faire avec les losers, de grands projets t'attendent, comment faire gagner de l'argent à ceux qui ont tout l'argent ? Cela ne laisse pas assez de temps pour s'intéresser au monde !*

— *C'est fait pour.*

L'affaire était simple, quoi. Il s'élança, dans un pas il serait dans sa foulée. Il l'avait rattrapé à une vitesse folle, l'autre n'avait encore rien senti. Un autre pas et il verrait la buée de sa respiration dans l'air glacé. C'était maintenant, il fallait agir. En deux sauts, il le doubla en se retournant vivement.

— Excusez-moi, Monsieur, avez-vous l'heure, s'il vous plaît ?

L'autre lui répondit sans aucun étonnement :

— Il est 11 h 20 mon p'tit !

— Ah, merci bien, Monsieur, bonne soirée !

Et il fila, encore groggy par la décharge d'adrénaline, récupérant bien vite le chemin des grands boulevards.

Il s'en alla se cacher dans l'anonymat de la foule des noctambules déambulant. L'autre avait grognassé derrière lui « Et en plus, je n'ai jamais rien sur moi, mon p'tit ! » Il avait tout le poids de la honte alourdissant ses épaules et se mélangeant aux volutes de la peur.

Il n'était pas taillé pour cela. Cela lui fit du bien de savoir cela. Il avait trop de conscience pour être un voyou sans complexes et pas assez d'indifférence pour être un honnête citoyen sans remords. Arthur s'engluait, s'empêtrait, se perdait, était soulagé. Il lui faudrait trouver autre chose. Il ne prendrait pas ce vil chemin.

— *C'est étonnant, il faut nécessairement que tu vérifies tout, que tu te prouves les impossibilités de ton utopie, tout cela a déjà tant de fois été tenté.*

— *Oui, Dominique, il faut que je le sente en moi, aussi fort que je t'ai sentie dans mes bras ce triste et dernier jour où nous nous sommes vus.*

S'ils ne bougeaient pas, ils allaient mourir. Arthur fit mentalement l'inventaire des possibilités s'offrant à lui. Travailler, dans les circonstances actuelles, il ne se sentait pas motivé. Voler, il avait essayé et il ne se sentait pas taillé pour, sa morale personnelle. Mendier, il était bien trop fier.

J.P., le copain de Rosalie, monnayait son homosexualité dans le quartier rouge à Amsterdam, rue Sainte-Anne lorsqu'il était à Paris. C'était en dessous de l'Opéra Garnier. Il y serait en vingt minutes. Il ne connaissait pas. Il fallait tenter. Il n'avait pas de morale sexuelle. Reine ne lui en voudrait pas.

Arrivé dans la rue, il la parcourut plusieurs fois pour voir comment les autres faisaient. Comment cela se passait. Puis il décida d'exposer son corps de manière non équivoque, tout en bas de la rue ; son visage blême éclairé par les néons nocturnes de la vitrine nue de la banque derrière.

— *Te voici donc marchandise, maintenant ?*

— *La société de consommation offre cela, Dominique, on paye la jouissance de corps humains.*

— *Tu accomplis là ton destin d'esclave jusqu'au bout.*

— *Tout plutôt que d'être bourreau.*

— *Mais quand même, la dignité humaine ?*

— *Qui se trouve dégradé ?*

Il n'aimait pas taper les potes. Il fit le tour exhaustif des nouvelles relations

tissées au fil du temps depuis le Nord-Sud jusqu'aux Vignoles, en passant par la banlieue et la place de Clichy. Aucune solution ne pourrait venir de ce côté-là et le souvenir lui revint. C'était dans un bar rue d'Avron.

Deux jeunes types étaient venus le voir et l'entreprirent directement. Il les avait déjà vus aux fêtes du bar sauvage.

— Tiens, viens on t'offre un pot !

— Viens t'asseoir, on va se mettre dans le fond !

Arthur commençait à être connu dans le quartier, les animations du bar étaient appréciées.

Arthur pensa à une proposition nouvelle d'activité, un nouveau local. Ces deux jeunes étaient restés discrets. On voyait bien qu'ils appréciaient l'ambiance du bar sauvage. Ils étaient venus plusieurs fois sans tellement se mêler à toute la bande. Dans la semaine, on ne les voyait plus dans la rue.

— Votre bar est fermé, tu es au chômage ? Arthur s'esclaffa :

— On peut dire cela comme cela, en effet, les anciens ne veulent plus de nous.

— C'est peut-être tant mieux, on les a déjà vus passer, c'est des branleurs, ils regardent le monde de haut, personne ne les aime vraiment dans le coin. Mais toi, tu n'as pas besoin d'eux pour exister, tu assures drôlement dis donc, c'est sur toi que reposait le bar. Le jour des bagarres, tu n'aurais pas été là, ça dégénérerait, le grand gueulard d'Autonome il se serait fait flinguer par Mouloud, on le connaît, il n'aurait pas hésité à tirer, c'est un fêlé. Et toi tu es resté calme, tu t'es mis au milieu, tu es resté entre eux alors que t'es complètement gringalet, tu savais que Mouloud portait un flingue, et t'avais le géant hurlant de l'autre côté, tu ne t'es pas dégonflé, tu as protégé ton histoire, tu n'as pas froid aux yeux, et tu as un super-sang- froid.

Le deuxième enchaîna :

— Ah ouais, tu as été super, tu ne t'es pas démonté, tu es vraiment impressionnant, là tu m'as épaté.

En même temps que les oreilles d'Arthur rosissaient devant tant d'éloges, son esprit critique, toujours avivé, entendit au loin et faiblement les clochettes d'alarme.

Arthur n'avait pas pour habitude de se faire reluire la notoriété. Avec les anciens du local, c'était même plutôt l'inverse. Pas tout à fait un dénigrement systématique, mais une condescendance dépréciative de tous les instants de ses initiatives et des constructions de ses projets, là cela le changeait.

Était-ce le signe du renouveau, avait-il pris corps dans le quartier ? Allaient-ils lui proposer cette association active tant souhaitée ? Pour sortir du marasme de leur misère à peine supportée. Ils étaient doux, n'étaient pas intervenus dans leurs affaires, étaient venus, attentifs et observateurs.

Ceux du bar avaient-ils enfin fait leurs preuves et l'on venait à eux pour former de nouveaux regroupements et aller vers de nouvelles aventures ? Arthur se tint prêt à tout écouter, se taire surtout, ne rien forcer, attendre les demandes, ne rien influencer, dans la patience et l'espérance attentive.

Leur demi leur fut servi et, le temps de boire à petites gorgées chacun la moitié de leur chope, le silence s'établit entre eux. Il y avait beaucoup d'observation, les clochettes d'alarme se rapprochèrent sans le submerger, l'un d'eux sourit à l'autre :

- Allez, vas-y, c'est bon, explique !
- C'est encore moi qui cause, non, tu ne fais pas d'efforts !
- Tu causes parce que tu sais causer, je décide parce que je sais décider, vas-y ce gars-là est clean, il choisira ce qu'il voudra, va, mets-le au parfum.

Arthur sentit qu'il ne serait pas question d'un nouveau projet d'occupation de local.

Celui qui portait des lunettes et paraissait le plus jeune prit la parole :

- Bon, écoute-nous bien, à tout moment tu peux nous dire que tu ne veux plus nous entendre, tu ne seras jamais obligé à rien, et tu pourras arrêter quand tu veux, faire ou ne pas faire, patience, je vais t'expliquer quoi.

Arthur était extrêmement flatté de la confiance que ces propos contenaient et son esprit libertaire s'en trouva conforté. Il y avait des frères dans tous les quartiers. Quand même il était bien intrigué, quel projet mystérieux avaient-ils ? Ils étaient très calmes, reposants et sécurisants, amusés.

Arthur aurait bien voulu que toute sa vie se passe dans ce genre de rapports courtois et gracieux, dénués de toute concurrence et de tout appétit de domination. Même avec ceux du bar, ce n'était que rarement cela. Les moqueries et les valorisations d'ego tenaient lieu de bonnes manières.

Les demis étaient déjà finis, Arthur proposa sa tournée.

— Bien sûr, avec plaisir, nous ne sommes pas au travail, on peut.

Arthur leva la main pour commander et ils cessèrent de parler un moment. Ainsi donc il serait question de travail, cela tombait vraiment bien. Il vivait à crédit sur son CCP. Dès que les bulles animèrent de nouveau des lignes rectilignes et verticales dans leur chope dorée et que le garçon s'éloigna, le jeune homme à lunettes reprit à voix douce et mesurée :

— Oui, parce que tu vois, nous, on se méfie des branleurs orgueilleux qui se mettent à déjanter en cas de pépin. Tu n'as pas de boulot en ce moment ?

— Non !

— Bon, voilà, je vais essayer de faire vite, nous avons besoin de quelqu'un de sérieux et de compétent pour nous épauler dans nos affaires, c'est plus une occupation qu'un travail et le revenu est aléatoire, si nous travaillons bien cela gagne bien et vite.

— Nous avons déjà vu tous les deux que tu as toutes les qualités requises pour faire équipe avec nous et nous sommes d'accord entre nous sur ce point, ce n'est pas une occupation très longue ni très régulière, il faut savoir s'imposer et être persuasif, savoir tenir tête, ne pas se dégonfler dans l'action.

Ils laissèrent à nouveau le silence s'établir entre eux, en vidant leur demi. Arthur était un peu déçu, il n'était pas question d'un nouveau projet culturel, social ou politique. Il était question de gros sous et Arthur avait déjà été échaudé par le passé quant au sujet des relations fondées sur le commerce.

Voyons le produit qu'ils me proposent, sait-on jamais, ils ont l'air honnêtes! se dit Arthur en lui-même.

— Bon voilà, tu vas m'écouter sans bouger et sans regarder autour de toi si quelqu'un nous écoute, moi je vois une partie de la salle et mon pote l'autre partie, si tu bouges tu nous dévoiles. Il ne faut jamais montrer que tu crains d'être écouté ou d'être vu, il faut simplement ne pas être vu et ne pas être écouté, ne laisse jamais aux autres le soupçon que tu puisses avoir quelque chose à cacher, au pire tu joues les timides, ne regarde jamais autour de toi, vois seulement. Bon, tu es prêt je crois, voilà il s'agit d'aller chercher l'argent là où il est, c'est-à-dire dans les banques, en ayant avec soi des arguments persuasifs pour le leur prendre sans avoir à signer de reçu.

Arthur ne put s'empêcher d'avoir un léger tic au cou et ses yeux firent vélocement le tour de la salle. Il n'avait pas bougé, il réussit à maîtriser la rougeur subite de son front avant qu'elle ne s'installe en maîtresse sur ses joues, et il souffla dans un chuchotis troublé :

— Euh, c'est ce que l'on appelle en langage courant un braquage.

Ils explosèrent de rire :

— Parle normalement, parlons normalement. Personne ne doit savoir que nous nous échangeons de tels secrets, donc sans crier à la cantonade, parce qu'on t'en voudrait, sans chuchoter non plus, parce que les gens qui chuchotent ne font que montrer qu'ils cachent un secret, et cela, c'est justement le Premier renseignement à ne pas dévoiler. Cela te pose-t-il le moindre problème moral de prendre de l'argent à une banque, sans passer par toute leur paperasserie de bureaucrates ?

Arthur sourit, il était estomaqué par la proposition. Il dut reconnaître l'humour et la culture de ses deux nouvelles relations éphémères. L'adrénaline l'envahit. Avec les deux demis déjà éclusés et la bouffée soudaine d'hormones due à la surprise autant qu'à la crainte soudaine, Arthur eut l'impression d'être déjà ivre.

— Ne te presse pas de suite de répondre, respire, prends ton temps, on t'a fait un choc, hein tu ne t'y attendais pas à celle-là. ils rient.

— *Bonnie and Clyde, Bonnie and Clyde !*

— *Rigole bien, Dominique, ce n'est pas un film, là...*

— *Qu'as-tu besoin de te prouver ?*

— *Crois-tu donc toujours que nous n'agissons qu'en vue de prouver ? S'il ne s'agissait que d'explorations ? D'aller voir le monde en vrai ? De sortir du cocon préservatif ?*

/

Arthur fit comme ils lui disaient. Et s'ils se moquaient de lui ? S'ils étaient en train de monter un bateau ? Pire, s'ils étaient flics et qu'ils veuillent le faire tomber sur un mauvais coup, après l'avoir repéré dans ses activités du quartier, afin de l'arrêter dans ses affaires subversives ? Non c'était bidon !

Il ne leur était pas inconnu. Ils n'avaient aucune raison de se moquer et ils les avaient déjà croisés dans le quartier en compagnie de personnages au-dessus de

tout soupçon. Et Arthur avait envie de tenter l'aventure. Il n'avait aucune idée de ce que cela pouvait rapporter. Pourquoi pas ?

Arthur toussota et se racla la gorge. Il se sentait toujours autant ivre. L'un d'eux l'arrêta et lui dit :

— Attends, je recharge les demis, c'est la mienne celle-là, pour la route, en plus je sens que tu vas nous dire de très belles choses.

Ne serait-ce que pour l'ambiance feutrée et sensible, sa décision fut prise. Lorsque la troisième tournée de demis fut apportée devant eux, Arthur se lança d'une traite :

— Bon, c'est d'accord pour le principe, je n'ai jamais rien fait de cet ordre, c'est quand même risqué ?

— Tout est risqué, traverser la rue, vivre en ville, tout.

— Ouais, OK, là c'est un risque que l'on va chercher ?

— Justement on a pu le choisir.

— Bon ouais, je n'ai pas de morale par rapport à l'argent des riches, ils n'ont pas de morale non plus, bon, vous avez dit arguments persuasifs, c'est quoi, des flingues ?

— Pas des, un, le tien !

— Nous, on pille, moi je saute par-dessus le guichet, lestement, légèrement.

— Ouais il faut qu'il soit léger, c'est lui qui remplit le sac, moi j'intimide les caissières et je fais gaffe aux alarmes, et nous avons notre conducteur à l'extérieur. Il n'est pas là ce soir, tu verras c'est un type bien, il est comme nous, mieux que nous !

— Beaucoup mieux !

— On te plaît !

— Allez, dis oui ! Arthur prit encore le temps de réfléchir avant de répondre définitivement.

— Qu'est-ce qui te chiffonne ?

— C'est l'emploi d'une arme ?

— Non, si tu penses être suffisamment persuasif pour empêcher une dizaine de personnes environ de faire n'importe quoi sans rien avoir dans les mains, c'est OK !

— Ouais pourquoi pas, je serais plus rassuré si tu faisais dans le classique, les expérimentations, tu parlais de risques, là je ne sais pas si la société dans

laquelle nous vivons est bien prête pour cela, et puis là, il n'y a pas de répétition, c'est du direct, il faut du solide, de l'éprouvé, des reflets d'acier.

- Bon OK, et le pétard, vous l'avez ?
- Ouais, on a un truc, faut pas tirer avec, il est trop vieux, des reliques de la guerre d'Espagne que mon grand-père avait, de loin ça fait peur quand même, et le reste de toute façon c'est la voix, bon tu sais lire de toute façon ?
- Ben oui bien sûr, pourquoi ?
- Ben parce que si tu n'es pas suffisamment persuasif et que ça foire, comme on veut juste l'argent, ni morts ni blessés, il nous faudra passer un temps plus ou moins long dans une chambre close, et là la lecture ça aide à passer le temps, euh si tu n'es pas suffisamment persuasif, mais tu es un bon, toi !
- Bon, ça a l'air simple comme cela, quand même faut être sacrément gonflé pour faire ça.
- Ça, personne ne connaît ses limites, il faut aller voir pour savoir, ce n'est pas obligé, tu peux dire non à tout, la seule chose obligatoire c'est de rester discret comme un marbre froid de tombeau, à vie.
- Ouais, c'est surprenant, enfin, il me faut le temps de m'y mettre, c'est nouveau, c'est OK, ça me branche, je suis à sec en ce moment, les squats ça ne démarre pas, on s'est fait virer de Bagnolet, j'ai perdu celui d'impasse de la Loi, mon Premier, j'en ai un rue des Pyrénées, il n'est pas encore stabilisé.
- Il n'y a rien qui presse, nous, nous ne restons jamais très longtemps dans le même quartier, tous les soirs tu nous trouveras dans ce rade, soit l'un soit l'autre pendant une semaine, ça colle ?
- Et bé ça colle, c'est cool !
- On aimerait que ce soit oui, sinon on ne t'en voudra pas. ils se quittèrent.

Le lendemain soir, Arthur retourna les voir. Ils l'invitèrent au restaurant. Tout au long du repas, ils ne parlèrent pas de leurs affaires, mais de copines, de squats, de copains artistes, de diverses choses et d'opinions qui leur tenaient à cœur. Arthur les laissait faire. Au moment du café, ils furent plus précis.

- Bon voilà, nous mettons ta part de capital dans ta Première affaire, et on voit si ça colle entre nous, de notre côté tout est prêt et on pense démarrer dès que tu es disponible, demain si tu veux, le quartier de diffusion est

cartographié, nous sommes opérationnels, il te suffit de suivre.

Arthur n'eut pas envie de tergiverser plus longtemps. Le soir après le restaurant, il avait rendez-vous avec Michèle, ses enfants seraient couchés ou chez leur père. Ils pourraient fêter la nuit. Elle partait travailler vers 11 heures. Elle était à mi-temps.

— Demain après-midi ?

— On passe te prendre !

Arthur découvrait des émotions nouvelles, il devenait vivant. Il changeait, il soignait sa timidité. Partait-il dans la bonne direction ? Il avait envie d'essayer. De toute façon il lui fallait du « poignon » comme le disait si primairement Stupé. « On ne peut rien sans un minimum de poignon. »

L'avenir de l'autonomie politique à laquelle il croyait tenait-elle entièrement dans l'usage de ces moyens discutables ? Il n'avait jamais été si disposé à la mise en pratique d'un fantasme récurrent de son adolescence. Devenir un Robin des Bois moderne. Mandrin déclamait sa complainte.

/

Michèle sentit-elle quelque chose de changé en lui ? Elle l'attira à elle devant les enfants bâillant et se rapprocha, câline, de son oreille.

— Arthur ! Ce que j'ai à te dire ce soir est un peu délicat et je ne sais pas bien comment faire. Je ne veux pas te faire de mal mais c'est notre dernière nuit.

Il s'écarta incrédule. Cela faisait moins d'un mois et encore pas tous les jours. Que ce passait-il ? N'était-ce pas agréable ? Pourquoi arrêter ce qui est agréable ? Il avait le souvenir de sa peau nue sur ses sensations nerveuses et de ses formes dans les creux de son anatomie veloutée.

— Pourquoi ?

— Tu avais besoin de moi pour devenir un homme accompli dans le désir, tu as bientôt vingt-cinq ans et ta vie commence, tu vas vivre tes rêves, j'ai joui de toi parce que j'étais ta Première femme et j'ai trente-cinq ans, je vais vivre ma vie de femme et de mère, trouve-toi une copine. C'est fini !

— J'imagine que ta décision est prise, ce n'est pas la peine d'insister ?

— J'aimerais mieux que tu n'insistes pas, ce serait moins douloureux, la chose serait plus facile, tu pourrais passer plus rapidement à quelqu'un d'autre,

aimer une jeune fille, avoir son corps, sentir son cœur.

Arthur aussitôt s'emplit de son manque ressenti de Reine et sourit pauvrement. Jamais ce ne serait possible ! Jamais elle ne serait pour lui ! Jamais elle ne jouerait avec lui ! Allons donc, il devait s'y résigner. Avoir des relations avec les femmes sans tomber amoureux, se déchoir de ses rêves d'enfant.

— *Encore une qui n'est pas pour toi, au moins elle t'aura révélé la nudité de son corps et l'intimité de ses désirs.*

— *Oui, Dominique, tout ce que tu celais sous tes longues jupes de gitane baba cool.*

— *J'étais si jeune !*

— *Oui, si jeune et si courtisée par des gens plus âgés, sentiment de tes importances.*

Cela avait toujours été ainsi. Depuis sa Première sortie au jour encore poissé des réminiscences fœtales, il avait connu le manque de toute présence aimante et, jeté au monde des angoisses, il avait survécu déjà à son placement dans une pouponnière. L'appartement parental était trop petit.

Plus tard, juché sur ses trois ans consolidés, il avait été présenté à son frère plus âgé et immédiatement rejeté avec une force et une énergie jamais démenties. Il avait périçlité jusqu'à l'adolescence et avait aimé la seule jeune fille au monde jamais disponible pour lui. Avait survécu depuis.

Cette Dominique Premier en constante conversation douce, acidorégulée, intemporelle, qui ne voudrait jamais le revoir, jamais avoir de nouvelles de lui, jamais donner des siennes, toujours rester à l'abri de sa carrière familialement prédestinée et de son avenir social dû de naissance.

Il lui avait encore fallu se confronter à un nouveau désir puissant, un amour irraisonné ! Reine était apparue dans le soleil du bout de la rue des Vignoles, ses cuisses indolentes sous le ressaut du trottoir arpenté, chaque pas tressautant sa chair pas encore mûre de jeune femme autonome.

Et Reine encore était disponible pour tous, sauf lui. Il avait habilement manœuvré pour figurer à sa cour et Nora avait brisé l'entente de manière irrévocable. Reine avait sanctionné l'affront, avait fait jouer toute son indifférence. Qu'y avait-il donc de plus à vivre ou à perdre ? Maintenant, Michèle.

Étaient donc venus les temps douloureux de l'homme endurent sans affection ni regard pour les souffrances, abandonnant ses détachements dépassés,

désavouant ses émois, enfouissant ses rêves idéaux, ses convoitises d'entente parfaite, ses attentes de conte à deux. L'attrait et la peau seuls.

— *Allons, ne désespère donc pas, tu la trouveras ta charmante, celle qui saura t'aimer et te retenir. Le jour où tu auras moins d'idéal, moins d'utopie, où tu te soumettras à l'injustice du monde et des univers ?*

— *Pourquoi sommes-nous là, Dominique ?*

— *Trouve ta réponse, personne ne sait.*

Michèle, lui ayant mis tous les éléments manquants en main, le renvoya un matin à son destin :

— Je crois que tu devrais maintenant te trouver une bonne copine, ne te fais pas bouffer, tu es parfois bien naïf, fais gaffe, nous sommes tous passés par là, bien peu ont résisté, chacun sa vie, bonne route !

Il l'avait aimée tout le temps de leur relation. Il se sentait trop libertaire pour lui imposer le désir de sa présence. Ils se revirent parfois avec le même plaisir, mais la distance voulue par Michèle ne fut plus jamais franchie. Arthur en gagna une reconnaissance affectueuse inconnue de lui encore.

Il eut bien le temps par la suite de s'interroger sur les oppositions et les écarts que l'on mettait derrière les différentes sortes de transport amoureux. Du simple appétit sexuel à l'attraction intellectuelle, en passant par la passion obsessionnelle la plus malade jusqu'à la complice connivence de vie.

Reine même n'était pas parvenue à lui faire oublier la Première des toutes Premières jeunes filles aimées à l'adolescence, sa Dominique Premier en train de finaliser son cursus universitaire dans les meilleures facultés de Paris et des Amériques, toujours lovée dans ses doux souvenirs.

Il avait attendu la réponse à sa lettre une quinzaine de jours. Elle avait bien pris son temps. Puis, au milieu d'un couloir encombré de nombreux camarades, la très jeune Dominique Premier était venue lui saisir sa main en riant aux éclats comme pour une bonne farce partagée. Il avait fondu sous ses pieds.

Du gouffre ouvert il avait perçu, anéanti, ses quelques mots depuis ressassés à l'infini tangentiel :

— Je suis très touchée, je suis désolée, je n'éprouve pas les mêmes sentiments, soyons bons amis ?

Eh oui, « bons amis » avait-elle dit. Des bons amis qui ne s'étaient jamais revus, sauf une fois.

Une terrible fois, où Dominique Premier l'avait à peine regardé dans un concert où elle faisait face à trois étudiants le dévisageant de la tête aux pieds. Il lui avait laissé son numéro de téléphone, elle n'avait pas rappelé. Il s'était consolé, secrètement démis dans la main de Nora à temps venue.

Au bar du concert, dans la salle de la Dame Bleue des éducateurs de la Protection Judiciaire du CAES de Ris Orangis, Reine, Arthur et Nora avaient bu aux éclats les bières dorées, comme seuls le font les âmes cassées et les cœurs déchirés, soignant leur exil désespérément associé.

Confronté derechef à son désarroi renouvelé jusqu'aux confins extra-sidéraux de la séparation imposée par la femme et au refus d'accolement affectif, Arthur sut sa vie entière consacrée à ses souvenirs de cette Première jeune fille échappée de ses bras et du recul de ce corps si désiré, attendu.

Demain, il irait commettre son Premier braquage. En sortirait-il libre, vivant ? Et enjoué, prêt à recommencer ? La peur le prit entier, terrible et inefficace. Il s'aperçut qu'elle ne rivaliserait jamais avec toutes ses anciennes peurs, jamais l'adrénaline ne les submergerait ni ne les égalerait.

/

Il était devenu plus fort, avait survécu à toutes les anciennes souffrances. L'envoûtement des frôlements aimants de Dominique Premier jamais ne serait plus qu'un souvenir lancinant et savoureux. Il avait eu douze ans et n'était pas mort. Il avait eu dix-huit ans et n'était pas fou. Il avait aimé.

Dominique Premier avait couru se jeter dans ses bras. C'était encore le moment le plus magique de sa vie et elle s'était détachée. Elle le félicitait de quitter le lycée et ses parents, s'excusait de ne pas avoir ce courage, l'embrassait, le quittait. Il avait été heureux, ne le serait jamais plus.

Ses pleurs étaient figés sur son front et ses moments d'absence plus ou moins fréquents s'emplissaient de discussions imaginaires avec Dominique Premier. Cette jeune fille devenait femme, bientôt mère, scientifique de haut niveau, sans se douter de cette complicité de chaque instant.

Parfois il était pétrifié, incapable d'avancer, de reculer, de faire ou de penser. Dominique Premier, finement cajoleuse, tendrement moqueuse et toujours présente, aimante et victorieuse, embrassait les rides de ses yeux et ses pleurs

intérieurs constants s'allégeaient d'un souffle.

Arthur, pour cette dernière nuit avec Michèle, eut droit à de nouveaux désirs et des souhaits plus poussés :

— Je veux que tu m'oublies dans les bras d'une autre et que tu regrettes mon corps dans ta jouissance avec les suivantes, prends-moi avec toute ta force, pousse-moi encore, quitte-moi, joue. Ne te lave pas, emmène mon odeur, je garderai ton jus sur mon corps, ma peau est sur la tienne et tes doigts sont en moi, retourne-moi, prends tout, prends-moi et dispose, soit puissant, n'hésite plus d'une envie, fais-moi crier, hurler, les enfants sont partis chez leur père, saisis-moi toute.

Arthur sut ce jour ce qu'une femme offrait en donnant son corps, ce qui pouvait lui être pris sans son consentement, ce qui lui était volé lorsqu'on la payait pour. L'ignominie et la barbarie et le cadeau de tout. L'amour paisible et la ruée des plaisirs. Il aima, il oublia. Il jouit, il quitta.

Reine ne lui avait rien donné et Dominique Premier l'avait refusé. Son frère le faisait disparaître. Sa mère reniait toute souffrance. Son père le harcelait de perversité. Désormais, devant lui un chemin l'attirait et faisait fuir toutes ses humanités. Il souhaitait les autres, être aimé.

Saurait-il un jour interrompre ce long voyage au bout de l'angoisse et des peurs ? Saurait-il un jour être aimé de Dominique Premier ? Serait-elle vieille, aimerait-il ses rides ? Écouterait-elle ses passions, oublierait-il ses regrets ? Céderait-elle son corps, fourni sans continence à son sexe érigé ?

Serait-elle nomade dans son sillage, le stabiliserait-elle ? Aurait-elle l'indulgence des aimants, serait-elle une fouguese amante ? Leurs corps jamais ne s'étaient découverts, et leurs frôlements attirés n'imaginaient pas la moindre peau. La main dans ses cheveux, Arthur s'enivrait de ses mots.

Que penserait-elle de ce braquage prévu ? Y penserait-il seulement si elle était disponible pour lui ? S'il la quittait et la retrouvait comme Michèle, n'osant déranger ni interrompre le cursus universitaire nécessaire et long. Ils se seraient complétés, jamais fait pire. Aimés, jamais fait mieux.

Michèle, rassasiée de toute jouissance, l'avait laissé le long du trottoir de son immeuble en lui souhaitant bonne chance. Avait-elle deviné la longue attente de la journée ? Les deux types lui avaient dit vers midi, il était 10 heures passées. L'adrénaline de ses soifs fluctuait sans entrain.

Désormais détaché de toute entrave, fâché avec Reine et viré du lit de Michèle, il se dirigea vers son rendez-vous aventureux en compagnie du meilleur de son imaginaire, conversant gaiement avec Dominique Premier. Elle était admirative, elle savait tout. Elle se moquait de son audace.

— *Tu veux faire le petit mâle pour m'épater, avoue.*

— *Tu sais bien que je me fous de ça !*

— *Tu dois trouver ta voie, est-ce là, est-ce ça, tu veux faire un petit stage d'étude des conditions pénitentiaires ? C'est pas terrible tu sais ! Tu ne vas pas tuer quelqu'un ? Tu es insoumis à l'armée, quand même !*

— *Non, c'est juste pour prendre un peu d'argent et repartir, on touche à rien !*

— *Et le courageux défenseur des libertés des banques et des valeurs des puissants, tu vas te battre avec lui ? Il va te barrer le chemin parce qu'il va voir que tu es un gentil, même sous ton masque, c'est dans tes yeux !*

Dans la chambre d'hôtel, les deux types l'observaient en silence soupeser le vieux pistolet de la guerre d'Espagne, très gros, très impressionnant et Dominique Premier, dans un glissement aimant sur sa poitrine, s'appesantit en lui, lui adressant le plus agréable de ses sourires.

— Il est lourd.

— *Et Reine, as-tu pensé qu'elle irait te voir en prison ? Penses-tu qu'elle t'écrira ? Je sais que je ne suis pas disponible pour toi et cela te donne beaucoup de liberté d'aimer. Je serais ailleurs que dans ta tête, tu me serais fidèle ? L'argent ramènera-t-il leur regard vers toi ? Sois heureux, respire, allez !*

Arthur, posant le pistolet sur la table après l'avoir dûment positionné dans la poche intérieure de son veston et observé la bosse qu'il faisait dans la glace, se déclara prêt :

— C'est bon, on y va.

— Si tu ne sens pas l'histoire, tu ne le fais pas...

— On arrête tout au moindre doute.

— Ça va aller !

— *Respire !*

Ils partirent ainsi visiter la petite antenne de la poste choisie en moyenne banlieue. Arthur avait décidé de ne pas abandonner ses souvenirs de Dominique Premier. Elle le taquinait, toujours si chaleureuse, toujours si lancinante, toujours

si présente à sa mémoire, toujours si absente à sa vie.

Dominique Premier n'apparaissait plus, n'était plus sa vie. Il n'était plus en lui-même, son corps était libre de toute correspondance. Ses réactions au monde devenaient mécaniquement célestes, il oubliait finalement le devoir d'exister. Ses ego disparaissaient et sa souffrance enfin s'éteignait.

L'appréhension pouvait se mouvoir à un niveau regardable. Il savait s'il avait plus ou moins peur et l'inconnu avait la couleur des attentes. Ce que la souffrance l'eut empêché de ressentir, il le percevait de nouveau sans superposition brouillée. Dans la voiture, il fut heureux de ses sensations neuves.

Il se demanda s'il s'agissait de courage ou d'indifférence. Lorsqu'il aurait un groupe à terroriser de loin, pourrait-il faire l'autoritaire ? Le prendrait-on au sérieux ? Les phrases étaient « On ne bouge pas, c'est un hold-up ! Il ne vous sera fait aucun mal, tout se passera bien ! » En très convaincant.

/

L'attente était interminable. Le troisième homme conduisait élégamment et ne parlait pas. Les deux autres le regardaient de temps à autre, l'air de demander « Ça va ? Ça va aller ? Tu vas te débrouiller, tout va bien se passer. Ne te fais pas de bile, on a tous connu cela, décontracte-toi, ça va aller. »

Le conducteur enfin desserra les dents et, sans se retourner ni se départir de son flegme, énonça quelques propos de circonstance :

— Nous allons bientôt arriver, est-ce que tout le monde se sent prêt ? Je me gare moteur allumé devant la poste, sur le trottoir et j'attends au maximum trois minutes !

Les deux autres se partagèrent la fin de la mise au point :

— Si tu ne le sens pas, tu ne fais rien et nous ressortons !

— N'hésite pas, nous nous moquons des héros !

— Nous, ce qu'on veut c'est le pognon, le reste est de la littérature poussive !

— Sois calme et reste lucide !

— Respire à fond, ça va aller !

C'était la petite poste ancienne aux bois chaleureux et aux odeurs de papier poussiéreux. Deux files inégales de retraités et de chômeurs attendaient d'être servies par deux guichetières volubiles. On s'échangeait beaucoup d'informations

météorologiques, prenait son temps et quelques sous.

Il lui fallait se décider vite. Le hall eut fait un mètre de large de plus, il eut sorti le pistolet. Des vagues d'adrénaline lui montèrent à la gorge et refluèrent par poussées vigoureuses et dispersions massives. Il était presque au corps-à-corps avec les deux files. Les complices l'observaient.

Arthur soupira et referma le bottin d'un coup sec. Il n'était pas question de risquer une catastrophe humaine pour quelques billets dévalués. Sa vie venait d'un coup s'enrichir grandement d'un nouveau savoir. Il désirait vivre dans un monde agréable et doux, sans violence ni agression inutile.

Il secoua négativement la tête et sourit tristement aux deux autres qui acquiescèrent. Ils sortirent d'un même mouvement empressé comme trois sportifs à l'entraînement, montèrent dans la voiture qui démarra et s'éloigna. Dominique Premier pouffa :

— *J'ai quand même eu peur, dis donc.*

Donc, il n'était pas fait pour l'attaque à main armée et il n'était pas fait pour l'agression dévalisante et nocturne. Courir le fatiguait. Il aspirait aux froides tragédies stellaires pulsant leurs scories créatrices d'univers. Comment impulser ce mouvement, dans la tristesse de son isolement.

Chapitre 7 – L’USINE de Montreuil

Arthur était au deuxième étage d’USINE, depuis cinq mois il n’était pour ainsi dire pas sorti de Montreuil. L’installation avait été très longue, plus d’un mois dans les duvets et le froid. Les squatters avaient été particulièrement squattés. Dès le départ, deux conceptions opposées s’étaient affrontées.

Les uns souhaitaient construire le lieu de l’intérieur, lentement, efficacement, et ouvrir les portes au fur et à mesure de l’évolution et de la maturation des différents projets. Les autres, au nom d’une prétendue protection anti-expulsion par le nombre, battaient le rappel le plus large, faisaient venir les tribus.

Toutes les tribus de paumés, marginaux, ex-squatters Autonomes, groupes de réfractaires, publics de concerts de rock Punk, buveurs de bières, anarchisants et anticapitalistes, empêtrés de contradictions et vindicatifs sur tous les sujets, défilaient soir et nuit et ronflaient fort au matin.

Les Premiers, dont Arthur faisait partie, tentaient de constamment refermer les portes trop largement ouvertes et de faire respecter une tranquillité d’habitation. Ils tentaient de trier les égosillés permanents de ceux plus discrets porteurs d’un projet Autonome, capables d’organiser et de créer.

En bons responsables de la destinée d’un espace de subversion et de rébellion, ils avaient une vision plus organisatrice et directoriale. Ils appelaient à des réunions de gestion des lieux, demandaient des comptes, concédaient les espaces inoccupés en fonction de leur éventuelle utilisation effective.

Ils triaient parmi les nombreux projets présentés ceux, rares, s’intégrant de manière prometteuse dans le projet collectif défini avant même d’avoir ouvert l’entrepôt du 15 de la rue Kléber, lors des réunions tumultueuses du 17 de la rue des Vignoles, et étaient combattus par les autres.

La ligne de traverse générale se situait entre l’organisation des tâches, ce qui n’est pas une organisation politique, et l’inorganisation générale pour échapper aux organisations politiques traditionnelles. Cette ligne de traverse se retrouvait

dans tous les mouvements anarchistes ou communistes.

Les uns considéraient qu'il n'y avait rien à organiser, que l'organisation était le début de la reproduction du désordre de la société. Seul le chaos et le tumulte, voire l'émeute permanente, pouvaient créer les ébranlements nécessaires au renversement de tout le système corrompu d'exploitation.

Il suffisait de laisser tout le monde s'exprimer, sans prendre la tête, accueillir tout le monde et ne juger personne, chacun avait ses propres critères et ses propres valeurs. Aucun collectif de gestion et d'organisation ne pouvait être mandaté par l'ensemble des rebelles de Paris et banlieue.

Quiconque mettait les pieds pour la Première fois dans le lieu était submergé par l'ambiance générale impulsée par les tribus des Halles de Paris et des banlieues. Ils avaient donné une coloration initiale et définitive au squat USINE, de Montreuil jusqu'au fin fond des campagnes.

Les jours de grande affluence, la petite porte en fer du rez-de-chaussée était constamment ouverte. Elle donnait sur le hall du bas, en général quasiment désert. « Vive les Wampas » accueillait les visiteurs. Les Punks venaient pisser là leur bière, refusant l'usage conformiste de l'émail blanc.

La façade extérieure était maculée de graffiti salement peints et, à l'intérieur, un redoutable « Ni Flikcs Ni Dieleurs » tracé sur un mur blanc immaculé à la peinture dégoulinante par un dyslexique militant invitait à progresser vers le Premier étage, en montant l'escalier large de bois.

Quelqu'un avait rajouté au-dessous le nom de son groupe musical fétiche de Punk anglais, « The Monks ». L'escalier de bois menant au Premier entourait la cage du monte-charge, remis en marche. Dès les Premières marches, le ton était donné. Des jeunes filles lycéennes roulaient leur pétard.

Elles étaient assises sur les marches, gênant continuellement le passage. Elles partageaient leurs bières avec des jeunes hommes hirsutes aux cheveux peinturlurés, dans l'indifférence totale. On pouvait gravir les marches en slalomant entre les paires de Dr. Martens affalées.

Si l'on parvenait au Premier étage sans avoir stoppé la démarche dégringolante d'un Punk gavé de bière parti à la recherche d'une recharge au supermarché du coin – les plus sociaux n'urinaient que sur le trottoir devant la porte –, si l'on ne se sentait pas exclu, on pouvait parvenir au Premier.

On pouvait pénétrer dans la salle de défouloir permanent pour un spectacle

ininterrompu de délires les plus abscons. Durant toute la nuit, jusqu'au Premier métro le lendemain vers 6 heures ! Était-on venu en curieux ? Avait-on quelque chose à y faire, à y trouver ? Quelqu'un à rencontrer ?

Était-on déjà venu et donc reconnu ? Ou au contraire, nouveau et impressionné ? La plupart du temps, les organisateurs du collectif USINE étaient répartis dans les autres locaux au deuxième étage ou dans les locaux d'habitation derrière le défouloir, ou à leurs occupations à l'extérieur.

Si l'on était nouveau, pour rencontrer quelqu'un, c'était perdu d'avance. À moins de se mêler au défouloir et d'essayer d'en tirer quelque chose. Les organisateurs menaient donc une guerre lasse et sans répit pour réduire au maximum l'extension du défouloir et protéger l'accès aux salles d'activité.

/

Il fallait également en permanence réguler l'accès aux espaces privatifs, cellules monacales d'habitation bâties à la file les unes des autres, construites avec les matériaux de récupération trouvés sur place, avec les cloisons de bois des anciens décors démontés d'exposition de meubles.

Les cloisons ne montaient pas jusqu'au plafond industriel de plaques minérales carrées enchâssées dans leurs suspentes d'aluminium anodisé. Ce qui se disait dans la Première de ces cellules pouvait être entendu sans beaucoup tendre l'oreille à l'autre bout du grand espace d'habitation.

Le collectif des habitants savait chuchoter et s'entendait bien. Les organisateurs étaient dénoncés par les autres comme politiques, donc preneurs de tête, donc chefs à abattre, donc militants, donc fachos ou gauchistes, constructeurs et promoteurs d'une future société à combattre.

Les colonnes de Minute et du Figaro développaient les mêmes arguments et les différentes fédérations du Parti Socialiste s'accoutumaient à les reprendre à leur compte. Ceux qui utilisaient ces mots à USINE pour contrecarrer les organisateurs se considéraient comme Autonomes.

Arthur était donc au deuxième étage d'USINE, il regardait la répétition de la pièce de théâtre en se demandant ce que cela pourrait bien donner, une fois finie. Les acteurs, metteurs en scène et rédacteurs s'engueulaient souvent dans un flot imaginaire décousu, de l'impeccable lettrisme.

Au moins ils étaient vivants et faisaient quelque chose. Ils venaient quasiment tous les jours. Cela ne paraissait pas avancer beaucoup. Cela contribuait efficacement à faire vivre le lieu. Ils s'intéressaient aux prises de position et décisions collectives, donnaient de leur temps.

Ils étaient toujours les Premiers à venir animer la diffusion hebdomadaire des tracts le dimanche matin, jour de marché à Croix de Chavaux à deux cents mètres du squat, en compagnie des militants du collectif antifasciste de Montreuil, tous travailleurs, syndiqués et frondeurs, Autonomes.

La rédaction de ces tracts prévus pour le dimanche avait lieu tout au long de la semaine et s'efforçait d'être collective. La coloration du texte dépendait fortement de la présence irrégulière des uns ou des autres. Si le tract n'était pas prêt à temps, le collectif reprenait celui de la semaine passée.

Parfois, l'un des membres d'un collectif de lutte extérieur passant épisodiquement au squat influait fortement sur la rédaction. Ainsi, tous les sujets de lutte furent abordés et le groupe de théâtre rythmait ces interventions au marché local, en jouant des bribes du spectacle visible en public.

Depuis cinq mois, le squat avait pris une importance capitale dans la sphère des tribus dispersées de l'extrême gauche inorganisée de Paris. Tout un camaïeu de groupes luttant contre les prisons, pour l'insoumission au service national, des squatters, des Punks, des rebelles, des Autonomes.

Des collectifs de travailleurs immigrés en grève de loyers dans leurs foyers Sonacotra venaient faire des journées d'information sur les conditions catastrophiques de logement réservées aux migrants. Ces journées-là étaient décrétées portes ouvertes. Il y avait du monde.

Des marginaux itinérants tentaient toujours de venir poser leur sac à dos et leur valise d'embrouilles de misère. Ils étaient reçus puis ils fatiguaient. Il leur était gentiment demandé de bien vouloir avoir un projet d'ouverture de squat dans les plus brefs délais. Ils seraient aidés avec plaisir.

Tous les résidus de ce qui avait été nommé par les journalistes l'Autonomie Parisienne, depuis le haut fait de guerre du mois de mars 1979 à la gare Saint-Lazare, venaient vociférer leurs faits d'armes et empêcher toute discussion sur le moindre projet d'avenir, ivres de gloire et de bière.

Leur passé était si lourd à porter, si rempli de guerre fratricide, de bagarre démoniaque. Il y avait eu mort d'homme deux ans plus tôt. Les explications

n'étaient pas finies. Arthur se refusait à entendre et défendait le point de vue de l'oubli du passé, en laissant les brouilles à la porte.

Des anticapitalistes et des réfugiés politiques italiens, des militants indépendantistes canaques, guadeloupéens, irlandais, corses, des animateurs de Radio Mouvance, la radio anticapitaliste, antiautoritaire et antifasciste, de Parloir Libre ou de Radio Libertaire, tous passaient.

USINE avait gagné son nom et était devenue un centre de contestation à la normalisation des conflits sociaux, minoritaire et marginalisée parmi les forces de gauche de gestion et d'accompagnement du capital, et incontournable. Le pari initial était réussi. Arthur voyait son rêve.

— *Ça y est, tu es aux cœurs des luttes, tu vas renverser le cours de l'histoire.*

Tiens, même sa Dominique Premier se faisait plus discrète. Il s'activait sur tous les sujets. Elle était moins présente. Des jeunes filles se rapprochaient de lui. Les souvenirs douloureux s'estompaient lentement.

— *Je pense toujours tellement à toi.*

— *Oui et puis tu m'oublies quand une jeune fille t'approche.*

— *Aucune ne me fera t'oublier.*

— *C'est bien triste ! Je t'ai abandonné pour des études et une carrière florissante, je serai avec les maîtres du monde et tu seras toujours victime. Tu étais perdu.*

— *Je suis sûr que nos luttes sont utiles.*

— *Je l'espère pour toi, ce serait bien malheureux sinon.*

— *Je ne comprends pas en quoi cela nous empêche de nous voir, de nous donner des nouvelles.*

— *Je ne peux pas, Arthur, c'est au-dessus de mes forces, il faudrait que j'avoue mes injustices. C'est si difficile de faire taire ses sentiments et de mêler sa vie aux affaires des puissants, de défendre des intérêts d'une classe comme si l'on en faisait partie, alors que ce n'est que notre force de travail qui compte pour eux, pour que nous les rendions plus puissants, je joue contre toi.*

— *C'est bien cela, sans doute, qui me rend le plus triste, Dominique, tu ne veux plus te souvenir de tes indignations. Oui tu es de l'autre bord, du côté des puissants. Et je t'aime encore, il me semble que je t'aimerai toujours ! Comment est-ce possible, oublier ton parfum de caramel ?*

/

— *Ce n'est pas quand même que cela ?*

— *Pourquoi aurais-tu l'impression de m'avoir trahi ? On peut être chercheur émérite et se battre contre les injustices ! Cela s'est vu souvent ! Vouloir un monde meilleur, Dominique.*

— *Es-tu sûr Arthur, pourquoi ne l'as-tu pas fait, tu avais le niveau ?*

Arthur se perdait dans des dédales de réflexions dont il ne retrouvait jamais les fils et sa pensée restait en plan. Parfois, il ne savait vraiment plus quoi répondre à cette Dominique obsédante.

— *Tant que l'injustice demeure, on ne peut que renforcer leur pouvoir ! Ils ont tous les outils !*

— *C'est comme cela, Arthur, et j'ai choisi un autre chemin. Un tout autre chemin et je ne veux pas me rappeler le chemin que je n'ai pas pris. C'était une déchirure, un choix atroce. J'avais l'impression de te sacrifier à des forces obscures et effrayantes. J'ai trahi mes idéaux, me suis résignée.*

— *Sommes-nous donc si différents, Dominique ? Pourquoi cette barrière, cette muraille imaginaire, ce blindage ? De quoi as-tu peur ? La petite fille ne sortira donc jamais du placard, ne verra jamais le monde tel qu'il est ? Quitter un trottoir, monter dans un avion, remonter sur un trottoir ?*

— *Et toutes les villes se ressemblent et le monde n'est plus qu'un grand village ! Je me réveille à New York, prends mon déjeuner à Paris et m'endors à Istanbul. Les villes et les gens ne sont plus que le décor d'un parc d'attractions. Je rencontre tous ceux qui font le monde tel qu'il est, c'est enivrant !*

Arthur ne pouvait pas lutter. Avec ses Punks avachis et ivres de bière, ses familles immigrées en voie d'expulsion, il n'avait pas la gagne. Quel pouvait être donc cet attrait pervers pour la puissance ? Car toutes les puissances se construisaient sur les ruines et les massacres fumants.

Il n'aurait pas pu, Dominique avait bien fait de le rejeter. Il lui aurait gâché toutes ses joies d'apparaître au banquet des puissants. Il n'arrivait pas à s'y faire ! Nier sa capacité à s'émouvoir des malheurs d'autrui l'estomaquait ! Et pourtant il savait bien que Dominique Premier n'était pas la seule.

Il se dressait, vaillant et malheureux, fier et brave sur le pont de son navire USINE, prêt aux combats héroïques de toutes les causes perdues, au cœur de la légende en marche, à la rencontre de toutes les bonnes volontés, de tous les rêveurs de justice, de tous les chevaliers, ivres de bière.

Des réunions mouvementées, des après-midi d'information sur des luttes, des participations à des manifestations, des actions antifascistes, des soutiens à des luttes ouvrières et des activités artistiques en lien avec une contestation sociale partaient de là. Un nouveau monde se préparait.

Le lieu était empli de vociférations, d'effervescence, de brouhaha et d'activistes les plus variés. Pas moins de plusieurs dizaines de personnes hétéroclites y passaient quotidiennement. Elles n'étaient pas toujours d'une grande efficacité. Certaines étaient des boulets. Arthur le regrettait.

Malgré l'ouverture du lieu, trop public, cela pulsait bien au-delà de ce que pouvait imaginer Arthur, tout englué dans la gestion quotidienne de comportements psychotiques et la vision désastreuse du spectacle permanent d'ego surdimensionnés raptant l'attention de tous.

Trop d'adolescents en rupture venaient y consommer de la bière en délirant à plein tube. Pour les plus créatifs, armés de leur feutre et maculant les murs blancs à l'origine de commentaires d'une hauteur culturelle douteuse et de dessins à l'humour très glacialement fluide, souvent nuls.

Au point que les personnes qu'Arthur trouvait intéressantes se faisaient submerger par la cohue désordonnée des jeunes passant leur temps à s'embrouiller les uns les autres autour des commentaires sur la validité de leurs messages griffonnés, raturés, répondus, devenus laids.

La portée édifiante de « Un bon flic est un flic mort » ou de « Nathalie je t'aime, A.D. » ou « Veuillez laisser l'état dans les W.-C. où vous l'avez trouvé » échappait à Arthur et un fossé grandissant se creusait entre les militants les plus âgés et ceux qui se donnaient le nom de Raïa des Halles.

Il n'avait jamais été possible de se séparer de cette zone de jeunes ayant momentanément délaissé leur fréquentation du trou commercial du centre de Paris pour les délires déstructurés et inconstructifs les faisant vibrer à USINE, il avait fallu faire avec ces nombreux personnages forts.

Ils étaient hauts en couleur, velléitaires et légèrement caïds, suivis de bandes de jeunes paumés, drogués et alcooliques, inactifs et désœuvrés, à qui ils donnaient le

spectacle permanent rejoué et surjoué de leur ancienne bravoure ou de leurs morceaux anthologiques de rébellions diverses.

Tout cela donnait l'impression d'un gigantesque foutoir, à l'intérieur duquel il fallait continuellement slalomer pour pouvoir pousser ou suivre un projet quelconque. Tout semblait éphémère. Chaque décision collective remise en cause à la seconde par l'ébullition spontanée de ces caïds.

Jusqu'à ce que l'on ne tienne plus compte de l'avis claironné de ces hurluberlus inconsistants et inconstants, passionnés et suivis de leur petite bande, et que l'on finisse par se dire que les décisions appartenaient à ceux qui les mettaient en œuvre. Un mouvement double se mettait en place.

Les actifs se cooptaient entre eux, montaient leurs projets vaille que vaille, tandis que l'assemblée générale permanente défoncée aux produits pharmaceutiques et à la colle à fort solvant se bourrait la gueule, braillait revancharde, n'ayant comme projet régulier que son ravitaillement en bières.

C'était d'ailleurs la seule denrée consommable qui ne fut pas fournie par la Banque Alimentaire. Arthur traînait, se réfugiait au deuxième étage, fatigué, hésitant à retourner se plonger dans la fournaise dont on percevait les hurlements frénétiques au travers des lattes du plancher de bois.

/

Arthur n'était pas suffisamment sorti de Montreuil et du squat. Il avait coupé les ponts avec ceux du dix-huitième, avec la rue des Vignoles. Jean-Pierre était mort et Marylou l'avait suivi de peu. Julio avait disparu et le local avait été cédé par les anciens à des réfugiés politiques haïtiens, des artistes.

Pour s'aérer, il se rendait à pied parfois chez Marcel, passé du poste de coursier à rédacteur à l'Huma par voie de concours et de stage interne, ou chez les militants du collectif antifasciste de Montreuil, où il était cordialement reçu. Ce jour-là, il était fatigué. Il traînait au deuxième étage, sans entrain.

Dans la pièce jouxtant la grande salle de répétition, Arthur vit Pierre et Armand la tête penchée sur un bricolage commun ; l'un était sculpteur, l'autre peintre. Ils travaillaient ensemble et avaient leurs ateliers côte à côte. Arthur passa devant eux sans les déranger, respect du travail de l'art.

Le principe d'occupation était simple : il fallait contribuer à l'entretien du lieu

et à sa valorisation à l'extérieur, défendre à l'intérieur et promouvoir. Les artistes s'étaient investis sans problème. Ils étaient le collectif de développement de la contre-culture, comme le groupe de théâtre.

Ils avaient construit le bar du rez-de-chaussée ouvert au public tous les samedis, sans licence ni autorisation, et dont le faible produit financier payait les tracts et les affiches concernant les luttes en cours. Dans la discrétion, ils assuraient une efficacité au fonctionnement collectif.

La structure sur laquelle ils étaient penchés était une tête géante devant servir de décor à la pièce de théâtre, la tête de Dieu. Claire, l'initiatrice du projet théâtral, s'était mis en tête de faire descendre toute l'équipe au festival off d'Avignon pour présenter leur travail. Il leur restait moins d'un mois.

Arthur en doutait, au vu de l'inaboutissement de leurs travaux. En aucune manière il ne se considérait le droit de décourager l'équipe du théâtre. Ils proposaient une pièce alambiquée au titre ronflant et ironique « Il faut bien que genèse se passe. » Du Prévert sauce lettriste.

Arthur en avait compris le thème. Dieu, cet escroc, réclamait un loyer pour l'occupation de la terre dont il avait fait visiter l'appartement témoin, le paradis. Désormais, il faudrait gagner sa vie à la perdre. Le Premier promoteur, le serpent, était prêt à tout pour encaisser le loyer.

Les deux mots d'ordre répétitifs, « J'veux pas bosser » et « Payer le loyer ? Payer le loyer ? », avaient conquis les squatters Autonomes et les Punks. Le voyage pour Avignon se préparait et chaque possesseur de voiture était sondé sur sa disponibilité au début du mois de juillet.

Une autre occupante préparait un spectacle de danse. Un groupe de musique faisait des percussions sur des bidons, des poubelles et des ferrailles diverses, et les squatters d'Aubervilliers venaient se donner des airs de gros durs et de méchants rebelles de banlieue au cours de Vô Vietnam.

Si la contre-culture les animant avait été tournée vers d'autres arts considérés comme bourgeois, on eut aisément dit qu'ils surjouaient leur rôle. Le moindre des lascars de banlieue, enfoncé dans la mouise de survie au quotidien, les eut traités élégamment et définitivement de mythomanes.

Robin, de son nom de guerre, rencontré un an plus tôt à l'issue des manifestations du Premier mai au Père-Lachaise et associé du bar des Vignoles, était réapparu épisodiquement, déposant son éternel sac de couchage, indicatif de

sa condition de fier routard, sur le sol d'un atelier.

Au niveau culturel, il tenait à rester local c'est-à-dire français, sans être facho pour autant, mais la canne de combat valait tous les arts martiaux réunis. Et il se faisait fort d'en apprendre tous les rudiments, secrets et mystères aux braves avides d'autonomie dans leurs moyens de défense.

Nul doute qu'avec tous ces enseignements guerriers, le lieu de contre-culture et de propagande par le fait dénommé USINE ne se rendrait qu'après un âpre combat aux injonctions d'évacuation de la société, de l'État, de sa justice, de ses forces de l'ordre. Oser lutter, oser vaincre, sans répit.

Dans un des ateliers où l'on venait d'obturer l'entrée par une planche, afin de signifier le caractère de délibération secrète de la réunion clandestine, les vociférations du provocateur particulier des renseignements généraux se faisaient entendre à quiconque dur d'oreille, discrètement.

La conjuration des ego réunissait ce jour, outre Camille Salo dont le nom mérite d'être cité sans fard pour ses services rendus à l'État en opération commandée, des Italiens, dits camarades, protégés au plus haut niveau de la République et des clandestins ouvertement déclarés, donc connus.

Ces clandestins étaient par ailleurs très intéressants à observer, avec leur manière ineffable de vouloir indiquer au plus large nombre l'occulté de leur vie dans les moindres gestes et les plus délicates des attitudes ; le seul réel problème était de se démarquer du danger de leur fréquentation.

Arthur ne pouvait rien empêcher ni combattre. Tout serait su et publié des années plus tard. Lorsqu'il avait osé émettre des doutes, il s'était fait entourer par une horde échevelée lui enjoignant de présenter des excuses et lui interdisant d'accuser des camarades sans preuve. Il s'était tu.

En attendant que le commissaire des renseignements généraux impliqué dans la disparition du pasteur défenseur des sexualités différentes n'écrive ses mémoires, il fallait réfléchir aux moyens de la lutte et tenir le cap avec cette donnée, le squat étant naturellement infiltré au plus haut niveau.

Les forces infiltrantes venaient du sommet hiérarchique des institutions en charge de la sévérité publique des personnes et des biens. C'était donc une permanente communion discrète, dont la cible directe était la ruine des possibilités de résistance aux iniquités, la scission des vigueurs.

Les apprentis guerriers, en grande frustration d'actes révolutionnaires, se

laissaient subjugué un temps par la voix bégayante et forte de l'agitateur professionnel téléguédé :

— Les armes, les explosifs, ça se trouve, diffuser des tracts c'est bidon, il faut aller plus loin, il faut frapper un grand coup !

Arthur savait ce qu'il fallait savoir et connaîtrait tous les membres de la réunion. Que chacun accomplisse son destin ! Il se sentait en mesure d'en dissuader plus d'un. Aucun n'était réellement guerrier dans l'âme. Il savait pouvoir en débattre, inutile de dénoncer la manipulation.

/

L'immense majorité des militants investis dans les différents collectifs de lutte étaient solides dans leurs convictions et ne se laisseraient jamais tenter par le trublion. Le débat sur l'action clandestine et violente était clos depuis longtemps et les services secrets d'action directe éloignés.

Le mythe explosif des faibles, utile aux puissances militaires massacrant des nations pétrolières, avait toujours ses entrées dans des gosiers vibrants entre deux goulées de bières. La mégalomanie agissante des groupuscules en scission continuelle s'était émoussée depuis longtemps.

Arthur souhaitait seulement que son indicateur repéré ne saccage pas trop de destins. La majorité des collectifs étaient prévenus. Il se dirigea vers le palier du Premier étage, conservant à sa vue la descente de l'escalier. Il pourrait ainsi voir les visages des comploteurs quittant leur réunion.

Par la suite, il aurait le temps de les reprendre tranquillement un par un. Il n'y avait pas tant de demeurés que cela qu'il ne fût impossible de leur faire entendre raison en peu de mots. Toutes les résistances n'agglutinaient-elles pas à elles les irresponsables et les aventureux de tous bords ?

Par la grande double porte du défouloir, Arthur pouvait voir l'éternel Xavier, autre provocateur violent d'un style différent, celui-là, faisant tourner d'une main une barre d'inox aux reflets durement métalliques, un pied de table, émoustillant des adolescentes venues s'encanailler et baisoter.

De son autre main, il tenait une cigarette blonde et la fumait à la manière décontractée d'un acteur américain de série B. Il entretenait le difficile exercice de forcer leur fascination à l'évocation des exploits guerriers dont il s'attribuait les

mérites sans fanfaronnade ni retenue, du vécu.

Il était toujours le Premier à réclamer la préparation d'actions violemment antipolicieres au cours de toute manifestation. Il suffisait de le laisser tranquille à faire son numéro, en évitant de croiser son regard translucide d'agitateur insensé. Il était sans danger, à tout un chacun ses responsabilités.

Les casseurs de vitrines avaient toujours existé et leurs ennemis également. Les actions politiques pouvaient devenir des exactions. Les motivations des complices de vitriers et d'assureurs étaient multiples et variaient selon les époques et le degré d'organisation des manifestants, leur nombre.

Les amoureux du désordre social et les tenants de l'émeute permanente possédaient leurs idéologues et leurs détracteurs comme la Terre son satellite, comme la manifestation son débordement. Beaucoup de sociologues et de journalistes y trouvaient le moyen de leur salaire.

Arthur et ceux d'USINE ne se rendaient aux manifestations qu'en collectif relativement soudé et n'avaient à craindre sur leur passage que la casse de quelques vitrines trop voyantes et riches d'accapareurs sans morale ni vergogne et de voleurs institués. La critique sociale s'exprimait.

Aucun contact avec les forces de l'ordre n'était particulièrement recherché, loin de là. Chacun était libre de ses actes. Arthur n'irait certainement pas constituer de service d'ordre musclé pour défendre des biens mal acquis de commerçants. La paranoïa arrogante anticasseurs n'était pas son fort.

La constitution de comités de défense, il préférait la réserver aux pauvres, aux opprimés, aux sans-droits et aux oubliés moins bien traités que des animaux, que le monde libre, libéral et occidental, condamnait à vivre en taudis dans la famine et le dénuement abject, l'insécurité.

En termes politiques, Arthur n'avait pas de politique et n'adhérait à aucune idéologie. Il n'était ni avec les Staliniens ni avec les ML, dit Meuleux ou Marxistes-Léninistes, ni avec les Libertaires en constante lamentation au sujet de l'histoire de la guerre d'Espagne, Autonome autonome.

Arthur ne pensait pas que l'activisme des casseurs de manifestations puisse être d'une autre utilité que la valorisation d'un prétendu courage et la recherche éphémère de leur défonce d'adrénaline. Il fallait plus de courage pour empêcher une expulsion matinale de famille quand ils dormaient tous.

De même, les forces de l'ordre ne respectaient pas les lois et les valeurs

prétendues de la République, et défendaient systématiquement les intérêts des riches et des puissants contre les revendications des pauvres ! Tant pis, ils avaient choisi leur camp et étaient payés et entraînés à cela.

Néanmoins, en réunion hebdomadaire du mercredi soir, Arthur se tenait toujours sur les positions les moins guerrières qui soient et cela ne l'empêchait pas de rester solidaire des interpellés après chaque dérapage, fréquemment, ce qui engendrait une activité supplémentaire, leur soutien.

Cela lui paraissait une telle perte d'énergie plus utilement dépensée à son goût dans un travail d'information, de propagande et de lutte, pour bâtir un solide réseau de connivence et de solidarité des collectifs de défense entre eux, d'apaisement des antagonismes fratricides.

Toutes ces luttes s'attaquaient en effet aux mêmes responsables et se retrouvaient en butte des mêmes gestionnaires de massacres et d'injustices. Il fallait donc se souder, se défendre et attaquer de toute part, afin d'avoir une chance un jour de les réduire ou de les mettre hors d'état de nuire.

Cela lui demandait bien plus d'énergie, de courage et de patience que d'aller tenter d'éprouver sa valeur physique au cours d'une manifestation pour épater une petite copine. Il essayait de développer ses idées au milieu des quolibets et des doutes incantatoires et enflammés des guerriers.

Au moment où les grands exaltés de la réunion clandestine le croisèrent, pour vaquer à leurs occupations de futur Lénine des prochaines révolutions occidentales contre la militarisation de l'espace et la mondialisation capitaliste de la répression, un hurlement se fit entendre.

/

Arthur se précipita, sachant ce qui l'attendait. Une déjante routinière d'un défoncé aux médicaments et alcool. Parfois, il fallait quand même intervenir dans le déroulement de l'Autonomie Délirante aux conséquences ultimes toujours sanguinolentes et se finissant aux urgences.

Ce coup-ci, le grand Punk n'avait pas trouvé son auditoire d'émerveillés habituels et beuglait, un cutter tenu contre sa gorge. Il était question d'être tous des salauds et des vendus à l'État, indifférents à sa souffrance et dédaignant sa mort prochaine. Tout le monde aurait sa mort sur la conscience.

Arthur s'approcha le plus près possible. Ces délires d'appels au secours décuplés par les substances dopantes étaient fréquents. Il se méfiait plus des réactions hystériques du public habituel de la salle de défouloir. Ni l'acteur américain ni les fillettes n'avaient bougé. Il pouvait intervenir.

Arthur se cala sans haine et sans crainte devant l'hurluberlu et sut tout de suite qu'il n'y avait rien à craindre. Il ne souhaitait pas mourir, juste attirer l'attention. Il suffisait de l'amener à lâcher son cutter. Arthur fit comme s'il n'avait rien vu et se précipita pour le saluer.

— Eh salut, comment vas-tu ?

— Salut Maxwell, je ne t'avais pas vu, que deviens-tu ?

— Tu te fous de ma gueule, tu veux ma mort comme tous ces salopards, t'es un enculé avec tes beaux discours, t'es comme tous les autres, tu t'en fous, n'approche pas, je me tranche, t'auras ma mort sur la conscience, connard, t'es qu'un beauf.

— Je n'ai pas de conscience, connard, chacun est libre de faire ce qu'il veut, ce serait dommage parce que je t'aime bien, et je ne suis pas le seul ici, regarde autour de toi.

Maxwell prit une grande rasade de l'alcool fort tenu dans son autre main et il s'écroula d'un coup, dans le coma.

Arthur ramassa le cutter inutilisé et le jeta à la grande poubelle du coin cuisine, puis il se retourna vers les minettes en montée d'adrénaline.

— Vous pouvez venir lui caresser les cheveux quand il se réveillera, ça lui fera du bien et à vous aussi, merci.

Et il s'en fut, devant le regard du provo.

Il redescendit l'escalier menant au rez-de-chaussée quatre à quatre en slalomant et au milieu de l'escalier il reconnut une crête rose. Il s'arrêta net dans son mouvement :

— Dis donc toi, tu connais Maxwell ?

— Ben ouais, quoi. C'est ton pote ?

— Ben ouais, pourquoi ?

— Super, va là-haut. Il est en train de se défoncer grave et il a démarré un coma éthylique, il voulait se trancher la gorge avec un cutter, maintenant il est par terre au Premier, je lui ai retiré le cutter et je l'ai jeté, si tu pouvais aller voir et t'occuper de lui ?

— Oui, bien sûr, on y va, venez, c'est pour Maxwell.

Ce Punk-là était cohérent et conséquent, il allait prendre le relais. Il ramassa une petite bande de quatre à cinq autres et remonta en courant les escaliers. Arthur put profiter de l'espace dégagé pour finir sa descente vers le rez-de-chaussée. Même les emmerdeurs avaient le droit à la solidarité.

Il y avait une effervescence inhabituelle ce jour-là. Derrière le bar construit par Pierre et Armand, trois Punkettes se débattaient avec les pinceaux et les pots de peinture noire pour rédiger une banderole du collectif USINE lors de la manifestation de soutien aux Canaques du lendemain.

— Vous me faites ça bien, les filles, qu'on ne passe pas pour des cons.

— Ah, Arthur, qu'est-ce qu'on écrit, on sait pas nous.

— Ah il n'y a rien eu de décidé, bé je sais pas moi, un truc dans le genre, peuple canaque, tes exploiters sont les nôtres, solidarité, enfin, vous voyez, prenez votre temps.

Arthur dut s'éloigner. François des Béruriers Noirs venait d'arriver et ils avaient des détails à discuter pour organiser une intervention musicale sur la plateforme Beaubourg en soutien aux insoumis au service national incarcéré. Le coup était audacieux et les moyens matériels des plus privés.

Toute leur clandestinité se limitait à cela. Ne rien dévoiler avant que le coup en vue ne puisse être réalisé, afin qu'ils ne soient pas empêchés de le faire. Jamais ils ne se sentaient clandestins. Il fallait juste conserver un certain secret le temps du déroulement de l'action, par précaution.

Ils ne se sentaient pas l'utilité d'avaler leur carnet d'adresses en cas d'arrestation ni de dire au téléphone sur écoute « Je ne peux pas te parler, nous sommes écoutés », ni aucun des moyens farfelus que pouvaient avoir d'autres professionnels des luttes pour attirer l'attention sur leur clandestinité absolue.

François était joyeux. Ils s'embrassèrent. C'était un mode de salutation fraternelle très en vogue.

— Salut Arthur, ça va, j'ai amené la sono douze volts, il suffira de trouver une tresse pour la brancher au cul de la camionnette, en faisant tourner le moteur, ça sera impec, et vous chez les insoumis ?

— On est prêts, le collectif USINE est d'accord, on a battu le rappel, on devrait être une quarantaine et le collectif d'insoumis nous a trouvé une camionnette, il faut faire cela le mercredi, c'est le jour où il y a le plus de

monde, ils ont la banderole, ils s'enchaîneront sur les toits de Beaubourg.

— C'est super, mercredi prochain, ça convient ?

— Ouais, c'est à vous de décider si vous êtes disponibles avec Loran.

— Le mercredi, il n'y a pas de soucis, je vois Loran tout à l'heure, ça nous laisse trois jours complets, c'est nickel, je te laisse le matos, on va pas se le faire chourave ?

— Non, on va le planquer discrètement dans ma chambre à l'étage, et le type doit passer tout à l'heure pour la camionnette, donc si c'est OK pour Loran on partira d'ici en camionnette, en arrivant à Beaubourg, vous serez prêts à jouer, on sera autour pour permettre d'avancer jusqu'au parvis.

— Bon, c'est OK.

François ne s'attardait pas plus que de coutume. Il avait au tout début du squat posé sa candidature pour y habiter. Arthur l'avait reçu et les horaires tardifs de coucher des habitants ne lui avaient pas convenu. Il devait se lever tôt pour travailler à la supérette.

Une estime et une reconnaissance mutuelle en avaient découlé. Ils étaient frères de lutte, chacun dans son secteur, et prêts à se filer des coups de main essentiels. C'était cela l'Autonomie. Pas de discutaillerie politicienne, des valeurs et des actes en rapport, de la solidarité réelle.

Le matériel nécessaire à l'action fut transporté dans la chambre d'Arthur. En repassant au Premier, Arthur put constater que Maxwell était bien entouré et sa crise de « Personne ne m'aime » prenait fin pour ce jour. François s'arrêta le voir avant de repartir. Une journée ordinaire à USINE

/

Sur le pas de la porte, alors que François repartait, une fourgonnette arriva. C'était le Père Arthur de Cachan, venant livrer hebdomadairement les vivres de la Banque Alimentaire. C'était une décision collective prise quelque mois plus tôt. Bien laborieusement, Arthur l'avait emporté.

Les bouffeurs de curés avaient eu du mal à se faire nourrir par leurs associations caritatives. Passée la nécessaire expression exorbitée de l'orgueil égotique, la considération du côté pratique de l'opération permit de faire taire des principes puritains aberrants dans notre monde actuel.

Ni le collectif USINE ne fut transformé en propagandiste de la foi catholique animant le Père Arthur, ni le squat emblématique de la rue Kléber à Montreuil ne fut transformé en église à clocher pointu. Tous les Punks régionaux firent affluence le jour hebdomadaire de la livraison.

Et tous ceux qui se gobergèrent sur le virage politiquement pas clair du lieu en furent pour leurs frais. Ils ne furent pas les derniers à profiter des possibilités dont disposait le Père Arthur pour fournir les promesses d'embauche nécessaires afin de faire sortir de prison les copains maladroits.

Sur le seuil du plus grand et du plus connu des squats de la région parisienne des années 80 du siècle passé, Arthur et Arthur, le curé et l'Autonome, se donnèrent l'accolade et déchargèrent ensemble la camionnette, montant les denrées de la Banque Alimentaire à l'étage.

Maxwell était enfin requinqué et élucubrait vivement au milieu d'une flopée de Punkettes en montée d'adrénaline. La grande table commune, formée de vingt tables piratées au self universitaire le plus proche et accolées, se chargeait de victuailles que les Punks bientôt viendraient razzier.

Il en était ainsi tous les mercredis. Arthur installait le Père Arthur dans le seul fauteuil défoncé de la salle. Le curé était unijambiste et éprouvait souvent le besoin de reposer son moignon du port de sa prothèse. Il lui offrait un café et ils discutaient de leurs prisonniers en cours.

Car si Arthur avait choisi pour lui-même une voie moyenne non délinquante, il n'oubliait pas de rester solidaire de ceux, trop nombreux, qui n'avaient pas les mêmes moyens de choisir ou qui, pour diverses raisons, avaient fait le choix inverse du sien. Le Père Arthur était utile.

Puis le Père Arthur repartait vers les jeunes bien nourris de sa communauté de Cachan. Arthur les avait souvent croisés. C'était de jeunes étudiants dont la plupart avaient la condescendance chrétienne peu charitable. Arthur, à chaque fois, se sentait être le singe dont on se méfiait des morsures.

Le Père Arthur jouait sans doute de cette contradiction, afin d'éveiller la conscience de ses futurs prêtres aux conditions d'existence des êtres pauvres et différents. Cela semblait bien illusoire. Même assis à la table à manger de la communauté de Cachan, Arthur sentait la gêne.

Ce fut ce mercredi-là que Reine vint, au bras de Stupé. Arthur s'en souvint des années plus tard avec une exactitude d'historien. Il venait de raccompagner le Père

Arthur à la porte du squat et, avant de remonter, il calma les ardeurs de deux Punks échangeant des coups de Dr. Martens.

Il remontait les escaliers en sifflotant et en se disant que, passée la crise de Maxwell, l'après-midi était bien calme. Et il se sentit comme avant, pris dans le sillage de Reine. Taquine, Dominique Premier lui susurra finement aux neurones :

— *Tu n'as pas assez de moi comme obsession ?*

Pourquoi se trouvait-il à nouveau empli de Reine ? Comme au lendemain de leur puérile dispute, comme depuis le Premier jour où son regard s'était empli de ses formes généreuses et de sa peau brûlante de soleil. Il ne pensait plus à elle bien souvent. Il en était parfois déçu, il l'oubliait.

Il finit par reprendre pied sur le palier du Premier et se retrouva dans la salle devant Stupé tenant Reine par la main. Il ne les avait pas vus rentrer. Il se figea, estomaqué. Il ne les avait pas revus ni l'un ni l'autre depuis la dispute avec les deux sœurs. Dominique Premier sourit :

— *Tu vois ?*

— *Oui, ma belle je vois, encore une qui n'est pas et ne sera pas disponible pour moi. Pourquoi elles, pourquoi moi ? J'en ai marre, je veux qu'on m'aime ! Je veux que tu m'aimes ! Je veux qu'elle lâche son crétin de Stupé ! Je veux que tu fasses tes études et sois la Première ! J'attendrais ! Tu es moi.*

Puis vint la fin, quelques mois plus tard, en avril 1986. C'était un samedi, ils avaient programmé une belle soirée. Il y avait La Souris Déglinguée en tête d'affiche, les Satellites et Alice Lovers, la préfecture avait envoyé les CRS. Ils avaient muré l'USINE, et les Punks noircissaient la rue.

Arthur indiqua le moyen de reprendre le lieu par l'arrière et les terrains vagues sans que les CRS. de faction ne s'en aperçoivent. Il refit le parcours du Premier jour, suivi de joyeux Autonomes discrets. Lorsqu'ils furent une cinquantaine, de l'intérieur ils firent sauter les parpaings à la masse.

Arthur s'était blessé à la jambe en sautant sur un vieux clou depuis la fenêtre du deuxième étage. L'espace était ouvert à nouveau. La peau de son tibia pendait, il devait aller se faire recoudre. Il avisa le responsable du collectif antifasciste, il avait une voiture. Ils s'en furent, laissant les autres là.

Le concert n'eut pas lieu. Après l'installation du matériel de sonorisation pour que le concert ait bien lieu, les CRS revinrent en nombre. L'ordre était ferme, il

fallait les faire déguerpir. Les petites échauffourées furent montées en épingle par Le Parisien Libéré. « Ils refont Mai 68 à Montreuil. »

Tout cela pour une petite résistance de cinquante à cent personnes et deux abribus incendiés. La chasse au Punk déboula jusqu'aux Halles et les interpellés furent relâchés, à raison d'un tous les kilomètres jusqu'à Beauvais. Il n'y eut pas la moindre inculpation, le mythe était lancé.

Des arrivistes manipulateurs et subtilement communicants s'en emparèrent. Cela fit leur petite heure de gloire et leurs histoires à raconter devant des belles en mal d'aventures et de héros. Arthur en entendit quelques-unes, où allaient-ils chercher tout cela ? Pourquoi ne pas rester simple ?

/

Un mois plus tard, trois mille personnes vinrent soutenir à retardement l'expulsion exécutée. Le rock Alternatif devenait une valeur marchande hautement négociable et François des Béruriers Noirs commençait à se dégoûter de jouer. Il songeait de plus en plus à cultiver des poireaux.

Arthur, par la suite, eut à de multiples reprises l'occasion de croiser la route de gens qui parlaient de cette USINE sans l'avoir connue par eux-mêmes. Et l'histoire racontée ne correspondait jamais à quelque chose qu'il avait pu y vivre. Un mythe étrange circulait, puis vint le silence.

Toute cette effervescence brouillonne n'eut aucune suite, si ce n'est que ceux qui y mirent réellement les pieds, très jeunes pour la plupart, en gardèrent un vieux fond de révolte contre les injustices de plus en plus criantes de ce monde hideux se mettant en place à l'aube du XXI^e siècle.

Cela fut-il le dernier soubresaut des vieilles vagues révolutionnaires des années 60 ? Cela fut-il un baroud d'honneur d'une vieille bande d'Autonomes radicaux formés aux émeutes de la fin des années 70 du XX^e siècle. Rien ne fut pareil, une époque fut close.

Tous les groupes et individus qui remplissaient le lieu de leurs allées et venues quotidiennes avaient en commun un ferment de révolte, en référence aux espoirs révolutionnaires de la classe ouvrière depuis les débuts de l'industrialisation capitaliste des pays occidentaux. Ils furent les derniers.

Après, il fut dit que les classes sociales n'existaient pas et que les seuls espoirs

de justice étaient représentés par les forces électorales de gauche, toutes dirigées par les plus féroces escrocs et dictateurs cyniques que l'histoire prolétaire n'ait jamais connus. Il fut dit que les prolétaires n'existaient plus.

Désormais, il n'y avait plus de damnés de la terre dont l'unité pouvait constituer une force redoutable de renversement des puissances dans le sens de la justice et de l'équité. Il y eut le RMI et les Restos du Cœur. Les démunis furent invités à être content de leur sort et à remercier leurs oppresseurs.

— *Le monde change ! Bien sûr, Dominique, et c'est terrible ! C'est un monde qui ne prend en compte que les intérêts d'une infime minorité de gens sans qualité et condamne la majorité de la population mondiale à vivre dans des conditions de plus en plus inacceptables. Et tu peux t'y plaire ?*

Chapitre 8 – Les petits Blancs chefs

Friedrich Engels, en 1872, éclaira le monde d'une série d'écrits forts pertinents et qu'il serait présomptueux de vouloir dépolssiérer. On ne saurait que les copier lamentablement en pervertissant leur sens initial. Certains s'y essaient depuis quelques décennies, ils ne font que se désavouer.

« ... Et aussi longtemps que subsistera le mode de production capitaliste, ce sera folie que de vouloir résoudre isolément la question du logement, ou toute autre question sociale concernant le sort de l'ouvrier. La solution réside dans l'abolition de ce mode de production. Dans l'appropriation par la classe ouvrière elle-même de tous les moyens de production et d'existence. »

Et ceci que la classe ouvrière et le mode de production capitaliste soient mondialisés n'y change rien, pas plus que les appellations nouvelles des groupes sociaux par les sociologues.

Arthur n'avait encore vécu que les prémisses de la lutte sociale à laquelle il participerait dans l'anonymat des acteurs sociaux de cette fin de siècle. En 1986, les luttes sur le logement n'étaient pas encadrées par des militants autoritaires aux ordres des échéances électorales comme maintenant.

Arthur, depuis la fin d'USINE, s'ennuyait et remâchait. L'aventure du Rock Alternatif le laissait indifférent. En aucune façon il ne pensait qu'un concert puisse être un grand moment de rébellion. Pour lui, le simulacre des actes n'était que posture et sa revendication illusoire, imposture.

Une fois, Rosalie – venue de son dix-huitième arrondissement à USINE pour un concert des Lucrate Milk dont elle connaissait un des membres – l'avait sidéré :

— La société s'écroulera toute seule, ta politique est inutile, ce qui est important c'est le concert de ce soir, ça leur fait plus de mal.

Sa politique! Il n'aurait jamais cru que Rosalie soit à ce point contradictoire. Sans sa politique, il n'y aurait pas eu d'USINE, pas de concert et pas de lieu de

convivialité immédiate. Elle légitimait sa paresse, complice par indifférence au sort général du monde, comme tous les autres.

Arthur occupait son temps entre les affaires menées avec le Père Arthur et les virées nocturnes avec Simon. Le Père Arthur, à la demande de Simon, avait accepté de prendre en charge Mendes, jeune mineur en fugue permanente, sous l'égide d'un juge pour enfants de Bobigny.

Arthur avait la responsabilité morale du jeune et le suivait à chaque détour de sa vie. Simon s'intéressait à lui et connaissait sa vie, ses caches. Le Père Arthur tentait de trouver des places d'apprenti ou de foyer. En attendant, le jeune était officiellement installé dans les squats d'Arthur.

Bien souvent, Arthur se confrontait à la goguenardise de ses compagnons Autonomes :

— Pourquoi tu fais ça, tu n'es pas curé ? Pourquoi tu ne les laisses pas se débrouiller, pourquoi t'y mets ton nez ?

Et Dominique Premier murmurait, indignée :

— *Qu'est-ce qu'ils en savent, ceux-là ?*

Arthur attendait avec impatience d'être d'une autre utilité, plus sage, plus responsable, plus étendue. Jamais la société ne s'était ainsi enfoncée dans l'injustice générale et programmée. Et jamais les forces de changement n'avaient été aussi amorphes, voire complices du cynisme.

Néanmoins, grâce à son rôle de Premier plan au squat USINE, il était reconnu, écouté, son petit squat d'habitation résonnait souvent de fêtes hirsutes et rugissantes et le réseau de rebelles se reconstituait, les guerres fratricides s'atténaient, Arthur en avait le soin constant.

Le Tout-Paris des luttes Autonomes l'avait accepté. Il était un des acteurs de la scène parisienne comme l'on eut dit à Amsterdam. Il faisait le tour des différents collectifs contre la prison. Il préparait son procès d'insoumission. Il commençait à côtoyer les avocats, prenait certaines tâches en charge.

Ces résidus de l'Autonomie Parisienne l'intriguaient. Cela manquait tant d'envergure, cela ne s'adressait qu'à des gens ultra-convaincus et concernés. Ils se méfiaient de tout véritable prolétaire dénoncé beauf. Cela lui semblait être une Autonomie du Prolétariat sans prolétariat, confidentielle.

Son ordinaire était assuré par les vols à l'étalage en supermarché, devenus quotidiens depuis l'abandon du ravitaillement de la Banque Alimentaire, comme

un sursaut d'adéquation. Les dépenses mensuelles comme le téléphone étaient couvertes par sa rétribution pour la rue Sainte-Anne.

Tous les lundis soirs, il rejoignait le Père Arthur et Simon, avec certaines ouailles du Père Arthur en plus, parfois. Ils portaient des paroles de réconfort, un regard et une écoute réhabilitants. Bien évidemment, la brigade mondaine eut pour priorité absolue de les mettre tous sous surveillance renforcée.

Arthur avait pris le rythme des rencontres éphémères et affectueuses avec toutes les compagnes disponibles. Les rapports corporels étaient très clairement libérés de toute contrainte et de toute tentative de domination d'un sexe sur l'autre. Ou bien la femme dominait, choisissant et fuyant.

/

Dominique Premier se fit parfois un peu acide et primesautière, tous ces temps-là.

— *La liberté, bon, oui, mais vous construisez quoi, là ? Les rapports humains c'est pour construire, no ? Je ne veux pas être rétro ! Quand même !*

— *Dominique, je voudrais t'oublier, reste le nez sur tes bouquins.*

— *Oui, quand même, je ne sais pas moi, tu n'en gardes pas une, elles te filent le long de la queue !*

— *Bravo, tu te lâches !*

— *Une fesse est une fesse et une queue sert au plaisir.*

— *Michèle nous avait habitués à plus de courtoisie.*

— *Elle était plus âgée !*

— *Quand le plaisir est bon, le caractère est exécration.*

— *Ne soupire donc pas, regarde ce à quoi nous échappons !*

— *Avec toi ça n'aurait jamais été comme cela !*

— *Qu'en sais-tu ? Si ça avait été pire ?*

— *Tu n'aurais pas supporté les séparations, je n'aurais jamais été là, et puis je n'aime pas comme toi, je n'aurais jamais su !*

— *Il valait mieux ne pas essayer, bien sûr.*

C'est dans cette période de sa vie de latence et d'attente, d'occupations molles, qu'il eut à rencontrer ses Premiers Gens Bons de Paris. Dans ce quartier de la place de la Réunion en pleine rénovation, où il avait passé le plus clair de sa vie

de nomade urbain, avant le dégoût, avant la fuite en Ardèche.

Les Gens Bons se reconnaissent assez facilement à leur caractère doux et paisible. Ils appartiennent aux catégories sociales nommées les classes moyennes. Ils doivent donc comme chacun gagner leur vie, par un travail cependant suffisamment valorisant pour se sentir quelqu'un.

Ils ne sont pas tous égaux. Ils ont tous bon cœur et bonne volonté. Certains sont mieux représentés dans l'échelle des valeurs sociales, comme médecins, architectes, avocats, ou journalistes, ingénieurs, professeurs, chercheurs, artisans. Ils se lèvent tôt et en sont fiers, jouent les notables.

D'autres, bien que légèrement en dessous des précédents, sont encore dans de bonnes positions, à l'abri de tout besoin et pouvant se plaindre, ce sont les infirmières, assistantes sociales, éducateurs, éducatrices spécialisées, instituteurs, postiers, facteurs, petits patrons de bistrot, fonctionnaires.

Ils appartiennent tous à la même grande confrérie des Gens Bons aspirant à l'amélioration de l'espèce humaine. Fiers de la position obtenue par leur travail, si ce n'est par leur mérite. Conscients de leur bonté, prêts à trouver des solutions aux plus incongrus des problèmes ! « Tous ces pauvres ! »

Car, bien qu'ayant pour eux-mêmes un cadre de vie relativement agréable, sain et paisible, ils ne peuvent s'empêcher de se sentir concernés par le dénuement de beaucoup de travailleurs pauvres, co-habitants de leur quartier. Si l'on pouvait faire plus propre, moins pauvre, mais ne rien changer.

Bien des années plus tard, Arthur ruminait cette histoire, leur histoire bien plus que la sienne. Arthur se dut de ressusciter les limbes de son inconfort moral, pour pouvoir s'en extraire enfin sans culpabilité, et retrouver la valeur de son rôle éminent, leur rendre la responsabilité de toute désillusion.

C'était une très noble histoire, une épopée contemporaine que peu avaient choisi de vivre. En un temps historique plus porté par des relents de légitimation impériale, de sacralisation bancaire, de dévalorisation de toute entraide, le cynisme rampant des affairistes triomphants, des banquiers.

Dominique Premier fut souvent fière de lui, elle qui n'avait pas fait ce choix, qui n'avait pas fait le choix de lui, qui avait mis l'Atlantique entre eux, qui finissait ses études à Stanford USA.

— *Vois-tu bien, tu n'as pas besoin de moi.*

— *Si, tu me manques, un manque terrible !*

— *Sois courageux, allez !*

Il fallait d'abord reprendre le cadre chronologique des différents événements de ces années-là, autour de la cruciale question du logement des plus démunis dans Paris, capitale d'un des plus riches pays, associé à toutes les décisions planétaires, créateur de pauvretés toujours plus nombreuses, de guerres.

L'histoire débuta par les incendies criminels de sinistre mémoire détruisant certains immeubles vétustes et hôtels meublés de travailleurs pauvres dans tous les arrondissements de l'Est parisien, dévolus historiquement aux travailleurs noyés dans les fumées d'usines, soufflées par les vents dominants.

À l'automne 1986, six mois après la fin d'USINE, en trois mois de temps, six ou sept immeubles brûlèrent dans des conditions non élucidées à ce jour. Il y eut un affreux bilan de vingt-trois morts, dont six enfants en bas âge, et bien peu d'indignation, pas de banderoles, de juteux profits, des cercueils.

Libération, déjà aux mains de l'ultralibéralisme outrancier, ne put omettre de se fendre d'un titre explicite, « Paris brûle-t-il ? » Les coïncidences chiffonnées sentaient trop le pétrole inflammable pour pouvoir être écartées au nom d'un réalisme pragmatique de bon aloi. Il fallut rendre compte, dire.

D'autres traces et faisceaux concomitants d'indices et de faits de nature à entraîner l'intime conviction de chacun dans le secret et l'honnêteté de sa conscience existaient en nombre, personne ne fut inquiété ni même inculpé, la pauvreté est auto-génératrice de désastres, à quoi bon ?

Il en faut beaucoup moins pour enfermer un pauvre sans statut social bien établi. Mais le feu, c'est sain, c'est propre. Les propriétaires n'étaient pas tenus de reloger, les assurances n'étaient pas tenues d'indemniser. Après reconstruction, le quartier serait de nouveau salubre, les Gens Bons tranquilles.

Une chose était certaine, ces immeubles habités par des pauvres gênaient l'exécution de projets de construction aux profits inévitables et, pour les sociétés promotrices de ces grands travaux, la destruction par le feu économisait le coût d'une expulsion, d'un relogement, d'une démolition.

Pour le relogement des rescapés de ce petit holocauste sans guerre, chacun se renvoyait la balle et les responsabilités. Les sinistrés, comme les Gens Bons devaient les surnommer, étaient désormais à la merci du froid et de l'entassement dans les taudis des voisins solidaires, abandonnés.

La préfecture ne relogerait personne. Les occupants des immeubles vétustes

payaient en liquide sans quittance de loyer et les locataires des hôtels meublés étaient de passage, quand bien même ils y étaient depuis dix ans. Forte du respect du droit, elle renvoyait aux services municipaux.

/

Les services municipaux renvoyaient aux assistantes sociales débordées de dossiers en souffrance, tous plus impérieux les uns que les autres et sans solutions institutionnelles. Hormis les morts, les sinistrés pouvaient passer l'hiver dans la rue et attendre leur relogement le temps de leur vie.

De rares familles, possédant une quittance, furent relogées en hôtel sur les fonds d'urgence du bureau d'aide sociale à raison de cent francs par jour. Bien qu'ayant des revenus suffisants pour s'acquitter du loyer d'un logement social, ils n'étaient pas assez prioritaires, sans doute, pas suffisamment à la rue.

Car tous étaient des travailleurs réguliers. La plupart, salariés des services de voirie de la ville ou des services de nettoyage des transports parisiens et devaient habiter Paris pour se rendre à leur travail à l'aube, bien avant le départ du Premier métro ; cela même n'était pas suffisant.

À l'approche des grands froids, aucun relogement stable et garanti n'avait été débloqué. Les Gens Bons pourtant s'étaient émus, réunis, assemblés, avaient débattu, interpellé, manifesté, rien n'y fit. Les enfants scolarisés dormaient chez leurs camarades d'école.

La précarité ne pouvait durer indéfiniment. Un des responsables autoproclamés du squat associatif, culturel et artistique, expulsé de la rue des Pyrénées deux ans auparavant, était toujours présent dans ce dernier petit village pauvre et populaire de Paris, il se cherchait un rôle.

Il fit appel à Arthur en raison de ses connaissances et de son efficacité reconnue dans la pratique de l'ouverture de squats et le fit venir à une réunion très secrète au Premier étage d'un bistrot associatif, La Mouette Rieuse, place de la Réunion, au cœur d'un quartier populaire.

Sur le chemin pour s'y rendre, il frissonnait d'excitation. Quelque chose allait se passer. Les Gens Bons avaient adopté la mine soucieuse seyante à des conspirateurs et chuchotaient pour ne pas se faire entendre. Leur heure était grave, Arthur sourit, pour une fois.

Les Gens Bons ont un rapport assez particulier avec la loi, ils la respectent

parce qu'ils sont bons, ils tremblent d'envie de l'enfreindre lorsqu'elle les contraint, en secret ils sont admiratifs des voyous osant la transgresser, mais pour rien au monde ils ne dîneraient avec eux.

Heureusement, ils ont toujours les moyens d'échapper à cette tentation. N'ayant ni faim ni froid, jouissant d'une qualité de vie paisible et d'un capital de considération dû à leurs mérites, sans conteste ils pouvaient frissonner devant l'aventure, ce n'était pas la leur.

Là, ils tremblaient physiquement, pourtant le lieu était chauffé. On présenta Arthur comme quelqu'un de responsable et d'efficace, compliments plaisants à entendre si ce n'était leur incongruité de la part d'individus habitués à le fuir, à le rendre invisible à leur monde.

Arthur eut nettement l'impression d'être le plombier appelé en urgence pour déboucher les toilettes débordantes, il passa outre. Il s'agissait de permettre à des travailleurs à la rue de passer l'hiver au chaud avec leur femme et leurs enfants, l'urgence réclamait son efficacité.

Face à l'assistante sociale du secteur, l'institutrice de l'école voisine, le responsable du bistrot associatif, le militant culturel et le responsable du MRAP local, le curé de la paroisse se lança en marmonnant « Il faut ouvrir un squat ! » comme s'il eut dit « Ils ne savent ce qu'ils font. »

Arthur demanda où étaient les personnes concernées et quel était leur avis sur la question, et il rappela un principe élémentaire : seules les personnes concernées par l'occupation pouvaient en prendre la responsabilité et respecter les règles nécessaires de prudence et de sécurité.

On lui promit que tous les occupants seraient parfaitement conscients des risques et qu'ils étaient tous d'accord. Il fallait seulement ouvrir le maximum de logements d'un coup. Un immeuble entier laissé à l'abandon depuis trois ans avait déjà été repéré dans le quartier.

Tout le temps des préparatifs, Arthur ne revit plus jamais ces adorables Gens Bons. Pour le jour J, il rameuta tous les collectifs Autonomes connus, les antifascistes et les réfractaires à l'armée dont il faisait partie, le militant culturel faisait de même avec ses contacts.

Dans la nuit précédant l'ouverture, le camion de livraison de Simon, complice d'Arthur, fut garé sous une fenêtre de l'immeuble convoité. Du toit du camion, il avait suffi d'un coup de rein et un rétablissement sur le rebord de la fenêtre

ouverte, puis de l'ouvrage nocturne.

Au petit matin, tous les appartements sont ouverts et les serrures sont changées. L'électricité est vétuste, elle fonctionne. Une demande collective sera faite, la plomberie sera examinée en plein jour. Les futurs occupants arrivent par grappes, l'installation commence. C'est un enchantement.

Pendant plus d'un mois, ce fut la commune effervescente la plus Autonome des vingt dernières années sur Paris. Il y eut les Premières rencontres entre militants et familles, les Premières divergences sur les méthodes de gestion de l'espace, Arthur une nouvelle fois affronta les anciens.

La majeure partie des familles sinistrées était d'origine malienne ou algérienne. Arthur trouvait qu'il était prétentieux au dernier degré de vouloir apprendre à vivre en commun à ceux dont les règles de vie collectives étaient implantées et fondatrices de leur culture encore villageoise.

Dominique aurait bien aimé comprendre ce qu'Arthur venait chercher dans l'organisation d'un tel lieu. On eut dit qu'ils étaient tous fous et Arthur eut bien du mal à expliquer ce qu'il faisait là. C'était comme cela, rien n'était jamais vraiment prévu ou programmé, cela arrivait, c'était tout.

C'était une libération permanente de la parole et des envies. Cela tournait souvent à l'affrontement plus ou moins joué, plus ou moins agressif des ego présents. Au milieu de quoi venaient circuler tous ceux qui avaient besoin de monde en soutien à une opération contestataire de l'ordre établi.

/

Certaines opérations avaient été de gros fiascos, d'autre laissèrent quelques traces indélébiles dans les mémoires les moins alcoolisées du moment. La défonce à toutes sortes de produits dopants faisait office pour certains de passeport et de certificat d'authenticité de leur refus total d'intégration.

Oui, Arthur devait bien admettre ce détail des plus cruels, il n'y avait là nulle place pour une jeune Dominique Premier en train de finir ses études. Parfois, il accrochait son profil dans une vitrine réfléchissante. Qu'était-il devenu ? Lui ferait-il peur ? Lui parlerait-elle en vrai ? Il en doutait fort.

La jeune fille l'avait apostrophé un jour, au détour d'un couloir. Elle lui avait demandé de quel côté du fouet il se placerait, il avait refusé de faire un choix. Il y

avait d'autres solutions, ni victime ni bourreau, c'était possible. Elle choisissait le manche, il n'y avait plus de choix.

La jeune fille avait bizarrement évolué depuis peu, c'était dix ans plus tôt, et les publications à grand tirage divisaient en deux les populations, les winners et les losers. Il n'y avait plus de classes, ni d'intérêts ni de luttes, que des individus et des destins particuliers, un monde forcément injuste.

Foin de ses idéaux d'adolescente indignée, disparue sa capacité d'espérer, la loi générale était devenue la loi de l'argent, et il fallait en gagner ou disparaître. Il fallait être du dessus du panier, une lame de fond contre-révolutionnaire et féroce réactionnaire recouvrait les mondes connus.

— *Tu ne pourras plus jamais m'aimer, Dominique ? Tu ne me respecteras plus ? La situation de ton compte en banque sera ton seul horizon ?*

— *Enfin Arthur, l'argent permet des tas de choses, l'argent rend libre d'aller où je veux !*

— *Ah, et cela te plaît donc à ce point, d'oublier tous et toutes ?*

— *Crois-tu donc, Dominique, que tu pourras habiter ce monde lorsque tous auront été exclus de ses bienfaits et condamnés au ruisseau ? Ton fameux blindage d'indifférence résistera-t-il à cette vision constante du massacre et de la torture sociale généralisée ? Courir en enjambant les corps ? Comment pourras-tu te supporter et supporter ta condition de rescapée des injustices les plus criantes depuis le début des civilisations humaines ? Lorsque tu ne pourras plus ignorer les SDF allongés tout au long de ton chemin quotidien et que nul réconfort moral ne viendra absoudre ton égoïsme ?*

— *Allons, Arthur, toi tu ne me pardonnerais pas ?*

— *Moi, Dominique, je t'aime et ne compte pas, je t'aime et tu ne seras plus jamais près de moi, je t'aime et personne dans cet immeuble ni ailleurs ne sait, et nous avons certains problèmes d'organisation interne à résoudre, travaille ta thèse.*

Les anciens que Stupé connaissait ne voulaient pas que le rôle directif de gestionnaires de la lutte leur échappe. Arthur lutta ce qu'il pouvait, d'autres engagements prenaient son temps. Ils encaissèrent les contributions aux frais généraux et le militant culturel se mit à remplir les dossiers.

Arthur, après un mois d'assemblée générale permanente, laissa le terrain aux

petits militants autoritaires incapables d'apprendre quoi que ce soit de l'autre, inaptes aux échanges culturels, avides de pouvoir. En lui, il les nomma les « petits Blancs chefs », Dominique Premier sourit.

— *Référence d'alcoolique.*

Reine, de commerce agréable, tourna autour des chefs et resta avec Stupé, sa dose devenue ordinaire de produits dopants en dépendait trop. Arthur ne comprenait toujours pas, il trouvait que Reine n'allait pas très bien, ne savait pourquoi! Tel un ami lointain, il l'approchait parfois, discutait un peu.

Le remue-ménage des Premiers jours suscitait l'attention, interrogeait les passants. Arthur pensait plus utile sa présence aux alentours de l'immeuble, à expliquer sans relâche aux habitants des coins et recoins les plus obscurs des impasses avoisinantes le pourquoi de cette occupation tapageuse.

Cela lui permit de tester les réactions, d'établir les Premiers contacts, de percevoir les difficultés. Les journalistes étaient à l'affût, une femme habillée d'un pagne traditionnel leur lança d'un square :

— Non, pas de photos.

Il fallait influencer si possible sur leur tendance à fortement déformer les faits.

Ce quartier dans les années 80 était considéré comme un lieu majoritairement populaire. Il restait emblématique d'un peuple de Paris en mutation. La question des mal-logés en région parisienne n'était pas résolue. Des milliers de foyers attendaient l'attribution d'un logement décent.

Ils avaient tous déposé leur demande depuis de nombreuses années auprès des services publics. De multiples familles vivaient en hôtel meublé. Arthur les avait vues lorsqu'il était veilleur de nuit et huissier à la préfecture de l'îlot Châlon. Tous les papiers, les dossiers n'y changeraient rien.

Le quartier était en train de vivre une profonde mutation, puisqu'un programme de rénovation entraînait la démolition de certains bâtiments et l'expulsion de ses habitants si ces derniers n'étaient pas légalement installés ; l'incendie criminel venait clore les situations les plus délicates.

De ruelle en ruelle, le décor insidieux de la pauvreté ignorée des dominants et de leurs petits affidés se plantait du nord au sud de l'arrondissement, de l'est à l'ouest. Dans l'insensibilité et la complaisance générale, des hommes et des femmes surnageaient grâce à leurs valeurs fondamentales.

Aucun bien sûr n'eut pu figurer l'espace d'une seconde au banquet des salons

petits- bourgeois où se discutaient abondamment les diverses solutions absconses visant à transformer leur vie et leurs manières d'être, forcément responsables de leur état du moment. C'était féroce une lutte.

Avec leurs beaux discours, leurs grandes réunions, et surtout leurs principes imbéciles, ils n'avaient jamais réussi ce qu'une poignée de marginaux et de réprouvés venaient de faire dans le plus grand des désordres, naïvement et sans prétention, gênant la fierté de ces petits maîtres.

Arthur, comme la plupart de ses compagnons Autonomes, n'avait pas de vision stratégique, encore moins de calculs politiques. Ils s'en seraient voulu, ils fonctionnaient à l'instinct, à la colère contre les injustices les plus criantes, à la fête débridée, aux joies les plus explosives.

Arthur manquait encore d'un infini espérant. Il n'avait pas encore laissé ses oripeaux d'angoisse au vestiaire de l'humanité naissante, il n'arrivait pas à oublier. Dominique Premier parfois martelait :

— *Oublie, oublie tout ça, éclate-toi, ce qui est passé est passé, fais ta vie, n'attends plus !*

/

Parfois, Arthur partait en dérive au fil des squats ouverts par ses compagnons Autonomes. Il glissait sa présence d'un endroit à l'autre. Dans son propre squat voisin de l'imprimerie de la LCR à Montreuil, il n'était plus si bien vu. Des forces de manipulation interne étaient déjà à l'œuvre.

Arthur devait désormais apprendre la jalousie révolutionnaire des camarades. Plus de temps était consacré à se saboter les uns les autres afin de s'assurer une suprématie éphémère sur les événements, voire une hégémonie complète sur le déroulement des actions, qu'à se rassembler, solidaires.

De tous les jaloux dispendieux de leur art de malfaire pour la satisfaction de leur ego trouble, Ricks était sans doute le plus efficace. Le visage légèrement hautain, avenant, rieur et en principe détendu, il pouvait se confronter sereinement à la confection dosée de son chocolat matinal.

C'était pour lui un subtil équilibre de souvenirs enfantins et de plaisirs immémoriaux. Myrtille, jeune éternelle adolescente rebelle, était venue réchauffer sa couche cette nuit-là en souvenir de leur Premier squat collectif, quelques

années plus tôt, tout frais issus du lycée Autogéré de Paris.

Myrtille s'était levée plus tôt que lui, comme souvent, et avait frôlé la matinée fraîche de ses fesses androgynes, frissonnantes et nues. Elle s'était rincé le visage au robinet de la petite cuisine froide, avait enfoui sa jeunesse dans ses vêtements d'Autonome Parisienne, fuseau collant noir et cuir.

Arthur, levé tôt, en avait eu la vision à lui couper le souffle. Myrtille lui avait fait la bise les fesses à l'air, comme habillée d'une mondanité. Elle faisait partie de ces jeunes amazones politisées et actives dans les luttes radicales du moment, revendiquant liberté et offensive, Autonomie.

Elle était partie se faire foutre par son jeune amant dans un autre squat de la périphérie suburbaine. Elle avait besoin de sa vigueur pelvienne, tout autant que de sa rigueur métronomique de militant anti-prison aguerrri, pour se défaire de cette fâcheuse impression de vide qui la prenait.

C'était ainsi à chaque fois qu'elle consentait à accompagner les angoisses obsédantes de Ricks. Le saccadé simple avait tendance à la satisfaire et à la rassurer quant à l'utilité objective de la part masculine de l'humanité et la rinçait des assauts mentaux de Ricks, toujours occupé à convaincre.

Ricks pouvait savourer son réveil tranquille, seul levé dans le squat endormi. Les autres étaient déjà partis à l'assaut de quelque activité rémunératrice ou se levaient plus tardivement, se remettant d'une nuit décosue de consommation effrénée de vin et de beuglantes ivres, partagées et tumultueuses.

Sur les coups de 13 heures, il revenait prendre sa douche en ayant fini avec ses obligations salariales. Il était assez fier du compromis minimal le liant à la société pourrissante et combattue. Il estimait avoir trouvé la solution la plus maligne qui soit pour avoir du temps disponible et un léger revenu.

Ne pas complètement perdre sa vie à la gagner. Ricks était intimement persuadé d'avoir trouvé le meilleur équilibre possible étant donné les conditions existantes du monde pour assurer l'Autonomie de sa vie. Il en était passionnément fier et avait tendance à regarder de haut toute autre solution.

D'autres s'y prenaient différemment. Que ce soit en galères, en temps ou en énergie, il était le seul de sa bande à y passer aussi peu de temps pour un rendement aussi efficace. Bien sûr, il portait encore hebdomadairement son linge à laver à sa mère et obtenait d'elle une centaine de francs.

C'était en cachette de son père, beaucoup moins complaisant et qui avait la

fâcheuse aptitude de replacer l'ensemble de sa révolte sous l'angle du travail bien fait et de la justice sociale. Cet argent de poche arrondissait bien ses fins de mois et complétait sa maigre paye de surveillant de cantine.

Il ne pouvait s'empêcher ce plaisir hebdomadaire passé dans le cocon maternel inchangé. Non, vraiment, sur le détail de la vie matérielle il avait réussi plus que tout autre à construire savamment un ensemble de survie correspondant parfaitement à ses valeurs érigées en système de vie.

Il ne faisait pas fonctionner l'économie marchande ou le moins possible. Il ne participait que très peu au nucléaire électrique, juste une télévision allumée en permanence. Il n'engraissait aucun pourceau de propriétaire. Il ne participait en rien au soutien ou à l'édification du monde à abattre.

Il s'estimait clair, lucide, courageux, combatif, malin, imaginatif, conséquent, en tout et pour tout Autonome ; ne lui manquaient véritablement que quelques éléments de grandeur manifestement absents de sa vie, trop manifestement absents, qu'était-ce que la grandeur, comment l'appréhender ?

La grandeur est la considération que l'on vous porte, qu'elle soit justifiée ou non. La considération universelle, la considération de tous, Ricks s'en moquait. Il n'avait pas les mêmes valeurs que tout le monde. Il se reconnaissait bien dans « Le miracle de la rose » de Jean Genet, du côté saint.

Non, cela ne pouvait être la considération sociale, il n'en avait cure. Non vraiment il fallait voir les gros pourris qui s'en paraient, tout imbus de leurs mesquineries et coups bas, considérés de leurs concitoyens. *Ça non, franchement jamais de la vie ! Quoi, être le héros de la petite bande ?*

Quelles étaient leurs compétences particulières, pas grand-chose pour le moment. Lui savait jouer au jeu de stratégie chinois, le Go. Il était même le meilleur joueur de Go de tous les squats Autonomes. Qui jouait au Go ? Pas grand monde ! Enfermer, ouvrir, consolider, affaiblir, contourner.

N'empêche que ce jeu avait du bon, il lui correspondait parfaitement. Dans la vie, n'en était-il pas de même, sauf que ce n'était pas des pions mais des gens. Le maniement était plus difficile, le résultat plus jouissif. Ce n'était pas donné à tout le monde de pouvoir prendre les gens comme des pions.

Parvenir à leur faire aimer ou haïr ce et ceux que l'on avait besoin qu'ils aiment ou haïssent, ce n'était pas évident. Arthur lui avait volontiers laissé ce rôle, il n'était en rien dupe du petit jeu. Même si Dominique Premier tentait de le

secouer.

— *Ça va te retomber sur le nez, un jour ce sera contre toi.*

/

Arthur tentait d'expliquer à cette Dominique Premier, entité imaginaire à l'instar des nombres au carré négatif, chargée de permettre la progression du raisonnement dans l'impasse.

— *Si je ne le conserve pas près de moi, un autre que je ne connaîtrai pas rusera mieux et sera dangereux.*

— *Fais à ta guise, je t'aurai prévenu.*

La dernière fois qu'Arthur avait revu physiquement la Dominique Premier réelle, devant sa faculté de Jussieu, il venait de faire photocopier un tract d'appel à soutien contre l'expulsion programmée d'USINE C'était sa dernière année, elle lui avait souri.

Elle n'avait jamais utilisé le numéro de téléphone qu'il avait pris soin de lui laisser. Par moments, quand elle se faisait moins présente, moins pressante à l'intérieur de son front brûlé, il souriait à la beauté de l'histoire dont personne ne soupçonnait l'existence, à part lui et Dominique Premier :

— *L'Amérique, c'est grand.*

— *C'est grand et c'est super, j'ai une chance inouïe, le campus c'est génial, tu verrais ça !*

— *Oui bon, OK, tu es bien, tout va bien !*

Cette Dominique Premier dans sa tête lui faisait mal parfois. Mais il assumait les choix effectués par la véritable Dominique Premier.

Il eut été un bagage intransportable, il eut été un commensal insupportable, en aucun coin ni recoin obscur il n'eut été à sa place, il n'eut point eu les manières adéquates à susciter le point d'estime suffisant à tenir la moindre ânerie pour le summum de la conversation, et puis papa ne le sentait pas.

La jeune fille grandissait en dehors de lui, en dehors de sa vie, et son souvenir se magnifiait, s'étoffait, prenait ses aises et ses habitudes, un double imaginaire de l'aimée prenait le relais et grandissait et bientôt vieillirait, entretenait une conversation ininterrompue et toujours riche.

Elle était la meilleure partie de lui-même, la femme en lui, ses tristesses et ses

joies. Au courant du plus petit détail de ses émois, de ses envies, de ses fantasmes. Elle se coulait, lisse et parfaite, pleine et chaleureuse, dans l'état des instants les plus insolemment magiques de sa vie adolescente.

Nul doute que si elle l'eut accepté, nulle autre n'eut existé. Tandis que, rejeté, toutes s'ouvraient à lui. Prêt à mordre la poussière de nouveau, sans stabilité ni désir de couple, juste d'accouplement. Maïté en était le parfait exemple, un corps à la peau rebondie en teinte de cuivre doux, ferme.

— *Joli choix, elle ne t'aime pas !*

— *Ne crois-tu pas que je sais sentir ces choses ? De même que je sais depuis le début que tu m'aimes et que tu me sacrifies à des questions purement pragmatiques !*

— *Ne dis pas ça !*

— *Quelle importance ? Je suis pour la liberté, ta liberté, tu as bien fait, vive l'Amérique.*

Dans un milieu où les amis d'hier devenaient vite les ennemis de demain et les anciens amis d'après-demain, les territoires étaient plus difficiles à consolider qu'au jeu de Go, où il suffisait de déplacer des pions forcément consentants puisque inertes. Avec les humains, il fallait être malin.

Au Go, les pions devaient former des lignes reliées entre elles sous forme de territoires réputés imprenables. Dans la vie, les pions devaient former des lignes de relations fortes, réputées indestructibles. Ce n'était pas le plus simple, être soi-même soudé à une de ces lignes de forces.

Ces bandes se désagrégeaient sans cesse pour en reformer d'autres. Comment se soudait-on les uns aux autres ? L'esprit humain est versatile et l'humain ne suit que son intérêt ! N'était-ce pas là ce que disait Laborit ? Peur, agression, fuite, manger, boire, dormir, de grands animaux intellectualisés !

La plupart des gens n'étaient pas conscients de cela. La plupart des gens ne savaient pas ce que Ricks savait. N'était-il pas là, le début de sa grandeur manquante ? De ce savoir embryonnaire et encore effervescent entrevu lorsque la coke était bonne. Il lui fallait encore travailler.

Il lui fallait se construire son territoire inexpugnable, non plus sur le carré quadrillé du jeu de Go, non plus dans la compréhension si poussée soit-elle d'un jeu de pions noirs ou blancs, mais dans sa vie, dans ses relations avec les autres, un travail en profondeur, en secret.

Dans une conscience enivrée d'être le maître du jeu, de conduire les gens là où il voulait ou avait besoin qu'ils soient, leur faire aimer les gens qu'il avait besoin qu'ils aiment, les faire se dégoûter de ceux, nombreux, dérangeant sa paisibilité oiseuse, que nul ne puisse plus perturber son jeu.

Que nul ne puisse interférer sur la libre organisation de ses plaisirs, sur la composition de son territoire. Sans risques, sans bruit, parfaitement maître de ses réactions et de celles des autres, bien souvent, avec le frémissement de la victoire en lui, à chaque fois qu'un nouveau pion prenait sagement sa place.

Car maintenant, il lui fallait évincer Arthur du squat d'habitation. Il lui faisait trop d'ombre depuis son coup d'éclat de la rue des Vignoles. Son influence s'était accrue, ils passaient nombreux passaient aux nouvelles. Il n'y en avait plus que pour lui, de quoi déstabiliser son chocolat matinal. Cela suffisait.

C'était vrai qu'avoir pris vingt-deux petits appartements d'un coup et permis le relogement d'urgence de dix familles en plein hiver, sans compter tous les compagnons Autonomes, c'était le plus gros coup réalisé depuis au moins vingt ans. On en perdait le souvenir aux calendes.

Arthur plaisait à trop de monde, gâchait trop ses plaisirs, prenait trop de place. Il fallait le pousser à la porte sans qu'il ne sache jamais d'où venait le coup. Il avait déjà commencé à construire sa ligne avec Maïté. Il fallait jouer finement, cela restait simple, elle était joueuse et indolente.

Qu'elle reste et que l'autre s'en aille. Cela faisait un an environ qu'ils se voyaient régulièrement. C'était bien Arthur qu'elle venait voir. Ils couchaient parfois ensemble. Au début, elle avait juste dix-sept ans, toute mignonne et rebelle. Ricks entrevoyait bien un angle d'attaque possible.

/

Arthur était en réunion continue avec le mouvement de solidarité construit dans le quartier Réunion, suite à l'occupation de l'immeuble. Avec le curé de la paroisse Saint-Jean- Bosco, l'école du quartier Vitruve, les parents d'élèves, l'assistante sociale, voilà de l'argument incontournable.

Les parents dormaient dans la rue ou dans le métro, après trois semaines à l'hôtel payées par la ville de Paris qui s'étaient achevées sans solutions relais. Les enfants étaient hébergés par des parents d'élèves, la situation était tendue. Ricks

pouvait contester la présence du curé de Saint-Jean-Bosco.

À la fin de la réunion, faute de solution, il ne restait plus que le squat pour loger ces familles sinistrées que la ville de Paris avait délibérément délaissées. Le prêtre lui-même avait désigné un immeuble vacant situé à quelques mètres d'un de ceux qui avaient brûlé, soutenait l'occupation dans ses sermons.

Mais c'était un curé, ce qui rendait la ligne idéologique de Ricks infranchissable. On ne pactise pas avec l'ennemi, le ferment des divisions. Sinon Ricks eut trouvé autre chose, l'objectif étant de dénigrer toute action et toute promotion d'Arthur, dans toutes les directions. Et Maïté lui plaisait bien.

Dans le mois de l'ouverture, la question essentielle de toutes les luttes depuis l'aube des mouvements ouvriers se pose avec acuité, qui commande, qui suit ? Les associatifs créent vite une structure d'encadrement et de gestion des dossiers de familles, ils n'entendent parler que de sinistrés.

Aussitôt l'association montée, Arthur siégeait à son pompeux conseil d'administration, qu'elle se vide de tout militant et devienne rapidement un porteur nom permettant au responsable culturel de signer ses interventions sans rendre de comptes à quiconque, tampon à l'appui, hors réunion.

Les Gens Bons du quartier, très investis dans le tissu associatif si dense de l'arrondissement, subitement hurlent à la manipulation et au débordement, des radicaux poussent les familles sinistrées dans l'illégalité et les envoient au casse-pipe, le parti du pouvoir de gauche tient bien ses troupes.

Certaines manifestations réclamant exclusivement le relogement des sinistrés, listés, orthographiés et isolés des autres pauvres, étaient appelées par un luxe foisonnant d'organisations, de partis, de syndicats, d'associations, et réunissaient péniblement devant la mairie une dizaine de personnes.

Arthur et ses compagnons listaient, eux, les immeubles vides du quartier. Il fallait agir vite, l'hiver était rigoureux. Et il fallait désencombrer le Premier immeuble, afin de rendre une certaine tranquillité de vie à ses habitants. Pendant trois mois, l'effervescence fut joyeuse et les nuits alcoolisées, courtes.

Trois nouveaux immeubles furent ouverts, et les sinistrés relogés par la force de l'action directe, les compagnons Autonomes s'en chargeaient. Pour enrayer ce mouvement, la préfecture trouva l'ingéniosité de briser les cercles vicieux des dossiers, elle commença à reloger exclusivement les sinistrés.

Chaque sinistré libérant un appartement squatté laissait sa place à un autre

pauvre dans le souci. Les immeubles squattés s'affichaient au grand jour et complets. Ils attiraient tous de plus en plus de passage et de désirs d'imitation. Le squat redevenait une valeur populaire et utile.

Dominique Premier elle-même s'inquiétait de l'ampleur du phénomène :

— *Vous allez vous faire casser la gueule.*

— *Oui, au moins on saura pourquoi, et puis toutes ces injustices, c'est au-delà du supportable, cela fait six ans que le paradis sur terre a été voté et le seul gagnant du moment est borgne.*

Reine venait de voir passer Arthur dans la rue donnant en dessous des fenêtres du petit deux-pièces où elle trônait, aux Premières loges des manipulations du militant culturel cherchant difficilement à se faire passer pour responsable des opérations. Il avait cette allure empressée, son plus beau chevalier.

Elle remisa vivement sa seringue et ses cotons, ramena le citron à la cuisine. Il était rare de voir Arthur frapper à cette porte, il n'appréciait guère ni les anciens ni le militant culturel. Elle tentait de suivre leurs embrouilles, ce n'était pas simple et la came lui réclamait de la tranquillité.

Ses chevaliers ivres ne parvenaient jamais à se mettre d'accord. Certains désiraient tout commander jusqu'au passage du balai. Arthur, lui, voulait la liberté responsable, le collectif Autonome, le village africain, était-il réaliste ? Naïf ? Utopiste ? Ne fallait-il pas une hiérarchie, une autorité ?

Les autres chevaliers paraissaient plus constructifs, plus adultes, plus pragmatiques. La force, l'énergie semblaient venir d'Arthur. Comment faisaient-ils pour ne pas s'entendre ? Elle voyait bien les divergences d'intérêts. Cela valait-il de se désunir, de se repousser, de s'opposer ?

Arthur allait commencer son tour des appartements où ses copains Autonomes avaient élu domicile. Elle entendrait de loin les éclats de rire et de voix, les canettes vides tintant régulièrement dans la poubelle. Arthur passait rarement la voir, il n'aimait pas Stupé, il ne serait pas son deuxième amant.

Reine, depuis que ses faveurs sexuelles étaient devenues exclusives et réservées, se prenait à espérer un deuxième homme à domicile. Non plus un amant de passage, comme avant. La pérennité avait du bon, les doses ramenées par Stupé suppléaient à son ennui, elle voulait un complément, un autre.

Reine emménageait sa vie dans un espace des plus protégés. Les militants étaient organisés et géraient les différents éléments matériels nécessaires à la vie

de main de maître, solidaires de toutes les copines et des copains. On pouvait partir en voyage sans crainte, sa place était réservée au retour.

L'immeuble était tel un castel en poste avancé. Les troupes s'activaient continûment. Les chevaliers remportaient toutes les victoires et s'égosillaient, ivres toutes les nuits. Dans la chaleur des literies, les abandons ne la faisaient plus frémir. Elle restait charitable, extirpait les jouissances.

Arthur était encore avec elle comme s'il était puceau. Il respectait le pacte ancien de chasteté purifiante dont elle avait besoin. Il était le seul à ne pas s'adresser à elle pour la consommation commune de sa chair, ce dont elle se lassait de plus en plus. Ses pénétrations se faisaient plus fines, blessantes.

Ses veines se formaient peu à peu à l'introduction masculine du métal perforant et les produits chimiques tendaient à suppléer à ses productions intérieures. Elle avait de plus en plus l'orgasme mou et sali. Elle ne savait pourquoi. Si un militant s'apaisait sur son ventre, elle bâillait. C'était nouveau.

/

Les Blancs chefs et le militant culturel la fatiguaient de leurs perpétuelles stratégies et de leurs manœuvres avortées. Ils couraient après les caméras, se pendaient au téléphone dans l'espoir d'un article. Son appartement était le bureau des petits chefs blancs convoquant leurs familles de pauvres à gérer.

Tandis que les appartements voisins foisonnaient de vie, d'enfants crépus et de mamas en boubous. Arthur avait raison. Les logiques postcoloniales des militants encadreurs étaient bien inutiles. Si ça les rassurait! Arthur justement faisait entendre sa voix au loin, portée le long de l'escalier.

Le détail des opérations pratiques n'était pas de son ressort. Les Africains n'avaient besoin de personne pour organiser l'ordinaire, cela crevait les yeux. Le reconnaître eut retiré tout rôle de Premier plan aux petits chefs et c'était une carrière qu'ils amorçaient. Arthur, lui, vivait.

Elle le soutenait discrètement, lui faisant passer finement des infos au détour d'une conversation. Car les autres avaient leurs secrets, leurs contacts incongrus avec des politiques et des gestionnaires municipaux. Leur tambouille sentait de plus en plus la manipulation de pouvoir. On verrait bien.

Arthur vidait les canettes de bière et son esprit s'échauffait. Il n'était pas midi

et l'après-midi serait ivre. Il avait ce besoin de se fondre dans les amas, de s'oublier. S'oublie-t-on ? Au milieu de ses éclats forts et des vociférations, la fraîcheur tendre de Dominique Premier ne pouvait le maîtriser.

- *Déjà, enfant, tu mettais ta poupée préférée dans un placard et tu l'oubliais, tu regardais le placard et tu disais, ce n'est pas grave, tu n'as jamais ouvert le placard, la poupée préférée est toujours là, dans la vieille brocante le placard ne trouve pas preneur, tu es dans ta poupée, personne n'ouvrira. Tes éclats de rire, même, mentent et ton regard au milieu du rire le plus franc conserve cette mélancolie profonde, cette perpétuelle tristesse oculaire, la pupille intriguée, qui t'a donc abandonnée ainsi ? Tes pleurs crispés sous ton front dégagé, qui as-tu abandonné ? La souffrance ne ment pas. Au-delà des tourments et des anciennes douleurs, avec ces vies multiples, et ces hommes malheureux.*
- *On ne peut satisfaire tout le monde, j'ai besoin d'être reconnue.*
- *Je l'ai bien compris, les journalistes, les photos, cela prend du temps, se faire courtiser dans les nuits d'été, c'est ton ivresse.*

Chapitre 9 – *Le comité*

L'occupation du 67 rue des Vignoles fut le cœur de la lutte sur le logement des années 80 du XXe siècle. Tout ce que Paris comptait comme militant Autonome passa aux nouvelles. Le charivari des origines tarda à se calmer. Les jeunes sans travail se mêlèrent aux travailleurs réguliers.

Les associations des Gens Bons ne tardèrent pas à faire savoir qu'elles ne contrôlaient en rien l'opération et que des irresponsables instrumentalisaient dans un sens de radicalisation politique la misère des familles. Ils n'étaient plus sinistrés. On leur ouvrait des dossiers, les dirigeait.

Les Gens Bons voulaient bien à la rigueur que des pauvres squattent, sans bruit, sans banderoles, sans revendications. La vue de la misère est moins dure à supporter lorsqu'elle se cache, honteuse, dans des taudis de plus en plus loin de leur quartier dont ils souhaitaient la réhabilitation.

Les Gens Bons pensaient que les pauvres avaient besoin de porte-parole. Qu'il fallait organiser des tours de nettoyage des escaliers. Organiser des collectes de vêtements usagés. Gérer les dossiers des familles. Faire l'appel par ordre alphabétique. Distribuer matelas et couvertures.

Les Gens Bons n'aimaient pas les assemblées générales. Ils préféreraient même qu'il n'y ait pas de réunion du tout avant une prise de décision. Ils auraient voulu qu'il n'y ait qu'un seul chef, toujours le même. Et qu'ils se tiennent tranquilles. Ne pas changer le monde, juste aider les pauvres.

C'est à partir de la création du Comité des Mal Logés que la fumée des rumeurs prend feu. Les Gens Bons ne veulent pas que des enfants et leurs parents dorment à la rue. Ils ne veulent pas de cette habitude de se servir soi-même de ce dont on a besoin. Ils ne voudraient pas plus de squats.

L'assistante sociale de secteur s'en était prise à Arthur.

— Il n'y a plus de place dans cet immeuble si on ne veut pas entasser les habitants comme dans un taudis de marchands de sommeil, si on veut rester

décent, la seule solution pour loger tous les cas en urgence est d'ouvrir un nouvel immeuble.

Les Gens Bons, par le relais de leurs partis politiques d'appartenance, n'avaient de cesse de stigmatiser l'activité de tous les fondateurs du Comité des Mal Logés. Activistes et squatters professionnels manipulant les pauvres familles, instrumentalisant leur misère, voulant la révolution.

Il eut fallu savoir répondre à l'urgence des conditions immondes de logement de certains, sans pour autant revendiquer. Sans faire de critique d'un système politique se satisfaisant de la situation sordide. Savoir être pauvre sans en vouloir aux riches. En ayant l'air moins pauvre, payer un loyer.

Des travailleurs avec des métiers réguliers sont privés de logements décents, donc des droits essentiels de toute famille à vivre en harmonie et dans le confort le plus récent. Ils occupent ensemble le même immeuble que des jeunes chômeurs et cela devient une manipulation, cela devient politique.

Certains Gens Bons ont des relais dans des associations bien vues des pouvoirs politiques en place. Le programme de ces grands responsables de l'état des choses propose des solutions refusées par ces travailleurs manipulés.

— Mais comprenez, on ne peut plus construire de logements sociaux !

La presse lue par les Gens Bons fourmillait de projets pour les mal-logés en tout genre. Les jeunes travailleurs iraient dans les anciens foyers désaffectés des travailleurs immigrés rénovés. Et les travailleurs immigrés iraient..., tout cela était parfait sur le papier, convenable, moralement innovant.

Les associations caritatives que les Gens Bons soutenaient réhabiliteraient des immeubles vacants et les gèreraient. Logeant ainsi des pauvres recalés du système du logement social. Le temps nécessaire aux projets de promotion immobilière d'aboutir, ils iraient..., le bail sera glissant vers la sortie.

L'État mettrait à disposition des terrains lui appartenant à la périphérie des grandes villes, hors zone de promotion immobilière, pour y installer des villages de baraquements préfabriqués. Y logeront tous les rescapés en attente de partout, les refusés aux droits les plus fondamentaux.

Tout cela était parfaitement bien prévu, bien avant que le moindre Comité des Mal Logés ne fasse son apparition. Bien avant que tant de logements sociaux vacants ne soient soumis à la populaire réquisition des mal-logés. Quel affront, ils décident de lutter et d'occuper en assemblée générale !

Les Gens Bons ne voulurent jamais de ce comité osant prendre ses décisions en assemblée générale, où chaque voix comptait et pouvait s'exprimer. Ils tentèrent d'en prendre la direction et d'empêcher les occupations d'HLM. Il y en eut cent et plus, et il n'y eut jamais ni responsable ni porte-parole.

La rumeur s'enfla de colère et de sous-entendus nauséabonds. Arthur et ses compagnons n'avaient rien d'autre à faire que d'être toujours présents pour organiser une nouvelle occupation. Dans le dessein inavoué de faire déraiper l'histoire sur un terrain politique. Bien sûr, des radicaux !

Les Gens Bons ne voulaient pas que ces pauvres obtiennent les mêmes droits sociaux dont eux-mêmes seraient bientôt déshérités. Ils ne voulaient pas croire aux intentions maléfiques des gestionnaires de l'immobilier et de la misère sociale étendue. C'était il y a vingt-cinq ans, cela est toujours.

/

L'observation du quartier, du terrain d'aventures et des rendez-vous au coin des cafés, aidait les curieux, les étudiants en sociologie, les thésards d'université et les journalistes motivés à mieux comprendre cette manière vraiment humaine de vivre dans des cadres inhumains, au cœur de la ville.

Arthur adhéra à ce comité par courrier, à partir de Fleury-Mérogis. Il ne put se mêler aux activités de ces assemblées que deux mois plus tard, à sa sortie de prison. Un certain nombre d'actions ayant déjà abouti à des mobilisations Autonomes de mal-logés. C'était la fête de l'Aïd à Belleville.

Il n'y avait encore eu que deux logements HLM réquisitionnés au 140 rue de Ménilmontant, cité ouvrière dégradée et injustement présentée par la presse comme carrefour des bandes de voyous. La mobilisation s'organisait au cours des assemblées mensuelles et des réunions hebdomadaires.

Ce jour de fête de l'Aïd du 2 mai 1987 fut pour Arthur un grand jour de fête. Cela faisait deux mois qu'il patientait en vue de sa liberté. Le Premier jour de sa sortie fut un jour de réjouissances. Le comité initié avant son emprisonnement commençait à s'étoffer, la mobilisation avait suivi son cours.

Même s'il reprenait le train en mouvement, Arthur était heureux de voir les choses se développer dans la direction souhaitée, des formes de la lutte porteuses en germe des principes de vie de la société juste, en devenir et désirée. Il n'aimait

pas les autoritaires, voulait une société libre.

Les stands s'installaient sur tout le boulevard de Ménilmontant. C'était le grand marché des luttes du logement. Les coordinations d'hôtels meublés voisinaient avec les squatters Punks réclamant la gratuité du loyer et les petits Blancs chefs avaient du mal à se faire passer pour responsables.

La manifestation dura deux jours et il y eut de nombreux débats. Ne pouvant recourir à l'appel alphabétique des familles inscrites, dépassés par la volonté auto-organisatrice de tous les participants, les responsables autoproclamés fulminaient, attendant leur heure, cartable de dossiers sous le bras.

Arthur respira à pleines narines. Ceux qui sortaient de prison avaient le droit à des attentions plus chaleureuses que d'ordinaire. Dans le milieu militant, on fêtait subtilement le retour à la liberté. On marquait son affection de manière plus appuyée. Des jeunes filles, avant timides, lui sautaient au cou.

Arthur eut l'impression d'étrenner son bien-être. Reine était au centre, elle semblait se moquer de la lutte. Elle était toujours présente lors de leurs rassemblements. Elle le vit et le salua plus chaleureusement. Elle y mit un peu de cette complicité anciennement leur. Il en fut heureux.

— Et Jeff et Manu...

— Ils sortiront plus tard, leurs sursis sont tombés, je vais voir l'avocat demain !

— Ça va, ça n'était pas trop long,

— Si, surtout vers la fin.

— Comme l'éternité...

— On peut dire, cela confine à l'éternité, c'est lassant et sans intérêt !

— Bon, t'arrêtes tes conneries ?

— Ah ça c'est sûr !

Arthur venait de comprendre qu'il n'avait rien à faire dans le monde des voyous. Il venait de parfaire sa connaissance du monde et des caches les moins connues de la société, et il lui paraissait clair que cela ne présentait aucun intérêt. Il avait fait le tour complet de cette question. Ce n'était pas pour lui.

Dominique Premier fut jalouse du bonheur d'Arthur de ce jour-là.

— *Elles t'embrassent, elles se serrent contre toi, tu es le héros, fais attention à tes chevilles.*

— *Et toi, le campus, c'est pratique pour baisoter,*

- *Oh ça va !*
- *Vive l'Amérique ! Tu es loin, je t'aime !*
- *Dans les bras des autres...*

Sur un stand, des photocopies diverses présentaient le Comité des Mal Logés. Arthur s'approcha. Les femmes en boubou africain préparaient de grandes gamelles de mafé et de sauce feuilles. Les hommes plaisantaient sous les arbres. Tout paraissait irréel à Arthur, le décalage sans doute !

- Et Reine se fit câline.
- Je t'offre un pot...
- Ouais, on va au Soleil, on revient après...
- Elle ne va pas se sauver, ta lutte !

Reine continuait de se moquer de lui, elle l'aimait donc un peu. Arthur était sur un petit nuage.

Il n'y avait que ceux de son squat qui le fuyaient, il lui faudrait penser à déménager. Dominique Premier moqua finement :

- *Allez donc, un petit coup de Reine, tu es toujours amoureux d'elle,*
- *À défaut de toi, c'est mon gros défaut, ton absence me pèse, c'est long Stanford !*
- *C'est encore plus long, la vie.*
- *Je ne te reverrai plus !*
- *Vis, tu verras !*
- *Bien sûr, Dominique, tu as raison.*

Reine se sentit mollir, son chevalier venait de sortir de prison. Il par faisait le soleil de sa tignasse hirsute de cheveux bruns mi long et tirés en arrière sur le front. Reine s'ennuyait dans les bras de Stupé, elle se fit aimante. Ce cerveau d'Arthur allait pouvoir faire le plein d'émotions.

- Et ce petit stage, ce n'était pas trop long ?
- Non, un peu plus de deux mois ! Heureusement, je plains les longues peines. Il y a de quoi devenir fou, on peut faire de toi ce que l'on veut !
- Les codétenus, cela allait ?
- Oui, quelques-uns sont sympas. (La musique de la fête les atteignait). Et vous ?
- Eh bien c'est toujours pareil, les coteries, les chefferies, les galères, tes petits copains du Comité, les autres du 67 n'en veulent pas, ils ont eu du

mal à prêter la salle du bas pour les réunions, et ils ne veulent pas s'en occuper !

— C'est pas leur salle, c'est nous qu'avons ouvert !

Dominique Premier ricana :

— *C'est comme ça que vous êtes tous ensemble ?*

— *Ce sont les contradictions au sein du prolétariat, je t'expliquerai quand tu auras fini tes études !*

— *Et si je restais en Amérique ?*

— *Non, nous nous reverrons, nos destins sont liés. Tu ne voudras pas et je voudrai...*

— *Tu m'aimes. Respire, Arthur, et oublie-moi je t'en prie, je t'ai dit que je n'avais pas les mêmes sentiments, même si ce n'était pas vrai, cela nous a séparés, il y a un fabuleux océan entre nous, tu es dans une vie, dans un monde que je ne peux pas fréquenter, mes amis ne mangeraient pas avec toi. Tu fais peur, tu me fais peur aussi, un peu, vous faites peur à beaucoup de monde avec vos histoires, on ne peut pas se résoudre à côtoyer la pauvreté, on a peur d'y être entraîné, ceux qui n'ont rien vont nous prendre ce que nous avons, et puis nous ne voulons pas partager, c'est ainsi.*

— *C'est bien cela, Dominique, l'erreur et la confusion, personne ne demande à partager. Il s'agit d'immeubles vides, inoccupés, les propriétaires en recevraient un loyer, notre occupation contribue à l'entretien de l'immeuble, nous ne prenons ni ne retirons rien à personne, nous nous abritons.*

— *Ceux qui dominant veulent avoir la preuve qu'ils dominant, si vous n'étiez pas là, comment sauraient-ils qu'ils dominant, qu'ils ont tout ?*

— *C'est du sadisme social !*

— *Oui, il faut que vous souffriez, que vous soyez dans l'inconfort matériel le plus criant pour que nous puissions posséder. Il nous est à tous nécessaire de vous voir quotidiennement errer dans nos rues pour que nous soyons satisfaits de ce que nous gagnons par notre travail et nos activités. Comment pourrions-nous avoir le sentiment de notre importance et la justification de nos maigres privilèges ? Comment pourrions-nous considérer nos maigres confort si nous n'étions pas témoins tous les jours d'un inconfort terrible ressemblant à la plus indigne des tortures ? Le*

camp de concentration et d'extermination est là à nos pieds, et nous en sommes conscients, nous le voulons ! Comment pourrions-nous supporter les efforts qui nous sont demandés pour courber l'échine, nous plier aux réalités imposées, satisfaire nos maîtres puissants, devancer leurs désirs, les défendre à tout propos, si nous n'avions pas la satisfaction de vous voir dépouillés et sans force, exsangues ? Nous ne voulons pas que le monde change, nous ne voulons pas de la justice, nous voulons être favorisés et être puissants. Les riches ne sauraient être sans les pauvres, nous voulons beaucoup de pauvres. Si nous n'entendons vos gémissements, comment saurions-nous être à l'abri ?

/

Reine fit bouger ses mollets et releva sa robe noire jusqu'à un mi-cuisse doré et entrouvert aux caresses et étreintes. Arthur n'osait baisser les yeux, il avait l'amitié de Reine et lorsqu'il voyait le peu d'estime dont elle entourait ses amants jusqu'à Stupé, il préférait sa situation affective à nulle autre.

Il y avait quelque chose de changé en Reine et Arthur ne parvenait pas à mettre le doigt dessus. Était-ce moins d'entrain, Reine n'avait jamais brillé particulièrement par sa vivacité. Pour ce qui était de l'ajustement des étreintes et des échanges sexuels, la langueur lui correspondait plus.

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Attends, je viens juste de débarquer, je n'ai pas encore revu tout le monde, je pense que dès qu'on est suffisamment nombreux, on va occuper des logements HLM, il y en a plein de vides partout, c'est vraiment affolant, avec tous ces gens à la rue.

— *C'est un gros morceau, non ! (Dominique Premier s'inquiétait). C'est bon la taule, tu ne vas pas t'abonner ?*

— *Non, c'était juste une erreur de parcours, une bêtise de nuit, pour les ouvertures de squat et d'HLM il n'y a pas de souci, de toute façon c'est le nombre qui compte, le rapport de force.*

Reine l'apostropha :

— Arthur, ce n'est pas brillant ta discussion, tu ne racontes rien !

Arthur émergea de ses rêveries Premières.

- Non, que veux-tu que je te raconte, j'ai attendu deux mois et demi de pouvoir être libre de nouveau, c'est un long exercice de patience, un bon stage de formation militante.
- Un stage ?
- Eh oui, c'est un stage, juste le temps de voir et de comprendre le dispositif, pas suffisamment pour désespérer, assez pour se conforter dans sa révolte.
- Ah oui, ta révolution !
- Appelle cela comme tu veux, il faudra bien faire changer des choses.
- C'est eux qui font changer les choses.
- Sois pas pessimiste, Reine, tu connais la différence entre le pessimiste et l'optimiste, c'est soit à moitié vide soit à moitié plein et c'est au même niveau, je crois encore qu'il est utile de contester, qu'il est courageux d'être solidaire et de se tenir les uns les autres, nous ferons ce comité. Toi, tu ne vas pas en faire partie ?
- Oh non, j'ai déjà les anciens, Stupé et le bureau du militant culturel à domicile, je ne vais pas en plus me coltiner les réunions et les assemblées générales. C'est bien, vous allez foutre la merde, ça ne peut pas être pire de toute façon, et vous serez logés. Et toi, tu ne veux pas y habiter au 67 ?
- Non, je vais quitter Montreuil, les autres me fatiguent et ils ne me parlent plus, je suis sorti hier de prison, je suis arrivé, ils étaient là, dans le silence, ils ne m'ont rien dit, je ne leur ai rien fait, bon, c'est comme ça, on ne s'entend plus.
- Le 67, c'est toi qui l'as ouvert, tu y as ta place !
- Non, je ne suis pas d'accord avec le mode d'organisation intérieur, leur règlement, leur tour de balayage, etc. C'est pas comme ça, les gens sont adultes, tout le monde doit décider ensemble, il ne doit pas y avoir de chef.
- Pourquoi tu ne combats pas pour ton idée ?
- Je l'ai fait, je ne suis pas pour s'empailler sans arrêt, le pouvoir est pris, c'est foutu, le seul truc qui peut être bien, c'est le Comité des Mal Logés, tout se décidera en assemblée générale et il n'y aura pas de chef, que les anciens encaissent leurs loyers !
- Ouais c'est sûr, si vous vous entendez pas, c'est pas la peine, c'est dommage de se diviser comme ça, dès le départ.
- On n'a pas le choix, moi il est hors de question que j'obéisse à ces fêlés

mégalomanes, et il est hors de question non plus que je donne des ordres à quelqu'un. En plus, tous les rapports sont pervertis, les petits Blancs chefs gèrent les dossiers des familles, ils leur donnent des espoirs et en attendant ils créent un rapport de domination hiérarchique et de dépendance, c'est un pouvoir, rien n'indique qu'ils aient raison, ils ne veulent pas en débattre. Il ne peut pas y avoir de confiance quand on vient te dire qu'il faut qu'il y ait plusieurs niveaux d'information et que tout ne soit pas su ni discuté par tout le monde, ils me l'ont dit clairement, leurs magouilles et jeux stratégiques commencent, ils font le travail des politiciens gratuitement.

- Tu es un peu dur, non, c'est que des histoires de mecs !
- Non, pas du tout, ce n'est pas le monde que je souhaite promouvoir, je ne veux pas qu'il y ait de rapports de domination et de dépendance, je ne veux pas apporter ma caution à cela, au 67, j'ai des copains et je passe voir mes copains. Pour le reste, il y a la réunion hebdomadaire du samedi et la permanence ouverte pendant le marché du dimanche, les histoires du 67, ne comptez plus sur moi, je ne veux pas être mêlé à quelque chose que je n'ai pas voulu, moi, les gens sont logés, la lutte commence, c'est bon !
- Tu vas ouvrir où ?
- Il y a un garage dans le quinzième arrondissement, c'est Rocky Volcano, tu sais le mécano ?
- Ah ouais, comment il va, lui ?
- Ben il est là, je viens de le voir ! Il veut faire une sorte de garage autogéré, il y a une maison derrière, il faudrait qu'on soit un ou deux de plus !
- J'ai vu Jean-Philippe la semaine dernière, il a dormi au 67, il repartait en Mayenne, il revient s'installer sur Paris, son gîte d'étape n'avance pas.
- Ah ouais, on s'entend bien, faut que je le voie, pourquoi pas ? Il devait habiter avec nous à U.S.I.N.E, ça n'a pas été possible.

/

Dominique Premier ne put retenir un joyeux :

- *Et allez, on prend les mêmes et on recommence, vive la bière et la révolution !*
- *L'aventure c'est l'aventure, tu me manques !*

- *Je te manquerai toute ta vie, dès ta naissance je t'ai manqué, qu'aurions-nous vécu, j'aurais fait le pet en apprenant mes leçons.*
- *Je n'aurais peut-être pas pris les mêmes décisions.*
- *Et nous aurions fini par nous ennuyer, rêver de se faire disparaître !*
- *Je ne me serais pas lassé de toi !*
- *Petit prétentieux !*
- *Tu aurais su tous mes secrets !*
- *Tu aurais perçu tous mes mensonges !*
- *Tu te vois dans une soirée mondaine ?*
- *Moi non, toi oui !*

Reine tourna la tête comme un tournesol pour suivre l'axe du soleil, les demis étaient presque finis.

- Tu es souvent rêveur, Arthur ?
- Oui !
- Tu écris un chapitre ?
- Il y a de cela !
- Tu as tiré sur le pétard ?
- Non, pas depuis ma sortie ! On va s'en faire un au 67 ?
- Ouais, je reviendrai après !

Ils se levèrent pour poursuivre leur connivence dérivante.

Ils savaient qu'ils ne seraient pas amants. Dominique Premier sourit tristement.

- *Arthur, oublie-moi, tu sais que je ne reviendrai pas pour toi, secoue-toi, trouves-en une pour toi !*
- *Elle ne pourra jamais te remplacer !*
- *Ne lui dis rien !*

Reine se fit chaleureuse avec Arthur. Il avait vécu sa Première aventure anoblissante à ses yeux. Non pas que le vol ou la casse soient des actes héroïques, mais dans le dépassement de son être il venait d'affronter les grandes forces de contrôle de la société. Il devenait un guerrier.

Il prenait de l'assurance. Elle était le témoin quotidien de la place prépondérante qu'il prenait dans ces prémisses de lutte. Les chevaliers ivres avaient bien évolué depuis leur bar sauvage. Arthur tenait la route et commençait à avoir de l'influence, son caractère de boute- en-train, sans doute.

- Dis-moi, Arthur ! Vous recherchez toujours des immeubles à occuper ? J'ai

un copain, un vrai poète celui-là, Albert, il est gardien d'un immeuble pour empêcher le squat, et il connaît plein d'immeubles vides, il m'en a montré un pas loin d'ici sur le boulevard, viens, je te montre !

Arthur la suivit. Elle le retrouvait, il était un peu ahuri. Après deux mois de placard, il y avait de quoi être à côté de ses pompes. Elle se souvenait bien quand un de ses frères sortait de prison. Comment ils étaient pendant quelques jours, à flotter dans l'ivresse de moments ordinaires.

Ils marchèrent un moment en direction de l'immeuble convoité, Reine était heureuse. Elle allait rendre service à son chevalier préféré.

— Tu vois, c'est là !

— Bon, nous allons nous arrêter sur le banc, et nous allons papoter, le temps de bien tout observer, les entrées possibles, s'il est bien vide !

Arthur commençait à connaître toutes les ficelles permettant à tous de dormir au chaud pendant un temps plus ou moins long lié à la vitesse relative des propriétaires pour obtenir l'expulsion et la volonté plus ou moins forte des autorités à exécuter le jugement d'expulsion.

Il y avait encore beaucoup de militants de ce mode de vie. Habiter les immeubles, appartements et maisons vides et délaissés par leurs propriétaires, quoi de plus naturel ? Cela se passait même de justification ! Le besoin créait la fonction, et Arthur était un très bon squatter.

— *Te voilà déjà avec une bonne qualité.*

— *Ce n'est pas sanctionné par un diplôme !*

— *On peut dire qu'il s'agit là d'études ?*

— *L'étude d'un monde, l'étude des situations, l'étude des personnes et leurs motivations, leurs dominations, les incertitudes humaines.*

Dominique Premier acquiesça, bonne joueuse.

— *C'est sûr que ce n'est pas dans les meilleures universités américaines que l'on apprend cela, c'est quand même utile, non ?*

— *D'un point de vue immédiatement pratique, bien sûr ! Sur le long terme ?*

— *Sur le long terme, c'est la lutte prochaine du Comité des Mal Logés, ça va cartonner !*

Dominique Premier s'attendrit et cajola le souvenir des caresses adolescentes laissées derrière elle, au-delà du grand océan des années déjà passées.

— *Tu es bien fier de toi ! C'est bien, tu es encore parmi les meilleurs dans ce*

que tu fais, tout le monde s'adresse à toi, tu suscites le respect.

Arthur resta pensif un bon moment, les yeux rivés à l'immeuble vide en face de lui. Dominique Premier serait-elle admirative, si elle était à la place de Reine en ce moment ? Le dirait-elle comme cela ? Elle était très désabusée en apparence déjà, elle se donnait l'air d'avoir tout vécu, tout connu.

Là, quand même, elle serait tellement bluffée qu'elle ne pourrait faire autrement que de le montrer. Arthur connaissait les mensonges qui permettent d'assumer des choix douloureux. Il les excusait, c'était triste. Cela barrait tout avenir libre. Reine le trouva beau. Inconscient de cela, il se redressa.

— Qu'en penses-tu, c'est grand ?

— C'est parfait, et c'est facile d'accès. On monte le long de la gouttière et au deuxième la fenêtre est ouverte, on ouvre la porte de la rue par l'intérieur, sur le boulevard. Il suffit d'attendre le passage des lumières bleues, escalader c'est rapide, il faut du monde !

— Ça te plaît ?

— Très bien, beaucoup, on peut loger dix familles et autant de célibataires, cela va faire de la place au 67, on reste discrets par rapport aux anciens et au culculturel ?

— Bien sûr, tu me prends pour qui ?

— Non, tu pourrais !

— Je suis avec toi, Arthur, et j'habite là, c'est tout !

/

De ce jour, il sembla que Reine et Arthur firent alliance paisiblement discrète. Arthur s'écarta et voire même parfois s'opposa aux petits Blancs chefs imbus de leurs qualités nationales. Reine s'effaça et raconta à Arthur au fur et à mesure, les petites trahisons, les compromis et les arrangements.

Les anciens et le militant culturel étaient sans vergogne, ne respectant aucun principe. Ils ne défendaient aucune valeur, prompts aux jugements dégradants, avides de reconnaissance sociale, prêts à toutes les contorsions pour valoriser l'inapparence de leurs actes, dévaloriser les collectifs.

Depuis des années, de l'aveu même de leurs connaissances les plus proches, une seule chose leur importait : se faire voir, récupérer constamment le travail de

la base et tenter de l'échanger contre de prétendues avancées. À ce jeu, un seul pouvoir pouvait en être bénéficiaire, le Pouvoir.

Il semblait simple à Première vue de s'écarter d'eux et de les oublier dans l'ombre. Subrepticement, ils récoltaient les dossiers des familles, leur faisaient miroiter des relogements rapides grâce à un prétendu réseau de relations hautement placées, incurvaient discrètement les positions.

Arthur, parfois, se trouvait aux Premières loges. Il fut décidé au Comité de laisser faire et de se servir de ces attitudes désastreuses comme d'un révélateur permettant de faire aboutir un point de vue de lutte de classes et de solidarité entre les personnes concernées, en toute autonomie.

Le culculturel tissait sa toile et s'imposait peu à peu comme le responsable. Tout d'abord du 67, puis de la lutte et plus tard du droit au logement. Son activité politicienne eut l'heureux résultat de faire reculer toute revendication sur le logement social d'environ un siècle.

De nos jours, les conditions d'habitation de milliers de gens sont revenues à un niveau correspondant au siècle dernier. Les éclairages massifs des télévisions devant les larmes des comédiennes indignées accompagnent le recul social et la dépendance accrue des mal-logés, de cela seul il est responsable.

Ce responsable, pour le moment, tentait laborieusement de capter l'attention d'une jeune journaliste. Cette agitation sur le sujet du logement était inhabituelle à cette époque et les partis et organisations traditionnelles se faisaient très discrets, seule la cellule communiste locale soutenait.

Arthur suivait Reine, tout en observant la scène. Le responsable était risible dans ses gesticulations. S'en rendait-il seulement compte ? Certains Africains amplifiaient le phénomène par une obséquiosité moqueuse. La journaliste, même jeune, n'était pas dupe. Il lui fallait un responsable.

Reine frissonnait sous sa robe de tissu noir boutonnée sur le devant, elle jouait de moins en moins avec ses humeurs. La présence d'Arthur dans son sillage l'émoustilla. Elle fut jeune et adolescente à nouveau. Elle lui offrit toutes les visions des envies de son sexe. Elle savait lui plaire.

Arthur savait comment joindre Dominique Premier, il lui suffisait de prendre l'annuaire et de téléphoner à ses parents, ou bien de la rechercher à la faculté de Jussieu. Il s'était promis de ne pas la harceler, de respecter son choix. Ses études, une carrière, un mari italien, il ne faisait pas le poids.

Arthur n'avait pas voulu suivre ce chemin, il était du niveau mais il se refusait de participer au monde sous cet angle-là. Un professeur d'histoire leur avait dit un jour « Vous êtes destinés à devenir l'élite de la nation. » Arthur, de ce jour, avait longtemps tergiversé, puis il avait fui.

Dominique était restée dans le circuit. Elle n'avait jamais souhaité rester en contact. Arthur n'avait pas eu le cœur d'insister, c'était sa tristesse permanente, ses pleurs figés pour la vie, sa toile de fond empesée. Il espérait la revoir, il n'y croyait pas, il lui parlait tous les jours.

Que peut-on faire des chemins que l'on n'a pas pris ? De ces chemins qui ne peuvent plus se croiser. De ces chemins nécessairement tenus éloignés. Les forts et les puissants ne supporteraient pas de voir se côtoyer les différentes strates de leur édifice social. Ils voulaient l'apartheid.

Et Dominique Premier, prête à toutes les concessions, se sentait irrésistiblement attirée vers le sommet du gâteau. Elle ne pouvait plus décentement supporter la présence d'Arthur à ses côtés ou dans son entourage. Elle se serait fait repérer, il lui fallait faire couleur caméléon, se fondre.

Arthur se sentit encore attiré par Reine. Était-ce l'odeur de sa peau surnageant des relents de l'orge fermenté de leurs demis bus ? Le soleil la rendait chaude. Reine souriait, elle se sentait bien. Arthur était fier de cela, elle se sentait bien avec lui. Elle écarta les cuisses et sa robe noire se creusa.

Arthur eut une poussée d'adrénaline et un début d'érection. Reine le coquinait-elle ? Non, c'était là ses tenues habituelles. Des passants se retournèrent l'œil sur les cuisses et les bras dénudés. Arthur sourit et Reine se moqua :

— C'est l'immeuble qui te plaît ?

— On va le fumer, ce pétard ?

Ils cheminèrent un moment en silence, en direction du 67. Cela tombait bien, Arthur pourrait commencer sa tournée des copains Autonomes pour constituer une équipe d'ouverture. Il faudrait ensuite qu'il passe à la villa Claude-Monet voir sa copine Béatrice et coordonner l'occupation.

Il faudrait déterminer qui logerait sur place. Arthur n'était pas disponible, puisqu'il voulait ouvrir le garage autogéré. Le nom était trouvé : « Les Belles de Javel », faisant allusion aux anciennes usines Citroën du quai de Javel proche de son futur squat. Et puis voir avec quelles familles.

Pour cela, Arthur voulait voir avec le Comité des Mal Logés et que le choix des

cas les plus urgents se fasse en discussion générale et ouverte, et non dans le secret manipulateur des petits Blancs chefs. Que l'immeuble soit réellement autogéré en réunion hebdomadaire, sans chefs, sans arrogance.

Dominique Premier souffla :

— *Allez, va te droguer.*

— *C'est ma douce défonce, ça et l'alcool.*

— *Je t'ai vu dans des états !*

— *Je ne suis pas montrable dans ton monde, je sais, il y a toute l'histoire des classes sociales entre nous !*

— *Hélas, tu me voyais faire mes études au milieu de tes squats*

— *Béatrice le fait bien !*

/

Au détour d'un virage d'angle de rue, Arthur frôla une rondeur émouvante de Reine, et Dominique rugit :

— *Ne te trouble pas, vas-y, soubresaute-la.*

— *Tu es bien primesautière, parfois ?*

— *Et toi tu es donc toujours bien puceau !*

— *Ah non, Michèle a bien fait les choses, dans la succulence des corps.*

Arthur avait senti chez Béatrice une immédiate affection, faite d'estime et de douceur. Elle relevait le débat culturel parfois mis à mal par les beuglements hysthériques des militants en phase de débat nocturnes et alcoolisés. Elle sortait le Trivial Pursuit, cela calmait la soirée.

Elle était en année de licence et se dirigeait tranquillement vers le doctorat, en n'oubliant pas de voyager, elle revenait d'Afrique. Arthur avait ouvert le squat où elle logeait avec quatre autres filles, en prévision de son retour, dans les allées résidentielles du dix-neuvième, non loin des Buttes-Chaumont.

Arthur entrevoyait de se payer une bonne après-midi de défonce et de se finir glorieusement dans le squat de Béa, en mettant au point les derniers détails des futures opérations d'ouverture au milieu des canettes de bière et des cadavres de bouteilles de vin, ivre et vainqueur.

Dominique Premier eut son petit sourire triste à faire vibrer l'univers.

— *Tu vas encore te mettre minable.*

— *Il faut bien que je noie mes pleurs. Dans l'euphorie des alcools, je t'oublie parfois. Tu ne quittes jamais mon front, à l'intérieur. Dans mes hurlements convaincus, j'efface ma douleur de ton absence.*

Arthur avait amorcé la plus longue dérive d'un être humain engendré dans une société européenne. Depuis son adolescence, il se souvenait, quand Dominique Premier avait répondu négativement à sa lettre. C'était la dernière fois où il avouerait ses émotions, il fuirait.

Lorsqu'on l'attendrait à pleurer, il sourirait. Lorsqu'on l'attendrait à rugir, il éclaterait de rire. Ses pleurs intérieurs jamais plus n'apparaîtraient. Jamais plus il ne courberait la tête, malheureux homme bafoué. Jamais plus son genou ne toucherait terre. Il avait aimé la seule, l'unique.

Lorsque dans la maison des pleurs, apeuré par les enfants plus âgés, irrité par les pleurs permanents des bébés, intrigué par le ballet des biberons, seul au milieu des cris des poupons, Arthur tenait en échec une armée d'auxiliaires de service et de soignants en blouse blanche, on ne lui disait pas je t'aime.

De cette habitude hébétée venait chez lui l'effroi de l'émotion, l'effroi de l'échec. Le sentiment que la terre tombait dans le vide. En suivant Reine, Arthur était heureux d'être vu à ses côtés. Il se retenait de lui parler. Il l'aimait toujours et ne lui dirait pas.

— *À quoi joues-tu, Arthur ? (Dominique s'étranglait) Tu m'aimais comme cela ?*

— *Je n'aimais que toi ! Tu sortais avec des garçons plus âgés !*

— *Nous connaissons cette histoire ! Et maintenant Reine ?*

— *Je t'aime et tu n'es pas là !*

— *Mets-lui la main !*

— *Oh ça va, tu ne penses qu'à ça !*

— *Que lui veux-tu ?*

— *Être amis, amants, frère, sœur, ne plus souffrir !*

— *C'est dans ta pouponnière qu'ils t'ont rendu comme cela ?*

— *Je ne m'en souviens pas, on n'a pas de souvenirs, avant trois ans !*

— *Ton corps se souvient !*

— *J'ai des images, j'avais peur des grands, cela pleurait tout le temps, je ne savais pas parler, je ne comprenais pas, je n'avais pas mes parents. C'était une belle maison bourgeoise avec un perron, au milieu d'un parc. On*

m'avait mis dehors sur le gravier de l'allée avec des marmots qui savaient parler, et ils parlaient de leur papa. Ils en parlaient tous et je ne savais pas ce qu'était un papa. Je cherchais autour de moi pour trouver un papa. Les graviers ont crissé dans mon dos et je me suis retourné. Un monsieur s'avancéait vers nous. Une petite fille s'est jetée sur lui, le monsieur a reculé. 'Je ne suis pas ton papa. » Le monsieur était donc un papa. Une femme en blouse blanche se baissa vers moi et me poussa vers lui. C'était mon papa. Ce papa était un monsieur bien habillé, Dominique. La vie est ainsi faite, depuis mon plus jeune âge je n'ai pas vécu comme tout le monde. Il n'y avait pas de place dans l'appartement.

— *Et maintenant tu squattes ?*

— *Oui, j'ouvre des immeubles pour tous.*

— *T'es fou ?*

— *Je ne le suis pas devenu. Pierre Selos était là, encore une fois. Quand je suis parti du lycée, je parlais aux arbres. Je faisais du stop et les clôtures électriques me communiquaient des informations secrètes. Si je les comprenais, inconsciemment la bonne voiture s'arrêterait et me conduirait où il fallait. Grâce à cette initiation discrète, j'allais acquérir la force de faire cesser le massacre, arrêter la souffrance, transformer le monde. J'étais attendu.*

— *Tu débloquais !*

— *Bien sûr, Dominique, je noyais ma souffrance, et Pierre Selos me l'a dit vigoureusement, m'a réveillé, je suis sorti du tunnel. Je voulais mourir et Pierre Selos m'a fait préférer la vie. J'étais fou et Pierre Selos m'a fait préférer la sagesse. Je t'aime et j'ai survécu. Je souffre toujours, je suis vivant, Dominique.*

— *Je sais et tu sais que je ne peux pas, je vais être chercheuse !*

— *C'est un autre monde, c'est un autre choix.*

— *Pourquoi faut-il que nous vivions si loin ?*

— *Pourquoi faut-il que nous vivions sans l'autre ?*

— *Ta souffrance est l'autre versant de ma tristesse, et mes pleurs sont intérieurs.*

— *Et tes larmes n'ont pas coulé, la vie rapprochera-t-elle nos pas ?*

Arthur respira à pleins poumons et fit un pas de plus. Reine se retourna.

— On va fumer dans le square ?

Place de la Réunion, il y avait un petit square rond. Arthur acquiesça, son Premier jour de liberté s'annonçait bien. Ce soir, Béa serait heureuse de le revoir et le lui montrerait. Personne n'avait dit à Arthur je t'aime, il ne craignait rien de perdre.

Sur la place de la Réunion, les bambins africains se tenaient aux jupes de leurs sœurs plus âgées. Ils les saluèrent comme on salue ses tontons en Afrique, puis ils filèrent effrayer les pigeons gras de leurs cascades de rires en nuées d'improbables futurs. Seraient-ils ministres un jour ?

Sur un des bancs, Charles Maclart dit Charly baston par les rescapés de son épopée, dit Charly boisson par les effrontés du présent, dit Charly Magloire pour nous qui l'aimions, Charly entamait une ultime discussion avec ses canettes de bière asséchées devant un jeune public de Punks irrévérencieux.

/

Arthur avait imposé la présence de son irréductible ami de l'Autonomie Parisienne dans l'immeuble du 67, dont l'altière façade donnait derrière le square. Magloire était dans son jardin, pouvait-on dire. Sa présence équilibrait le rapport de force déloyal imposé par le responsable culturel.

Charly avait commencé son baroudage politique chez les Katangais du comité d'occupation de la Sorbonne en 1968, version loubard bastonneur de base, responsable du mémorable comité sandwich et des approvisionnements nocturnes en tout genre. Une valeur sûre et fortement drôle.

— Planquez-vous, voilà notre chef !

Les Punks s'esclaffèrent et firent la bise de bienvenue à Arthur et à Reine. Ainsi se saluait-on, lorsque l'on partageait les mêmes bagarres. Charly éméché avait l'alcool affectueux et il serra Arthur fortement sur son cœur.

— C'est toi le chef, Arthur. (Il se mit à beugler) Arthur c'est toi le chef. Le 67, c'est toi qui l'as ouvert. USINE c'est ton histoire. Nous, on te suit, tu nous dis d'ouvrir, nous ouvrons. Tu nous dis de tenir, nous tenons. C'est toi le chef.

— Justement Charly, justement, calme-toi un peu, file-moi une bière.

Reine et Arthur s'installèrent en compagnie hirsute, le temps de se mettre un

peu au même niveau d'euphorie combattante que leur ancien préféré. Arthur laissa Charly déclamer ses prouesses. Il eut peur que son ego n'y trouve la voie d'une certaine mégalomanie. Le sketch était plaisant.

— Comment tu vas, Arthur ?

— Ah ça y est, tu te calmes ? Bon, nous avons une nouvelle opération à lancer.

— Tu sors tout juste de taule, calme-toi, toi !

Arthur fit le tour de la place du regard. C'était bien le meilleur endroit pour discuter sans être écouté par des indiscrets rémunérés.

— Oui, la taule, c'est fini maintenant, les affaires reprennent.

— Calme-toi, bois ta bière, souffle un peu, il n'y a pas que le squat !

Reine sortait le matériel pour rouler un ou deux pétards. Les Punks en avaient déjà un à la bouche. L'après-midi valait le soleil l'éclairant, sortir un jour de fête.

— Il y a la fête, putain Arthur, prends le temps, bois, fume, on va tous au concert de ce soir sur le boulevard, il y aura les Bérus, les Endimanchés, arrête de réfléchir, lâche-toi, t'es un cérébral toi, faut toujours que tu organises, c'est bien, on est avec toi, calme, putain, relax, tu viens de sortir. Aujourd'hui tu laisses faire tes potes du Comité, c'est la fête, merde.

— Okay Charly, okay, on en reparle plus tard.

Charly avait conservé les habitudes les plus spontanées des Autonomes de la villa Faucheur, où se réfugiaient parfois les obscurs bataillons du groupe Action Directe.

Dominique Premier feutra.

— *Il est rond, tu ne peux rien faire avec ce gars.*

— *Tu rigoles, c'est le meilleur, et c'est dans la poche, il vient de le dire, le reste n'a que peu d'importance.*

Arthur s'adressa aux Punks.

— Un gros immeuble, cela vous dit, on refait le 67 en mieux, sans responsable.

— Quand tu veux, où tu veux, tiens ! et on lui tendit un pétard.

Reine s'amusa :

— C'est bien dehors ?

— C'est bien dehors, je vais bien m'amuser !

— Tu t'es toujours bien amusé depuis le PRO.GR.ES. !

— Et ça va continuer ! Arthur tira une longue bouffée, cuisse contre Reine.

— Vous avez vu Rocky ?

— Il t'attend pour son squat, il a les clés, il sera là ce soir, il voudrait ouvrir le plus tôt possible, il s'est fâché avec sa pineco, il dort chez Maxwell, c'est pas facile, il est parti chercher un groupe électrogène pour le cercon ce soir, il m'a dit que tu l'attendes.

Pétard servi et squat clés en main, belle la vie.

Arthur, après avoir bu quelques canettes de bière et fumé les pétards qu'on lui présentait, eut envie de quitter cette inactivité combattante de ses copains Autonomes et Punks. Il se leva et assura son équilibre. L'habitude aidant, il circulait gris et enfumé, régulièrement sans qu'il n'y paraisse.

— Bon, on bouge un peu, je retourne sur le boulevard, moi, voir ce qui s'y passe.

— Attends, on y va tous, il y a le concert, c'est pas prêt, le groupe électrogène est mort, t'aurais vu Rocky tout à l'heure, il était fou, il faisait des bonds, le temps qu'il revienne avec un autre, on a le temps.

— Oui, mais je veux voir les autres.

— Ah oui, ton comité, nous, on les soutient, c'est bien votre histoire, mais pas plus, nous, c'est le sponte, les réus tous ces trucs, les prises de tête, c'est pas pour nous, nous, on vous protège contre les keufs, chacun son boulot, Arthur, nous notre boulot c'est les keufs.

Ayant l'alcool autant affectueux que bruyant et répétitif, Charly se dressa de toute sa stature massive et harangua le sable du square. Un des Punks s'adressa à Arthur :

— Je ienv veca oit.

— Viens-tu Reine ?

— Non, je vais faire une petite sieste, je surveille mon teint pour ce soir, s'il y avait un prince charmant.

Avec l'euphorie des grands jours, Arthur, entraînant dans son sillage le jeune Punk fédéré depuis le squat USINE de Montreuil, fit le compte de ce nouveau démarrage de sa vie en fanfare, il perdait Montreuil et gagnait l'inconnu. Le futur se promettait d'être mouvementé.

— *Au moins tu ne t'ennuies pas.*

En arrivant sur le boulevard distant de quelques minutes de marche, Arthur et son compagnon de l'après-midi virent un attroupement massif. Une militante

l'apostropha :

— Eh ben ça fait au moins deux mois qu'on t'a pas vu toi ?

— J'étais en taule, je suis sorti hier !

— Oh pardon, ça va ?

La Première assemblée du comité naissant avait décidé de fonctionner en fédération d'immeubles en lutte et en assemblée générale régulière de mal-logés. Cet immeuble nouveau serait donc fédéré comme tel au comité, sans pour autant qu'une telle revendication ne soit officielle.

Le Comité des Mal Logés, en effet, dès le départ avait décidé au cours de son assemblée de revendiquer l'accession aux logements sociaux, et avait donc décidé de n'occuper que des logements HLM et de ne pas revendiquer d'occupation d'immeubles et de logements privés.

Ce qui n'empêchait nullement ces immeubles de se fédérer dans la lutte commune des mal-logés. Une charte était en cours de rédaction et serait soumise pour modifications et approbation aux prochaines assemblées. La grande aventure des mal-logés pour les dix ans à venir se structurait.

/

Arthur, déjà, entrevoyait la force colossale qui se constituait. Il était fier d'en être. Cela serait plus grand et plus fort que tout ce qui s'était constitué autour de la question du logement social, depuis au moins les années 70, et les forces opposées pour le détruire étaient déjà à l'œuvre.

La charte fut adoptée suite à une ovation particulièrement fournie. Le responsable du 67 n'avait pas voulu assister à l'assemblée générale. Il vitupérait, retenait tous ceux qu'il pouvait. Par une illusion savante de gestion des dossiers de certaines familles, il pesait, tentait d'influer.

Et il restait à l'extérieur du comité, préférant les combinaisons savantes d'accointances souterraines, de chuchotements et de petits secrets. Il menait une stratégie entièrement tournée vers la valorisation de son rôle possible. Il se voulait l'intermédiaire, le négociateur obligé.

Son livre de chevet était de Saul Alinsky, le manuel de l'animateur social. Il était donc clair qu'il s'opposait avec virulence et sournoiserie à toute auto-organisation des pauvres sur le sujet de leur lutte. Selon lui, il fallait

nécessairement un dictateur éclairé pour les encadrer, c'est-à-dire lui-même.

« Aucune organisation ne peut négocier sans le pouvoir d'imposer la négociation. Agir sur la base de la bonne foi plutôt que du pouvoir, c'est de tenter quelque chose dont le monde n'a pas encore fait l'expérience. Pour être efficace, même la bonne foi doit être mobilisée en tant que pouvoir. »

Le responsable qui se prit pour un animateur social oublia en chemin une chose essentielle. Il confondit le pouvoir éventuel né de la force d'un regroupement massif de déshérités avec sa volonté de pouvoir personnel sur des individus. Sa haute stratégie fut utilisée par le Pouvoir.

« Il eut fallu résolument lui péter la tronche ! » disait en continu Jean-Philippe à Arthur. Jean-Philippe, depuis le PRO.GR.ES. et USINE, oscillait entre la province et Paris. Autant dire qu'il était absent.

— Fais-le donc, toi, tu es bon apôtre, c'est ton pote d'enfance ! Pourquoi nous ? Je t'en prie

— *C'est cela votre lutte ? Comment voulez-vous y arriver, si vous n'êtes pas capables de vous mettre d'accord entre vous ?*

Dominique Premier reprenait le bon rôle, finement.

— *Certes, Dominique, mais nous n'avons pas appris l'art des rhétoriques gagnantes dans les universités.*

Chapitre 10 – La place de la Réunion

Le responsable du 67 fulminait. Tous ses gentils petits plans téléphonés de négociations secrètes avec les plus hauts responsables du ministère étaient à l'eau. Il passait beaucoup de temps à prendre le contre-pied systématique de tous les arguments et actions développés par ce comité abhorré.

- *Alors, la voilà ta grande bagarre ?*
- *Eh oui, Dominique, la voilà, ma grande bagarre, le MAPLI était pas mal non plus, tu te souviens bien, le Mouvement Algérien pour la Paix et les Libertés ?*
- *Oui, les Autonomes Algériens ! Tu étais responsable de leur service de presse !*
- *Mes basses études. Je n'aurais pas pu m'asseoir derrière un bureau ! Mes livres sont des personnes, mes livres sont des histoires, Dominique ! Il faut de tout pour faire un monde.*
- *N'as-tu pas gâché tes possibilités ?*
- *Mes possibilités servent !*
- *Tu ne regrettes rien ?*
- *Je te regrette, tes fragrances si subtiles me noient. Je ne sais même pas si j'aimerais celle que tu es devenue, celle qui sera parvenue ?*
- *À quoi cela servirait-il, la vie n'est pas une fonction affine !*
- *Quand la petite fille sortira du placard, quand les fonctions cesseront à leurs dérivées. Quand tu seras de nouveau valide, la vie sera de nouveau...*
- *La vie est ! Qu'est-ce donc, ces histoires ?*
- *La vie sans toi ? J'avance pas à pas et des poussières d'étoile mordent la terre sous eux ! Tes pas sont loin des miens, parfois je me fige ! Parfois je n'en puis plus ! Disparaître sous les couches géologiques ou monter sur un toit, ai-je eu le choix ? Dominique, ta poupée préférée quand tu avais huit ans, c'était la petite fille en toi, cette poupée !*

- *Elle avait été méchante.*
- *Tu ne l'as jamais sortie ?*
- *Non, elle y est toujours !*
- *La petite fille en toi est toujours dans le placard ! Là où tu vas, cela vaut mieux, ne pas être entière peut sauver. Tu auras les honneurs et les fonctions. Tu auras les égards et la gloire. Ton rayonnement éclipsera toute mémoire. Je verrai ton sourire sur les pages des magazines en papier glacé. Tes découvertes changeront le monde, en bien j'espère. Science sans conscience, tu sais tout cela !*
- *Et toi ?*
- *Et moi, cette nuit je me déguiserai encore en chevalier blanc. Cette nuit je rejoindrai les constructeurs de l'improbable. Cette nuit encore, je serai ivre d'utopie. Cette nuit encore, je te parlerai dans ma tête, à l'infini. Cette nuit encore, je serai majestueux et fier, éphémère et victorieux. Et demain aux lueurs de l'aube, les banderoles froissées annonceront qu'un immeuble vide à nouveau est réquisitionné. Les femmes en boubou prépareront le mafé et leurs petits regarderont de leurs yeux ronds les rangées de CRS retenus par leur hiérarchie perplexe et débordée. Demain aux lueurs de l'aube, les matelas croiseront dans les escaliers désaffectés les militants soucieux et les pères africains euphoriques. « On va mourir, s'il le faut ! On ne part pas ! » Et les langues africaines retentiront et seront traduites par le griot présent. La réunion durera la journée s'il le faut.*

Arthur arriva au squat de Béa en avance sur tout le monde, cela tombait bien. Il en profita :

- Dis-moi, ma Béa ?
- Oui, mon Thutur ?
- Tu étudies bien à Jussieu ?
- Tout à fait !
- Dans les langues ?
- Vouï, mon Thutur !
- Tu ne voudrais pas te renseigner sur Dominique Premier, que je reprenne contact ?
- C'est qui, pour toi ?
- C'est la femme, l'unique, celle que l'on ne peut jamais oublier. Celle qui ne

veut pas ! Je n'ai pas besoin de t'en dire plus, tellement je sais que tu connais cela par cœur, puisque tu l'as vécu douloureusement aussi !

— Celui qui n'est pas là, et tout le temps présent !

— Tu sais bien, oui.

— *Tout à l'heure, cette nuit sous la lune coupante, sous ce ciel chargé d'ombres orageuses, j'irai faire le fier, j'irai battre le fer, j'embrasserai la gouttière plus tendrement, plus fermement, la peur s'installera dans mes tripes plus vivement que si c'était toi, j'aimais la petite fille. Un jour tu ouvriras ce placard où je dors enveloppé de ses bras, dans la poupée enrobée de fanfreluches pour protéger sa peau des rayons de vie, pour protéger ses envies de mes oublis, pour protéger ses rêves de mes nuits ; cette nuit sera longue, le matin sera petit, la lutte continuera.*

/

L'ivresse portait Arthur, si souvent alcoolisé, si souvent euphorisé. Il se tenait prêt aux prouesses les plus sobres. Dans la discrétion de l'obscurité, il mettrait son corps à la disposition du danger, dûment anesthésié, paisiblement désensibilisé.

Béa l'apostropha :

— Thutur ?

— Oui, Béa ?

— Tu rêves ?

— Je me prépare à l'action nocturne, tiens, je les entends arriver...

— Tu vas faire quoi ?

— Moi, j'ouvre l'immeuble et je prépare l'arrivée des familles pour demain.

Ensuite, je rentre me coucher dans mon nouveau squat. On va partir vers 4 heures du matin, tu viendras ?

— Non, j'ai un cours important demain. Je passerai aux nouvelles dans l'après-midi !

— Bien, cela sera parfait ! De toute façon, on revendiquera tout de suite. Les journalistes ont été contactés dans l'après-midi, il ne leur manque plus que l'adresse.

— Tu fais attention à toi, deux mois cela suffit !

— Oui, ma Béa, cela suffit ! Je n'y retournerai pas.

- On dit cela, il y en a qui y prennent goût !
- Moi non, j'ai compris, je ne suis pas fait pour l'action délinquante. J'ai fait mon petit stage de compréhension du monde. Je connais l'envers du décor de notre société. En vouloir plus serait de la gourmandise, et c'est un vilain défaut !
- Oui, mon Thutur ! De toute façon c'est ta peau, c'est à toi de voir ! Tu aimes escalader les immeubles, avoue ?
- C'est un bon vertige, l'adrénaline est bonne !
- Cela dégage bien les artères ! Béa était toujours joueuse, une vraie gamine. Arthur ne souhaitait pas la voir grandir, devenir dame. Était-ce cela, ils prolongeaient leur adolescence ! Ils ne voulaient pas être grands, ils ne voulaient pas cesser de croire ! Ils ne se résignaient pas, il y avait tant de combats à mener ! La justice serait de ce monde, la justice serait de leur monde !

Dominique Premier soupira :

- *Si tu veux y croire !*
- *Si je n'y crois pas, je meurs, Dominique ! Si je ne crois pas que tu m'aimes malgré tout, à quoi bon vivre ? Tu es loin et tu es là ! Tu es toi et tu es moi ! Si je n'aime pas, qui puis-je donc être, Il me faut l'espoir d'une douceur, d'une sérénité ! Ce chemin de justice est si long, nous sommes si peu !*

Le tumulte des interpellations festives s'étoffa dans la furie des préparatifs de l'opération. Au rez-de-chaussée de la villa, une pièce renfermait les outils nécessaires à ceux qui faisaient des chantiers de réfection d'appartement au noir. C'était les mêmes que pour squatter, tout fut bientôt prêt.

Jean-Philippe se proposa d'épauler Arthur.

- Oui bien sûr, puisque nous faisons équipe maintenant ! Rocky et les autres vous vous pointez au petit matin, discrets, les croissants en prime !
- Et puis quoi encore ?
- Du beurre et des tartines, ma Béa ! De la confiture et du chocolat ! Ah, avec les outils et les tracts.

L'heure vint enfin d'escalader la façade sur rue de l'immeuble. Les patrouilles aux lumières bleues mettaient un certain temps à faire le tour du quartier. Le jeu consistait à les laisser passer une fois sans se faire repérer et contrôler, et d'agir dès qu'ils disparaissaient à l'angle du boulevard.

- Arthur, tu es prêt ?
- C'est au pied du mur que l'on voit le maçon !
- N'est-ce pas ? Tu as vu ? Il n'y a aucune fenêtre ouverte !
- Eh oui, il faut monter au toit !
- Quatre étages ?
- C'est le métier !
- T'as pas peur ?
- Si la gouttière est solide, c'est un escalier. Je mets les pieds sur les colliers...
- Et si la gouttière n'est pas solide ?
- On porte plainte !
- T'as raison !
- Non, Tu restes en dessous, tu amortiras ma chute !
- T'as raison !
- Bon, ayons l'air pertinents !
- À 4 heures du matin ?
- On sort le chien en fumant !
- C'est adéquat !
- Tant que l'on a rien fait, ils peuvent bien contrôler.
- Certes, ça peut griller le plan !
- On s'éloigne un peu et on papote en marchant tranquillement !
- Il faut jouer avec le chien !
- Ça caille un peu, non ?
- C'est l'alcool, qu'est-ce que tu t'enfiles, dis donc !
- J'ai beaucoup à oublier, souvent je ne suis même plus saoul !
- Fais des pauses, dis donc !
- Tu descends pas mal aussi, toi !
- Oui, mais je fais des pauses très longues, pour savoir si je suis en manque ou si je peux m'arrêter quand je veux !
- Ah ça, moi cela n'a jamais été un problème, je peux rester des jours entiers sans boire, et me mettre minable quinze jours d'affilée !
- Oui, mais t'arrêter ?
- M'arrêter complètement ? Je n'ai jamais essayé ! Je n'en vois pas l'intérêt ! Et puis je ne me défonce pas ! Je n'ai jamais pris aucune drogue ! L'alcool

et le pétard, cela me convient bien, parfois jusqu'au coma, jusqu'au tourbillon magique quand tu n'es plus dans ta tête.

- Tu cherches à oublier quoi ?
- Ma foi, le sait-on jamais vraiment ? Un mal-être, des angoisses inexplicables, des souffrances résiduelles !
- Des fois on te parle et tu es absent !
- Oui, je sais, cela me fait cela souvent, je décroche, je pars à l'intérieur, je rêve !
- Tu rêves à quoi ?
- À tout, à rien !
- *Ne t'en fais pas Dominique, je ne dirai rien !*
- *Je ne suis pas là, moi !*
- *Bien sûr, je sais, tu ne seras plus jamais là !*
- *Tu vas habiter avec ce gars-là ?*
- *Oui, c'est un gars bien, il était avec moi à la grande table au CAES !*
- *Quand tu étais au milieu de toutes ces femmes, elle te tenait la main !*
- *Tu étais avec tes étudiants, tu ne voulais pas me voir !*
- *Je n'ai pas pris le même chemin, je suis désolée, je ne peux pas !*
- *Je ne comprendrai jamais, pourquoi cette distance entre les situations ? Il n'y a pas d'opposition, nous vivons dans le même monde !*
- *Je me dirige vers un monde qui se croit au-dessus, ce sont les classes sociales !*
- *Je suis donc victime d'une lutte de classes, une lutte de classes amoureuse !*
- *Oui, Arthur ! Les gens de mon monde ne voudraient même pas daigner te regarder. Ils pensent tellement avoir de meilleures qualités, tu leur ferais peur ?*
- *Je te fais peur ?*
- *Un peu, tu me connais, les jeunes filles ont peur !*
- *Alors il faut changer le monde, il faut se changer ! Ce n'est pas possible que ce ne soit pas possible ? Ne crois-tu pas que je me souviens de tout ? À quel point j'ai senti ta chaleur contre moi ! À quel point je sais que tu mentais ? À quel point je sais l'importance que j'ai pour toi ! Je suis la tristesse indélébile de tes yeux, lorsque les photographes recommencent désespérément, lorsque tu ne peux être prise en photo qu'en train d'éclater*

de rire, et même à ce moment une tristesse d'ennui infini te livre soudain aux regards étonnés, et ton front jamais ne m'oublie.

La véritable Dominique Premier était probablement pendue au clavier d'un ordinateur, en train de se faire peloter par un chercheur plus âgé, sous le prétexte d'écrire un article en commun et de commencer une carrière. Depuis son adolescence, c'était son fantasme, les garçons plus âgés.

Ou faisait-elle du jogging, sagement ampoulée de baskets de marque et de prix, tous les matins pour oxygéner la sourde angoisse, redonner des couleurs à l'absence de moral, courant désespérément après un ennui neuf, fille unique peuplant les chambres désertes de sa mémoire.

Les lumières bleues apparurent. Ils jouèrent avec le chien, elles ralentirent. Ils s'inquiétèrent, elles repartirent. Ils soufflèrent. L'adrénaline fluctuait, l'odeur de l'ozone caractéristique comblait ses narines. Les lumières bleues disparurent, ils sourirent.

— C'est bien, le chien !

— Allez, au boulot !

— Tu y es en combien de temps, là-haut ?

— Quelques minutes, ce n'est pas le plus long ! Le plus long, cela va être de démonter le mécanisme de fermeture de la porte de l'intérieur, sans faire de bruit.

— Bon, j'attends que tu sois là-haut et je fais un tour pour ne pas me faire repérer.

— Ouais allez, ho hisse !

/

Le plus délicat était le passage de l'avancée du toit et de la gouttière. C'était à cet endroit que le matériel en vieux zinc était le plus fatigué et fragile. Il n'y avait personne aux alentours, étant donné l'heure tardive. Arthur s'élança, repoussant le mur de ses pieds et agrippant la colonne de ses mains.

À chaque collier, il faisait une petite pause en se rétablissant. En une minute il fut en haut, un peu essoufflé.

— *T'es cinglé !*

— *Il y a des enfants à la rue, Dominique !*

— *Oui, il y a d'autres moyens ?*

— *Non, tais-toi, Dominique, termine ton article scientifique et va te coucher, il ronfle déjà !*

Une heure plus tard, la porte du rez-de-chaussée fut ouverte et les Premières familles entrèrent avec leurs matelas et leurs baluchons. Les jeunes Autonomes se répartirent les rôles et les chambres individuelles. La Première réunion désigna le délégué à l'assemblée des mal-logés suivante.

Arthur s'effaça. Il n'habiterait pas les lieux. Il considérait donc n'avoir pas à s'en mêler.

— Bon, il y a suffisamment de monde, on peut s'occuper du nôtre, maintenant, Rocky Volcano est où ?

— Il est à l'étage, il pose des serrures...

— Ah, les Africains ne savent pas poser de serrure, bien sûr ?

— Qu'est-ce que tu veux, personne n'est parfait !

— Oui certes, bon, je pense que nous vivons dans une société néocoloniale, les petits Blancs n'arrivent pas à ne pas se sentir supérieurs et plus doués...

— Oh ça va, la morale !

— *Vous n'allez pas vous fâcher déjà !*

— *Non, Dominique, nous débattons !*

— Bon, j'ai sommeil moi, on a un squat à ouvrir. On récupère grand chef des clés et on trace. Béa restera à l'extérieur, elle passera aux nouvelles dans l'après-midi. On lui téléphone vers 18 heures pour savoir si tout va bien.

— Et le rendez-vous pour le téléphone chez nous, c'est demain matin.

— Parfait, on pourra tenir les deux endroits simultanément, et ici le téléphone ce sera quand ?

— Philippe s'en est occupé pendant le concert hier, je ne l'ai pas revu depuis, il ne va pas tarder à arriver !

— Oui bon, on aura l'info par Béa, il y en a six qui ont déjà squatté et qui savent quoi faire !

— Oui, et puis il y a les jeunes du 67 qui sont au courant !

— Sauf les responsables !

— Quand ils seront mis devant le fait accompli, ils auront moins de poids, qu'ils ne viennent pas nous transformer l'endroit en annexe des Emmaüs avec gardien et tour de corvées par ordre alphabétique.

— *Et si les flics arrivent et embarquent tout le monde, vous aurez l'air fin !*

— *Dominique, tu n'es pas couchée au creux des ronflements de ton vieux chercheur ? Cela comporterait-il plus de risques que de dormir à la rue ou dans les taudis inflammables ? Tu n'apprends donc pas la logique ?*

Le résultat de l'opération se décida les jours suivants, il y avait toujours un article de presse ou deux, assez compatissants pour les situations de misère. Puis la police passa relever les noms et bientôt les procès d'expulsion suscitèrent des soutiens solidaires de plusieurs centaines de mal-logés.

Le 124 boulevard de Ménilmontant fut le deuxième centre de mobilisation, faisant contrepoids aux manœuvres politiciennes et stratégiques du futur responsable de l'absence du droit au logement en France, et il y en eut d'autres, la force de résistance s'étoffait mois après mois.

Il fut démontré que les mal-logés pouvaient s'organiser, lutter ensemble, comme n'importe quel corps social. Ce n'était pas évident, car les couches sociales pauvres avaient plus d'obstacles pour s'organiser, traversées par des divisions et croyant moins à l'efficacité de l'action collective.

Autour d'une action commune au sein du Comité des Mal Logés se retrouvaient des familles françaises, des familles immigrées dont beaucoup de travailleurs smicards, des chômeurs longue durée, des jeunes se définissant en galère, divers marginaux refusant l'esclavage salarié et la misère locative.

Ce fut quelques mois plus tard. Pendant l'hiver, Arthur eut des nouvelles de Dominique Premier. Béa lui lâcha dans les oreilles ce que son cœur avait tant peur d'entendre. Il n'y avait pas de nouvelles, Arthur ferma les yeux. Elle ne voulait pas le revoir, elle n'était toujours pas disponible.

Arthur décida de cesser de passer sa vie à attendre, à espérer, à vouloir mieux et l'impossible. Il courba l'échine et se résigna. De ce jour, il fut vaincu. De ce jour, il accepta le monde et en joua.

— *Allons, allons, on respire et on continue !*

Dominique riait.

— *Oui, on continue de figurer !*

Ainsi jamais elle ne serait avec lui, soutien et affection.

Jamais elle ne caresserait ses tempes devenues argentées, aimante. Jamais sa peau ne se réveillerait sur son envie, joueuse. Jamais il ne serait témoin de l'exaltation, jamais il ne serait dans la confiance de ses moments. Il avait la

douleur d'être libre.

Le Comité des Mal Logés fut, durant ces cinq années-là, une force de lutte incontournable sur la question du logement social que toutes les forces électoralistes du moment tentaient désespérément d'enterrer, de ne pas soutenir, en niant sa nécessité, en dénigrant ses militants.

Des dizaines d'appartements HLM et des immeubles entiers furent pris d'assaut par voie de réquisition populaire et logèrent autant de familles de travailleurs durant des années. L'autonomie de ce comité par rapport aux forces politiques organisées de gestion déclencha une véritable guerre.

Arthur se perdit dans un activisme effréné. Il enchaîna les réunions et les opérations de soutien. Il participa aux ouvertures des bâtiments et des logements HLM. Il installa les permanences du Comité des Mal Logés et les anima. Il fit partie de la vingtaine de militants moteurs sur Paris.

— *Tu cours, tu cours, et tu ne penses plus à moi ?*

— *Il faut bien, sinon je reste figé comme un autiste et j'ai peur de tout !*

— *Tu es si fragile et tu parais si indestructible !*

— *J'ai tellement pris l'habitude de la souffrance, je ne m'en aperçois même plus !*

— *Pourquoi restes-tu seul ?*

— *Sait-on jamais pourquoi ?*

/

Arthur rencontra celle qui partagerait ses jours et sa vie le jour de la Saint-Valentin de cette année-là. Ils vécurent chacun dans leur squat respectif, elle vivait dans celui de Béa et Arthur passait régulièrement. Ils s'entendaient et se supportaient bien, partageaient des valeurs humaines.

Tous les jeunes marginaux en rupture de société se fédéraient peu à peu au travers des squats d'habitations. Certains lieux installés dans d'anciennes fabriques devenaient des espaces de concerts à participation libre. Les groupes de musique foisonnaient, certains seraient connus.

Entre mai 1988 et mai 1990, une centaine de logements sociaux furent réquisitionnés. Les habitants d'immeubles insalubres en péril ou menacés d'expulsion s'organisèrent et firent valoir leurs droits, bafoués depuis des années.

La lutte des mal-logés se structura et remporta des victoires.

Arthur passait beaucoup de temps entre deux chantiers de réfection d'appartement, à aller dans chacun de ces squats pour y défendre le point de vue de la solidarité avec le Comité des Mal Logés, contrecarrant l'influence néfaste et de plus en plus agressive du responsable du 67.

Ne pouvant prendre le contrôle d'un comité de lutte efficace sur la question du logement social, les Gens Bons s'étaient choisi un chef, un seul référent, un incapable avide de pouvoir, ils l'aiderent à créer une association concurrente de gestion des dossiers des familles, sans assemblée générale.

Le 2 mai 1990, au petit matin, les CRS, gardes mobiles et policiers quadrillèrent militairement le quartier, expulsant les familles habitant le 67 rue des Vignoles, siège du comité, et le 92 rue de la Fontaine-au-Roi. Après une évacuation brutale, les immeubles furent murés.

Le 92 rue de la Fontaine-au-Roi était un immeuble HLM neuf à peine terminé, en état d'être habité, les clés avaient été trouvées par Arthur dans l'appartement où le chef de chantier avait installé son bureau au Premier étage. Les serrures avaient été changées en une heure.

Cet immeuble accueillait la permanence du Comité des Mal Logés la plus offensive et la plus efficace. Le responsable du 67 avait mis trois ans à devenir membre du comité et désormais il tentait de s'en faire passer pour responsable. Ceux de la Fontaine-au-Roi lui résistaient.

Au téléphone, les ministères concernés avaient été clairs. « Voyons, Monsieur, comment voulez-vous que l'on négocie avec vous si vous ne représentez que vous-même ? Vous devez réussir à prendre la tête de ce comité qui n'en fait qu'à sa tête ? » Le haut-parleur était branché, Reine avait entendu.

La Mouette Rieuse, bar associatif, se transforma en réserve de nourriture et lieu de réunion. La place de la Réunion, auparavant inconnue, fut à la Une de l'actualité et devint un lieu emblématique où étaient organisés des forums ouverts à tous et des repas de solidarité. De toute la France, on affluait.

Une télévision fut installée pour visionner les journaux télévisés, les CRS quittèrent les lieux. Vint ensuite le temps de l'attente pour un relogement, non au cas par cas mais collectivement. En septembre 1990, les deux dernières familles furent relogées, un été sur le sable.

En septembre 1990, les travaux de démolition d'une partie du quartier

continuèrent, le terrain d'aventures fut détruit et l'usine de chocolats n'a pas résisté à l'action des bulldozers. Plusieurs sans-logis s'étaient installés dans le square pour voir le spectacle, les tentes étaient démontées.

Beaucoup de mouvements les avaient soutenus, Emmaüs, le Secours Catholique, Médecins du Monde, la CNT, la FEN, la CFDT, la CGT, la gauche et l'extrême gauche étaient là, sauf le PS. France Soir citait leur note interne expliquant que les militants du comité étaient dangereux et avaient des visées terroristes.

Terminées, les longues prises de parole ; le programme de relogement des plus démunis allait pouvoir démarrer sans opposition notable. Les constructions de logements sociaux sévèrement ralenties ou annulées, les augmentations de loyers faramineuses, les taudis infects vite repeints et gérés.

Les associations de Gens Bons administrèrent des entassements hétéroclites de pauvres dans des immeubles délabrés. Lorsque ces immeubles brûlèrent comme boulevard Vincent Auriol, quinze ans plus tard, personne ne se sentit responsable, les irresponsables du comité refusaient ces taudis.

Arthur s'était peu à peu écarté de tout et rapproché de sa compagne. Le Comité des Mal Logés s'était auto-dissous. L'objectif des Gens Bons était atteint, les mal-logés ne prendraient plus eux-mêmes les décisions les concernant. On pourrait les soutenir, pourvu qu'ils n'aient jamais les mêmes droits.

Et puis les classes moyennes avaient racheté les taudis expulsés du quartier Vignoles- Haies. Ils allaient enfin pouvoir posément valoriser leurs opérations et se réinventer une vie de quartier, en toute sécurité pour leurs enfants, la convivialité sociale dans la mixité, les associations de proximité.

Pour l'heure, Arthur ne se sentait en sécurité qu'au milieu des exclus. Cela faisait une dizaine d'années qu'il suivait les traces des pas de tous les exclus de la capitale, dans les ruelles des quartiers, dans les marchés des Africains et des travailleurs immigrés, dans les espoirs de lendemain d'humanité.

/

Dans les volontés de justice, son esprit et son corps s'étaient aguerris. Il soignait ses souffrances et blessures et rejetait toute idée de confort. Depuis des années, un baluchon d'affaires de récupération se déplaçait avec lui de logement

éphémère en abri incertain. Un jour les pauvres s'uniraient.

- *Tu vas zoner toute ta vie ?*
- *C'est une forme de vie, c'est une forme de lutte !*
- *Oui, les psychologues appellent cela une dépression chronique ! Tous les déprimés du monde, unissez-vous !*
- *Je ne veux pas construire les murailles de l'empire et ses gadgets ! C'est toujours travailler !*
- *Il y a peut-être une autre manière de voir le monde ?*
- *Tu veux dire voir le monde sans les massacres et les destructions ?*
- *Il faut bien détruire pour construire de nouveau, faire du neuf par moments ! Regarde toutes ces ruelles de taudis par lesquelles tu es passé !*
- *Oui, mais pour qui ?*
- *C'est peut-être une histoire de manières !*
- *La destruction par le feu et la mort d'enfants ne me semble pas pertinente !*
- *Cela n'est pertinent pour personne !*
- *Pourtant, certains le pensent, l'ordonnent et le payent. Et d'autres exécutent ! Nous avons repoussé les nervis plus d'une vingtaine de fois !*
- *Et ils vous ont eus parfois !*
- *Et nous avons dormi dans la rue et nous avons obtenu la réintégration plusieurs fois !*
- *Dans les mêmes taudis !*
- *Nous revendiquons le logement social et l'arrêt des expulsions sans relogement, on nous oppose des chiffres économiques et des responsabilités politiques. La gauche renvoie sur la droite qui se défait sur la gauche et nos yeux font du Roland-Garros. Des quartiers devaient être rénovés, pas pour faire des bureaux qui ne se vendront pas. Le système de l'exploitation financière ne peut déboucher que sur une crise grave, et nous paierons tous ! Quand auras-tu trouvé le logiciel établissant la paix dans le monde, établissant le respect de tous envers tous, les valeurs universelles des peuples disséminés et si semblables dans leurs différences ?*
- *Je m'y mets de ce chef !*
- *Tu es une bosseuse !*
- *Cela m'empêche de m'ennuyer, j'ai toujours à faire !*
- *Je voulais être ton frère, ton ami pour la vie, ton amant si tu avais voulu !*

- *Arrête !*
- *Oui, cela fait toujours mal quand on y pense, tu ne voulais pas te disperser, tu avais peur des autres, on rejoue toujours son enfance, tu étais seule dans ta chambre et il te fallait t'occuper pour n'y pas périr. Et moi, j'ai grandi dans les pleurs des autres, je suffoque si je me retrouve seul. Le confort bourgeois et arrangé m'effarouche. Il me faut du bruit et des odeurs des autres à foison. Je déteste les bonnes manières. Je refuse d'apprendre les codes de l'impolitesse sociale de l'apartheid dominant.*
- *Je n'aime que les attentions douces des mondains, lorsqu'ils paraissent si preux que l'on se croirait dans un conte.*
- *Dans les contes, les armes ne tuent pas pour de vrai, puisque le héros est toujours vivant !*
- *Il suffit de reprendre le conte au début !*
- *Je vois, écouter Brahms en compagnie de tortionnaires.*
- *S'élever l'âme, aller vers le beau.*
- *La beauté des massacres massifs de population !*
- *La beauté des phrases assassines !*
- *La beauté de tous les incendies de Rome !*
- *La beauté des bourgeoisies du monde a des relents constants de charniers humains.*
- *Leurs beautés sont réservées à leur élite des nations.*
- *Combien de temps nous feront-ils rester sur ce sable ?*

Le sable du square rond couvrait en volutes soyeuses les sourcils des petits enfants noirs poursuivant les CRS contraints de reculer en leur criant : « À la niche, à la niche, de l'eau, des logements ! » Le Comité des Mal-Logés installait ses tentes.

Arthur se sentit tendre à l'infini de son néant. Par les béances de sa vie s'engouffraient des vagues meurtrières de découragement. La fin du comité était en train de se jouer là. Tonton la cagoule avait toussé une fois et appelé au secours son ami l'abbé, chef des pauvres en pèlerine noire.

Était-ce donc que la partie était jouée pour autant ? Arthur voulut se jurer que non. Il voulait débrouiller l'écheveau et le révéler, le faire comprendre au plus grand nombre, éveiller les consciences et permettre des actes plus efficaces. Ils ne se rendraient pas, leur force était leur solidarité.

Il se préparait à une intervention, en tant que membre du Comité des Mal Logés et de la commission sécurité du soviet de la place de la Réunion, il se devait d'intervenir. Les souteneurs et les Gens Bons réclamaient une moralisation et un filtrage de la population du square. Ils triaient déjà.

Arthur en était abasourdi ! Ainsi, il y avait de bons et de mauvais mal-logés, de bons et de mauvais militants des droits humains. On ne pouvait lutter pour ses droits qu'en ayant de bonnes manières ! Le torturé devait apprendre à hurler sa douleur dans les formes admises par les beaux salons.

Son esprit se refusait à entériner ce fait têtue, il ne pouvait se guérir de ce deuil. Il ne pouvait faire ce deuil. La belle se croyait sur le dessus du panier. Il tournait les mêmes éléments en obsession lente, année après année, sans pouvoir s'en défaire, et l'angoisse absolue tapissait ses entrailles.

Combien d'heures ineptes et aphones avaient-ils passées ainsi, Sans énergie, pas même du vide aspirant. Sans volonté, pas même des vents aspirés ! Ainsi, immobile et démobilisé, ruminant et macérant, malheureux pour sûr ! Flottant dans les irréels de ses pensées magiques, absent à lui-même, mort.

Il la sentit plus qu'il ne la vit. Fut-ce le froissement imperceptible de ce tissu à nul autre pareil lui couvrant les reins et lui dévoilant la naissance des seins ? Ce tissu d'une pièce de couleur noire se boutonnant sur le devant et dévoilant la rondeur d'une cuisse apparaissant sous son nez.

Reine se sentait fatiguée. Elle n'était pas dans son assiette. L'expulsion lui avait permis inopportunément de résoudre son histoire et précipiter ce qu'elle souhaitait, consommant sa rupture d'avec Stupé. Stupé ne fournissait plus les narcotiques et avait disparu. Il n'y avait plus de logement ni d'anciens.

Elle avait dû recourir en hâte à de nouveaux expédients, recommencer les fellations intéressées des petits dealers de quartier. Il lui fallait maintenant faire des efforts. Le sexe la désintéressait, ce n'était plus qu'utilitaire. Même la came ne procurait plus cette montée vertigineuse et cette paix.

Il lui semblait être en état de manque constant. Même quelques minutes seulement après le sniff, pour ne pas avoir de marques de piqure, elle pensait déjà au sniff suivant. Sa peau ne captait plus les voluptés, et voilà que son chevalier préféré se laissait aller, allait-elle le lui dire ?

Cela faisait des jours et des jours que cela la travaillait. L'expulsion des immeubles avait été préparée en accord avec les responsables du 67. Ils avaient

été prévenus à l'avance et avaient reçu des assurances certaines quant à leur relogement respectif, pour jouer le jeu.

/

La manipulation n'avait été que pour créer une crise et provoquer l'éclatement du Comité des Mal Logés dont il était impossible depuis des années de prendre la direction. Il fallait créer une association concurrente mise constamment sous les feux des médias au détriment du comité.

Les comportements humains habituels feraient le reste. Arthur se doutait-il du piège tendu, Cela valait-il la peine de révéler l'histoire ! Elle était témoin. Que valait sa parole ? Elle était tenue par ses petits secrets connus des anciens et du responsable du 67. Il avait été clair :

— Tu mouftes et je te balance pour tout ! De toute façon, comme cela ou autrement, le Comité des Mal Logés sera coulé et une autre association sera créée. Ils ne veulent rien comprendre, ils sont cuits ! Il vaut mieux que ça se passe comme ça, il pourrait y avoir des peines de prison à la clé...

Reine avait été bien commotionnée. Que pouvait-elle ? Elle ne s'était jamais trop mêlée de leurs affaires. C'était encore des luttes d'influence, c'était de la politique ! Les résistants pouvaient-ils survivre ? Les collabos ne dirigeaient-ils pas tout, de tout temps, se retournant toujours à temps ?

Elle était triste pour Arthur et ses compagnons. Ils étaient valeureux, ils avaient l'esprit clair, ils ne recherchaient ni gloire ni honneurs, ils faisaient ce qu'ils croyaient juste, et leurs rêves du moment allaient s'épuiser sur le sable du square. Le voyaient-ils ? Qu'importe, ils étaient forts.

Reine joua un moment à placer son genou dénudé au plus près de la joue d'Arthur, assis par terre. Elle voulait qu'il la sente du plus près qu'elle lui avait donné à sentir sa peau. S'il savait où elle se perdait dans les soirs défraîchis des ruts alcoolisés des cafés nocturnes !

Cela faisait des semaines que cela durait. En compagnie d'une autre squatter Autonome, pour se payer leur came, elles rejoignaient un tel bistrot où des immigrés rompus aux combines rémunératrices venaient se goberger en dépensant leur monnaie, c'était du rapide.

L'art de son corps et de son sexe s'était un peu égaré dans les méandres des

considérations alimentaires. Elle ne se sentait pas salie et puis souvent il y avait une tchatche à avoir avec quelques pigeons jolis cœurs. L'argent circulait et le sexe n'était pas touché. Qu'importait!

Son cul, tout le quartier le connaissait, tant elle avait joué. Quand même, sans être prude, elle était débarquée du navire. Elle touchait la lande marécageuse, les voiles s'éloignaient à l'horizon. Que dirait sa mère ? Misère, il y avait des limites à ne pas franchir ! Que valaient-elles ?

Étaient-elles meilleures, ces petites ordures comploteuses ? Se faire une carrière d'interlocuteur de l'État sur le dos des pauvres et des miséreux, ce n'était pas bien beau non plus ! Pourquoi fallait-il donc que tout pourrisse, que tout soit perverti ? Irrémédiablement, Arthur le savait-il ?

— Arthur, Tu rêves encore ?

— Tu sais bien !

Il lui déposa un baiser chaste sur le genou nu, au pli du mollet. Elle frissonna. Elle pouvait donc encore frissonner. C'était toute la douceur et la tendresse d'Arthur, toujours si aimant, si privé, respectueux dans ses moindres gestes affectueux.

— Oui, Reine ! Je rêve qu'il n'y ait pas de Paradis, c'est facile si on essaye, pas d'Enfer sous nos pieds, au-dessus de nous que le ciel, et tous les gens vivant le jour qui vient, pas de pays, ce n'est pas dur, pas de raison de tuer ou de mourir, pas de religion non plus, et vivant tous en paix.

— Oui, c'est cela, tu rêves !

Arthur sourit à nouveau. La présence subite de Reine lui fit du bien. Il la voyait dépérir sans savoir quoi faire ! Quoi lui dire, Un compagnon du Comité des Mal Logés lui avait raconté les soirées au bar où apparaissaient Reine et Rachida, outrageusement maquillées.

— Je te laisse à tes rêves !

Reine était de plus en plus sèche, elle allait mal. Elle était irritable. Arthur ne savait comment lui parler. Et ne pas parler frisait la lâcheté. Sans s'occuper de ce qui ne le regardait pas, il pensait devoir intervenir. Reine s'éloigna dans le souvenir diffus de ses attraits.

Arthur fut happé par le mouvement, il se releva. Le souvenir de Dominique Premier le morcelait, le harcelait, le déprimait. Un jour il saurait s'en défaire, un jour il saurait en faire. En faire quoi ? Elle s'était comportée avec lui comme ces

souteneurs avec les Punks et les Autonomes.

N'avait-elle eu plus de respect ? Plus d'attention ? À chaque fois, le hasard avait placé la vision de son aimée éternelle sur sa route, à chaque fois elle s'était détournée, d'un désintérêt des plus violents, d'une arrogance dans la désinvolture des plus méprisantes. Cela ne pouvait être cela !

Elle n'avait pas pu faire autrement et elle avait été maladroite. Si elle avait été consciente, quelle horreur ! Elle n'aurait pu ainsi vouloir le faire disparaître de douleur, l'anéantir de souffrance ! Elle ne savait pas, elle ne s'était pas rendu compte ! Ce n'était pas voulu, elle ne voulait pas le tuer !

Les souteneurs des familles de mal-logés devaient être pareils. Un peu neuneu, pas méchants. Ils ne se rendaient pas compte non plus. Ils ne pouvaient être aussi veules et haineux. C'était encore une manipulation du responsable du 67 pour diviser tout le monde et créer des rancœurs.

Ce fut Etienne qui le Premier l'apostropha. Etienne était un jeune Punk issu de l'USINE de Montreuil quelques années plus tôt.

— Dis donc, t'as entendu ça, on veut nous interdire l'accès à la place, on fait pas propre, on fait peur à la population du quartier, on mange les enfants.

Arthur prit de l'ascendant, il était écouté et respecté. C'était le moment de s'en servir.

— J'ai entendu l'histoire, je vais aller à leur réunion de ce soir et rétablir l'histoire, le collectif sécurité, pour le moment c'est moi et Jah'x, personne ne sera exclu, sauf les dealers, les flics et les fachos. Par contre, si tu pouvais faire le tour de tous les copains pour que le ton ne monte pas et qu'il n'y ait pas d'agression d'ici ce soir, je ne vais pas mâcher mes mots, ça m'a foutu un coup pareillement, je crois que c'est parce qu'ils ont peur de ceux qu'ils ne connaissent pas, je vais leur expliquer.

— Ah bon, bon, parce qu'on s'apprêtait à y aller, à leur réunion !

— Si vous le voulez bien, je préfère m'en charger, vous avez toujours été avec nous et nous nous sommes toujours défendus les uns les autres, vous restez, il n'y a pas d'inquiétude, venez écouter ce soir.

— Sans souci, je passe voir les autres !

Charly le Katangais le fuyait. Il avait raconté une drôle d'histoire sur l'expulsion, prétendant s'être fait assommer par surprise et n'ayant pas eu le temps de prévenir quiconque. Pendant plusieurs heures ! La place de la Réunion

n'avait été reprise qu'au début de la soirée. La nouvelle, connue en début d'après-midi.

/

Le vieux briscard en avait-il assez de devoir son logement aléatoire au maniement du pied- de-biche ? Ce sont des choses que tout le monde comprendrait si elles étaient expliquées clairement. Charly faisait profil bas ! Il savait quelque chose que tout le monde ne savait pas. Cela devenait simple.

Arthur parvenait souvent à déduire des morceaux de ce qu'on lui cachait, aussi bien en entendant les mensonges que les silences gênés. Et bien souvent une intuition se trouvait vérifiée par la suite des événements. En serait-il toujours ainsi ? Si la lutte s'effondrait ! Le pouvoir était fort.

Les souteneurs commençaient à arriver pour leur réunion du soir et Arthur s'approcha d'eux pour tendre l'oreille et préparer le terrain avec ceux qu'il connaissait le mieux. Son sérieux et son efficacité dans cette lutte n'étaient pas à démontrer chez eux non plus. Il s'en servirait.

Dominique Premier eut son air pincé de grande dame à qui on ne la conte pas.

— *Tu vas défendre tes petits copains et faire fuir le soutien.*

— *Allons, s'ils n'avaient pas été là depuis des années, mes petits copains, personne ne serait là, et il n'y aurait pas de soutien, ni bien propre, ni négligé sur soi.*

Arthur explosait. Comment cela pouvait-il se faire et se comprendre ? Que des codes sociaux aussi médiocres que ceux des classes moyennes puissent prendre le pas sur la noblesse des intentions des acteurs de la lutte ! On préférerait les salopards, pourvu qu'ils fussent bien habillés.

De plus, ils exhibaient toutes leurs infamies sous les plus phénoménales justifications. Il y était mêlé question du sommeil des enfants, des seringues rouillées, et des bagarres d'alcooliques. Et la presse ? Que ces gens étaient-ils donc bons ? Un peu tardivement présents.

L'accès de la presse à la place de la Réunion avait été restreint et contrôlé, suite aux abusifs comportements de journalistes imbus de leur quatrième pouvoir. Ils réveillaient les tentes endormies de nuit avec leurs projecteurs de télévision, faisant hurler de terreur les bambins déjà traumatisés.

Les bagarres d'alcooliques avaient eu lieu pour obtenir le départ des dealers locaux, tous sous le contrôle des services de police, et pour éloigner des nationalistes haineux réclamant à voix non modérée l'expulsion générale du pays de ces travailleurs réguliers depuis des années.

Arthur ne comprenait plus rien. Les intérêts des uns se heurtaient aux intérêts des autres. Les pauvres avaient tout le monde sur le dos, sans répit, sans compassion. Cela ne pouvait être de la bêtise ou de l'inconscience ! Ils savaient ce qu'ils faisaient, les souteneurs ne voulaient pas de ces voisins-là.

Au loin, vers le café de l'angle de la rue Alexandre-Dumas, Reine ne donnait plus l'impression d'une indolence sensuelle ni d'une langueur charnelle. Non, ses rondeurs effacées s'amollissaient de tristesse. Le désespoir la prenait-elle aussi ? Qu'étaient-ils donc devenus, quel sortilège les prenait ?

La poussière chaude et acre du sable de la place lui piqua les yeux et lui serra le gosier. Il se figea comme tant de fois. Il ne voulut éclater en sanglots. Il ne le faisait jamais. Ses pleurs séchaient depuis son enfance entre ses sourcils douloureux. Jusqu'au fou rire nerveux !

Allait-il se donner un peu de courage en buvant quelques demis ? Charly le Katangais venait de recevoir son RMI. Il était le Premier à l'avoir demandé. Le dispositif nouveau achetait les révoltes des exclus radicaux en échange d'un peu de consommation chez les boutiquiers de quartier.

Arthur n'avait pas envie de se présenter sous un mauvais jour et cette compromission envers leurs codes d'imbéciles lui fit mal. Surtout, il ne voulait pas trébucher de la langue et leur river leur clapet au plus profond de leur mauvaise conscience. Il voulait les gifler durement.

— *Te voilà en guerre, Je te croyais pour l'unité !*

— *Non, Dominique, ne fais pas la sottise ! Ils ne t'ont pas appris que les mathématiques et l'informatique dans tes hautes études. L'exclusion ne vient pas de moi, ces militants de la vingt-cinquième heure n'ont pas tous les droits.*

— *Bon, je ne suis pas là.*

— *Oui, Dominique, je sais, tu n'es pas là ! Tu préfères les beaux salons dorés. Tu ne viendrais pas te salir parmi nous. Tu t'en sentiras dégradée. Si tu savais les qualités des démunis. Si tu savais les vilenies des nantis. Tu t'en moques ? De moi, de même ! Seuls les beaux mondains t'agrément.*

Lorsqu'il prit la parole pour défendre les jeunes squatters, Arthur se dit qu'il n'était peut-être pas utile d'en rajouter, ni d'alourdir les débats, cela suffirait. Le responsable du 67 n'entendait pas en rester là et conclut par une remarque perfide sur les assistés et leurs discours.

Arthur prit son souffle et se lança.

— Excusez-moi de venir prendre la parole parmi vous, c'est inhabituel vu que je ne fais pas partie de votre structure de soutien aux mal-logés, étant moi-même un de ces mal-logés organisés en assemblée générale au sein d'un comité de lutte de mal-logés. Lors de nos assemblées générales, lorsque nos camarades maliens prennent la parole, avant de se faire traduire, ils s'excusent toujours par avance si leurs propos venaient à froisser ou vexer quelqu'un dans l'assistance, ils souhaitent avoir des paroles justes et équitables exemptes de rancœur. Ils veulent que le bien commun leur dicte les solutions aux problèmes ayant nécessité l'assemblée présente, ils souhaitent être écoutés comme ils parlent, c'est-à-dire sans haine et sans calcul, pour la compréhension des problèmes posés, les échanges d'informations et tous ensemble on va trouver. Cela fait des années que nous fonctionnons comme cela et que nous en tirons notre force, durant toutes ces années où nous avons construit patiemment un début de force pour obtenir des logements décents pour tous, nos seuls soutiens extérieurs étaient les jeunes squatters Autonomes. Par dérision et parce que depuis l'occupation de la place de la Réunion tout le monde se donne le nom d'un groupe pour figurer au bas d'un tract, ils se sont nommés eux-mêmes les Squatters Mal Organisés, le S.M.O., nous ne leur avons jamais demandé s'ils avaient de bonnes manières. Ils ont toujours eu les manières de nous soutenir à temps contre des expulsions musclées de vigiles, d'être là en nombre lors des procès d'expulsion, de prendre des risques judiciaires à la place d'étrangers risquant le renouvellement de leurs papiers en cas d'infraction sur les lois de la propriété. Leur manière de s'habiller ou de se tenir à table n'a jamais compté pour nous lorsqu'il s'agissait pour tous d'être solidaires face aux mêmes forces de répression, et nous savons que nous ne sommes pas toujours d'accord, ils ne veulent pas payer de loyer et nous réclamons un loyer juste. Ils étaient toujours là, bien avant que le moindre d'entre vous ne s'avise qu'il y avait une lutte sur le logement à

Paris et dans ses banlieues, ils n'ont pas attendu que les petits fassent leurs devoirs attablés sur les trottoirs et assis dans les caniveaux de la place, ils ne s'en iront donc pas.

/

Dominique Premier sursauta devant la salve d'applaudissements qui s'ensuivit. L'affaire était entendue. Le responsable baissait la tête en un sourire moqueur. Il tenterait autre chose, reviendrait à l'attaque. Sa pratique était la division.

— *Ma douce, vois-tu bien ce qu'est une lutte ?*

— *T'es fort !*

— *Hélas, si je l'étais, ces questions-là ne se poseraient plus ! Tous ces intégrés issus des classes moyennes et de la petite bourgeoisie ne veulent qu'une chose, que nous rentrions au vestiaire avant le combat ! Ils veulent nous cantonner entre assistanat et clientélisme, et gagneront sur nos défauts de conscience. Leur seule lutte réelle est d'obtenir la disparition complète du Comité des Mal Logés, trop souvent victorieux. Ce comité de gueux et de travailleurs pauvres qui leur fait régulièrement la démonstration du courage de résistance qu'ils n'auront jamais. Ils veulent nous opposer, nous diviser. Et sur les décombres de leurs gesticulations, lorsque l'on n'entendra plus jamais parler de luttes ouvrières, de prolétariat, d'intérêt des travailleurs, les camps de concentration et d'extermination se développeront le long des rues de leur ville et leurs enfants même y dormiront, y mourront. Dans l'indifférence gênée et agressive des masses amorphes d'anonymes fuyant et courant le long des parcours de transports en commun pour se rendre à un travail fade et disconvenant, des murmures de souffrance s'échappent des corps allongés, encore en vie un certain temps.*

Chapitre 11 – Au bout du Tunnel

Arthur venait de faire le tour de la salle des yeux. Le groupe de ska Jim Murple Mémorial commençait véritablement à prendre de l'épaisseur. L'ambiance était bien chaude, la musique ravissait Arthur, des oreilles à l'esprit. Les musiciens P'tit Louis, Romain et les autres, étaient très bons.

Ils avaient rapidement conquis un public fidèle et chaleureux. Ils étaient tous de très bonne valeur et le rendu était puissant. Ils étaient bien ensemble et la salle l'avait parfaitement perçu. Une osmose répartissait agréablement les variations fluctueuses d'énergie, en toute convivialité.

Arthur avait une canette de bière à la main et Charly, avec qui il avait passé l'après-midi, en avait bourré ses poches. C'était ses munitions, comme il les appelait en éclatant de rire. Un pétard passa à portée de ses doigts, c'était là leurs espaces libérés, leurs zones Autonomes.

U.S.I.N.E. avait fait des petits depuis sept ans. Arthur se projeta dans le passé. Il aurait trente ans bientôt. Qu'avait-il fait depuis la rue des Vignoles et le bar sauvage ? Des kilomètres de réunions, des manifestations de soutien sur tous les sujets, des centaines de rencontres.

La justice humaine s'en portait-elle mieux ? Quels objectifs étaient atteints, quelles avancées avaient pu être constatées ? À quoi avait-il passé son temps, comment le résumerait-il en une phrase honnête ? N'avait-il pas fait mieux que de combler son ennui, de faire passer son temps ?

Des forces souterraines agissaient pour leur saper le travail. La déconstruction était terriblement plus rapide que toutes leurs patientes tentatives d'élaboration. Construire sur du sable, c'était pire encore ! Rien n'était jamais vraiment acquis, les maîtres des destins étaient efficaces.

Était-ce donc une loi organique inscrite dans les molécules de base de la vie ? N'y avait-il donc rien à faire ? Le bug était à l'origine de l'Univers, avant même le Premier assemblage d'élément complexe ! Dans le chaos infini, au milieu des

sueurs d'étoiles, lors du Premier accouplement d'atomes.

La matière générale n'était pas encore quantique, tout n'était que flux d'énergie et de température, aucun élément n'était sorti du four, le temps même n'avait pas entamé sa longue glissade vers les infinis froids, quelles étaient les ondes de la justice, les ondes des guerres sanglantes ?

Arthur voulait s'abrutir, oublier ses voix intérieures.

— *Oui, t'oublier Dominique !*

— *En es-tu seulement capable ?*

— *L'infini des temps est-il capable de s'annuler ?*

— *Tu aurais dû continuer tes études !*

— *Mes études sont ici, dans cette salle occupée, travaille donc à tes gadgets et trouve à les vendre.*

L'empathie était son terrible défaut. Il ne pouvait se désintéresser, et voici que Reine apparaissait de nouveau dans son champ visuel. Il l'aimait toujours, il souffrait de ses souffrances. Elle errait, déconfite, la musique même ne la faisait plus vibrer, lasse et apathique.

Reine était épuisée, il fallait qu'elle fasse alliance. Elle n'en pouvait plus. Depuis que Stupé n'assurait plus sa stabilité artificielle, elle sombrait. Elle le savait parfaitement. Il fallait qu'elle fasse équipe, avec qui ? Il fallait trouver quelqu'un dans le même état qu'elle.

Le sniff qu'elle venait de se faire n'était même pas bon. Cela ne l'avait même pas calmée. Elle ressentait des picotements désagréables sur tout le corps et notamment aux parties intimes. C'était un comble, bonjour le plaisir ! À peine cela lui avait-il calmé sa migraine si omniprésente.

Où donc étaient partis ses chevaliers ? C'était la grande guerre entre eux. Ils ne voulaient plus entendre parler les uns des autres. Le pouvoir était bien puissant, diviser pour mieux régner, ils savaient bien faire. Le petit responsable avait obtenu l'assurance d'une association clés en main.

Des bureaux gratuits dans un immeuble propre. L'association serait mieux logée que ses adhérents. C'était drôle, des ordinateurs, une secrétaire rétribuée sur des fonds syndicaux, des photocopieuses. Et même une rétribution de permanent pour le responsable, le grand luxe, quoi.

Et son Arthur qui dansait comme un beau diable au Premier rang, s'était-il rendu compte ? Comment ils s'étaient tous fait bernier, comment toute l'opération

avait été préparée dans les moindres détails ? Jusqu'à l'apparition des soutiens organisés, tout était réglé dans les salons des ministères.

Maintenant, le petit responsable dressait ses listes et triait les bons squatters des mauvais. Ceux qui pouvaient se soutenir et ceux dont il valait mieux obtenir l'expulsion au plus vite. Son contact à la préfecture avait été des plus clairs, expulsion rapide pour les indociles.

Reine, contactée, avait refusé de se mettre sur la liste des relogés rapides. Elle avait rechigné. Elle avait donné l'adresse de son squat pour la protection parapluie, en échange de son silence.

— Et si tu jactes, je le saurai tôt ou tard, ça ne sera pas bon pour toi, avait-il sifflé.

/

Le petit responsable soignait sa cour, il prenait son temps. La plupart des chevaliers s'étaient laissés acheter sans l'ombre d'une hésitation. À croire qu'ils n'attendaient que cela depuis longtemps. Savaient-ils qu'ils le devaient tous à la hargne du Comité des Mal Logés abhorré ?

Qu'auraient-ils eu à vendre, sinon ? Et son Arthur était écarté d'office de ces tractations des ombres, trop entier, il eut tout dévoilé. C'était assez dingue de voir comment il les inquiétait tous. Pourtant il ne payait pas de mine, avec sa danse d'alcoolique et son pétard au bec.

Son squat de la rue du Tunnel était sur la liste des expulsables rapidement. Avant la loi d'hiver, courant octobre, probablement. Si elle le lui disait, il irait les engueuler c'était sûr, il leur foutrait la honte ! Et cela ne changerait rien, sauf pour son propre squat à elle, elle pouvait se taire.

Elle avait envie de s'étendre à terre, elle était fatiguée. Au milieu d'un concert, ce n'était guère en sécurité. C'était bien le ska, les Punks et les Skins se tenaient mieux. Les blousons noirs des Autonomes s'agitaient en cadence. C'était moins violent, plus arrondi, la mélodie revenait.

Elle avait envie de tout dire à Arthur, dont elle venait de croiser le regard. Il s'approcha d'elle pour la saluer. Il lui donnait l'impression d'être toujours amoureux, elle allait lui dire. Elle lui devait bien cela, tant pis pour son squat. Elle en trouverait un autre, dix autres, avec Arthur.

— Dis-moi, Reine, j'ai appris un certain nombre de choses qui m'ont fortement déplu, et je tiens à te le dire ! Tu sais de quoi je parle et je n'en dirai pas plus, je croyais que nous partagions les mêmes valeurs et je crains que non, désormais, si tu ne te réveilles pas, t'es plus ma pote, c'est tout.

L'eau de la douche était glaciale, elle suffoqua, hoqueta.

Arthur avait tourné les talons. Elle rougit comme elle ne rougissait plus depuis fort longtemps. Des larmes vinrent, puis la fureur. Elle rugit en courant vers lui et lui décocha le plus fort coup de pied qu'elle put dans les fesses. Arthur en fut propulsé en avant. Il ne s'attendait pas à une réaction aussi vive et immédiate.

C'était bon signe, quoique franchement douloureux. Il se frotta en râlant. Reine remontait à l'attaque, furieuse. Elle était si vivement dévoilée, plus nue que sans vêtements, au fond des hontes.

Reine se sentait piquée au vif, mortifiée. Elle émergeait comme d'un mauvais rêve, trop brusquement. Quoi, ce petit connard d'Arthur, de quoi se mêlait-il ? Elle allait lui en mettre une. Ça lui apprendrait à fermer son clapet. Pour qui donc se prenait-il ? Était-il donc si glorieux ?

Tandis que Reine se propulsait à l'attaque à nouveau, Arthur, ayant vu sa manœuvre de loin, parcourut rapidement des yeux la salle en quête d'une parade efficace, une casquette dépassait d'une demi-tête le public dansant, il héla :

— Jean-Philippe, à l'aide, Reine, elle est folle, vite.

Il reçut le second accusé de réception de sa mise en demeure thérapeutique. Son tibia faillit exploser. Heureusement Reine ne portait ni randjos ni Dr. Martens. L'hématome lui durerait la semaine au moins et Jean-Philippe intervint promptement, calmant la furie blanche de colère.

Reine était furieuse et vexée. Elle comprenait et puis c'était Arthur, son chevalier, il n'avait pas de mauvaises intentions. Elle se laissa facilement convaincre de se calmer, elle était malheureuse, mais pas de lui. Quand même, il aurait pu lui dire plus gentiment.

Jean-Philippe insista mollement.

— Tu le connais, tu iras lui parler plus tard, il avait quelque chose à te dire, ce n'est pas si grave, ça lui arrive d'être maladroit, il ne dit pas de conneries, vous avez besoin de vous parler, c'est tout, ça ne vaut pas le coup de se taper dessus.

Reine se calma. Elle était toujours en colère. En même temps, elle était fière

qu'Arthur s'intéresse toujours à elle. Bon quand même, il n'était pas sa mère, de quoi se mêlait-il ? Que savait-il d'elle ? Comment elle se procurait de quoi satisfaire ses besoins ne le concernait pas.

Plus elle se calmait, plus elle réfléchissait et se trouvait emprisonnée dans un marécage où elle entrevoyait de se noyer un jour. Arthur paraît à l'urgence, la réveiller. L'émotion qu'elle venait de subir avait fait remonter le produit et ses effets en étaient fortement désagréables.

Stupé l'avait habituée à de bien meilleurs produits et elle s'était laissé aller à devenir gentiment et très sûrement junkie au dernier degré. Junkie et putain ! Depuis les caves de la cité d'à côté de chez elle, à son adolescence, l'accusation avait été portée et maintenant c'était vrai.

Elle était Reine et elle était putain. Les histoires des peuples s'arrondissaient périodiquement de ce genre de mythe. Il lui manquait encore un peu de soie pour pouvoir exposer plus dignement son statut majeur. Que de chemins parcourus en arpentant les trois seules et plus grandes rues de l'arrondissement !

Reine s'était laissé aller à s'avachir. Elle s'était tassée et endormie, elle ne prenait plus le soin de l'exposition de son corps. Ce corps si gênant, parfois, qui se refusait à lui fournir l'extase qu'elle en attendait. Et Arthur la regardait toujours comme avant, comme la Première fois.

En mémoire, Reine repartit en arrière dans ses temps avalés. Elle se souvenait du vent frais sur ses cuisses nues de ce jour-là, dans la rue des Vignoles. Elle portait son short en jean coupé, comme une armure maintenant serrée, la chair exposée aux désirs mâles. Elle se souvenait des regards.

Reine oublia un instant ses picotements et ses démangeaisons impitoyables. La migraine même s'estompa. Arthur était là non loin, recommençant à danser le ska en se massant le tibia par moments. Elle ne l'avait pas loupé, elle l'aurait bien battu plus. Il la regardait comme avant.

Malgré le désastre suintant en mauvaise sueur par tous les pores de sa peau affadie, Arthur n'avait pas changé de regard à son égard. Il était bien le seul. Il la voyait toujours dans son épaisseur charnelle. Il s'intéressait toujours à son bien-être et n'attendait rien d'elle.

Ces filles des peuples, ces filles des ports, ce n'étaient pas des filles pour lui, son Arthur. Quelles étaient ces filles ? Ces filles sages et propres, étudiantes et futures responsables. Ces filles embrassant les piles de dossiers et les carrières les plus en vue, au bout des couloirs des immeubles de bureau.

Arthur, son rêveur insensé! Arthur, son défenseur des peuples! Qu'avait-il donc? Pourquoi cet acharnement? Où était son peuple, complexe et contradictoire? Cette humanité! Remettons-nous en question la notion d'humanité? Les déconstructeurs du langage n'ont pas encore réussi.

Quoique l'on puisse toujours ambiguïser ! L'humanité est-elle humaine ? Dans le peuple, pour prendre un exemple comme il en existe cent mille à l'heure, il y a une jeune fille qui fait des pieds et des mains pour attirer un garçon à elle, et le garçon tombe amoureux fou d'elle, l'a dans la peau.

La jeune fille s'aperçoit que le garçon n'ira pas dans le même milieu social que celui où les hautes études qu'elle entame la conduiront. On ne mélange pas les torchons et les serviettes ! Elle choisit la carrière future, le garçon disparaît de sa vie, elle s'en indiffère, il ne s'en remettra pas !

Arthur était si fou parfois, si inconscient en apparence. Il n'avait peur de rien ni de personne. Comme si sa vie était de côté. Comment dire ? Comme s'il n'était pas né. Faisant fi de tout confort, de toute possession, toujours prêt aux pires remises en cause, aux renoncements de tout acquis.

Ce type si simple et si modeste l'avait bluffée. Ni gros bras ni grande gueule, il s'était imposé à tous, son cœur était resté juste. Reine secoua la tête, elle émergeait péniblement. Le produit lui fit venir un haut-le-cœur acide. Arthur avait raison, il fallait qu'elle arrête ses conneries.

Reine ignorait l'existence de Dominique Premier, non loin de l'élite de la Nation, la fréquentant et espérant désespérément en être, sourire figé derrière les coupes de champagnes tendues, complice du massacre général et permanent, plus ou moins que l'ouvrier de l'usine d'armement ?

Reine, munie de son CAP de dactylo, eut-elle rivalisé avec son niveau culturel ? Élevé bien entendu ! Cela remplace-t-il les générosités et les courtoisies affectueuses si présentes au bas de l'échelle sociale? Les moments de convivialité festive et débridée, les solidarités spontanées ?

Les êtres frustes et mafieux qui empoisonnent la vie des quartiers et font les unes des journaux sont proportionnellement moins nombreux que les tortionnaires

et militaires sanglants dans les églises où l'on écoute les symphonies de Brahms et la société ne semble avoir peur que d'eux.

Pour autant, nul doute que cette jeune fille devenue femme à la vie construite et remplie ne soit fière de ses qualités émérites ! Ce n'est qu'un exemple ! « Très bel été à toutes et à tous, nous avons également besoin de votre participation financière, pensez à renouveler votre cotisation.

Dès aujourd'hui, pour celles et ceux qui ne sont pas encore membres, nous vous encourageons à nous rejoindre, à toutes et à tous je vous souhaite une très belle soirée et au comité une cinquantaine des plus magiques et, bien chaleureusement, que tout continue d'être possible, de tout cœur. »

Reine ne voyait pas d'avenir sentimental à son chevalier préféré. Elle ne voulait pas perdre ses attentions. Après toutes ces années, il lui était toujours fidèle en amitié et en respect. Il n'avait dit qu'une phrase et l'avait vivement ébranlée. C'était un grand. Un de ceux que l'on nomme grands.

Elle s'était sentie fondre. Quel toupet ! C'était de cela qu'elle avait besoin. Elle allait se secouer, cela prendrait du temps. Elle ne voulait pas perdre le regard d'Arthur, aucun autre regard n'était aussi important. Bientôt elle piquerait du nez, empoisonnée par cette mauvaise camelote.

En attendant, elle voulait se rapprocher d'Arthur. Elle voulait lui dire « Allez, c'est bon, on fait la paix ! » Elle voulait le sentir sur elle. Avoir sa nervosité physique sur ses pointes de sein amollies et son souffle tiédi sur l'échancrure de son pull. Elle allait le toucher quand tout commença.

Sa dépendance à l'égard du désir de l'autre inconditionnel, celui par lequel on se réjouit du bonheur de l'autre et on compatit devant sa souffrance, sans attentes ni conditions, cette dépendance que Reine avait des conséquences de ses attraits fut la prémisse de ses sursauts futurs, elle fut sauvée.

Pour le moment, la salle s'agitait, cela courait en tous sens. Des exclamations fusèrent, Jean-Philippe héla Arthur : « Au boulot, Arthur ! Comme à la place de la Réunion ! Ça continue, la rue est bleue de flics ! Le squat est encerclé. » Un mouvement se fit à partir de la petite porte.

Par les carreaux de l'imposte de la grande porte en ferraille, on put voir les reflets bleutés des voitures de police et des cars de ramassage. L'opération était-elle prévue ou était-ce la suite d'une série de provocations et de circonstances particulières ? Reine vit Arthur se précipiter.

Depuis la place de la Réunion, il avait pris une stature encore plus centrale au sein de tous ses compagnons rebelles. Sans ne jamais avoir aucune velléité autoritaire, il était admis et respecté par tous. Il avait rendu de multiples services et écoutait tout le monde, en retour son avis comptait.

Principalement lors des situations de crise. Il se précipitait, se faufilait, s'extrait et parvenait le plus simplement du monde à provoquer par un acte ou une parole un plus juste déroulement des opérations. De ces forces sereines recevant dans la minute l'approbation et le soutien de tous.

Reine le suivit des yeux, qu'allait-il faire ? Si le squat était cerné, tout le monde allait se faire embarquer et le bâtiment serait muré puis démoli ! Y avait-il eu des plaintes pour le bruit du concert ? D'habitude la police ne se déplaçait pas en aussi grand nombre ! Il y avait autre chose ! *Allez Arthur !*

Un jour il se ferait casser la tête, à courir ainsi au-devant du danger. Se mettre devant tous, pourquoi lui ? C'était son idée, son instinct. La place que tous lui laissaient prendre. Il semblait y avoir en lui comme une urgence à partir devant et à dire de loin « Venez, c'est super, venez tous. »

/

Un gros tumulte s'épuisa de lui-même entre ceux qui voulaient une porte ouverte et que tout le monde sorte, et ceux qui voulaient une porte fermée et que personne ne rentre. Arthur fut happé par un des résidents habituels des lieux et organisateur du concert du jour.

— Que se passe-t-il ?

— C'est incompréhensible, il y a des zozos qui jettent des trucs par les fenêtres, les dules sont fous furieux, il y en a avec le flingue à la main et ils ont arrêté deux gars de la place de la Réunion.

Arthur fit vite son calcul, posa les opérations, tria les dividendes, obtint les restes et congrua.

La fin de la place de la Réunion était trop éloignée dans le temps pour que la participation à son occupation soit le motif des interpellations, autre chose s'était passé. Il importait de calmer le jeu immédiatement et d'assurer la pérennité de l'endroit. La Première négociation eut lieu.

Les étudiants peureux réunis autour de la porte n'étaient là que pour la

musique, n'en avaient rien à foutre du squat, ne voulaient pas se faire casser la tête, étaient hystériques et imbriqués féroce­ment dans leurs certitudes déconcertantes. Arthur lança au résident « Occupe-toi d'eux, je sors ! »

Poussant, tirant, beuglant, le résident fit lâcher prise aux maigrelets hégéliens comme aux poussifs heidegeristes. Il les fit refluer du fait de l'autorité de sa résidence dans les lieux. La porte fut à nouveau disponible pour l'action et rétablie dans ses fonctions de passage. Arthur sortit.

Reine en eut des frémissements jusqu'à la racine des cheveux. *Ce type est fou, il sort se faire massacrer !* Elle en fut envahie d'une émotion intense, de celles que l'on s'efforce en vain de retrouver après les avoir connues, de celles qui s'émoussent avec les années, de celles qui rendent fier et vivant.

Ce chevalier était ivre, sans nul doute. *Les bières et les pétards, il ne se rend plus compte, le fou !* L'émotion fut si intense qu'elle se trouva projetée dans un lointain passé, nue devant un homme rude, dans une chambre d'hôtel sentant la pisse et la mauvaise sueur. Reine rougit.

Déjà deux fois dans la même soirée, cet Arthur faisait fort. Cela faisait bien des lustres infinis qu'elle ne se sentait plus vivante, anesthésiée par les produits et vide des désirs des autres. Elle venait de trouver mieux qu'une giclée de sperme sur la face pour l'émouvoir, se faire engueuler.

Et cet Arthur avait réussi à l'intéresser à ce qui se passait autour d'elle. Elle qui ne faisait plus que ricaner de tout et de tous, se désintéressant des effets et des causes, glissant sur les asphaltes comme les eaux de pluies acides jusqu'aux caniveaux de toute vie, de toute gloire et estime.

La porte venait de se refermer sur Arthur et elle l'entendit hurler. Pouvait-on dire aboyer, dans ce genre de cas ? Par séries d'ordres brefs ! Quelle était donc son énergie ? Elle regretta ses coups de pied rageurs. Une Reine ne se doit-elle pas de défendre son honneur ? Il l'aimait.

Quel était son manque si profond ? Son incombé ? Était-il possible d'être toujours en avant des mauvais coups sans jamais vouloir se mettre en avant par temps de calme ? Tandis que tant d'autres fonctionnaient à l'inverse ? Elle ne l'avait jamais entendu se vanter, il voulait juste la bousculer.

Reine luttait contre l'endormissement hypnotique. Elle avait des chutes de paupières, de la nuque. Elle s'était rapprochée du grand portail métallique au travers duquel on entendait tout de la rue comme si on y était. Par un trou, elle put

voir. Arthur, cet idiot, ce fou tenait la rue.

Il lançait ses ordres en les pointant du doigt. Hurlant et gesticulant !

— Reculez ! Protégez-vous derrière les voitures ! Toi, range ton flingue, tu ne vas pas buter un gamin ! Reste à couvert ! Arrêtez de jeter les canettes, fermez les fenêtres ! Sur les toits cassez-vous, cassez-vous, je vous dis ! Où est le commissaire ? Qui gère les troupes ? Je veux parler à un responsable !

Un type en costume se détacha :

— Oui, s'il vous plaît ?

— Je ne sais pas ce qui se passe, est-ce qu'on peut calmer ça ?

— Tes potes t'écoutent ?

— On peut essayer !

— Vous arrêtez le concert, vous sortez !

— Bien, Monsieur ! Pouvez-vous faire reculer vos hommes de deux mètres au moins, pour donner une garantie ?

— Nous reculons, les fenêtres du haut sont fermées, et personne de chez vous ne continue à jeter des objets, nous sommes intervenus pour une plainte de voisinage suivie de rébellion.

— Nous baissons la musique, vous reculez, et la salle se vide tranquillement, sans arrestations.

— C'est cela, Monsieur, calmez vos copains.

Arthur venait de remporter une Première manche, il s'était imposé par la force de sa voix et de sa conviction, armé de sa seule légitimité, Reine était soufflée. La porte se rouvrit pour le laisser passer. Et par le hasard pur des flottements et des bousculades, Reine se trouva face à lui.

— T'es cinglé ! siffla-t-elle. Tu voulais te faire massacrer, t'es complètement maso !

— Reine, la seule à m'avoir frappé ce soir, c'est toi, j'ai eu mal et aucun plaisir, hélas.

Et Arthur, son chevalier ivre préféré, tourna les talons pour haranguer la salle survoltée et tenir une assemblée générale impromptue. Ce soir, il avait raison sur toute la ligne. Reine résolut de tenir compte de ses vœux, d'arrêter sa longue descente, son surf sur les caniveaux parisiens.

Elle le lui devait. Elle se devait de le lui devoir puisqu'elle ne parvenait pas à

se le devoir à elle-même. Elle allait remonter la pente, être à la hauteur du défi, enfin depuis si longtemps. Il ne lui avait rien demandé, n'avait pas supplié, n'avait pas fait de morale. Et c'était entre lui et elle, clair.

Elle lui montrerait qu'elle en était capable. Il fallait qu'elle se trouve un coin à la campagne, du reculé, du très reculé. Ses frangins étaient passés par là, les dealers étaient tous à attendre à la descente des trains et aux portes des centres de cure et de postcure. Elle savait leur expérience.

C'était pour demain. Maintenant, les émotions ayant percé sa carapace habituelle d'anesthésiant l'avaient douloureusement réveillée. Au point d'en avoir quasiment mal, de ne plus parvenir à s'en foutre, de ne plus se foutre de tout. Arthur organisait l'évacuation de la salle de concert.

À le regarder faire, gesticulant au milieu de tous, prenant les avis, distribuant les tâches, préserver le squat et la sécurité du public partant, il lui revint en mémoire tous les moments où elle l'avait vu être au centre des opérations, seul, solide et libre, jamais autoritaire et pourtant suivi, écouté.

/

Depuis le bar sauvage de la rue des Vignoles, devenu le local artistique des réfugiés politiques haïtiens jusqu'au 67 et au Comité des Mal Logés en passant par le squat Punk U.S.I.N.E. de Montreuil et les concerts de soutien aux insoumis et réfractaires avec les Béruriers Noirs.

Elle l'avait vu partout et dans toutes les circonstances, vif et audacieux, disponible et chaleureux, enjoué et efficace, si facilement amoureux et malheureux, puis requinqué et hilare. Il lui arriva un subit signe de renouveau très incongru, elle eut chaud en haut des cuisses.

— *Dominique, depuis que je sais que tu me mets à l'écart de ta vie, j'ai quelque chose qui me manque, je ne l'ai pas perdu, ça a été perdu !*

— *Et dans tes squats, au milieu de tes gesticulations tu vas retrouver ce que tu cherches ?*

— *Je ne cherche plus rien, c'est perdu !*

— *Pourquoi donc t'agiter ?*

— *Il me manque quelque chose que je ne saurais même pas définir, quelqu'un que je puisse mettre à l'intérieur de moi-même, quelqu'un comme moi,*

comme toi qui serait là et voudrait de moi, je cherche l'introuvable des uns et des autres ! Et trouves-tu ?

— *Je ne le désire peut-être pas !*

— *Comment ?*

— *Si en le trouvant, je m'apercevais de sa terrible efficacité, plus efficace que le Zyklon B ou la bombe atomique des américanazis ?*

— *C'est le risque de toute recherche, non ?*

— *Si l'introuvable des uns et des autres était l'être humain mécanique, vide d'émotions et terriblement efficace, froid ?*

— *Nous avons déjà vu cela dans l'histoire triste des hommes !*

— *Cela brûlait beaucoup en ce temps-là ! Quand tu seras chercheuse, tu ne feras pas cela, dis-moi ? Je ne peux entendre ta réponse ! Tu es si loin, si petite et si fragile ! Dans un monde aux logiques encore génocidaires, comment feras-tu ? Déjà, je devrais bien me douter que si tu ne veux plus me revoir alors qu'il n'y a jamais eu la moindre offense entre nous, c'est que tu ne veux entendre mes doutes, que tu veux taire les tiens ! Comment feras-tu échapper les résultats de tes recherches à l'ordre nazi du marché mondial ? Absurdités sont le monde et son habitant ! La conscience ne nous sauvera de rien ni de nous-mêmes, ni des lentes et colossales forces cosmiques ! Elle devient une incurable stratégie de survie ! Tu sais si bien mentir ! Peut-être parviendras-tu à te plaire encore ? À me plaire toujours ? La mort, la maladie, la vieillesse ne se laissent pas saisir ! Elles surviennent, nous rongent et diminuent, jeune j'y pensais et me demandais comment remplir l'intervalle. Ce qui aurait plus de sens qu'une autre direction ! Ce qui pouvait avoir un sens, ce qui nous sortirait de la domination ! Face aux égarements, j'éclatais hilare, c'était ma marque ! Ça l'est toujours depuis. Le rationnel me martyrise et fabrique tous les âges de mon existence ! En moi, il est une lutte déchaînée ou sereine contre ma défaite, engendre ma fortune, attendait de ton amour, Dominique, de tout amour. La lisière incomparable de cette manifestation d'absurdité hilarante est une dépendance à l'égard du désir de l'autre, sans quoi je ne suis plus qu'un poupon dans une maison des pleurs. Cela me façonne une parure dans ce toi qui est en moi, en quelque sorte, alors que ton désir m'a fui. Les cognitivistes et autres mathématiciens des humeurs humaines*

sauront-ils un jour régler finement ce variateur de ma tristesse infinie, Dominique ? Si je pouvais me dire un jour que tu y es pour quelque chose, je viendrais te trouver sans tarder ! Cela échappait à tes quatorze ans et demi. J'ai eu seize ans un jour, Dominique, et tu étais tout. Et les plus beaux espoirs de la vie, et les promesses les plus chaleureuses de l'humain. Toutes les envies de performance, la libération d'un être enfoui. La jeune fille était prétentieuse et très enfantine. Elle mentait déjà, je l'ai crue.

Arthur venait de s'effondrer en larmes, au beau milieu de la rue. Les CRS avaient joué le jeu, la salle s'était vidée dans le calme. Et trois policiers en civil s'étaient rués sur Jean-Philippe et l'avaient embarqué en hurlant « C'est lui, c'est lui. » Ils réglèrent le compte de l'activiste repéré.

Les adroits et courageux lanceurs de canettes de bière et d'objets lourds s'étaient enfuis par les toits dans la rue parallèle. La solidarité, pour eux, était toujours à sens unique. De vrais fournisseurs de prisonniers et parfaits constructeurs de déceptions militantes, décourageant même l'azur.

Seul et debout sur un banc, pleurant devant l'absurde devenu hilare, Arthur eut une rage inhabituelle. Ces prétendus invisibles commençaient à l'épuiser. La somme de coïncidences et de fiascos dont ils étaient à l'origine depuis les attaques massives contre le comité était démesurée.

Cela dépassait largement le simple cadre d'une réponse à une question du genre « Sont-ils payés, maladroits, conscients et donc motivés ou inconscients, demeurés et d'autant plus dangereux ? » Tant que leur présence serait si peu combattue, les luttes radicales étaient perdues d'avance.

Il se produisait le même phénomène que dix ans plus tôt, lorsque Arthur avait commencé à nouer des contacts en compagnie de Patrice avec les Autonomes rescapés de la décomposition du mouvement de 1980, la même arrogance et le même mépris destructeur, la même confusion.

De loin, Arthur avait pu observer leurs manœuvres discrètes. Ils s'étaient lentement et sûrement diffusés dans tous les petits squats d'habitations, et peu à peu les uns s'étaient écartés des autres. Beaucoup avaient déjà fui ou préparaient leur départ pour un coin d'azur en Province, tous déçus.

Arthur savait déjà que c'était foutu. Ceux qui voudraient lutter de façon autonome les auraient toujours sur le dos, eux ou des responsables autoproclamés. Ils faisaient le même travail, celui de la bourgeoisie nazie mondiale. Il n'était plus

temps de se demander s'ils en étaient conscients.

- *Bon, Arthur, cesse de rêver, il va falloir le sortir de là maintenant, et demain c'est le week-end, ils vont le mettre en pot à la souricière et le déferer lundi en flagrant délit, si on n'obtient rien demain, c'est cuit, il prendra pour les autres.*
- *Oui, Dominique, tu as raison, rentrons et dormons.*

/

Dans un sourd vacarme intérieur, il avait mesuré l'écart s'amplifiant entre les squatters un temps solidaires. Les courageux du jet de canette de bière n'avaient pas hésité à vivre leur fantasme guerrier en dépit de la sécurité des lieux occupés. Laisant des prisonniers derrière leur gloire.

Passant de l'apogée de leurs discours fiévreux à la solitude de leurs plaisirs onanistes, après avoir pratiqué les virgules jusqu'à l'usure, ces plus Autonomes que tous réunis commençaient patiemment et cyniquement à saccager ce qu'ils ne parvenaient à circonvenir. Que leur arrivait-il ?

Arthur les connaissait tous. Il en influençait encore quelques-uns, il sentait bien la fin de cette ascendance. Quels intérêts occultes pouvaient être à l'œuvre avec une telle force que nulle raison, nul appel ne saurait maintenant les faire fléchir ? Arthur se désespérait, comment agir ?

Dominique vint l'enjôler à nouveau.

- *Allons, allons, petit gars on se redresse, on est fier, tu n'as pas failli, tu as toujours tenu tous les engagements que tu as pris, tu es resté droit jusqu'au bout ! Que veux-tu combattre lorsque tous s'allient, les maîtres et leurs domestiques, face à nos vies ?*
- *Comment cela ?*
- *Tu le sais déjà, que crains-tu de découvrir ? Certains parmi vous sont aux ordres, tu l'as toujours su ! Cela ne te dérangeait pas puisque ton comité progressait ! Maintenant qu'il est promis à l'anéantissement, tu les trouves trop efficaces. Ils sont comme une tenaille. Comme pour tes amours dupées sont ces forces de lutte qui toujours, dans les pires moments, se dérobent ! Vingt ans plus tard à l'évocation d'un souvenir d'enfance, tu sanglotes ! Et Tonton a dit qu'il ne fallait pas que les manques de logements sociaux fassent le lit des révolutionnaires. Le Comité a vécu et tous ceux qui vous*

suivront y perdront des plumes. Vous aurez du mal à récupérer Jean-Philippe, ce n'est qu'un avertissement ! Et il n'y a plus aucune solidarité. Tu les as vus faire sous ton nez, tous ces petits invisibles avec leurs perfidies, leurs cancans, leurs séparations.

- *Je ne voulais pas voir, Dominique, je ne voulais pas savoir ! Bien sûr tu voulais une carrière, tu voulais être importante. Tu voulais être du côté du manche, faire partie des puissants ! Et je voulais que tu m'aimes et sois fière ! Que le dessus du panier entende ma voix et s'attarde à mes attentes. Oui, Dominique, je n'ai pas encore cessé de rêver ! Je crois toujours ton amitié possible ! Je crois la justice sociale nécessaire ! Je ne renonce pas à ton regard fier de moi ! Je ne renonce pas à la reconnaissance de chaque être ! Je crois en la valeur des humains un jour, en ta bienveillance !*
- *En attendant, il te faudra quelques témoignages pour sortir ton pote, tu devrais t'en occuper maintenant.*
- *Non, laisse-moi t'entretenir, Dominique ! Reste aux marges de ma conscience, soit plus présente que jamais ! Quelle importance, je le sauverai ! Je les ai toujours tous sauvés, toi reste en moi !*
- *Il va te falloir te bouger, mon mignon, si tu veux contrecarrer la réaction.*
- *Tu parles comme une pro, Dominique !*
- *Je suis en toi, je n'ignore rien.*
- *Et dans ces salons où tu vendras tes gadgets et les ersatz de découvertes futures, et flirteras avec les puissants ensanglantés, tu leur diras ?*
- *Ben voyons, je n'y manquerai pas !*
- *C'est vrai, les affaires ne peuvent s'afficher aux côtés des mendiants de la justice !*
- *Dominique, comment pourrais-je t'ignorer, t'oublier ?*
- *Peut-être si tu grandissais !*
- *C'est la petite fille voulant devenir princesse qui me dit ça, Dominique, tu abuses ! Tu auras des enfants, ils grandiront ! Tu leur programmeras leur avenir, les meilleures écoles, les meilleures universités et tout recommencera. Et tu n'auras rien compris, et tu n'auras nulle gloire ! Et tu mendieras des crédits et tu mendieras une importance au bureau des scribes.*

Arthur observa les fiascos en déroute et les étudiants en moments épiques à

valoriser devant les étudiantes énamourées. Tous se faufilaient dans les ombres les plus obscures des trottoirs, potelés de leurs loisirs aventureux. Il n'y avait plus rien à défendre là, il fallait sortir Jean-Philippe.

Délaissant un temps son amour absent dont il ressentait pourtant la blessure et la déception, enchâssées dans les brûlures manifestes de sa soif d'absolu, il voulait profiter d'une chose au temps présent et cela ne lui suffisait pas, il lui fallait l'instant d'après, il suivait les ombres au mitan de la rue.

« Bien chères toutes, bien chers tous, une année s'est écoulée et grâce à votre confiance renouvelée, me revoilà à nouveau virtuellement devant vous pour vous adresser, à vous et à vos proches, tous mes vœux de bonheur, de réussite, de santé et de créativité. »

— *Ce seront tes mots un jour, Dominique. Tu auras l'impression d'avoir un monde à tes pieds et de régner au milieu des énergies. Tu penseras être le fer de lance des réalisations et que tout un travail d'agitation et de rassemblement viendra à bout des oppositions, débloquera les forces agissantes pour enfin aboutir à ta gloire. Se demande-t-on jamais à quoi l'on aboutit ? La force renforce le puissant et le sanglant. Et chez les faibles, chacun s'arrache les oripeaux de la gloire et de la fortune ! Comme les anciens manants sous une giclée de piécettes jetées négligemment du balcon d'un prince arrogant ? Sauras-tu jamais de quel fait tu pourrais te rendre fière ? Quémander les subsides à l'empereur et se targuer de posséder la valeur ? La puissance est un sentiment étrange, une source de troubles confortables. Cela remplit le bien-être, si l'on n'y songe, car il faut oublier l'autre côté. Ou le transformer en sujet d'étude pour chercheurs débutants ! Quelle étrange puissance cela doit être ? Observer l'autre soi-même sans qu'il ne le sache, sans qu'il ne puisse s'y soustraire ! Quelle perverse jouissance ! Se prendre pour un dieu antique ! Faire des humains des poupées d'enfants.*

/

Tôt dans ma vie, Dominique, j'eus cette étrange sensation ! J'étais de l'autre côté, du côté des espionnés ! Les bambins et marmots hurlaient autour de moi et un visage apparaissait à la lucarne vitrée de la porte constamment fermée. Les dieux antiques étaient derrière et observaient, silencieux.

Quelle étrange sensation de puissance sans limite que de savoir tout et les moindres détails de celui qui ne sait rien de lui-même ! Quelle perversité absolue ! De quoi bâtir des piles immémoriales d'ontologies et de déontologies. À grattouiller l'éthique, à disséquer la matière humaine ?

Par moments, très rares il est vrai, la porte s'entrouvrirait ! Nous ne devons pas voir le monde de l'autre côté. Et un bras géant comme une pelle mécanique agrippait un marmot, déclenchant les hurlements de peur, et l'enlevait, le soulevait de terre et l'avalait derrière la porte refermée.

Nous ne sommes pas censés – la science et beaucoup de blouses blanches très érudites le disent et le répètent –, nous ne sommes pas censés avoir, nous les marmots, de souvenirs entre la naissance et nos trois ans, quelle est donc cette étrange mémoire qui est la mienne, Dominique ?

Sans doute ne savait-on pas encore que l'observation du chercheur modifiait les conditions environnementales et le comportement observable du sujet observé ! Sans doute ne savait-on pas que les sujets observés étaient des êtres interactifs, puisque vivants, les particules ne se soumettent pas !

Par quel sortilège étrange la petite fille que tu étais et que j'aimais, Dominique, a-t-elle pu jouir de savoir ce que d'autres ignoraient ? Ce sentiment de supériorité la fit exclure de sa vie la plus grande partie de l'humanité et la vit fuir devant ce qui est la vie des majorités ordinairement laborieuses ?

La recherche, c'est l'acte par lequel une société avancée exprime sa foi en un avenir ouvert ? Et cela est dirigé et vendu aux industriels sans vergogne, aux militaires et aux programmes de guerre sans contrôle citoyen, destiné à enrichir les destructeurs sans principes de toute vie possible.

Tandis que tu passeras ta vie à concourir pour un prix d'une meilleure thèse, que tu relèveras et lanceras tous les défis imaginables, que toute ton énergie s'emploiera aux compétitions tronquées pour extraire de l'humanité les cerveaux les plus soumis à la grandeur des établissements financiers.

La recherche devient de plus en plus globale et compétitive. Il devient de plus en plus important pour certains de transférer les résultats de leur savoir-faire et tout aussi important de le faire savoir ? De grands projets font main basse sur les investissements d'avenir, et les pauvres meurent dans la rue.

Les intellectuels et tous les chercheurs devraient avoir un rôle crucial à jouer auprès des instances dirigeantes. Ils sont le fer de lance des futures productions.

*S'ils ne posent pas la question du monde dans lequel nous vivons, qui le fera ?
Peut-on éternellement renforcer la puissance du carnage ?*

Tandis que les grandes forces actives de la société moderne dispersent aux vents mauvais les misères et les exclusions, nulle solidarité ni force collective ne semble pouvoir les arrêter, si vous pouviez le faire, armés de votre science et votre langage, bien affectueusement, Dominique.

Nous nous sentirions moins seuls ! Notre calvaire dans ce camp de concentration intégré aurait un sens ! Nous pourrions nous dire de la même humanité ! Vous seriez plus que les cerveaux sans conscience de la machine à exterminer ! Nous pourrions agir de concert pour bâtir la planète.

/

Le squat d'Arthur, rue du Tunnel, se trouvait quasiment dans le prolongement de la rue Mélingue qu'il quittait. Quelques centaines de mètres et il rejoindrait son téléphone et ses numéros d'urgence en cas d'arrestation au cours d'une opération nocturne. Il allait encore devoir réveiller Denis Langlois.

L'histoire sentait la provocation à plein nez. Comment ces guerriers stupides pouvaient-ils encore plastronner après de telles bévues ? Arthur était là, il eut envie de se coucher là, de tout abandonner. Vers qui se tourner, désormais ? Tous désertaient, individualisaient les enjeux, séparaient les intérêts.

Sauf, Dominique, la permanence de cette parole intérieure que m'assure ton absence omniprésente, de toute façon, maintenant, même si tu n'es pas là, je sais que je peux te parler, tu es ma béquille, avec toi il me semble être sur une mer formidablement calme, je m'avance tranquille, j'ai compris.

Seras-tu là au bout de mon chemin ? Souriante et m'attendant quand je serai enfin parvenu à me déterrer de ma nuit ? Comme à chaque fois que je perds quelque chose, il me semble que je perds tout ! Que rien d'autre plus jamais n'aura lieu, tout est vain et les maîtres gouvernent tous les destins !

« Rien ne sert à rien ? » Dans ce cas que demandent les têtes chercheuses ? Car si rien est tout, certains personnages des bourgeoisies moyennes exaspèrent à se sentir culturellement au-dessus du pauvre monde. Ils ne font que régurgiter les hautes études auxquelles leur caste sociale les a destinés.

/

Plusieurs semaines plus tard, les prévisions les plus sombres devinrent l'actualité du jour. Arthur et Jean-Philippe s'étaient couchés aux aurores après avoir refait le monde et vidé tous les cruchons. Arthur ronflait, la tête emprisonnée par les vapeurs du vin de la nuit. Ils buvaient de plus en plus.

Jean-Philippe fit irruption en fanfare dans sa chambre. « Arthur, speede-toi, les CRS encerclent le squat, ils sont au moins deux cents. » Cela faisait une heure à peine qu'il s'était allongé, il n'avait pas encore commencé à cuver. Il dormait habillé, ce lever en sursaut fut des plus pénibles. Il se leva.

Il courut à la fenêtre de la chambre sur rue de Jean-Philippe et de sa compagne. La rue était bleue, les cars étaient nombreux. Et eux, à l'intérieur du bâtiment n'étaient que six, dont un vieillard, chercheur en langue kabyle. Les coups sourds d'un madrier résonnèrent contre la petite porte de bois.

C'était foutu. Il fallait gagner du temps, voir si un soutien ne pouvait pas inverser le rapport de force. Lors des occupations d'HLM du Comité des Mal-Logés, le nombre et la motivation avaient fait reculer les forces de l'ordre. Pourquoi pas maintenant ? Dans une minute, ils seraient dans l'appartement.

Comme à son habitude, une intuition soudaine fulgura Arthur. « Jean-Philippe, je leur fais le coup de Vaïma, vous en profiterez pour sortir les affaires. » Le coup de Vaïma consistait à reproduire une action d'éclat d'un insoumis squatter des Occupant Rénovateurs, quelques années auparavant.

Arthur se rua à la fenêtre de sa chambre à l'opposé de l'appartement, tandis que la porte de celui-ci volait en éclats. Il enferma le chien et passa par la fenêtre, s'agrippant à une gouttière de descente des eaux pluviales. Il rejoignit le toit par la façade arrière du bâtiment, courut sur le faîtage.

Arrivé à la façade donnant sur la rue, il s'assit sur les tuiles et observa les mouvements. Les squatters les plus proches géographiquement étaient déjà arrivés. Ils étaient très peu nombreux. Ils ne pourraient rien faire si ce n'est observer que l'expulsion se déroule à peu près bien.

Les CRS étaient massés à l'entrée et allaient et venaient entre la rue et l'intérieur du bâtiment. Arthur fit une estimation moyenne. Ils devaient être une vingtaine à l'intérieur, toute résistance était inutile. Il prit son souffle et commença à beugler.

— Au secours, on nous expulse la veille de la loi d’hiver ! Vous, la flicaille, vous sortez du bâtiment sinon je saute, vous aurez un mort sur la conscience !

Une voix anonyme venue de l’immeuble cossu voisin lui répondit sans ambiguïté.

— Ta gueule, on veut dormir ! Le quartier ne se prêtait pas à un soutien populaire comme dans le vingtième arrondissement. Il vit des grappes de CRS sortir du bâtiment, inquiets. La compagne de Jean-Philippe put lui parler à voix basse par sa fenêtre.

— Ça va, tu n’as pas le vertige ? Tu veux qu’on monte aussi ? Dis donc, ta gueulante ça a fait le ménage ! Ils sont tous sortis !

— Non, c’est foutu, faites les bagages et sortez. Je les amuse pendant un moment pour détourner leur attention, profitez de cette tranquillité pour récupérer vos affaires, et rassurez Mohamed.

— Oh, lui, ça l’amuse, il est venu me dire, on reste tous ensemble, c’est la bagarre, on dirait qu’il vient d’avoir vingt ans.

— Bon, à tout à l’heure, prenez mes affaires !

Arthur tint son toit face aux négociateurs de la préfecture venus en renfort et grimpés également sur les tuiles du faîtage à l’autre bout.

— N’approchez pas, Messieurs ! Vous pourrez dire que vous avez fait votre travail, laissez-moi le temps de faire le mien !

— Nous n’avons rien contre vous !

Quelques dizaines de minutes plus tard, alors que la grande échelle et la camisole des forcenés s’apprêtaient à venir le cueillir, Arthur se tourna vers les négociateurs.

— M’invitez-vous à visiter votre côté, je préfère redescendre tout seul, je ne suis pas un forcené, c’est un logement que je veux !

Chapitre 12 – *Les fuites*

Arthur se laissait balloter par les soubresauts du grand car de ramassage des CRS affrété spécialement pour lui seul. Le désordre d'une armée d'occupation sauvage de la rue du Tunnel finissait d'éberluer les salariés affairés, au sursaut de leur lit, déjà sur le chemin de leur mélancolique quotidien.

Au virage, sur le devant des studios de télévision, il aperçut Reine, frêle et désespérée, lui faisant signe qu'elle allait téléphoner, qu'elle l'avait vu, qu'ils viendraient le chercher jusqu'à ce qu'il soit libéré. Elle paraissait plus fraîche que d'habitude, son nouveau chevalier l'accompagnait.

Vois-tu, Dominique, les cuisses de Reine ne financeront jamais de laboratoire de recherche aux conséquences de construire ta noble importance, mais elle est là, réveillée en sursaut, si l'on juge des actes par leur utilité, je préfère la défense de notre monde que la construction de ta machine.

Je ne me remettrai de ce moment difficile que grâce à toi, Dominique ! Cette sérénité persistante de ton image abandonnée dans mon sensible absolu, blanc et étincelant, auquel ne se comparerait plus aucune catastrophe, mon unique amour, la femme que j'ai toujours attendue, veut oublier !

Arthur estimait que sa vie de réunions, d'organisation et de revendications avait contribué à le sauver autant qu'à l'engloutir. Cet amour fuyant, cette science invraisemblable, ces luttes inabouties, tous ces rêves n'étaient qu'une particule fugitive du langage, en étaient le désaveu frustré.

À quoi sert-il de le savoir, car j'ai toujours rêvé de la mort, Dominique, et comme elle me refusait j'ai eu peur ! Et c'est le visage lointain d'une femme qui se présentait une nouvelle fois, coïncidant par son austérité avec l'imaginaire lui-même, ce que tu étais, ce que tu es, tu es moi.

Pourquoi ce qui avait préservé Arthur, le souvenir de cet émoi si sincère, de ce refus si violent, était aussi ce qui l'avait toujours rendu malheureux ? L'amour déçu, du fin fond de ses blessures glorieuses, ne faisait qu'encenser l'idéal d'un amour parfait, d'un monde meilleur, d'un humain plus juste.

Sa voix donnée, lancée, devenant voix perdue, l'idéal lui avait été nécessaire pour extraire presque tout ce qu'il portait en lui de sublime, fugitif, blâmable, d'opposé et de mort. L'idéal prêtait ses peintures à ce qui dans le langage prête ses oripeaux au néant, dans l'épreuve gaie ou subie.

L'idéal devait permettre, jusqu'à sa mort, de tromper l'attente, de meubler l'ennui ! Afin de connaître la vraie vie ? Son avenir évanoui ou consommé, il était pour lui une façon d'avoir affaire à la réalité et, au-delà de ce néant, à l'être, ou à une cohérence fugitive entre l'idéal de l'être et lui.

Par quelle éloquence les interpréter, c'est-à-dire les communiquer ? Pour se fonder lui-même et ne plus être un antécédent dans sa vie ! Sa parole devenait piste ouverte pour que les mots soient le renvoi au passé de toutes ces aventures sensorielles, aveuglément juxtaposées en amas de lettres.

Reine courait sur place à sa perte, et maintenant les plus efficaces de ses chevaliers se faisaient embarquer comme des brigands. Tandis que les autres trahissaient sans vergogne, s'abritant des foudres du destin dans des châteaux qu'ils ne sauraient jamais remplir, inutiles et impropres.

Il fallait qu'elle se réveille, elle avait encore tant besoin de ce produit, toutes ses pensées étaient tournées vers son obtention, sa détention, son absorption. Elle n'avait plus aucun fluide érotique si ce n'était celui-là. Elle vit le car de ramassage disparaître à l'angle de la rue, elle était démunie.

Comment faisaient-ils lorsqu'il leur fallait se soutenir les uns les autres ? Où étaient les autres ? Elle se vit dans un désert surpeuplé d'espèces invivables. Son compagnon du moment l'apostropha : « Dis, Reine, on ne peut plus rien pour lui, viens, sinon il n'y aura plus de came, ils vont tout prendre. »

C'était juste ! Terriblement injuste, mais juste, il fallait rentrer avant le passage du dealer en gros et organiser le partage. Elle se sentirait mieux après. Arthur avait sauvé leur squat des griffes des gros bras yougos, avec son système de secours d'urgence. Maintenant qui prendrait la relève ?

Même si elle avait l'assurance quasi certaine que leur squat ne subirait plus d'agression et qu'ils ne seraient pas expulsés du fait des arrangements avec la nouvelle association de défense des sans-logement, elle se sentait fautive. Les seuls qui avaient résisté au nouvel ordre s'étaient fait virer.

Elle eut envie de tout laisser tomber. Elle ne pouvait plus, elle avait du travail. C'était ainsi qu'ils appelaient leurs combines d'approvisionnement entre eux. Il

fallait encore qu'elle soit prête et maquillée pour le soir. Retourner dans ce café sordide à jouer les femmes légères, chatouiller l'envie.

Attirer de nouveau les gogos en mal d'affection et de sexe dans ses pièges grossiers où son compagnon les dépouillerait de leurs papiers et de leur monnaie. Elle feindrait l'agression comme d'habitude, consolerait un peu, disparaîtrait adroitement et recommencerait, sa dose assurée.

Cela n'avait plus aucun sens, aucune utilité. Elle était prisonnière, encore plus prisonnière qu'Arthur, qui ce soir ou demain sortirait. Lui pourrait être fier et glorieux. Elle n'avait que la grossièreté d'une anesthésie incomplète par un produit de moins en moins efficace.

Sa tête était pleine de fourmis et d'idées désagréables. Elle se faisait horreur, sa jeunesse venait de se faner d'un coup, en l'espace de quelques mois. Elle se faisait l'effet parfois d'être devenue une vieille. Elle n'aimait plus rien, n'avait plus de goût. Elle ne pouvait rien pour Arthur.

Elle ne pouvait rien pour elle-même non plus. Elle était descendue trop loin, elle n'en avait pas encore la conscience réelle. Elle le sentait confusément. Elle sentait en elle une sorte de friche mentale. Elle repoussait tout problème à après, elle ne savait même plus après quoi ?

Chaque geste ne semblait plus guidé que par un automatisme illogique, faisant passer le poison avant les aliments même. Elle s'était surprise à ne plus avoir faim, ne plus avoir d'envie, que de s'arrêter alors que ses jambes la portaient, la traînaient vers la répétition infernale des attitudes.

/

Il fallait qu'elle se réveille, et elle savait déjà que ce n'était plus possible. Elle tournait dans une cage ouverte où elle loupait la sortie à chaque tour. Son avenir n'était plus qu'une mauvaise blague. Elle s'était crue plus forte que tous ses aînés, elle devenait molle comme jamais.

Son plaisir du départ et son insensibilisation à ses douleurs avaient fait place presque d'un coup à un mélange informe et inconfortable de douleurs amoindries et de plaisirs fades aussitôt qu'aperçus. Le produit, même lorsqu'il était de qualité supérieure, donc plus dangereux, l'indifférait.

Elle savait, pour l'avoir tenté une matinée, qu'elle ne pouvait s'en passer sans

devoir payer par d'atroces douleurs et angoisses. Elle se noyait en restant à flot. Elle ramait dans une barque à fond percé. Elle rêvassait dans des marécages inquiétants et cauchemardesques. Elle sombrait.

Avait-elle été si naïve de prétendre atteindre, elle seule, et par on ne sait quel artifice, une euphorie perpétuelle digne des orgies sardanapalesques les plus légendaires et idéales, alors même que l'exemple de ses grands frères en avait contredit l'hypothèse de la plus stricte manière ?

Défiant toute disposition à l'ingénuité, Reine s'était dupliquée sur les valeurs de l'homme contemporain, en proie aux vertiges de Babel et confronté aux misères de la prospérité, issue au travers des guerres d'une famille d'outre-Méditerranée elle suffoquait du sanglot de l'homme blanc.

À ses oreilles, depuis son enfance retentissait un mot d'ordre, soyez heureux, impératif du bien-être incitant à tout envisager en fonction des jouissances ou des répugnances ; elle s'y était pliée et avait su jouer des plaisirs en évitant les écœurements. Où était ce foutu bonheur ?

Il était inconvenant de ne pas tout mettre en œuvre pour améliorer son destin, construire sa destinée, réussir cette mission d'accéder à la félicité. Le malheur et la souffrance étant incongrus et malpolis, elle se sentait avoir chu, avoir perdu à jamais cette fierté de se présenter en joie.

Son époque l'avait dédouanée à jamais de se sentir sale ou salie, comme au jugé des morales anciennes, en remplacement de quoi elle perdait le bonheur. Sa tare était d'être mal, de se sentir mal. Le bonheur stable et victorieux promis par le produit sombrait dans un discourtois éphémère.

Sur le bord de son trottoir, arrêtée dans ses gestes et ses intentions, elle eut soudain la vision d'elle-même que tout être la croisant s'empressait d'effacer de sa vue et de sa conscience. Elle paraissait ce qu'elle était devenue en si peu de temps, pauvre, junkie, foireuse, furieuse et sans envie.

Son compagnon la héla. « Allons, Reine, il va s'en tirer ton copain, viens, on a du taf, Mouloud va bientôt passer, il va falloir faire les quetpas, si on n'est pas là, il ne nous restera rien, viens, j'ai fait un pète, il me restait un gouli, tiens prends-le, viens, reste pas là, allons viens, bouge-toi ! »

Reine soupesait les brumes de ce qui lui restait de pensées. De quel bonheur, du sien, de celui des autres ? *Ce bonheur est la fin du malheur ? Le quotidien routinier est le bonheur ?* La place dans ce bonheur pour la maladie, la douleur, la

souffrance, le mal-être, la mort peut- être ?

Reine, tout à coup, eut de nouveaux vertiges. Elle se tenait là sur son trottoir, amorphe et figée, et tout à coup l'urgence d'une inquiétude remua son flux sanguin. Il faisait froid et elle frissonna, ce qui l'étonna. Le produit, habituellement, la maintenait dans une ouate tiède et constante.

Elle devait aller se faire ausculter et faire des analyses de sang. Le dépistage du sida était gratuit depuis un moment et les formalités réduites. Avec sa carte Paris Santé, elle aurait ses résultats dans la semaine. Si elle était saine, elle s'arrêterait là, elle remonterait la pente, elle eut envie.

Reine avait du silence dans ses rêves et du sommeil sur sa vie. Comme tout un chacun, elle serait jugée responsable de son tonus, de son dynamisme. L'époque était flamboyante qui déclarait les tristes, les dépressifs responsables de leur propre malheur et les ratés, de leur détresse.

Reine avait fait son marché au grand étal des choix de vie proposés par la galerie marchande. Le bonheur n'était plus une affaire de chance, pour ceux qu'effrayait la triste race des battants, des gagnants, se redéfinissait une nouvelle planète à explorer, l'extase et la jouissance, et elle s'en lassait.

Elle n'était plus en quête du moindre statut social. Elle était passée du côté non apparent du miroir. Elle faisait fi du pouvoir, bravait les richesses et tentait d'assumer ses nouvelles apparences. Les hommes avaient cessé de se retourner et les femmes de susurrer, elle était invisible.

La grâce et sa puissance anciennement ses alliées s'étaient jouées d'elle. Le produit se garnissait de ses manques. Ses molécules corporelles réclamaient l'extase et le bien-être permanent. Elle ne pouvait plus leur offrir qu'une anesthésie laborieuse entrecoupée de souffrance misérable.

Sa nature d'ordinaire égale en était au stade où l'insouciance cède la place à l'appréhension thérapeutique, l'alimentation mesurée, la pérennité, la liberté des sens. Le culte de la jeunesse fière de son corps avait fait le lit des inconvénients durables et des épuisements ininterrompus.

/

Les jeunes filles les plus illustres sont amenées invariablement à devenir de vieilles femmes molles. Reine n'avait même plus la fraîcheur de sa jeunesse de

caniveau. Elle aurait trente ans et sa niche de vie n'était pas encore bâtie. Elle avait trouvé enfin son Jules et son Jim, ils étaient pires.

— Nous sommes en sursis sur cette Terre, tu le sais bien ! lui disait l'un.

— Nous sommes des rats de laboratoire social et notre temps est compté ! lui rétorquait l'autre.

Avec eux, c'était la défaite tous les jours, rendus avant tout combat, impuissants et dans la fièvre des cotons, grisés, ivres.

Les malheureux, les échoués décrivent toujours leurs malheurs, leurs épreuves. C'est là la seule reconnaissance de leur état. Leur quotidien se répète et nous exténue, sans avenir ni conformité, pas plus de normalité et moins d'uniformité. Ils surnagent entre les courants au large des espérances.

Leur ordinaire est sans bouquet, dépourvu de suspense, à l'image de la province des siècles anciens. Cette défaillance à être, leur rengaine, déchaîne une impossibilité à vivre, leur remords. Leur malheur fleurit de la peur, de l'épouvante face aux petits riens, du souci de la rupture victorieuse.

À l'opposé de toute vie morne, ils tentent de s'activer sans interruption, devenant des guerriers sans limites, inlassablement prêts à frétiller, cette profusion d'enthousiasme remplit le vide de leur vie par d'autres vides, et ce manque constant est la réponse étudiée, l'enfer de leur insignifiance.

Dans cet ennui qui devenait leur principe, ils semblaient être des ultras de la manie, ils vivaient l'utopie du fun, terme issu de l'univers des loisirs programmés et télévisés, permettant de dérober au découragement quelque instant de plaisir, renvoyant les temps de leur histoire à la consommation.

Reine voulait avoir le moyen de disposer de ses faiblesses, de les transformer en énergie créatrice, elle ne parvenait plus à rien, les pages étaient ternes, restaient blanches, nulle terreur délicate d'entrevoir une autre destinée lui permettant de dépasser sa quête, de reprendre sa vie, de résister.

Sa vraie vie serait-elle une succession de plusieurs vies, une vraie vie par intermittence, survivrait-elle ? Le commun d'une dégringolade peut devenir singulier et ressusciter en matériau à construire. Face à l'ennui et la fadeur, la solution peut être la fuite, le renoncement, la respiration.

Elle avait des aptitudes concourant à entreprendre, pas de volonté. Elle était contrainte de courir à l'extase intermittente pour retourner ensuite au malheur, cette damnation la conduisait à mépriser cette trivialité tout en l'acceptant, en

tendant désespérément de l'appriivoiser ou de la valoriser.

Depuis les révolutions, le bourgeois est l'être le plus déprécié et maudit. Trois griefs lui sont entre autres reprochés : la médiocrité, la bassesse et la cupidité. Le riche parvient à contrôler les mœurs par la guerre, normaliser et focaliser le désir sur un seul objet, l'appât du gain, le chiffre annuel rond.

Cette grasse et fameuse consécration du moyen, du médiocre, de l'abêti, ce modèle des temps modernes réduisant le désir à un enrichissement matériel et offrant un paradis terriblement terre à terre, un bonheur sans éclat, le définit si parfaitement. Le bourgeois est l'ennemi de tous les excès.

Il peut lui être reproché de créer une classe dominante morbide et des hommes rationalisés se comportant comme des animaux domestiques, renonçant à la passion, voués à subir la consommation, l'aimer et la combattre, toute une vie bien ratée, organisée pour le dégoût de l'autre, le rien.

Au sein de cet environnement, les rebelles sont eux voués à être broyés. Reine ne savait comment y survivre, son rêve était à l'égout. Sa misère resplendissait, son aventure anticonformiste s'était clochardisée. Les gens normaux se retranchaient dans leurs bonheurs désastreux d'apprentis minables.

Ils se glorifiaient de n'être plus que des jouets dans un appareil à malaxer les destins. Les classes sociales se transforment en mille feuilles de castes, des ghettos plus ou moins poreux selon le degré de fausse courtoisie, de condescendance mollassonne où l'on s'affiche, joue.

Et on clame son prétendu bonheur certifié par de solides garanties annuelles et décennales et bonifié par autant de prêts à la consommation réglés sur l'usure bancaire. Tâchant d'oublier le malheur des autres, on feint de considérer qu'il n'existe plus de classe sociale, tel le prolétariat.

La bourgeoisie s'est étendue, pareille à une pieuvre, absorbant toutes castes, imposant dans tous les registres sa vision dominante de l'insignifiance comme sommet espéré. Tous bourgeois par la loi du supermarché, prônant les vertus de l'argent et confondant confort, bien-être et bonheur.

Se transformant et ne disparaissant pas, les classes sociales perduraient. Reine ne croyait pas à l'émergence d'une classe sociale élevée transnationale si souvent décrite par les futurologues assermentés, juste à une certaine élite bourgeoise s'ennuyant et sombrant dans le totalitarisme.

Fadeur des prières exaucées, ses illusions perdues, son espérance devenue

déboires se heurtaient sans cesse à un monde des rêves devenu mesquin. L'excès et l'ostentation des uns s'opposent à la simplicité et discrétion des autres, Reine se sentait forcée au réel insignifiant.

La force de la vulgarité du marché global imposé est de parvenir à casser des modèles, par les voies de la guerre, du massacre massif et de la destruction de tout cadre de vie traditionnel, pour en créer d'autres plus cohérents avec les intérêts des forces dominantes mondiales.

La recherche scientifique a tenté de déterminer l'existence d'un gène responsable du bonheur. Certains seraient programmés pour être heureux. Quelque aventure vécue, le bonheur serait une condamnation à vie pour certains. Et pour le plus grand nombre, une incertitude variable.

Désormais, il ne semble plus exister de classe élite fixant des normes, ce souci étant délégué aux cadres subalternes chargés de l'organisation générale du magasin mondial des gadgets jetables. Nul n'est besoin de simuler des valeurs telles le respect, la grandeur, l'intransigeance.

La vulgarité cherche délibérément à blesser, à choquer. Elle est l'arme favorite des pervers, des puissants et de leurs cours de ricaneurs, toujours en verve de détruire le psychisme des êtres de qualité, transformant ainsi tout espace sociologique en courée de basse-cour, sans vertu ni humanité.

Malgré cela, Reine avait voulu s'accomplir par l'élévation de son esprit contre l'indécence dont il était fait couramment usage. Une vie réussie est différente suivant la personne. On ne mesure la réussite de sa vie qu'à sa mort. Nous échouons sans cesse notre vie pour en découvrir d'autres.

/

Reine avait perdu ses jouissances ou, bien pire, elle les confondait avec des abandons. Dans ses capacités réflexives, elle creusait au plus loin qu'il lui était permis, là-bas elle était une enfant, elle commençait une vie. Elle ne se souvenait plus de son père, il était parti, n'était jamais revenu.

Elle se souvenait de ses jeunes années, confrontée au vide cosmique et glacial de son absence. Sa trajectoire générale s'était mise en roue libre, pour ainsi dire, elle n'avait plus jamais été la même. À se demander si elle avait été, pendant si longtemps, figée sur des boucles de pensée.

Il lui fallait simuler un mouvement pour ne pas bouger de ses positions mentales défensives. Dans une découverte rigide et fanatique de l'éclat perplexe

de son corps, vivant la rupture de la jouissance et de la mort pour les fuir et les fréquenter infatigablement, sa perte et son achèvement.

N'était-elle pas seule créatrice d'elle-même ? Que lui avait-on donné pour qu'elle puisse s'en parer, se construire ? Jouer à « Papa Maman les enfants et le supermarché le samedi après-midi » ne lui convenait pas. Que lui avait-on donné ? Même le plaisir orgasmique ne venait que d'elle.

Et maintenant, cela même ? Ce fruit si longtemps cultivé lui faisait défaut. Ses plaisirs les plus intimes étaient morts trop tôt encore. Il lui eut fallu une nouvelle naissance, un oubli d'un passé récent, une résurrection d'espoirs enfouis. L'injustice des conditions la fouaillait, l'enfouissait.

Elle voulait la quiétude, elle n'avait qu'un endormissement peu serein. Elle voulait la lenteur sidérale des explosions cosmiques, elle n'avait que les météorites fracassantes. Jamais dans sa vie elle ne s'était sentie si perdue. Sans père, elle n'était plus que le chiffon du ménage le plus grossier.

Il lui fallait agir, réagir et toutes ses forces s'étaient englouties dans la dégustation luxurieuse d'un produit la détruisant, âme et conscience. Elle ne pouvait même plus aider quiconque, même plus Arthur, son chevalier noble. Elle demeurait là, sur son trottoir, au fond des hontes.

Se serait-elle entichée de lui, elle l'eut soutenu bien avant ! Sa gentillesse et son affection, si discrètement exprimées, avaient fait reluire sa puissance organique de femme. Maintenant il était trop tard, que pouvait-elle ? Ils s'en sortaient tous, plus ou moins rapidement, ses frères le lui avaient appris.

Que pouvait-elle désormais, hormis se sauver elle-même ? Et c'était là le plus difficile ! Le produit l'avait enveloppée de sa gangue indestructible. Il n'y avait d'autre limite que la mort et le désespoir, elle le savait dès maintenant. Il lui faudrait des années pour voir le jour, et un jour l'espoir.

Arthur l'avait aimée, Arthur l'aimait. Il ne lui avait rien pris, rien demandé. Il avait suivi l'ordre de ses convictions dans le désordre des attirances et des absences de volonté de domination. Il avait connu ce qu'elle était et vu ce qu'elle devenait, et ne l'avait pas rejetée.

Pour Arthur, elle était toujours Reine. Elle voulut ressentir en elle les étroits souvenirs des rapprochements affectifs qui avaient été les leurs. Tout son être était mou, informe, inapte, elle s'en voulut. Il fallait qu'elle s'ébroue, qu'elle rompe cette magie malsaine et hypnotique l'emprisonnant.

Le chemin à parcourir serait des plus durs, elle le savait. Il fallait qu'elle se sauve, qu'elle fuie. Où ? Toutes les limites de l'espace se dérobaient à elle ! Les injustices primordiales l'engluaient. En elle l'abattement semblait définitif, les particules les plus élémentaires se refusaient à vibrer.

— Viens, Reine ! Arrête de gamberger, viens, on va partager les quetpas, viens, Reine, tu me feras mon shoot, viens, Reine, Manu nous attend, viens, Reine, nous sommes des monstres invisibles, le monde attend notre disparition avec impatience, viens, Reine après ton sniff, tu vas toujours mieux, Reine, viens.

Reine ne voulait plus, ne pouvait plus bouger. Elle eut le sentiment d'une catastrophe aux dimensions cosmiques inégalées et pour autant imperceptibles. Des milliardièmes de secondes aux destins éternels. Elle devait rester là, figée, hors de portée du souffle malsain, attendre.

Elle se souvenait si parfaitement de ses intentions joueuses, lorsqu'elle était si moqueuse, lorsque les désirs des mâles la transformaient en être supérieur et serein, en patronne des instincts et des motivations, nombreux avaient-ils été à prendre force en ses cuisses ?

Et ce vertige initial, jamais égalé, cette brûlure intense aux neurones et ce dégagement paroxystique de chaleur et de myriades d'étincelles, comme encore ce tout Premier shoot si gentiment fait par son frère, cet inceste par aiguille interposée, cette pénétration prodigieuse.

Elle avait longtemps voulu être indemne de toute atteinte, rester pure aux plaisirs, pure car inondée de plaisirs, c'était des prières et des souhaits, c'était des extases mystiques, et il lui fallait recommencer, vérifier, passer d'une couche à l'autre, les explorer tous, sentir leur vigoureuse valeur.

/

Bien peu lui avaient été utiles, même Stupé avec qui elle avait joué le jeu de l'attachement n'avait été tout au plus qu'un porte-monnaie agréable, et une source d'approvisionnement des plus sérieuses. Elle avait aussi bien servi tous ces petits militants avides de sa peau et de ses libertés.

Elle ne devait rien à personne, les échanges étaient scrupuleux, elle les avait fait vibrer de leurs chairs assoupies et cupides, de leurs désirs si souvent

identiques et répétitifs, de leurs prétentions si pauvrement égales, elle les avait tous soumis à ses contentements, ne leur avait rien donné.

Reine ne bougeait plus, dans l'immobilité sculpturale des marbres blancs, et son esprit divaguait aux firmaments des tourments apaisés. Était-elle encore belle ? Sa cour n'était plus constituée que de junkies, elles les aidaient à se pénétrer de leurs aiguilles métalliques chargées de produit.

Puis elle s'endormait près d'eux, leurs corps-à-corps emmêlés, dans les chaleurs moites des dérives cajoleuses. Ils ne pouvaient plus la prendre, le produit remplaçait maladroitement les extases. Elle sniffait pour ne pas avoir de marques aux bras, elle voulait encore donner le change.

Même à ce niveau-là elle avait failli, Arthur savait. Arthur savait déjà tout d'elle, comment avait-il su ? Il avait compris seul, avait été témoin, non, il ne circulait jamais dans les mêmes milieux qu'elle. Ils n'avaient aucun copain commun, cela se voyait-il tant que cela ?

Elle n'était même plus capable de masquer, de donner le change. Le soleil lui bousculait sa vision endormie sur elle-même, il fallait qu'elle décampe. Ce n'était plus possible, cette course continuelle au produit. Elle pouvait bien faire la maligne, elle était prisonnière du chimique.

Elle pouvait bien se moquer des gens ordinaires engoncés dans leur routine quotidienne, à faire chaque jour les mêmes gestes, à vivre et travailler pour refaire et refaire chaque jour identique à chaque jour, inlassablement, dans une médiocrité répétitive, poussive et infinie.

Elle était parvenue au même niveau. Le produit était son maître, elle qui n'avait jamais voulu appartenir ! Elle qui voulait toutes les libertés, toutes les insoumissions aux ordres redondants des vies subies. Elle qui voulait être la fée du ciel, qui était Reine, qui était chair et femme.

C'était fini la rigolade, elle était acculée. Elle ne pouvait même plus faire un pas, caparaçonnée, exténuée, mollassonne. Elle voulait retrouver l'étonnement de ses joies, ses insouciances, ses langueurs cruelles et jouissives. Il fallait qu'elle trouve la force, elle était perdue, désemparée.

Alors elle pleura. Silencieusement, d'abord, et presque sans s'en apercevoir. Quelques larmes s'écoulèrent et marquèrent son fier visage de traces de fraîcheur incongrue. Puis elle se plia en deux sur son ventre, et les sanglots fusèrent, longs, dignes, douloureux, déchirants, interminables.

— Allons, Reine, qu'est-ce qui te prend, secoue-toi Bon Dieu, c'est pas pire que d'habitude, tu le reverras ton copain.

— C'est pas ça, c'est pas pour lui, il va s'en sortir, il n'est pas seul, je n'en peux plus, il faut que je m'arrête.

— Oui, Reine on dit tous cela, et on repique.

Reine était folle et molle. Elle se releva, se laissa entourer, se laissa caresser. Elle prit le temps de renifler. Ce qu'elle était devenue, ce qu'elle n'arrivait plus à devenir. La désinvolture et le dérisoire devenaient incongrus. Elle devait se remettre en route vers son produit.

Pourquoi n'était-il pas aussi simple de décider maintenant, immédiatement, de s'arrêter ? De ne plus retourner dans son squat. Stupé la reprendrait à Alexandre-Dumas si elle s'arrêtait. Il avait toujours un peu d'attirance pour elle, elle n'était pas si moche. Il lui suffisait de faire attention à sa tenue.

Elle renifla, la crise était passée. Elle était surprise, cela ne lui était jamais arrivé, sauf il y avait si longtemps. Elle devait commencer à être salement mal fichue. Les alertes étaient massives et sans appel. Elle était au bout du déroulement d'un cycle de sa vie, voulait-elle d'autres cycles ?

Elle repensait à ses cavalcades dans les halls de gare. Elle avait perdu une pièce d'identité falsifiée avec sa photo dessus et ce jour-là elle s'était fait rembourser des billets achetés avec une carte bancaire volée. Depuis, ils étaient pistés, suivis par des lascars parlant au col de leur veste.

Reine nageait dans l'insouciance, il lui suffisait sans doute d'attendre tranquillement qu'ils viennent lui mettre la main dessus. Son détour en prison l'obligerait bien à se priver de force de ce produit indispensable à sa vie. Il suffisait d'attendre, dépendre du mouvement de l'autre.

Quel pourrait être un nouveau cycle de sa vie, de quoi le remplirait-elle ? Elle ne parvenait à se l'imaginer, quelle était son utilité ? Quel était son destin ? C'était la phrase de rappeur du siècle, c'est ton destin. Elle n'en avait pas, n'avait rien, aucune fée penchée sur son berceau, rien.

Le car de CRS s'immobilisa longuement sur une place, semblant attendre les ordres. Tout était incongru dans le déroulement des opérations. Déjà, par le déploiement insensé des forces de l'ordre, pour déloger d'un squat cinq adultes valides et un vieil homme, deux cents guerriers.

Arthur ne sut si l'importance que l'on donnait en haut lieu au développement

de leur comité de lutte était bon signe ou non ! Il avait le plus grand doute sur les possibilités de poursuivre, et cela lui martelait la tête. Alors que la situation était criante d'urgence, il fallait des logements.

C'était d'une telle évidence, ils luttait pour l'ensemble de la société. Leur combat était nécessaire, indispensable. Le logement ne pouvait pas, ne devait pas être une marchandise ordinaire. Les pauvres et les mal-logés allaient se réveiller, venir les rejoindre, les renforcer, c'était immanquable.

Le vin ingurgité durant la nuit lui remontait en volutes désagréables, il n'avait pas encore eu le temps de cuver. Reine aussi paraissait bien blanche, elle devenait de plus en plus marquée par le produit. Arthur se dit qu'il aurait dû intervenir et la secouer bien plus tôt, cela paraissait foutu.

Ses angoisses sommeillaient en lui comme de gros chats siesteux et ronronnants. Il se disait qu'il fallait passer soit à une vitesse supérieure soit à de nouvelles ambitions. Ce qui lui paraissait indispensable ne semblait pas l'être pour tous. Où était la force ? Le nombre se détournait d'eux.

/

Lorsqu'ils auraient fini leur cirque, ils le relâcheraient. Il pouvait bien en avoir pour la journée, rien ne pouvait lui être reproché d'illégal. Ce pouvoir cynique avait la particularité de respecter scrupuleusement les formes de sa tyrannie, rendant incritiquable sa gestion du désastre.

Arthur tenta de calculer le coût exorbitant de l'opération pour les finances publiques. Il lui manquait des éléments essentiels à cette comptabilité. Il se persuada néanmoins que cela pouvait bien couvrir les frais d'un logement décent pour une famille pendant de nombreux mois.

La radio de service grésillait et des ordres brefs entrecoupés de crachotements meublaient le silence. Arthur se demanda encore ce qui pouvait bien le motiver à ce point, à vouloir bonheur et justice tandis que tant et tant parmi les plus malheureux se contentaient du piètre ordinaire.

Rien ne pouvait advenir sans un rassemblement massif et conscient. Seul ou à une poignée, rien ne pouvait aboutir. Les classes moyennes étaient déjà durement touchées dans leurs conditions minimales de vie. Bientôt, leurs propres enfants iraient dormir à la rue et ils se détournaient.

Même ceux qui avaient été les plus proches et les plus efficaces de ses compagnons n'avaient pas répondu à leur appel d'urgence du matin. À peine une poignée s'était déplacée, dont Reine qui ordinairement restait sous sa couette à se moquer gentiment de ces chevaliers intrépides.

C'était bien la fin. Quand les centres des luttes n'étaient plus défendus, soit par lassitude, soit par désaffection, soit bien pire par une démotivation due à de sombres manipulations de l'ombre, il fallait s'avouer vaincu. Arthur secoua la tête, qu'allait-il faire de sa vie désormais ? Meubler son ennui ?

— *Tu sais bien depuis quand date cela, Dominique ?*

— *Je ne comprends pas !*

— *Tu as dit non, ce que je demandais dans ma lettre n'était pas possible, j'en serais mort, j'en serais devenu fou, je séchais tous les cours, parfois je faisais semblant de venir au lycée, pendant des mois, personne ne savait. Tu ne voulais pas de frère, tu ne voulais pas de moi comme frère, la demande est incongrue, cela effraie les petites filles sages et bien élevées, prêtes aux destinées insolentes des gestionnaires du marasme que d'autres vivent au quotidien, reproduisant la cruelle imbécillité des dominations. Quelle demande raisonnable pouvait être la mienne ? Pierre Selos m'avait conseillé de me choisir ma propre famille puisque je ne me sentais pas reconnu dans la mienne ? Pourquoi a-t-il fallu que ce choix tombe sur toi, la seule dans les environs à ne pas vouloir d'attaches ? Ni être ma sœur. Les destins ont des ramifications surprenantes, la jeune fille unique promise à un avenir sans surprises tracé depuis sa naissance, se croyant plus mature que la moyenne, sortant avec des garçons plus âgés, a fui devant la sincérité d'une tendresse désintéressée, d'une fraternité ?*

Tout ce qu'Arthur avait vécu après ce refus inexplicable pour lui n'était qu'une fausse vie, une survie illusoire. Il y avait eu l'avant et il y avait eu l'après. Avant, le monde était réel, ineffaçable, figé en un film immuable. Après, c'était une fausse existence, sans substance, sans importance.

— *Je ne savais plus comment vivre, vivre sans toi m'était impossible. — Tu n'as pas insisté, tu n'as rien montré. — Je ne voulais pas faire de chantage, je ne voulais rien obtenir de toi par compassion, je voulais que tu aies tous les choix, je te voulais libre, je me voulais librement accepté, je n'étais rien. Mes parents ne m'ont été d'aucun secours, ils ne se sont aperçus de*

rien, puis quand j'ai fait mon coup d'éclat, quand tu as cru que j'avais mis fin à mes jours, après avoir placardé mon désarroi sur tous les murs du grand hall du lycée, ils ont voulu tout contrôler, ne rien comprendre. J'étais seul et dans une détresse inimaginable, je me demandais où je trouvais la force de marcher, tu ne t'es sans doute rendu compte de rien, je ne voulais rien devoir à ta pitié, tu te dirigeais vers les hautes études, tu es sans doute déjà une jeune chercheuse pleine de promesses. Nous ne pouvions pas faire le même choix, ce professeur avait raison qui nous disait que nous perdrons en grandissant notre capacité à nous indigner des injustices et que nous nous plierions aux routines des élites des Nations, hors toutes considérations de l'humain sensible. Tu étais une jeune adulte très immature qui voulait l'illusoire de la position sociale, qui voulait l'apparence des puissances, qui voulait toucher de près les maîtres, qui voulaient être du côté du manche, main de fer dans un gant de velours, prête à se servir des autres sans vergogne. Tu voulais bien d'un homme s'il pouvait être marchepied, tu voulais bien d'un père à ton enfant s'il pouvait n'être que géniteur, tu voulais bien de quelques amis s'ils pouvaient être des opportunités de carrière, tu voulais bien d'une enfant si elle était la réalisation de tes ambitions, pauvre sœur. Tu m'as laissé seul et dans ma détresse inimaginable, et tu m'as exclu de toute connaissance, de toute fréquentation, tu as tiré un trait total et définitif, pour moi c'était la mort dans ma vie, c'était le deuil des vivants, le deuil de toi vivante, de toi loin de moi, je suis parti divaguer. Lorsque la souffrance est si intense que l'on se noie en plein air, que les respirations les plus simples sont des machineries oppressives à mettre en œuvre lourdement, et que chaque pas nécessite une lutte décousue, la raison même exclut le survivant de ses intentions, j'étais fou. Je ne connaissais plus qu'une adresse, un seul lien, un seul contact véritable, un seul refuge, un seul être humain qui ne serait pas indifférent. Pierre Selos m'a accueilli, a compati, m'a guéri de mes délires, pas de toi, de toi je ne parviens à me défaire, ma vie coule le long des caniveaux. La jeune immature que tu étais a-t-elle réussi à grandir ? Tu auras une fille, un fils, qui sait ? Sauras-tu leur dire ? Sauras-tu grandir à temps ? Au milieu des plaisirs d'apparaître. Sauras-tu sortir de la grande cage dorée où échouent les incapables de vivre et de laisser vivre, les

puissants du monde ? Ou te complairas-tu dans le vide mécanique des vies exclusivement utilitaires, sans aucun contrôle sur l'utilisation de tes actes et de tes productions, juste obstinée à trouver de l'argent pour en faire de l'argent et faire gagner les puissances qui t'ignoreront puisqu'elles ignorent toute vie ?

Le car de CRS se remit en route au bout d'une heure, Arthur avait somnolé, les vapeurs du vin nocturne refluaient lentement, il avait un léger mal de crâne. Le bruit du moteur et des vitesses passées l'éveilla, le conducteur l'apostropha :

- Je ne sais pas qui vous êtes, mais on vous soigne. Le commissaire veut vous voir en personne, il n'est pas encore revenu à son commissariat, il est resté sur place pour veiller à ce que vos copains n'y fassent pas la révolution, et il ne veut pas que l'on vous mette en cellule de garde-à-vue, c'est juste parce que vous êtes monté sur le toit. Vous serez relâché dans la matinée, ne vous inquiétez pas !
- Je ne m'inquiète pas.
- Ils m'ont demandé par la radio si vous étiez calme.
- Je n'ai pas de raison de ne pas l'être, ma lutte n'est pas à l'encontre des forces de l'ordre mais pour l'obtention d'un logement décent, pour vos enfants aussi.
- C'est terrible, ces histoires de logement en ce moment, même nous en tant que fonctionnaires, on est prioritaires, on est mieux lotis, on se rend bien compte, on voit de ces histoires, mais vous connaissez, vous étiez à la place de la Réunion, je ne vous apprends rien
- C'est sûr.

/

Arthur avait souvent été confronté à ce genre de dialogue, au fil des occupations de bâtiments administratifs, pour obtenir de l'eau dans les logements occupés ou de l'électricité, ou dans les regroupements de précaires occupant les agences pour l'emploi, c'était le sens de sa lutte.

Désormais, tous voulaient se séparer de tous. Les plus jeunes s'étaient retranchés dans une grande fabrique qu'ils avaient barricadée de l'intérieur, pire qu'une forteresse moyenâgeuse, isolés de la population du quartier, froids et

méfiant envers tous, radicaux en tout.

C'était l'inverse même de ce qu'Arthur et ses compagnons des mal-logés avaient essayé de mettre en œuvre. C'était à croire que c'était fait pour. Détourner les plus jeunes de l'envie de soutenir le comité, en flattant leurs instincts de jeunes guerriers rebelles se construisant leur prison.

Avec l'expulsion de la matinée, c'était une nouvelle permanence du Comité des Mal Logés qui venait de disparaître. On s'acheminait vers une petite guerre de position et de harcèlement, dont le comité ne pouvait sortir victorieux que si l'unité la plus large était obtenue.

Or les différents collectifs, engagés sur des luttes radicales de la région parisienne, bataillaient précisément sur ce point de l'unité, et ils s'entendaient tous pour obtenir la séparation la plus absolue entre les uns et les autres, trouvant tous les arguments pour se différencier.

Les plus jeunes se revendiquaient du droit à la paresse et à vivre sans travailler pour le système, attendant de pouvoir accéder à la manne encore incontrôlée du revenu d'insertion. Ils ne voulaient pas payer de loyer, ils se voulaient nomades urbains, guerriers métropolitains.

Tandis que jusqu'alors ils s'étaient reconnus dans les objectifs du comité et sentis solidaires des travailleurs pauvres revendiquant un logement social qu'ils pourraient payer avec leur salaire, désormais les pro-Situ invisibles venaient leur apprendre à ne pas se mêler des luttes d'esclaves.

C'était à se demander si cette idéologie de la non-idéologie n'avait pas été concoctée par d'éminents linguistes dans les sombres caveaux des machinations hautement stratégiques des forces de sécurité intérieure défendant les intérêts puissants des industriels dictatoriaux gouvernant l'État.

Confondant tout et son contraire, ces étudiants chevronnés et fiers de leur puissance absolue de réflexion venaient se mêler à la populace pauvre et sans emploi des squats, repérant les plus motivés et les plus sincères, s'attachant à eux par une multiplicité de liens affectifs et matériels.

Puis ils leur mettaient la main sur l'épaule en grands frères apitoyés. « Tu ne crois pas que tu perds ton temps ? Regarde-les, ils se battent pour avoir le droit de travailler, se faire exploiter et payer leur loyer, c'est cela que tu veux ? Allons, tu te fais récupérer par des manipulateurs, réagis. »

Personne ne peut dire que le meilleur appât à mouches soit le vinaigre, il y

avait une manière ineffable de capter l'ego, de le flatter, chaque cible était amadouée habilement, courtisée dans les règles. Arthur avait son franc-parler et ne savait aussi savamment plaire, il souhaitait la conscience.

Selon Arthur, rien de durable ne pouvait être obtenu ni était utile si cela ne découlait pas d'un exercice de conscience, d'une avancée volontaire et réfléchie, d'un désir global d'arrangement des choses, des moyens et des êtres, autant dire qu'il ne plaisait guère aux apprentis dominants.

— *Oui, parce que quand même tes petits copains, eux et la conscience, c'est pas l'amour fou !*

— *Qu'en sais-tu, Dominique, que peux-tu en prétendre, de ce que pouvaient être leurs espoirs, de ce que sont leurs déceptions, de ce que seront leurs défaites, leur marécage de souffrance ?*

De tous les désirs humains couramment entrevus, un seul semblait commander toutes les démarches, se mêler dans toutes les attitudes, se fondre dans toutes les aventures, s'imbriquer dans tous les espoirs, le désir de paraître aux yeux du monde, la mégalomanie, la lâcheté de l'orgueil.

— *Oui, Dominique, je sais bien que tu n'y es pour rien, ma souffrance vient des abandons où j'ai baigné, moi aussi je t'ai abandonnée, tu étais si jeune, si immature, tu jouais aux grandes, tu voulais le poste en vue, construisant pas à pas ton illusion vitale d'être indispensable à quelque chose.*

Et Arthur, son mal au crâne et son front ouvert dans la main, se creusait indéfiniment les méninges, il avait beau se dire que si cette impulsion venue du fond des âges n'existait pas, ils n'auraient aucunement la possibilité ou la volonté de vouloir progresser, pourquoi la conscience ?

/

Même en songeant à en sortir, à s'en échapper, à s'en extraire, toutes les capacités talentueuses et ordinaires d'un individu se soumettaient à cette conduite primitive et animalière, quelles que soient les orientations prises et les priorités d'une vie, rien n'y échappait, n'y avait jamais échappé.

— *Quand tes pôles de compétitivité nous dresseront de jolis petits massacres à la réalité augmentée, lorsque l'on pourra voir un habitat virtuel entourer chaudement les guenilles des sans-abri que les touristes ne sauraient voir*

au travers de leurs lunettes, dans leur bus de passage sur les asphaltes.

Durant tous ces moments d'incertitude, les courageux lanceurs de canettes de bière n'avaient pas reparu. Sans doute estimaient-ils avoir fini leur travail. Arthur sentit là le début d'une dissociation plus générale. Les attaques étaient de plus en plus nombreuses et les soutiens s'effiloçaient.

Le moindre soubresaut, la moindre apparition publique viserait à renforcer la visibilité de la nouvelle association créée par les professionnels de l'encadrement politique des luttes, au détriment du rassemblement autonome des démunis et de leurs assemblées générales festives.

Les pro-Situ complices de ces arrangements le faisaient passer au nom de la critique de l'intégration des travailleurs mal-logés dans le dispositif social d'aliénation par le travail salarié, les autres au nom d'une morale légaliste empêchant l'occupation de logements vides, fussent-ils sociaux.

Ils étaient pris méchamment entre les pinces d'une même tenaille et chacun renchérisait l'opprobre dont on les couvrait, il fallait lâcher prise. Il fallait savoir lâcher prise, les laisser se débrouiller, tout cela n'était plus que des postures, guerrières pour les uns, politiciennes pour les autres.

Elle arrivait là, l'aventure absurde des hommes à travers les âges. Dès que la force collective apparaissait, les puissances s'alliaient pour y mettre fin tandis que les résistants s'opposaient entre eux et se divisaient, se fragmentaient en plusieurs bandes désirant chacune l'hégémonie sur les autres.

La vie nous mène plus sûrement qu'aucune force macro-explosive vers un destin inapproprié, et ce n'est qu'une vibration quantique. Tu n'es pas là et tu remplis tous les interstices de ma raison à tout moment. Tu n'es pas là et n'as aucun besoin, et Reine est là dans sa souffrance.

Il est de bon ton, aux tables de ceux qui se nomment le monde, de s'interdire mutuellement et individuellement toute sensibilité à l'égard des malheurs et des misères de ce monde trivial dont ils s'extraient et dont ils gèrent les moindres des soubresauts et toutes les conditions de l'existant.

Epilogue – L’adieu aux larmes

La fuite et la dispersion, la dilution dans le grand magma, c’était donc là tout leur avenir, et ils devaient laisser en plan tout leur travail acharné. Arthur se dégoûtait de ne parvenir à être plus fort, à savoir déjouer le piège, à savoir retourner à l’assaut des convictions, toute énergie serait détournée.

L’histoire saura-t-elle un jour ce qui se passa ? Cette noblesse et cette dignité dans la lutte des travailleurs assemblés, ce collectif Autonome et victorieux, saccagé et écartelé par ceux-là même se prétendant les hérauts des démunis. Grâce à eux, désormais les puissances pouvaient tout, sans limite.

Dominique paraissait vraiment désolée, ou était-ce le besoin qu’en avait Arthur ?

— *Tu vas décrocher encore, comme il y a dix ans, tu vas fuir encore ?*

— *La fuite est un morceau de bravoure, la fuite est une préservation des forces vives, la fuite est une insoumission noble.*

— *Tu es seul.*

— *Je vais pouvoir m’intéresser à celle qui s’intéresse à moi, repartir à deux, ce n’est pas être seul, toi tu suivras celui qui saura te promettre l’accès aux postes éminents que tu convoites.*

— *Je sais, je plains beaucoup, devrais-je m’en priver ?*

— *C’est toujours la même chanson, c’est depuis longtemps ton choix !*

Arthur se mettait à faire un bilan général, bribe par bribe, ce n’était pas le plus simple, chaque raisonnement se trouvant arrêté sitôt la venue d’une contradiction simple, aucune mise en faisceau cohérent de pensées ne résistait longtemps à ses doutes quant aux véritables motivations humaines.

Si seulement il pouvait se dégager de sa souffrance, il ne savait encore la nommer telle, il était perdu d’abandon, recouvert, enterré sous les indifférences, chaque abandon ou rejet lui avait cassé des os moraux, l’avait plié de douleur, et il lui semblait que c’était un ordinaire.

Maintenant encore, il sentait le rejet général lui pourrir son environnement et

ses espoirs. Les Gens Bons en Premier, à qui il gâchait par sa présence et ses interventions leur contentement inconvenant de classer les misères et d'ordonner les révoltes, de faire propre.

Puis les plus radicaux des radicaux, de ceux qui traitaient de traître ou d'esclave ceux qui allaient travailler ou revendiquer l'obtention d'un logement social. S'unir et se regrouper, c'était construire une nouvelle société à abattre, il leur fallait tout détruire, résolument, hargneusement.

Arthur avait commencé un atelier laboratoire de technique d'ouverture des serrures complexes que les offices d'HLM installaient aux portes des logements vides, les travaux n'avançaient pas. Il lui semblait même ressentir les effets d'une forme d'auto-sabotage de la part de ses compagnons.

Le comité avait acquis une de ces serrures complexes dont le montant pouvait couvrir plusieurs mois de loyer des appartements vides qu'elles protégeaient des invasions intempestives des familles en urgence de relogement, sans compter le surcoût de la porte blindée et des travaux.

Ils avaient donc pu la démonter élément par élément afin d'en comprendre le fonctionnement et de résoudre le mystère de son ouverture. Arthur avait développé une technique permettant de reproduire rapidement une clé, son outil était un prototype, il fallait l'usiner.

Le jour où fut pris le rendez-vous chez le vieux militant disposant en tant que serrurier professionnel des machines-outils permettant de reproduire son prototype sans frottement et avec les matériaux de la solidité nécessaire. Il fut écarté de la rencontre alors que les autres n'avaient rien.

La réunion fut donc improductive, forcément, et n'eut pas de suite. Ce fut le dernier investissement d'Arthur dans ce comité. Les forces d'autodestruction de celui-ci étaient à l'œuvre au niveau le plus interne, c'était un fait, plus rien ne pouvait être fait contre, il avait perdu.

— *Il était joli, ton petit objet en laiton.*

— *Tu as vu, Dominique ? C'était là mon laboratoire, c'étaient là mes recherches, avant les gadgets inutiles voire nocifs il m'a toujours paru nécessaire de passer plus de temps en imagination et en créativité pour résoudre les problèmes des misères humaines. Aménager les vides moraux des ennuis bourgeois pour leur fournir le merveilleux artificiel absent de la médiocrité de leur vie et de leurs intentions est d'une telle misère morale*

que les étoiles en palissent, l'univers ne vogue pas pour cela, cela ne se peut, les puissants sont des morts. Des Shoas sophistiquées renouvelaient à chaque décennie le langage de Goebbels, l'imaginaire des puissants rivalisait avec la médiocrité des aspirations de leur civilisation, l'être ensemble devenait une marque publicitaire et des lunettes à occulter les réalités crues se fabriquaient.

« Désormais, il ne s'agit plus de savoir si tel ou tel théorème est vrai, s'il est bien ou mal sonnante, agréable à la police ou nuisible au capital, la recherche désintéressée fait place au pugilat payé, l'investigation consciencieuse à la mauvaise conscience, aux misérables subterfuges de l'apologétique. »

L'homme dissous ayant construit la chaîne de ces mots, malgré toutes les révisions des pensées et des histoires, est toujours autant pertinent que d'actualité, il vivait dans un pays européen, à l'époque maître de la moitié du monde connu, il s'appelait tout simplement Karl Marx.

/

Qui dira qu'après le génocide éclair de Nagasaki et d'Hiroshima, holocauste majeur, quiconque issu d'études de haut niveau ne sache pas que ses découvertes les plus méritantes en prix internationaux ne soient destinées à améliorer le rendement, plus de morts, moins de dégâts.

Il faudrait encore plus de courage à Arthur pour vivre dans l'inacceptable, ce tortionnaire. Le car l'emmena au loin des foules impavides devant les horreurs renouvelées. Dans les champs plasmatiques des particules, la sidération est l'une des dimensions cachée des univers à cordes.

— *Dominique, comment t'en sortiras-tu ? Je frémis chaque jour à l'énoncé des possibles de nos vies, je n'ose plus en pleurer, les fosses et les charniers interrogeront les archéologues du futur quant aux rites funéraires étranges et massifs de ce que l'on osa appeler civilisation.*

Arthur avait pris sa décision ce jour-là, dans le grand car de l'administration judiciaire, il arrêta de squatter des logements vides, il cessa là sa dérive. Il irait rejoindre sa nouvelle compagne, habiterait son studio, vivrait et vieillirait avec elle.

— *Toi aussi tu m'abandonnes ?*

— *Abandonner ce n'est pas oublier, dissimulée finement dans les secrets de ma conscience et de mes plus tendres souvenirs, une vie entière aussi tumultueuse soit-elle ne saurait effacer ton passage d'entre mes pas, aucune rencontre entre nous n'est plus possible, tu ne le veux pas. Les dimensions complètes de toutes tes vies sont enroulées sous les dimensions perceptibles de ma réalité, mon front sera de nouveau libre et fier, je reprendrai mon énergie des poussières et des vents, je fixerai le seuil de mes tourments, j'oublierai ton dédain, tu es toujours ma sœur.*

Arthur et sa compagne étaient de cette génération grandie dans la sérénité du rock'n'roll et du paternalisme gaulliste, ils étaient les Premiers enfants de la toute neuve société de consommation, et les adolescents accompagnant le long cortège d'ensevelissement des rêves des années 70.

Se comptant très jeunes parmi les ensevelis et les sacrifiés, ils avaient pensé se déterrés un peu grâce à l'arrivée de la gauche au pouvoir, pour laquelle ils avaient hésité à voter, levant leur nez de leurs bouquins d'histoire chapitre 1936, ils savaient que l'aventure s'était déjà produite.

Pour eux, c'était la Première fois, ils n'en attendaient rien de spécial, si ce n'est un maigre espoir, revoir le jour, non pas qu'ils pensassent avoir plus de facilité à occuper un poste valorisant dans la société, ils étaient trop jeunes pour s'identifier aux parcours des messieurs Tapie et July.

Mais en poussant à gauche par des luttes appropriées pour voir de vieux rêves centenaires aboutir – ce que l'on pourrait appeler l'espérance d'un épanouissement émancipateur –, le Front populaire avait donné les quarante heures et les congés payés, et avait été une espérance pour un peuple solidaire.

Le programme commun de 1981 pouvait bien donner un peu de justice sociale, un logement décent pour tous, une école et une université laïque et ouverte pour tous, une politique extérieure fondée sur des échanges égalitaires et respectueux des différences de développement propres à chaque pays.

Une plus juste répartition des possibilités de survie et des richesses produites, et tant d'autres choses promises. Il y eut de grands et beaux discours, il y eut Cancun et il y eut Arusha, et les années 80 les ont vus en prendre pour quatorze ans de reniements et de manipulations meurtrières.

Revenaient en fait au pouvoir ceux qui, après vingt-cinq ans d'opposition sous les gouvernements de la IV^e République, avaient réprimé violemment les grèves

ouvrières et aggravé la sauvagerie de la répression des mouvements d'indépendance, algérien notamment.

Quatorze ans de cynisme, de déprime et de dégoût, ce que l'on pourrait appeler un désenchantement existentiel, le temps de s'apercevoir que les logements sociaux ne seraient plus attribués à ceux qui en avaient besoin, que le pire des tortures mondiales et de nouveaux génocides étaient en préparation.

Le temps de s'apercevoir que toute expression artistique, culturelle ou philosophique serait subordonnée à sa rentabilité commerciale et à sa valorisation du point de vue exclusif et médiocre des sommités exterminatrices du monde vivable et existant, le goût remplacé par la bourse.

Le temps de s'apercevoir que le nouvel ordre économique mondial assujettissait les économies des pays en voie de développement aux intérêts des pays du G7, puis G8, par l'entremise du FMI et au moyen de la guerre des lâches surarmés contre les populations civiles, massivement bombardées.

Le temps de s'apercevoir que la jeunesse des milieux défavorisés, auparavant nommés prolétariat, verrait son avenir durablement sacrifié aux intérêts de la jeunesse des classes favorisées, auparavant nommées petite bourgeoisie, le temps de rattraper la trentaine et de vouloir fuir.

Le temps est passé où un savant aurait éprouvé quelque honte à servir aussi évidemment la fine fleur dirigeante en tant qu'expert, conseiller, doctrinaire ou même encenseur, sous peine de ne plus pouvoir, aux yeux de ses pairs, postuler à l'indépendance et à la véritable excellence.

Dans le champ critique comme dans le champ politique, le débat ne participe plus d'un engagement car il s'inscrit dorénavant dans le cadre d'un consensus où la divergence, voire la réfutation des points de vue, conjecture un accord convenu sur les limites politiques à ne pas enfreindre.

Mettre en doute la qualité démocratique de nos sociétés, par exemple, ou leur adéquation et leur fiabilité avec la perpétuation du mode de production capitaliste, reviendrait à verser dans la polémique en leur attribuant la responsabilité des phénomènes négatifs étudiés par le scientifique.

Aider à administrer la misère de la société pour épargner la communauté qui engendre pareille misère, voilà à quoi se résume, en définitive, l'ultime raison d'être d'une grande partie des sciences de la société dans la situation palpable, les petits étudiants fourmillent d'idées de gestion.

Les crédits des Fondations les plus riches sont affectés au financement d'études démontant les mécanismes capitalistes de la production de l'espace où les dispositifs de contrôle social des appareils d'État et les rapports de recherche fournissent les clés permettant de démêler ces contradictions.

La recette est simple, à charge pour chacun de l'accommoder d'une sauce théorique appropriée, il suffit de disculper par avance l'économie de marché – dénomination valorisante du capitalisme depuis sa victoire sur l'empire de l'Est – de toute responsabilité majeure dans le massacre.

Des idées, que l'on avait la marotte de voir prospérer sur les tracts gauchistes, figuraient parmi des emmêlés subtils dédouanant toutes les consciences, déliant tous les enchaînements de causalité, classes sociales, exploitation, spoliation, servitude, standardisation, manipulation, normalisation.

Cette science critique du pouvoir et cette technocratie imbue de certitudes issues de la petite bourgeoisie intellectuelle, dont font partie les chercheurs, les enseignants et leurs étudiants, expliquerait à foison la pertinence de leurs Nouveaux Mouvements Sociaux, la fin de leur histoire.

**

— *Vois-tu, Dominique, comment les petites filles immatures peuvent-elles démêler par leurs seules possibilités les écheveaux des monstruosité et des médiocrités, prises elles-mêmes par leurs clinquants rêves de princesse en attente des princes charmants, puisque nous n'y parvenons pas ?*

Le plus dur pour Arthur fut de quitter l'ascension de ses toits parisiens.

— Il te restera les escapades en montagne, avait souri sa compagne et Dominique tenta de s'immiscer encore.

— *Oui et puis les chèvres cela tient compagnie, c'est souvent moins indiscipliné que les humains.*

— *Mais Dominique, vois-tu, je n'ai pas l'âme d'un gardien de troupeau, pas plus que d'un gardien de camp, je vais vivre ma liberté enfin, j'ai essayé, je n'ai pas échoué, et désormais je veux vivre la simplicité, être à peine plus ordinaire qu'un autre, restituer ce que je sais, enfanter .*

Arthur allait devoir faire une longue démarche d'abandon de parties entières de lui-même, avant d'accéder à l'objet de ses recherches, il allait devoir délaissier ces

sentiments de vouloir toujours être aimé, cette dépendance aux autres, accepter le monde qui est pour pouvoir se faire le sien.

Plutôt que de mourir d'aimer, il lui faudrait apprendre à sagement vivre d'amour et de l'eau des temps à venir, il devrait remiser ses prétentions à rendre le monde acceptable pour tous, il devrait entériner cette ignoble fatalité d'avoir à subir la disgrâce permanente des délires des Césars du monde.

Les forts agissent tel qu'ils le veulent, et les faibles souffrent tel qu'ils le doivent, disait Thucydide, Arthur ne voulait pas être fort et ne plus souffrir, la médiocrité constante d'intention des forts et des puissants l'avait à jamais dégoûté d'avoir à se mêler aux allées gadoueuses de leur pouvoir.

La seule œuvre manifeste de ce que l'on osa nommer civilisation fut le massacre, le meurtre massif, la torture généralisée, et des puissants enfermés dans leur ghetto luxueux arrivaient à s'en faire une gloire, une fierté de faire partie du petit monde insipide des bourreaux, d'être au sommet des horreurs.

Leurs États puissants s'appuient sur des professionnels de la glorification, dont la besogne est d'établir que les agissements des forts sont nobles et légitimes et que si les faibles souffrent, c'est de leur faute. Arthur voulait se retirer de ce jeu malsain dont les règles étaient édictées par des minus.

Dans l'Ouest moderne, ces techniciens sont appelés intellectuels et, à quelques exceptions près, ils remplissent leurs fonctions avec habileté et bonne conscience, quelle que soit l'incongruité de leurs déclarations, cette pratique remonte aux origines de l'histoire écrite, Noam Chomsky l'explique bien.

Dans les zones de confrontations mineures, comme les quartiers déshérités des grandes mégalo-poles, ces mêmes intellectuels fourniront le matériau idéologique propre à séparer les forces d'opposition à la politique de mal-être et de torture sociale, ils savent dire, ils sont diplômés.

Il se devait de se reconnaître bienheureux, il avait survécu aux assassinats psychiques et aux abandons calculés, les jalousies destructrices lui avaient fait prendre conscience de ses valeurs, personne ne cherche à détruire celui dont on ne craint la puissance, il se savait donc fort.

Et il se devait d'organiser finement sa retraite, il lui restait encore à vivre autant que ce qu'il avait déjà vécu, il fallait qu'il meure et qu'il naisse, que meure le petit garçon en lui, que meure celui qui aimait, que meure le jeune homme qu'il n'était plus, que meure le souvenir de Dominique.

Que meure son sentiment d'abandon, ses sources, ses expressions, ses transmissions. Arthur s'étonnait d'être en vie, en était-il heureux, il était debout près du ruisseau, il fallait qu'il bouge, qu'il manifeste par un mouvement quelconque une envie d'être là, si petit.

Avant de quitter Paris, Arthur avait fait un pèlerinage, comme au temps de son enfance, quand sa mère les entraînait sur une tombe du cimetière de Thiais, « ici repose Catherine née le 26 octobre 1962, décédée le 29 mars 1963 », la concession arrivait au terme des trente ans, là était sa sœur.

La tombe était en friche, il n'avait jamais connu le nourrisson, tout cela s'était produit durant son séjour en pouponnière, il n'en connaissait aucun détail, et cette absente avait été omniprésente dans les non-dits familiaux, il fallait faire le deuil d'une inconnue n'ayant pas vécu, sa sœur.

Il avait parfois tenté d'imaginer ce que cela aurait changé dans les détails de sa vie, si elle avait vécu, cela n'avait pas eu lieu, pourquoi s'attachait-il ainsi aux impossibilités des histoires tant individuelles que collectives, pourquoi ne laissait-il pas simplement filer la quenouille ?

/

Cela faisait des mois que ses pleurs n'en finissaient pas de lui piquer les yeux, sans parvenir à couler, jamais, il portait en lui le pleur perpétuel. Était-il le seul à pleurer ainsi, à se motiver intensément pour pouvoir bouger, remuer, aller et rejoindre des pauvres et être enjoué ?

Enfanté d'un ventre sans plaisir, ni désiré ni bienvenu, il connaissait bien par son cœur l'ambiguïté de ces vies inattendues ; qui dira un jour la torture de l'exclusion, quand on n'a plus sa place au banquet de l'espèce humaine, contraint aux survies sans utilité, aux consommations ?

Ainsi donc, ceux qui n'avaient d'autre d'histoire que celle de ceux qu'ils exploitaient décidaient de la fin, alors que depuis des millénaires l'humanité vacillait dans la construction du début de toutes les histoires sous le dôme macro-explosif des univers reliés, il fallait se faire petit.

Passées la déception et la rancœur, pour Arthur rien n'était jamais posé, son sac encore moins, il faisait partie des nomades de la Terre et se devait de vivre plusieurs vies dans le temps d'une seule, l'Ardèche ressemblait à la Chine, et puis

les chèvres, c'est bien, c'est classique.

Ils avaient compris quelque chose de nouveau en revenant de leur voyage d'un an, de leur fuite chez d'autres inconnus : les bourreaux étaient forts et ne céderaient pas, les victimes les fuiraient de peur du pire, et tourneraient le dos à Arthur et sa compagne, ceux dont la profession participait au massacre.

Arthur n'avait plus le goût de passer en avant et d'encourager à suivre, il lui fallait des momentanés plus doux, il lui fallait des rêves plus restreints, sa compagne et lui étaient revenus de l'autre bout de la planète, plus mûrs et plus sûrs l'un de l'autre – et par conséquence, d'eux –, ils se marièrent.

Ils pouvaient envisager, même tardivement par rapport à d'autres, de vivre pour eux avec des projets à leur mesure, ne risquant plus de devoir dépendre du bon vouloir ou de la compréhension de regroupements éphémères et trop souvent démotivés, d'orgueils jaloux et d'ego possessifs.

Par le fruit d'un hasard inconnu, Reine avait trouvé refuge de l'autre côté du fleuve ; ni Arthur ni Reine ne le surent jamais, Reine s'en était tirée, elle aussi avait réussi à fuir, ils ne s'étaient plus revus que dans leurs souvenirs respectifs, ils se savaient vivants, quelque jour ils se reverraient ?

La résurrection de Reine dans son corps assumé fut d'une lenteur tortionnaire des plus folles, elle eut envie de nombreuses fois d'abrégé ses souffrances, elle ne le fit pas, voulait-elle prouver opiniâtrement à quelques-uns, voire à tous, qu'elle pouvait vivre et même enfanter, survivre aux déboires ?

Ce fut certainement l'arrondi de son ventre, pour la Première fois accepté et désiré, qui la sauva définitivement ; elle avait réussi depuis un moment son sevrage physique, elle était indemne de toute maladie, elle revivait et des petits coups de pied la faisaient vivre et vibrer.

Elle avait vécu son désert et sa traversée, il n'y avait plus nul regard concupiscent dans ses traces et ses émois, elle était enfin une femme libérée des envies et des attraites, et son prince qui fut charmant lui donna trois rayons de soleil, elle avait désormais de quoi s'occuper.

Dire qu'elle s'était relevée aussi simplement qu'après une nuit de mauvais rêves serait fausser la réalité, il fallut de longs mois, des années, et le trouble des vieilles envies était toujours présent, elle se couchait en rêvant aux petites et calculait son réveil pour elles, avait encore des gueules de bois.

Elle devait les amener à la vie, à leur vie, leur donner de ses espoirs, leur

apprendre ce qu'elle avait appris, leur donner ce qu'elle avait reçu, ce qu'elle avait perdu, retrouver les souvenirs de ce qu'elle avait voulu, le leur donner aussi, et les veiller en douceur, les mener vers demain, par la main.

Parfois, elle s'arrêtait au-dessous d'un arbre majestueux, la terre s'étendait à demi-sauvage au gré des vallées devinées au loin, elle se sentait forte, elle avait traversé la tempête, comment avait-elle fait, l'arbre durait depuis plus longtemps encore et donnait toujours des fruits, pliait sous les tempêtes.

Elle laissait longuement ses mèches de cheveux, autrefois fières et sauvages, s'imprégner des effluves transportés par ce léger souffle, ce n'était pas le même que dans les rues qui l'avaient vue naître et grandir, c'était plus majestueux, et plus doux, d'une provenance plus large.

Elle respirait en profondeur, que pouvait-il lui arriver maintenant, elle avait vécu le pire, jamais plus elle ne sombrerait, elle était sortie du cauchemar, sortie du tunnel froid et sombre, elle voyait le soleil, même sous les nuages, elle s'ébrouait, elle était libre, vivante.

Les petites et l'école lui donnaient ses heures et ses obligations, leurs espiègleries lui donnaient ses joies et ses humeurs, elle ne savait toujours pas très bien ce que pouvait être le bonheur, elle s'en rapprochait, son insouciance avait fait place aux inquiétudes vivifiantes d'une mère.

Arthur savait le temps infini et patient des installations tardives en milieu moyennement hostile, le temps de faire le tour des relations possibles et des déconvenues, l'inventaire des ego démesurés et des courtoisies les plus sincères, apprendre à marcher et raccourcir les distances.

Sa femme ne parvenait à se fixer, il faudrait de la patience et de la bonne volonté pour s'adapter, le temps des retraites volontaires était venu, le temps des projets de proximité.

— *Si tu ne peux changer le monde, pense à changer ton monde, n'est-ce pas, Dominique, nous poserons notre sac ?*

Dominique Premier était toujours aussi présente dans son crâne meurtri d'enfant résilient, un soir il s'était effondré, la griserie des longues soirées de bistrot, une fatigue, l'air d'un printemps sous une lune pleine, il gisait dans l'herbe au côté de la voiture dont le moteur tournait encore.

Sa femme, sentant de l'étrange dans son abandon de noyé renonçant au combat, vint à sa rencontre et le releva, il se libéra un peu du poids par des mots,

des bribes de souvenirs, des sommes de coïncidences, des flots de pleurs, avouant ses refus offensants et ses dédains, ses manques.

L'avantage de cet aveu tardif fut que, tout le temps au moins de la confiance et des consolations, Dominique ne fut pas présente et ne put intervenir, l'omniprésence de son absence et la violence extrême de son refus implacable de le revoir ou d'échanger des nouvelles furent révélées.

/

Il ne lui restait plus qu'à guérir, à prendre le temps pour lui, à poursuivre leur route à deux, les yeux encore traversés des souvenirs du voyage, ils n'arrêteraient aucun génocide, il fallait l'admettre, les maîtres des massacres faisaient ce qu'ils voulaient, Dominique ne voulait pas de lui.

Dominique, pour pouvoir naître je vais devoir te tuer en moi, me le pardonnerai-je, je vais t'abandonner là, toi qui m'abandonnas là-bas, je ne saurai plus rien de toi, je n'ai rien su, sauras-tu parler à l'adolescente, construire un espoir, échapper à tes placards, reconnaître la vie ?

Il me faudra du temps, le temps est si long, sans toi, loin de toi, tu n'étais pas capable, tu ne pouvais pas, les rêves de papier glacé meublaient les absences de tes proches et tes besoins d'eux, grandie dans un encombrement d'adultes déjà vieux, sans clés, sans boussole.

Il te fallait suivre le vent d'autres qui se faisaient sûrs, mettaient de leurs mots dans ta bouche d'enfant, de leurs ambitions et de leurs déconvenues dans ta tête de fillette et le bréviaire idéologique du moment pour remplir tes longues attentes dans l'effroi solitaire de ta chambre.

Tu voulais le poste et la carrière, il fallut tricher, il fallut faire croire à l'homme et se séparer du père, il fallut leurrer le mari et tromper l'enfant, les heures sont longues à attendre l'invitation qui te fera briller un temps trop court auprès de quelque puissant.

Les filles sans père rêvent leur vie, n'ont pas eu de modèle pour trouver comment réaliser leurs illusions, les filles sans père pleurent souvent tout bas, même quand elles sourient. Reine rêvait de quelque chose qu'elle n'avait pas eu, et qu'elle ne savait pas où retrouver.

Il n'y a pas deux histoires d'abandon qui se ressemblent, Arthur et Reine

n'avaient pas la même histoire, ils se croisaient, Charly Baston, le Katangais se souvenait lui de la DDASS, Dominique avait oublié son sentiment aigu de solitude, d'être à part, enfant chez les adultes.

Reine, depuis son départ de la capitale, avait bataillé sans homme, avec les hommes, contre les hommes, luttant avec et contre ses attachements, car jamais un mari ou un compagnon ne pourrait lui apporter cette force initiale du père, ce n'était pas son rôle, ce n'était plus son temps.

Reine ne savait, n'était sûre de rien, il lui semblait cependant qu'un acte commis, dénoncé ou ressenti comme cruel puisse s'ouvrir, par la suite, sur une histoire heureuse, sans condamner au malheur celui qui en est la victime ni vouer aux gémonies celui qui en serait l'auteur.

Les Univers avaient-ils eux aussi plusieurs développements simultanés, de ces histoires entrecroisées dont les bribes pourraient être vécues différemment par périodes, en négatif ou positif ou quelque état intermédiaire, et se suivre logiquement en interaction constante ?

Il lui semblait être neuve, bien qu'elle sût parfaitement par quoi elle était passée, était-ce le souvenir de ces petits coups de pied dans son ventre grossi et enfin accepté, elle avait donné trois vies, elle avait survécu, dans les landes à l'infini de son regard, elle s'en étonnait encore.

« Si toi aussi tu m'abandonnes ! » Ses petites continueraient de voir leur père, aussi souvent et quand il leur plairait, elle ne les priverait pas de ce dont elle avait manqué, elle sourit à leurs espiègleries, elle était tirée vers la vie, irrémédiablement, enfin, libre en vie.

Il leur fallait à tous trouver de nouvelles forces, se fournir en nouvelles énergies, tout se passait dans leur mental, en finir avec ce sentiment d'abandon, d'exclusion et de dégoût d'eux-mêmes, Arthur ne parvenait pas à se sentir à l'aise dans une nouvelle vie, il changea de place.

Il était arrivé enfin à se défaire de ses antiques angoisses, il se cherchait des souvenirs où il n'aurait pas connu cette sourde souffrance aux entrailles, il savait que ce ne serait jamais fini, il espérait, si enfin un jour il trouvait la place de son utilité, un rôle possible, une fonction.

Tous ses idéaux de jeunesse, même poursuivis à l'infini, n'avaient aucun sens, aucune possibilité de voir le jour et pourtant, aussi sûr que la Terre tourne, cela lui restait présent à l'esprit, de terribles obsessions de bonheur et de demande de

justice, les bourreaux d'hier vont mourir.

Et naissent déjà ceux de demain, à cela il n'est rien à faire, l'être humain, fleuron de l'évolution du règne animal, capable des compréhensions les plus étranges, abdiquait devant les comportements les plus primaires de son espèce, couronnait les dictateurs sanglants, glorifiait les guerriers.

Seul un très fort idéal de lui-même lui permettrait de ne pas se laisser engloutir par son passé, d'échapper sans séquelles graves à l'abandon de ses rêves de justice, de ses rêves de lui, le monde se passait de sa participation, n'attendait rien et il n'y pouvait rien, il voulait être simple.

S'abandonner lui-même, mieux que tous ceux qui l'avaient fait depuis sa naissance, abandonner son enfance et ses espoirs, son adolescence et ses amours, son âge adulte et ses engagements, se défaire de toute morale, revenir aux joies sans exigences, se fondre dans une existence.

Pour s'occuper de ses légumes et de ses fleurs, ne plus intervenir, il doutait de pouvoir s'y soumettre, de séparer de ce sentiment constant et diffus d'insatisfaction, cesser de se figer, oublier les Dominique et les Premier, être une ombre sur la terre, un amas quantique.

Arthur aurait aimé se servir un peu plus de son entrelacs de neurones, pour comprendre tous les rouages, toutes les finesses, toutes les possibilités, les ruelles et les impasses ne lui avaient fait entrevoir que des corps en phase terminale de maladie ou résignés à leur exploitation.

Même chez les plus pauvres, là où l'on s'attendrait le plus à l'indignation face aux conditions désastreuses de survie imposées, à de la résistance, même là régnaient en maîtres tous les oripeaux des différentes facettes du jeu de domination et soumission, de l'exploitation généralisée.

/

Fallait-il donc que tant et tant d'étoiles explosent pour en arriver à un tel système de vie, un système sans concurrence notable, s'étendant sur la totalité des mondes connus et des continents explorés, c'est-à-dire la Terre entière, les antiques valeurs n'étaient plus que sujet de thèses fumeuses.

Des mouvements verraient le jour, emplis de prétentions et de solutions intégrables au système inique, les nazis avaient montré l'exemple, les nazis

avaient gagné la guerre, les nazis avaient gagné le jeu de l'humain, les nazis portaient d'autres noms et leurs fils régnaient.

Dans le plus petit collectif régnerait la volonté hégémonique la plus délirante, la soumission à des chefs ou à des envolées théoriques impraticables, comme des tentatives constantes de se masquer la vue face aux souffrances sociales générées et renouvelées à l'infini des horreurs.

Arthur était maintenant fatigué de ce cirque malsain, il avait fait ce qu'il avait pu, on ne lutte pas contre les lenteurs de l'évolution, aucune solution ne peut être, si elle ne vient pas de l'accomplissement de tous, depuis combien de milliers d'années, depuis combien de milliards de planètes ?

Reine sortait de chez son assistante sociale, les petites allaient à l'école, l'appartement était spacieux, tout allait pour le mieux et les budgets étaient bouclés selon les protocoles en vigueur, on lui proposait un stage de requalification à plus de cent kilomètres.

Pour la gestion de la vie courante avec les petites et l'école, cela ne rentrait plus dans les petites cases bien calibrées, on lui annonça sans rire que les petites pouvaient être placées, Reine en était suffoquée, la permanence de la vie familiale ne comptait plus pour rien, désormais.

Les nazis, déjà, séparaient les enfants et les parents, et fourmillaient d'idées pour transformer l'être en machine facilement reprogrammable en fonction des besoins du marché, triaient l'utile du disponible à la souffrance et aux expérimentations, désignaient les faibles et construisaient les mouvoirs.

Les nazis désignent le Pire de ce qui a pu se vivre dans l'histoire de l'inhumanité, et lorsque ce Pire est à nouveau vécu mondialement, totalement et quasiment sans résistance possible, ce mot horrible doit ressortir des dictionnaires et des volumes poussiéreux pour désigner l'infamie.

Ceux qui s'opposent à l'emploi de ce mot sont les chantres mous de l'ignominie en cours, les racailles mollassonne responsables et complices de tous les désastres, les éternels supplétifs des dictatures et des tortures les plus subtiles, les tortures psychiques des exclusions sociales.

Lorsque tout le monde était à peu près pauvre et vivait dans le même territoire en partageant à peu près les mêmes intérêts, il ne pouvait y avoir d'exclusion ou de sentiment d'exclusion véritable, une communauté de base permettait les échanges et les agréments collectifs, un bien-être ensemble.

Ce qui a été ne sera plus, le monde développé sous le règne terrible du talon de fer des grandes puissances industrielles et technologiques mondiales dirigées depuis les États-Unis a rempli tous les interstices possibles de l'organisation de la vie courante, et c'est le pire, ce sont des nazis.

Arthur voulait chasser ses souvenirs, voulait repartir à neuf, tous les fils tissés jusqu'à présent lui enserraient le cerveau en boucles mêlées, de tout ce dont il avait été si fier de participer à la construction, rien ne restait, ni dans les mémoires, ni dans les habitudes de luttés.

Il n'y avait pas de solution globale, il n'y avait pas d'espoir collectif, il n'y avait plus d'histoire commune, tout se fondait, s'était fondu dans une résistance de basse intensité, faite de débrouillardise, le débat sur l'émancipation générale et l'épanouissement de chacun était clos.

Les dés étaient pipés et le Pouvoir, le véritable Pouvoir, jamais attaqué, jamais affaibli ; les conditions même d'une résistance et d'une lutte se trouvaient intégrées dans les filets des gestionnaires de cette puissance, ils avaient tous fait de longues et laborieuses études pour cela.

Reine aurait bien aimé demander à Arthur ce qu'il en pensait maintenant, à quoi pouvait-il être bien confronté, était-il donc aussi exclu, ou avait-il façonné sa niche ? Reine se sentait soutenue avec condescendance par les autres parents d'élèves des villages alentours, il y avait les petites.

Et déjà là, on s'inquiétait souterrainement de son aptitude réelle à pouvoir élever ses filles seule, malgré la difficulté de le faire endurer à son ego, cela la tenait, les errements du passé ne servaient plus que de toile de fond à ses souvenirs de quête de liberté, elle avait été loin.

Sentait-il aussi tout le mordant des complaisances et des fausses gentillesses, pour les petites ? Il n'avait peut-être pas d'enfants, il vivait peut-être à l'étranger, quelqu'un lui avait dit qu'il était parti longtemps en voyage, était-il toujours avec la même compagne, avait-il changé ?

Qu'était-ce donc l'expérience humaine, à quoi cela pouvait-il servir, parfois elle se serait mise à hurler, *regardez-moi, regardez-moi tous, savez-vous donc mes aventures, qu'avez-vous donc vécu d'autre que vos petites cases programmées, à quoi servons-nous, c'est quoi ce merdier ?*

Elle s'était bien rapprochée un peu de ces petits militants d'une aube nouvelle, ils n'avaient pas disparu, certains ressemblaient trait pour trait – avec vingt ans

d'écart – à ceux qu'elle avait connus, ils cultivaient toujours d'autant plus leurs ego, valorisaient leur fonction, bâtissaient des carrières.

Ils se cherchaient chacun un miroir social chargé de refléter obséquieusement le poli de leur conscience, de leur permettre de s'exonérer de toute responsabilité, surtout ne pas trop changer, ne pas trop débattre, leur permettre d'être vus dans leur joli rôle sur mesure de militant des droits.

/

Arthur aussi était un peu comme cela, c'était humain, mais lui montait sur les toits, laissait parler les intéressés, ne décidait jamais seul, ne se trompait pas d'ennemi, n'avait pas d'ennemis pauvres, n'avait pas d'amis riches, n'avait jamais rien voulu pour lui-même, seulement par lui-même.

Jamais il ne se serait voulu cadre, et malgré toute l'instruction dont on le sentait dépositaire, jamais il ne s'était imposé à une fonction dirigeante, et cependant lorsqu'il parlait, souvent il était applaudi, lorsqu'il agissait, souvent il était suivi, et jamais il n'avait pris le moindre pouvoir.

Comment verrait-il les choses maintenant ? Tous les paramètres s'étaient aggravés, les massacres étaient plus nombreux, plus massifs et mieux organisés, les misères s'étaient étendues comme flaques de marées pétrolières, et les puissants triomphaient, sordides et sans gloire.

Leur restait-il encore quelque rôle à jouer, maintenant que les indignations se tarissaient et que l'ordinaire travailleur se faisait complice de l'immonde, derrière son caddie de supermarché unique ? Reine voulait aller vers l'avenir, de nouvelles expériences, ne pas laisser prise à l'infinie tristesse.

Reine songeait à devenir créatrice d'elle-même et responsable, plutôt que de s'accepter contrainte à la faiblesse, soumise au martyre, sans moyens de réagir sitôt qu'elle se sentait délaissée, proposait de s'emparer des difficultés de la vie pour s'ouvrir à une seconde naissance, elle, Reine.

Elle ne voulait rien de moins, rebondir en faisant appel à l'invention, à l'imagination, c'est-à-dire à ses forces constructives, et rompre avec ses liens de dépendance infantiles, caractérisant son comportement, oublier ce passé l'ayant prise en traître, revoir les fidèles amis.

Certains avaient pris la précaution de s'enquérir d'elle, certains étaient venus la

tirer par la manche lorsqu'elle s'enfonçait, certains l'avaient poussée, hissée vers de nouvelles directions, un lui avait donné ses trois petites et il était nomade ; elle devait se retrouver, se reconstruire, pour eux.

Reine pourrait en témoigner, la souffrance de ceux que la solitude torture ne peut être mise en doute, la logique de l'inconscient n'est pas la logique de l'ordinaire, elle s'écartait résolument des expériences douloureuses dont on ne sait pas faire le deuil et dont le souvenir persévère en sourdine.

Oublier les expériences refoulées qui la poussaient à ne pas pouvoir parler d'elle et cesser de s'apitoyer sur le sort des autres, à projeter sur eux des états d'âme qu'elle n'osait exprimer, son sentiment d'abandon, son handicap, devenait source de fiction et opportunité de mûrissement.

Elle y avait été particulièrement vulnérable, l'avait vécu comme une torture, cela s'était répercuté de son imaginaire sur son réel, à travers toutes ses conduites à risque et d'échec ou ses difficultés scolaires lorsque enfant, professionnelles lorsque adulte, affectives et passionnelles.

Reine devait se prouver qu'elle existait, ne pas se laisser oublier, ignorer tout autre signe d'expression courante de détresse, elle devait oublier ses cauchemars, ces refus inexplicables d'accomplir ce qui dans un temps futur serait source de défis heureux, voir ses petites et apprendre.

Elle devait faire le sacrifice de toute union idéale, et ne plus ressentir cette sensation de trahison, de perte de forces et d'identité confisquée, son épuisement, sa condamnation, sa désespérance, sa nostalgie d'un paradis perdu, cesser d'être insatisfaite, revenir aux joies simples des petites.

Elle était arrivée à bon port, il ne lui restait plus qu'à construire et guider ses filles, l'air était pur, la rivière n'était pas loin, avec toute la volonté qu'elle avait mise à sortir de la capitale de son enfance, elle y parviendrait, elle serait son œuvre, elles seraient ses réussites, elle sourit.

Il lui fallait apprendre à apprivoiser sa souffrance, à la nommer, à la reconnaître, à ne plus en avoir honte, à la capturer, la comprendre, l'enraciner dans son histoire au présent, reconquérir son autonomie psychique dont la jouissance était porteuse de vie, d'espoir, de lendemains.

Reine, pour un moment du moins, était arrivée au bout d'une course, les chevaliers ivres étaient au loin de sa mémoire, elle en rechercherait certains, les plus valeureux, elle avait désormais un travail de mère à accomplir, elle savait

qu'elle en trouverait le courage, elle avait la force.

Le vent se leva avec une force du fond des âges que rien ne semblait pouvoir arrêter, la yourte tint le coup, elle était conçue par des nomades habitués depuis des millénaires aux tempêtes du désert des steppes d'Asie centrale ; même adaptée par l'utilisation de matériaux locaux, elle tiendrait.

Quelques ustensiles mal rangés volèrent à basse altitude, pour finir en piqué dans les ronces à mûres avoisinantes, la mélodie de la tempête locale modula ses soupirs et ses engouements dans la force d'une symphonie romantique surannée, c'était terrifiant et paisible.

Résister à cela, c'était résister au vent de toutes les tempêtes de l'Histoire, se mettre à couvert, ne pas chercher à opposer force contre force ; ainsi ils avaient fait au comité, se dispersant comme les feuilles mortes devant la tempête de fin d'hiver, la résistance aux infamies est discrète.

Arthur aimait bien ces nomades modernes, ces désobéissants actuels, ils refusaient la société de consommation encore plus radicalement peut-être que tout ce qu'il avait pu connaître, c'était eux les nouveaux Autonomes, fluides et mouvants, indignés et actifs, il ne voulait les suivre.

Était-ce le souvenir de ce professeur d'histoire encore, le même qui avait parlé des Élités de la Nation, éveillant son dégoût pour les joies du monde et les médiocrités des dominants, vous pouvez vous mettre en marge à votre guise, vous serez toujours sur une page dans le cahier.

Arthur n'avait aucun besoin de revêtir les habits de la nouvelle marginalité, qu'en cette époque d'après l'an 2000 on nommait les altermondialistes ; il s'était tant insoumis aux formes codifiantes et uniformes du monde qu'il le portait en lui dans ses attitudes, ses gestes, et ses paroles.

/

Il ne serait plus jamais ce petit garçon gentil et aimant, confiant, collant avaient dit certaines, ni celui qui attendait, ni celui qui se cherchait un modèle ; il méprisait les formes viles de la politesse sociale, ne dédaignait pas d'y avoir recours, il respectait les pauvres, c'était son monde.

Il lui semblait en chemin avoir perdu ses effrois, tari ses angoisses, et oublié Dominique. Que valent les petites filles en quête de leur importance lorsqu'elles

vieillissent et ne savent rassurer le fils et ne savent parler à la demoiselle, courant les océans derrière leur liberté perdue ?

Il est des réussites insolentes qui noient leurs auteurs sous l'ennui des mondes fades et sans gloire, que pourrait valoir une vie de machine à sou ; *quelles horreurs as-tu empêchées, quel espoir as-tu libéré, quelles joies sont derrière et devant toi, Dominique, où es-tu, que fais-tu ?*

Les puissances mondiales redessinent la carte des dominations étranges dans le feu, le fer, le sang et la Terre s'en indiffère, toute à sa course dans les âges des galaxies, à des vitesses imperceptibles, dans des fracas inaudibles, la terre recevra le sang des victimes, nous mourrons un jour.

La richesse est un spectacle qui s'étale, l'image du raffinement et du savoir-vivre recouvre l'ennui de ces classes conquérantes, tout comme les malheureux cachent les coupables ; le malheur n'est pas lié à l'argent, l'ennui touche tout un chacun même dans le travail, rien pour la vie.

Vingt ans après ses aventures, il manquait toujours quelques logements sociaux pour abriter les enfants des Gens Bons, on vit des centaines de tentes de camping fleurir le long des berges des canaux parisiens, c'était très coloré, les responsables des Gens Bons s'en occupaient.

Un vent chasse l'autre, une tempête c'est une suite de vents, cela permet de savoir si l'on tient debout ; aux dernières nouvelles, les décisions des mal-logés sont à nouveau prises en assemblées générales par les intéressés, et le porte-parole choisi par les Gens Bons s'est perdu en chemin.

Arthur est bien loin de tout cela maintenant, la lucarne étincelante lui donne des nouvelles, avant chaque élection importante les banderoles s'agitent sans conviction, et chaque hiver ils sont de plus en plus à dormir à la rue, enfants compris ; le porte-parole est terriblement efficace.

Arthur et sa compagne s'étaient mariés, la boucle était bouclée, c'était un nouveau démarrage, c'était une nouvelle vie, sous le ciel étoilé, dans la nuit des étoiles filantes, dans les senteurs d'herbes sauvages, avec les chevaliers des environs, ils avaient toutes les vies devant eux.

À propos de l'auteur



La lecture d'un éventuel curriculum le concernant pourrait faire apparaître une logique de choix individuels autant qu'une vie professionnelle chaotique et précaire.

Après un apprentissage professionnel sur le tas, lors de nombreux chantiers de réfection d'appartements sur Paris et sa région, son expérience de travail non déclaré rend possible des embauches multiples de courte durée.

Une activité sociale intense – au travers de comités de lutte, logement, chômage, immigration, enfermements, et une proximité permanente avec des précaires – est devenue un des matériaux de base de ses travaux d'écriture (*Ne peut être vendu, De l'autre côté de la rivière, Reine, Destin majeur, Bistro* — en cours —).

Depuis l'âge de huit ans et la rédaction de l'éphémère *Les fabuleuses aventures de Jeannot Lapin*, racontant l'épopée enfouie de la découverte d'un appartement parisien par un lapereau apeuré et nivernais, il a toujours eu un goût prononcé

pour la littérature, celle des autres, la sienne.

Volant la clé de l'armoire secrète où une maman craignant pour ses beaux livres entassait une bibliothèque classique fournie, il s'installait des heures durant dans la lecture de tout Balzac, Victor Hugo, Émile Zola...

Son adolescence fut plus intéressée par des auteurs modernes et surréalistes, de Rimbaud à Vian. Jules Vallès nourrissait son indignation. Plus tard, il découvrit les étranges étrangers Istrati, Hikmet, Kundera, Fante, Auster, et tant d'autres.

Vint alors la nécessité impérieuse de réunir tous ses parcours dans une écriture portée sur le réel des oubliés, de dire leurs indignations, leurs révoltes, de couvrir un peu le brouhaha des paroles portées par des arrivistes politiques et autres professionnels de l'encadrement autoritaire des pauvres et de leurs luttes.

Remerciements et références

Pierre Selos, collection « Poètes trop effacés » Éditions Le Nouvel Athanor –

Christine Dal Bon, « Le toit du symptôme », La clinique lacanienne 1/2001 (no 5), p. 157-161. –

Jean-Pierre Garnier, « Bavardages inoffensifs et offres de services. Des chercheurs au secours de l'ordre établi » –

Yves-Alexandre Thalmann, « Vertus du polyamour, la magie des amours multiples », Éditions Jouvence –

Sylvaine Conord, « Anthropologie visuelle des mal-logés de la place de la Réunion Paris 20 » –

François d'Aleynac, « L'union du masculin et du féminin » –

Noam Chomsky, « Le Moment unipolaire et l'ère Obama », conférence

Dominique Moire, fiche de lecture sur « L'euphorie perpétuelle » de Pascal Bruckner –

Gustave-Nicolas Fischer, « Les Blessures de la vie. La force de revivre », Éditions Odile Jacob –

Alain Faure et Claire Lévy-Vroelant, « Une chambre en ville. Hôtels meublés et garnis à Paris 1860-1990 », Éditions Créaphis (Grâne) –

Table des matières

REINE (Les Chevaliers Ivres : Livre I) Christian Hivert.....	1
Préface.....	2
Avertissement.....	3
Chapitre 1 - 1984 (Rêve)	4
Chapitre 2 - La rencontre	24
Chapitre 3 - Déambulations.....	44
Chapitre 4 - Reine	65
Chapitre 5 - Respirations	85
Chapitre 6 - Nomade urbain	105
Chapitre 7 - L'USINE de Montreuil.....	126
Chapitre 8 - Les petits Blancs chefs.....	146
Chapitre 9 - <i>Le comité</i>	166
Chapitre 10 - La place de la Réunion	188
Chapitre 11 - Au bout du Tunnel.....	210
Chapitre 12 - <i>Les fuites</i>	230
Epilogue - L'adieu aux larmes.....	249
À propos de l'auteur	268
Remerciements et références	270

FIN